This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 885,418

PROPERTY OF THE
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MARIE STUART

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

MARIE STUART

L'ŒUVRE PURITAINE
LE PROCÈS — LE SUPPLICE

1585-1587

PAR

LE BARON KERVYN DE LETTENHOVE

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE DE BELGIQUE, ANCIEN MINISTRE,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1889

Tous droits réservés.

DA
787
A3
K42

PRÉFACE.

Il est peu de noms qui soient restés aussi populaires que celui de Marie Stuart. Placée la première entre les reines par la grâce et la beauté, elle a reçu du malheur cette suprême auréole dont le temps même ne peut effacer l'éclat.

Dès le seizième siècle, la légende de Marie Stuart remplissait les vallées de l'Angleterre comme les montagnes de l'Écosse.

Le berger du Northamptonshire chantait en portant ses regards vers les tours à demi écroulées de Fotheringay :

> Herken, lordynges that trewe bene.
> And I wol you tell of Marie quene.

« Écoutez, vous qui avez le cœur loyal : je vais vous parler de la reine Marie...

« C'est plus haut qu'elle retrouvera sa couronne...

« Heureux changement, quand, en devenant immor-
« telle, elle s'est élevée du néant des choses humaines
« aux gloires de l'éternité (1)! »

D'autres échos répétaient autour des murs de Lochleven :

« Le lis fleurit sur la colline, la primevère au
« bord du ruisseau. L'aubépine est l'ornement de
« la vallée, et sa fleur est plus blanche que le lait;
« mais, moi, la reine d'Écosse, je vis enfermée dans
« la triste enceinte d'une prison.

« Pour moi les oiseaux n'ont plus de chants;
« pour moi ne brillent plus les feux de l'aurore;
« pour moi le souffle des brises ne fait plus onduler
« les épis dorés. Hélas! dans cet étroit séjour de
« la mort, je n'entends que se déchaîner les tem-
« pêtes de l'hiver; et les fleurs que ramènera le
« printemps, ne répandront leurs parfums que sur
« ma tombe (2). »

Ces témoignages d'une vive sympathie, loin de s'éteindre, se sont multipliés à mesure que s'est affaiblie la sinistre influence des passions.

On a vu, après trois siècles, s'ouvrir à Peterborough, sous le très gracieux patronage de l'héritière

(1) *The legend of Mary, queen of Scots*, Londres, 1810.
(2) *Mary, queen of Scots lament.*

de la couronne d'Élisabeth, une exposition où l'on a recueilli avec soin tout ce qui rappelle le souvenir d'une reine malheureuse; et c'est des rangs les plus élevés de l'aristocratie anglaise qu'est descendu un touchant appel à toutes les femmes qui portent le nom de Marie, afin qu'elles contribuassent par une modeste aumône à l'érection d'un monument en l'honneur de celle qui figure dans l'histoire sous le nom de Marie, reine d'Écosse.

A peu près au même moment, un prélat de cette Église catholique à laquelle Marie Stuart resta invariablement attachée, bénissant une église dans le bourg de Linthligow qui fut son berceau, exprimait l'espoir qu'un jour viendrait où elle serait placée sous l'invocation de sainte Marie martyre.

C'est à l'histoire qu'il appartient de réfuter d'odieuses calomnies et d'en faire retomber la honte sur ceux qui en furent les auteurs.

Un Écossais, contemporain de Marie Stuart, dont le nom rappelle de généreux efforts pour l'arracher au supplice, écrivait : « Ceux qui étaient les enne-« mis de notre reine, mirent en délibération par « quels moyens ils pourraient lui ôter la vie. Ils « avaient d'abord songé à lui donner quelque potion « d'Italie ou à la tuer à la chasse; mais à la fin ils

« se décidèrent à lui faire son procès pour la con-
« vaincre de ce qu'ils lui reprochaient, en quoi ils
« furent aidés par Archibald Douglas et par d'autres
« qui entrèrent en relation avec elle, afin d'obtenir
« sa confiance. Des correspondances s'établirent,
« et on en profita pour forger des lettres en imitant
« avec soin les écritures (1). Et la reine d'Écosse
« ayant dans sa réponse approuvé les tentatives que
« l'on devait faire pour la rendre à la liberté, les
« stratagèmes qu'ils avaient eux-mêmes conçus
« furent interprétés contre elle comme un acte de
« trahison (2). »

Quelques années plus tard, l'un des plus graves historiens de l'Angleterre, Camden, abordait sur le même sujet de vastes recherches commencées sous les auspices de lord Burleigh, mais affranchies de toute entrave après la mort d'Élisabeth. Il avait trouvé la vérité cachée et obscurcie (*veritatem subterfugientem et sese occultantem*); il put déclarer qu'il n'écrivait que pour lui rendre ses droits : *Soli veritati litavi.*

(1) Sa that be tymes lettres wer forgit and other mens hande wretis counterfeit.

(2) Thir trikis of ther awen devyces wer interpret against hir for tresoun. *Mém. de Jacques Melvil* (édit. du Bannatyne Club).

Le témoignage de Camden confirme celui de Melvil : « Assurément, dit-il, on employa la fraude. « De fausses lettres furent secrètement écrites avec « le nom de la reine d'Écosse ou des réfugiés ca- « tholiques. On croyait que la fraude n'était pas « une chose inutile, puisqu'il s'agissait du salut de « la reine d'Angleterre (1). »

Telles sont restées les grandes lignes du récit.

Depuis lors, la mémoire de la reine d'Écosse a eu ce privilège que les esprits les plus éminents, sous des inspirations diverses, ont retracé les principales scènes de sa vie; et l'Angleterre moderne peut réclamer une large part parmi les historiens qui ont consacré leurs veilles à une œuvre de justice et de réparation.

« Ceux qui voudront jamais escrire de ceste illustre « reyne d'Escosse, disait Brantôme, en ont deux « très amples subjetes, l'un celuy de sa vie, et l'autre « celuy de sa mort; l'un et l'autre très mal accom- « pagnés de la bonne fortune (2). »

(1) Certe ad explorandos hominum animos subdolæ artes fuere adhibitæ, literæ mentitæ sub reginæ Scotorum et profugorum nominibus clam submissæ, nec hujusmodi quidem artes et prona credulitas vana censenda cum de principis salute timeatur. Camden, p. 354.

(2) Brantôme (éd. Lalanne), t. VII, page 403.

L'étude que j'entreprends, ne comprendra que la seconde période, où Marie Stuart vit s'achever la vie la plus désolée par la mort la plus cruelle, *miserrimam vitam pessima morte.*

Aujourd'hui, qu'après un long intervalle nous pouvons mieux juger les événements, il importe surtout d'en rechercher les causes et de démontrer (quelle que soit la part de responsabilité qui incombe à Élisabeth) que la nièce des Guise, dans laquelle on redoutait l'héritière catholique du trône d'Angleterre, fut avant tout la victime des implacables vengeances de la secte des puritains.

Le tableau des intrigues ourdies pour perdre la pauvre captive appartient à l'histoire. Nous nous efforcerons de retrouver dans les documents originaux la trace des machinations les plus perfides; nous aurons à dévoiler à chaque pas l'œuvre des faussaires; et, malgré les ténèbres dans lesquelles ils ont cherché à s'envelopper, peut-être nous sera-t-il donné de répandre quelque lumière sur leurs inventions et leurs ruses. Du moins, aucun travail n'a été épargné pour atteindre ce but. Les vastes collections du *Record Office* et du *Bristish Museum* ont été interrogées avec soin. Le marquis

de Salisbury a bien voulu, avec une parfaite courtoisie, nous communiquer les précieuses archives du château d'Hatfield; et, grâce à l'obligeance de lord Calthorpe, nous avons pu mettre à profit pour la première fois les papiers de Robert Beale, qui fut non seulement le clerc du conseil d'Élisabeth, mais de plus le principal acteur du drame de Fotheringay.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ŒUVRE PURITAINE.

CHAPITRE I.

LES DEUX REINES.

Il y a deux reines en Angleterre : l'une puissante et redoutée ; l'autre faible et persécutée. La première voit, si elle se rend de Westminster à Londres, toutes les rues se joncher de fleurs, et le flot des courtisans se presse dans les palais qu'elle habite (1) ; la seconde achève dans les souffrances ses veilles solitaires. Burleigh l'appelle par ironie : la reine du château (2). Cependant, si la puissance a ses adulateurs, le malheur compte aussi ses fidèles.

(1) Parmi les panégyriques composés en l'honneur d'Élisabeth, il faut citer le traité intitulé : *A true relation of England's happinesse.*

(2) C'est dans une lettre écrite par Burleigh, pendant le procès même de Marie Stuart, que nous rencontrons cette désignation injurieuse. Brit. Mus., Calig. C. IX, n° 235. — Cette lettre a été publiée par M. Ellis, Orig. letters, t. III, p. 12.

Cette situation, fondée sur un acte insigne de mauvaise foi, remonte à dix-sept années; mais on ne sait si elle se prolongera longtemps encore; car on a entendu l'une de ces princesses répéter à diverses reprises : « Il ne peut pas y avoir deux reines en Angleterre (1), » ou, selon une expression plus élégante : « Deux soleils ne peuvent pas éclairer le même pays (2). »

(1) Disant qu'il ne faut que une royne en Angleterre. Chéruel, *Marie Stuart et Catherine de Médicis*, p. 342.

(2) As but one sun lightened the earth, she would have but one queen in England. Dom. pap., add., vol. 28, n° 113. « L'Angleterre ne pouvoit « endurer deux soleils. » La mort de la royne d'Écosse, 1588.

CHAPITRE II.

LA REINE D'ANGLETERRE.

De ces deux reines, celle qui commande, ne domine pas seulement en Angleterre. Jusqu'aux extrémités de l'Europe elle est saluée comme exerçant au-dessus de tous les partisans de la Réforme une autorité supérieure, soit comme l'appui de ceux qui luttent, soit comme l'espoir de ceux qui conspirent.

A cette période des annales de la Grande-Bretagne se rattache le souvenir de l'un des plus longs règnes qu'elle ait connus et d'une époque où sa puissance atteignit son apogée ; et le nom qui s'associa à ces événements a occupé une place d'autant plus considérable dans l'histoire qu'il était porté par une femme. On ne s'est même point demandé si elle avait été vaine et capricieuse, tantôt presque endormie dans son indolence, tantôt précipitée vers les soudaines et violentes résolutions ; peu importe qu'elle fût flattée par les uns ou détestée par les autres : il a suffi qu'il n'y eût personne qui ne tremblât devant elle (1). C'est

(1) Contemporaries admired and feared her. Wakeman, p. 509.

bien, comme l'a appelée Shakspeare : la belle Vestale couronnée par l'Occident, *a fair Vestal throned by the Wes*.

Élisabeth, flétrie dans sa naissance par son père, avait à peine connu au berceau les caresses de sa mère :

Delicium matris roseo virguncula vultu (1).

Reléguée dans un village, elle y avait passé sa jeunesse dans l'opprobre et dans la misère ; et néanmoins on la louera plus tard d'avoir reçu de son père la force, de sa mère la beauté :

O patre forti filia fortior
Et matre pulchra filia pulchrior (2).

Mais l'héritage de Henri VIII comprend surtout ses haines, sa dissimulation et sa froide cruauté ; et elle a recueilli dans celui de sa mère, bien plus que la beauté, ses caprices, son inconstance et le désordre de ses mœurs (3).

(1) Odoard, *de Pacatissimo Angliæ statu*.

(2) Ode à Élisabeth, Oxford, 1586.

(3) D'étranges rumeurs se répandent parfois en Angleterre. On raconte qu'au moment où Élisabeth, selon son usage, parcourra les comtés, un personnage arrivé d'Irlande se trouvera sur son passage pour la saluer en ces mots : « Ma sœur, me reconnais-tu? Je suis ton frère, le roi « Édouard VI. » Un autre jour on lui annonce qu'un jeune homme se présentera à elle en lui disant : « Ma mère, reconnais-tu ton fils? » Lady Harrington assista à sa naissance à Hamptoncourt ; le garde des joyaux Ashley veilla sur son enfance. Il a écrit au Pape et à l'archevêque de Cologne que, si Élisabeth ne repoussait pas le fruit de son hymen secret avec Leicester, il rétablirait la religion catholique en Angleterre. Dom. pap., vol. 186, n° 93 ; Papers of Mary, vol. 16, n° 49.

Élisabeth avait employé les longs loisirs de sa retraite à acquérir une science étendue ; elle parlait les langues anciennes et les langues modernes ; les historiens ont remarqué que pendant sa jeunesse elle avait surtout étudié dans les récits de Tacite le règne de Tibère, dans les vers de Sénèque le Tragique le personnage de Médée. Elle composait elle-même des vers anglais où elle montrait le glaive toujours prêt à trancher les têtes rebelles.

Pour comprendre la puissance de la reine d'Angleterre, il faut l'admirer au milieu des fêtes de Westminster, quand l'Amour et le Destin conduisent un prince français à ses pieds, ou bien quand elle siège au faîte de la forteresse de Beauté, gardée par la baguette des magiciens et protégée par les Parques qui tissent la trame de ses jours d'or et de soie (1).

Les courtisans et les poètes célèbrent, à l'envi, la gloire et la puissance d'Élisabeth : « Quel prince vit-on compter de plus nombreux ennemis et ne jamais ressentir le moindre dommage de leur colère? C'est que la cause de la justice a toujours été défendue avec le sentiment d'une conscience innocente et pure. (2) » Paroles qui mériteraient plus de créance, si elles ne sortaient de la bouche de Leicester.

(1) Coli, ambiri, quin et amoris nomine se extolli volebat : hæc tamen admiratione carere non possunt, cum talia sint fere qualia in fabulosis narrationibus inveniantur de regina quadam in Insulis Beatis quæ amoris administrationem recipiat. Bacon, Panég. d'Elisabeth.

(2) Dom. pap., add., vol. 28, n° 29.

« Élisabeth, s'écrie Marie Stuart, est entourée de flatteurs qui encensent sa beauté et sa divinité (1). »

En 1585, c'est-à-dire au moment même où s'ouvre notre récit, Élisabeth adresse aux monarques de l'Europe son propre panégyrique où elle revendique fièrement l'honneur de tous les actes de son règne. Peu importe que depuis vingt ans elle attise partout la sédition et la révolte; elle croit pouvoir dans son orgueil imposer le plus audacieux mensonge à la postérité :

« Quoique, selon l'ordonnance de Dieu, les rois chrétiens ne relèvent de personne sur la terre et ne doivent rendre compte de leurs actions qu'à Dieu seul, il est utile d'éclairer l'ignorance des uns, de confondre la malice des autres par le glaive tranchant de la vérité. C'est pourquoi nous la reine d'Angleterre Élisabeth, par la grâce de Dieu princesse souveraine tenant notre couronne d'une longue succession d'ancêtres, sans rien devoir à aucun pouvoir humain (2), considérant que la perversité des méchants s'accroît comme s'ils enviaient le bonheur dont Dieu, par une singulière faveur, nous a comblée comme sa servante consacrée par son onction (3), nous invoquons avant tout le nom de Dieu qui jugera les vivants et les morts et devant lequel nous aurons à répondre, notre cons-

(1) Papers of Mary, vol. 13, n° 20.
(2) Of no earthlie power.
(3) Anoynted servant and handmaid.

cience devant être à la fois l'accusateur, le témoin et le juge, et nous venons, avec cette conscience calme et pure, déclarer au monde entier et notamment à tous les princes chrétiens que, depuis le jour où Dieu a remis le sceptre entre nos mains comme légitime héritière du très noble roi notre père, nous n'avons jamais écouté la voix de la malice, ni celle de l'ambition. Nous n'avons jamais convoité des territoires appartenant légitimement à d'autres princes chrétiens; nous n'avons jamais favorisé aucune pratique coupable contre aucun roi, ni aucun prince; nous n'avons jamais désiré les troubles intérieurs chez aucun peuple chrétien; mais, sans perdre de vue ce qui importait à la sécurité de nos propres États, nous avons toujours cherché les moyens de les calmer. Nous en prenons à témoin le Seigneur tout-puissant qui connaît ce qui se passe dans le cœur des princes, et Dieu seul peut savoir si les autres princes nos voisins et leurs ministres ont agi de même vis-à-vis de nous et vis-à-vis de notre royaume. Il nous suffira de rappeler que Dieu nous a accordé (chose manifeste pour le monde) une paix plus durable qu'à beaucoup d'autres qui ne se sont pas bien accordés avec nous (1). Dieu sait que notre langage est sincère, et nous ne doutons point qu'il ne soit approuvé par nos bons sujets, par beaucoup de nos voisins que nous avons aidés dans leurs

(1) Than to manie others that have not well accorded with us.

malheurs et par beaucoup d'autres chrétiens qui ont entretenu avec nous des relations d'amitié. Ceux-là seuls ne nous croiront point, que Satan possède par son maudit esprit de malice et d'envie mortelle (1). »

Si la reine d'Angleterre est douée de ces qualités royales où s'associent l'influence, la sagesse, l'autorité et la bonne fortune, elle a aussi autour d'elle des conseillers instruits et d'une haute expérience, tous nés en Angleterre et tels qu'on ne peut les comparer à aucun de ceux qui les ont précédés (2).

« L'un, accablé par les ans, épuisé par le travail et les infirmités, retrace, par sa taille courbée et ses cheveux blancs, les graves soucis du pouvoir ; l'autre porte dès le lever du jour ses prières au ciel pour y chercher ses inspirations. Que les rois n'ont-ils tous de pareils conseillers : ils nous rendraient l'âge d'or (3). »

William Cecil, depuis lord Burleigh, fils d'un marchand du pont de Londres, a pris d'abord les armoiries d'une famille galloise dont le nom était à peu près semblable au sien. Plus tard ses flatteurs voulurent rattacher son origine à la *gens Cecilia*, issue de Cecilius Claudius, dont les richesses étaient célèbres

(1) Such whome Satan shall possesse with his wicked spiritts of mallice and dedlie envie. Brit. Mus., Lansdowne, 94, n° 33.

(2) Brit. Mus., Lansdowne, 103, n° 20. — Tales viros nacta est quale fortasse hæc insula ante eum diem non peperit. Bacon.

(3) Odoard, *de Pacatissimo Angliæ statu.*

dans l'ancienne Rome (1). Il étale dans son château de Theobalds, où il reçoit la reine d'Angleterre, toutes les merveilles du luxe et des arts :

Pulchra domus, mira radiat spectabilis arte...
Tum radiis splendet phœbeis lucida passim
Et fontes saliunt e specubus vitrei
Pulchrius ut possint oculi nil cernere rerum
In natura, quas donat habere Deus...
Hic habitant labor et requies, virtutis origo;
Hic pietas cultu et fulta timore Dei (2).

Telle est la puissance de Cecil qu'on appelle parfois le royaume d'Angleterre : *regnum Cecilianum*.

Tout à côté, à un rang inférieur par la dignité, à un rang égal par l'influence, se place le secrétaire d'État François Walsingham qui, au faîte de la faveur, a dédaigné les honneurs comme les richesses.

(1) Philopater, de Eliz. in Cath. edicto; Birch, *Mem. of Queen Elizabeth*, t. II, p. 133.

(2) Dom. pap., add., vol. 29, n° 178.

CHAPITRE III.

LA REINE D'ÉCOSSE.

Dans une province reculée, loin de Londres, languit une autre reine qui touche au terme de la dix-huitième année non de son règne, mais de sa captivité.

Cette princesse dépossédée et dépouillée est Marie Stuart, couronnée reine d'Écosse à dix-huit mois et reine de France à quinze ans. Et néanmoins sa vie s'était ouverte sous de tristes auspices : on racontait que son père avait versé des larmes en apprenant sa naissance ; il espérait un fils et jugeait qu'une femme ne pourrait protéger l'Écosse contre les menaçantes invasions des Anglais (1).

Marie Stuart avait grandi, charmante et adorée (2), au milieu de l'éclat de la cour des Valois. C'était l'époque où elle prononçait des discours latins admirés par Brantôme, où elle échangeait des vers avec Ron-

(1) Leslie, *de Rebus Scotorum*, p. 459.

(2) Dove era piu adorata che honorata. Relation de la mort de Marie Stuart, Crémone, 1587.

sard, où elle entretenait avec sa belle-sœur Élisabeth de France cette touchante correspondance où nous lisons : « Ce que nous a presté fortune, elle nous l'os-« tera. Ce que vertu nous donne, est immortel ; » et ailleurs : « Vertu vient de l'estude des bonnes lettres, « et à nous princesses sont-elles plus nécessaires qu'aux « autres; car tout ainsi qu'un prince surmonte ses « subjects en autorité, ainsi doit estre entre tous le « plus grand en prudence, en bonté, en grâce et toute « sorte de vertu (1). »

Dès sa jeunesse, rapporte Brantôme, « sa beauté « commença à faire paroistre sa lumière en beau plain « midy et à en effacer le soleil lorsqu'il luysoit le plus « fort, tant la beauté de son corps estoit belle ; et pour « celle de l'âme, elle estoit toute pareille (2) ».

Un poète contemporain, Lope de Vega, nous a laissé ce portrait :

« C'est à ses yeux que les étoiles empruntent leur plus vif éclat ; c'est à ses traits que les fleurs doivent

(1) Bibl. nat. à Paris, f. fr. 8660. Ces lettres ont été publiées par M. de Montaiglon.

(2) Brantôme, t. VIII, p. 405. — « Assurément, écrit un ancien historien de Marie Stuart, Entzinger, on trouve des femmes remarquables par leur beauté en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne et en Flandre ; mais, de l'aveu de tous (et je puis le confirmer par mon propre témoignage), elle surpassait toutes les autres par sa grâce, sa majesté et sa douceur. » (Brit. Mus., Harley, 582.) — Barnestaple, rapportant les malheurs de Marie Stuart et le charme si rapidement évanoui de sa grâce et de sa beauté, ne peut s'empêcher de reproduire cette image si connue, mais toujours si bien venue des poètes : « Rien n'est plus beau que la rose, et rien ne dure moins. » *Rosa nihil pulchrius, nihil brevius.*

les couleurs qui les rendent si belles. Le soleil a trouvé dans ses regards ses plus purs rayons. La neige est moins blanche que son cou d'ivoire, les mines de l'Inde sont moins précieuses que l'or de ses cheveux (1). »

Schiller et Vondel reproduiront, sous une autre forme, l'hommage attendri de la poésie.

C'était au milieu de l'enthousiasme des populations que la jeune princesse avait solennellement épousé celui qu'elle appelait : le plus grand roi de la chrétienté (2); mais aux fêtes de l'hyménée avait promptement succédé le deuil du veuvage; et les froids brouillards de l'Écosse devaient s'étendre sur ce beau front qu'avait doré de ses plus éclatants rayons le soleil de la France.

Ainsi, quand votre visage
Dedans le Nort se cache
Et qu'une terre sauvage
De nos mains vous arrache,
Tout plaisir, toute liesse
S'envola soudainement,
Et nous resta seulement
Le chagrin et la tristesse (3).

Marie Stuart avait rapporté avec elle un platane qu'elle planta dans le jardin d'Holyrood : elle ne devait jamais se reposer sous son ombrage. Dès le jour

(1) Lope de la Vega, *Corona tragica*.
(2) Papers of Mary, vol. 13, n° 20.
(3) Ode sur la mort de Marie Stuart, Paris, 1588.

où elle mit le pied sur la plage de Leith, l'adversité devint pour elle une compagne dont la mort seule devait la séparer. Selon une ancienne légende, les sorcières d'Athol lui avaient offert une corne de cerf où étaient gravés, au-dessous d'un trône, une rose enlacée dans un chardon, l'emblème national de l'Écosse, et plus bas un léopard avec cette devise : ***Fall what may fall, the lyon shall be lord of all*** (1). L'hospitalité d'Élisabeth allait être pour elle non moins cruelle que la haine du bâtard Moray ; et les années, se succédant les unes aux autres, ne devaient que multiplier, à chaque prison nouvelle, les rigueurs et les souffrances.

Cependant la vie de la reine d'Écosse avait, pendant les premiers temps de sa captivité, été assez active. On lui avait laissé quelque ombre des honneurs de la royauté : elle recevait des lettres et y répondait avec soin.

Marie Stuart, reine douairière de France et d'Écosse, avait deux secrétaires, l'un français, l'autre écossais, spécialement chargés des correspondances qui concernaient ces deux pays. Le premier était Jacques Nau ; le second, Gilbert Curle.

Nau était issu d'une famille attachée depuis longtemps au service de la maison de Guise (2). Il pouvait revendiquer près de la reine d'Écosse le premier

(1) Mém. de Rich. Bannatyne, p. 61.

(2) A la même famille appartenait François Nau, qui était en 1568 prévôt du maréchal de Vieilleville.

rang et l'influence la plus considérable, comme « son principal serviteur (1) ». On lui reprochait de trop se préoccuper de sa fortune, et on citait de lui une lettre où il écrivait que si son intérêt était de servir la reine d'Angleterre, il n'en resterait pas moins homme de bien (2). Il avait l'esprit vif et brillant ; son langage était plein de charmes (3) ; mais il aimait à s'entourer de pompe, comme il convenait, disait-il, à un secrétaire du roi de France (4). Parfois, dans sa présomption il s'oubliait jusqu'à manquer de respect à sa maîtresse et jusqu'à désobéir à ses ordres (5). C'était ainsi qu'il excitait de fréquents débats dans sa maison (6), et il n'entretenait pas de meilleurs rapports avec les Anglais réfugiés en France (7). Cependant il se vantait de donner de bons conseils, et quelques-uns le louaient de recommander, non sans raison, plus de prudence (8).

Un frère aîné de Gilbert Curle, James Curle, avait fait partie pendant longtemps de la maison de la reine d'Écosse. Gilbert Curle prit sa place ; mais dès 1575,

(1) Egerton, p. 74.

(2) Labanoff, Lettres de Marie Stuart, t. VI, p. 351.

(3) Quick spryted and prompt... pleasant in speeche... with parade. Pap. of Mary, vol. 15, n° 49. Full of words, but all in matter of philosophy. Pap. of Mary, vol. 19, n° 54. — La présence de ce secrétaire français déplaisait beaucoup aux conseillers d'Élisabeth : on eût voulu le voir s'éloigner au plus tôt. Pap. of Mary, vol. 15, n° 98 ; vol. 16, n° 24.

(4) Pap. of Mary, vol. 15, n° 49.

(5) Journal de Bourgoing (publié par M. Chantelauze), p. 526.

(6) « Il est à noter que le secrétaire n'avoit en la maison jamais un « honneste homme qui lui fust amy. » Mort de la royne d'Escosse, 1588.

(7) Pap. of Mary, vol. 15, n° 67.

(8) Br. Mus., Cal. C. IX, n° 185.

alors que Marie Stuart se trouvait au château de Sheffield, elle avait conçu sur Gilbert Curle des soupçons dont nous ne connaissons point exactement la nature (1) : quoi qu'il en fût, ils s'effacèrent promptement, et Curle s'associa avec beaucoup de zèle à tous les projets qui se formèrent pour sa délivrance (2). Ce n'était point un esprit vif et brillant comme Nau, mais un caractère froid et mélancolique. On trouvait moins de plaisir à l'écouter; mais il était plus porté à la réflexion (3).

Chose assez étrange! Au milieu de ces sombres préoccupations et dans l'étroite enceinte d'une cour qui n'était plus qu'une prison, les deux secrétaires de Marie Stuart s'abandonnèrent l'un et l'autre à des rêves d'amour.

Gilbert Curle s'était épris d'une des demoiselles d'honneur de Marie Stuart, Barbe Mowbray, fille du baron de Barnebougall. Leur mariage fut célébré à Tutbury, au mois d'octobre 1585, et Marie Stuart, toujours généreuse, quoique ses ressources fussent bien limitées, leur donna, à cette occasion, deux mille écus (4).

De son côté, Jacques Nau voulait épouser une dame

(1) Pap. of Mary, vol. 10, n° 69.

(2) She maketh great accompt of him for his fidelity and secrecy. Pap. of Mary, vol. 15, n° 49.

(3) Pap. of Mary, vol. 15, n° 49. — « Si j'ay faict du bien à Curle, « écrit Marie Stuart, il l'a dignement mérité, et m'y tiens en conscience « obligée, ayant pâty avec moy tout le temps de ma captivité. » Labanoff, t. VI, p. 350.

(4) Pap. of Mary, vol. 16, n° 58.

dont les richesses et le rang élevé l'avaient ébloui, Élisabeth Pierpont, petite-fille de la comtesse de Shrewsbury. La jeune fille avait eu sous les yeux les désordres de son aïeule, et son père, en lui envoyant des emblèmes, choisissait, lui écrivait-il, le plus beau dieu d'Amour qu'il eût pu trouver (1). « Je découvre « chez elle, écrivait Marie Stuart, tant de rapports « avec le caractère de la comtesse de Shrewsbury (on « sait combien elle avait calomnié la reine d'Écosse) « que je ne voudrais pas lui voir épouser quelqu'un « à qui je veux du bien (2). » Mais Nau insistait, ne négligeait aucun moyen pour réussir et se plaignait peut-être de la reine d'Écosse qui ne favorisait point ses démarches (3).

Marie Stuart, fréquemment troublée par les démêlés de Nau et de ses serviteurs, eût surtout désiré voir près d'elle un ministre de paix qui guidât sa conscience et la soutînt dans ses épreuves. Son âme tendre et douce, si elle avait jamais pu être éblouie par les fastueux plaisirs du monde, s'était depuis longtemps recueillie dans la méditation et dans la prière. Dès 1571, elle avait demandé à Élisabeth qu'il lui fût permis d'avoir un aumônier : « J'ay, déclarait-elle, la « religion en la révérence qu'il appartient à une dame

(1) Pap. et Mary, vol. 11, n° 62.

(2) Labanoff, t. VI, p. 425. — « Ce mariage, dit Châteauneuf, se traitoit contre la volonté de la royne d'Escosse. » Labanoff, t. VI, p. 283.

(3) Miss Agnès Strickland va plus loin : Jealous and indignant feelings were of course excited (t. VII, p. 403).

« chrétienne et affligée qui n'a recours sinon à Dieu... « C'est un dernier debvoir qu'au plus chétif et misé- « rable qui vive, ne se pourroit desnier. » Cet aumônier, elle ne le réclamait que « pour sa consola- « tion affin de luy ramentevoir journellement le « chemin qu'elle avoit à paraschever (1) »; mais on ne lui avait répondu, avec une cruelle et amère dérision, qu'en lui envoyant un de ces pamphlets où Buchanan outrageait son honneur (2).

Cependant un prêtre s'est introduit dans sa prison. A peine y a-t-il pénétré que les geôliers, soupçonnant sans doute la mission qu'il vient remplir, l'entraînent au prêche, sous les yeux mêmes de Marie Stuart. Il résiste, il proteste. Le lendemain, son cadavre fut trouvé pendu à dix pas de la chambre de la reine d'Écosse, en quelque sorte sous ses fenêtres, « pour « la seule, pure et vraye cause de sa religion (3) ».

Bientôt les mêmes soupçons se reproduisent. Un Français, nommé Camille du Préau, est chargé par Marie Stuart de distribuer ses aumônes. Cette mission de charité ne dévoile-t-elle pas chez celui qui la remplit un autre caractère? Bien qu'il porte un chapeau orné d'un fermail et l'habit de cour aux boutons d'ar-

(1) Labanoff, t. V, p. 332.

(2) Labanoff, t. IV, p. 4.

(3) Labanoff, t. VI, p. 160 et 218. — « La royne d'Escosse, écrit Mau- « vissière le 11 mai 1585, se plaint d'ung nouvel accident qui luy est « survenu pour ung pauvre catholique qu'elle dist a esté fait mourir. « après grands tourments, assez près de ses fenestres. » Egerton. p. 47.

gent et aux parements de couleurs variées, il est permis de croire que c'est un prêtre qui dit la messe, *a massing priest* (1). On lui a entendu réciter des paroles latines dans la chambre de la reine; ce sera lui probablement qui aura célébré secrètement le mariage de Curle et de Barbe Mowbray. On veillera à ce qu'il voie la reine d'Écosse le moins possible; et si elle désire qu'il l'accompagne à la chasse, peut-être pour trouver l'occasion de se confesser à lui au pied de quelque vieux chêne, on ne lui permettra point de la suivre (2).

Après la prière, suprême consolation des affligés, les lettres qui placent « la vraie grandeur et l'excel-« lence des princes ni dans l'or, ni dans la pourpre et « autres pompes de fortune, mais en vertu et en sa-« voir (3) », viendront en aide aux épreuves de la captive (4).

Parfois, comme Boëce, cet illustre captif des premiers temps de l'antiquité chrétienne, elle compose un traité sur l'adversité, que ses malheurs mêmes ne lui laisseront

(1) Pap. of Mary, vol. 17, n° 66.

(2) Pap. of Mary, vol. 16, n° 10.

(3) Lettres de Marie Stuart, Bibl. nat. de Paris, f. fr. 8660.

(4) La bibliothèque de Marie Stuart avait été dispersée pendant les troubles de l'Écosse. Là se trouvaient les livres qui, dans les cours les plus élégantes de l'Europe, passaient de main en main au milieu de joyeux ébats : Alain Chartier, Amadis de Gaule, Lancelot du Lac, Roland furieux et Roland amoureux: mais il résulte de divers documents que, si dans sa captivité elle avait encore autour d'elle de nombreux ouvrages, les uns étaient consacrés à l'histoire, les autres en plus grand nombre à la piété. Miscell. of Maitland Club.

pas le temps d'achever : « J'ay pensé ne pouvoir mieulx « emploier mon temps, fuyant oysiveté, que d'es- « crire de la diversité des afflictions, et de ceste en- « treprise personne ne me sçauroit justement re- « prendre pour m'estre subject si familier et dont « j'ay autant d'expérience que personne de nostre « aage et duquel les bénévolles pourront tirer ma- « tière d'exercer leur charité, accomplissant le com- « mandement de pleurer avec les pleurants. Et les af- « fligés comme moy, qui verront les exemples de « ceulx qui ont souffert pareilles misères, trouveront « que le remède a tousjours esté de retourner à « Dieu... *Beati qui lugent, beati qui sitiunt* (1). »

Parfois, elle se livre à quelques considérations sur les devoirs des grands. Qu'ils comprennent toujours que pour être les plus grands ils doivent aussi être les meilleurs. Ce n'est point par l'orgueil qu'ils maintiendront la gloire de leurs ancêtres, mais en se montrant comme eux vaillants et sages (2).

Parfois aussi, selon l'usage de ce temps, elle trace d'ingénieux emblèmes, pleins de naïves et touchantes allusions à son infortune : un lion pris dans un filet : *Devicto insultant leoni ;* un navire surpris par la tempête, sans mâts et sans voiles, prêt à s'engloutir, mais cinglant vers le port en droite ligne : *Nunquam nisi rectam ;* une roue de moulin plongeant dans l'eau :

(1) Papers of Mary, vol. 11, n° 37.
(2) Brit. Mus., Calig. C. IX, n° 262 (Labanoff, t. VII, p. 297).

Llena di dolore, voida d'esperanza ; une colombe dans une cage au-dessus de laquelle plane le vautour : ***Je suis bien mal, mais je crains pis;*** un cep de vigne entamé par la serpe du jardinier : ***Virescit vulnere virtus;*** un chêne brisé par la force du vent : ***Ut superis visum;*** une couronne à terre, une autre dans le ciel : ***Aliam moratur;*** et enfin les eaux limpides d'une source, qui se perdent dans les flots salés de l'Océan : ***Sic dulcia in amarum*** (1).

La poésie sourit aux malheurs de Marie Stuart, comme naguère à ses illusions et à ses espérances; et nous voyons figurer son luth, tout à côté de ses livres, dans le triste et modeste mobilier de sa prison (2).

Mais quel contraste entre les vers d'Élisabeth, qu'inspirent l'ambition et la colère, et ceux de Marie Stuart, où nous ne trouvons qu'une pieuse résignation!

Qui jamais davantage eut contraire le sort (3)?

Et ailleurs :

Au ciel est notre éternel partage (4).

(1) Papers of Mary, vol. 21, n° 45. — Plusieurs de ces emblèmes furent reproduits sur des médailles frappées en l'honneur de Marie Stuart : une main sortant du nuage pour couper la branche d'une vigne : *Virescit vulnere virtus;* une urne qui du haut du ciel arrose le rameau flétri d'une vigne : *Mea sic mihi prosunt;* un vaisseau qui a perdu ses mâts dans la tempête, poursuivant sa route vers le port : *Nunquam nisi rectam.*

(2) Labanoff, t. VII, p. 271.

(3) Labanoff, t. VII, p. 318.

(4) Sharman, *Poésies de Marie Stuart.*

Quoi de plus touchant que ces vers composés dans les anxiétés de la douleur :

Les dieux, les cieux, la mort et la haine et l'envie
Sont sourds, irés, cruels, animés contre moy.
Prier, soupir, pleurer, à chascun estre amie
Sont les remèdes seuls qu'en tant d'ennuis je voy (1).

Le plus souvent le rythme revêt la forme d'une prière :

Donne, Seigneur, donne-moy patience,
Amour et foy et en toy espérance...
Envoie-moy ta divine prudence...

Jamais de moy n'eslongne vérité,
Simple douceur avecques charité...

Permets, Seigneur, que toujours mon bon ange
Soit près de moy et t'offre ma louange,
Mes oraisons, mes larmes et soupirs.
. . . . . .
Ton sainct esprit sur moy face demeure
Tant que voudras qu'en ce monde je dure (2)

Combien les protestations de la reine d'Écosse ne restent-elles point nobles et éloquentes!

« Il fault, écrit-elle à Élisabeth, que j'employe si « peu de vie et de force qu'il me reste, pour, devant « ma mort, vous descharger pleinement mon cœur « de mes justes et lamentables plaintes, desquelles « je désire que ceste lettre vous serve, tant que vivrez

(1) Papers of Mary, vol. 12, n° 31.
(2) *J. Leslæi afflicti animi Consolationes*, Paris, 1574.

« après moy, d'un perpétuel tesmoignage en vostre « conscience tant à ma descharge pour la postérité « qu'à la honte et confusion de tous ceux qui, soubs « vostre adveu, m'ont si cruellement et indignement « traitée. Mais d'aultant que leurs desseins et prati- « ques, pour détestables qu'elles ont esté, ont tousjours « prévalu en vostre endroict contre mes très justes re- « montrances, j'auray recours au Dieu vivant, nostre « seul juge; je l'invoqueray pour rétribuer à vous et « à moy, comme il fera à son dernier jugement, la « part de nos mérites et démérites l'une vers l'autre. « Et souvenez-vous, Madame, qu'à luy nous ne sau- « rions rien déguiser... Vostre prison, sans aucun « droict et juste jugement, a jà destruict mon corps, « duquel vous aurez bientost la fin, et n'auront mes « ennemis beaucoup de temps pour assouvir leurs « cruaultés sur moy. Il ne me reste que l'âme, la- « quelle il n'est en vostre puissance de captiver... « Que mon âme, délivrée de ce corps, ne soit contrainte « d'espandre ses gémissements vers Dieu pour le tort « que vous aurez souffert nous estre faict ici bas (1)! »

Une seconde lettre renferme les mêmes protesta- « tions: Qu'on face de mon corps ce que l'on voudra... « Je ne veulx plus vous laisser que mon pauvre corps « pour en fayre ce qui vous semblera... Tant s'en fault « que par aucune crainte je voulusse jamais fayre un

(1) Labanoff, t. V, p. 319.

« pas ou dire une seule parolle plus ou moings; car « j'ayme mieux mourir avec l'honneur de telle que « Dieu m'a fayt naistre, que non pas par pusillanimité « avilir ma vie pour la prolonger par aucune chose « injuste et indigne de moy et de ma race (1). »

Enfin il est une troisième lettre où elle adresse de nouveau le même langage à la reine d'Angleterre : « Je suis toute preste, avec la grâce de mon Dieu, de « baisser le col sous la hache pour y répandre mon « sang devant toute la chrestienté et tiendrois à très « grand heur d'y marcher la première (2). »

Et quels étaient les tristes fruits de cette longue captivité? Comme elle le disait elle-même à William Wade : sa santé à jamais ruinée; ses infirmités accrues à ce point que ses jambes ne pouvaient plus la soutenir; son honneur diffamé sans qu'elle pût le défendre; les rigueurs portées si loin contre elle qu'il n'était permis à personne de lui témoigner quelque pitié (3).

« Il ne me reste plus, s'écrie Marie Stuart, quasi « que la voix, encores bien foible, pour gémir vers « mon Dieu d'ung si cruel et inhumain traicte- « ment (4). »

Marie Stuart loue Dieu de ce qu'aux afflictions qu'elle reçoit de sa main, il ajoute la grâce de les supporter.

(1) Labanoff, t. VI, p. 136.
(2) Labanoff, t. VI, p. 158.
(3) Papers of Mary, vol. 13, n° 20.
(4) Labanoff, t. VI, p. 237.

Plus se prolongent ses malheurs, plus elle salue avec confiance la consolation de ses douleurs dans une meilleure vie.

Si parfois il était donné à la reine d'Écosse de sortir des portes de sa prison pour se ranimer au souffle des brises qui descendent du ciel, même à ces heures si courtes, sa plus douce jouissance était, à la vue d'un vieillard ou de quelques enfants, de faire accepter à la misère l'humble denier de la captive. Un jour elle pénétra dans une chaumière où une vieille femme allait mourir. Cette femme était née en France. Peut-être avait-elle salué Marie Stuart dans tout l'éclat de sa jeunesse, alors que les cloches de Notre-Dame annonçaient son avènement au trône fleurdelisé; et sans doute elle bénit la main, glacée par d'autres douleurs, qui ne s'étendait vers elle que pour la consoler (1).

Les ennemis de Marie Stuart l'accusent volontiers de recourir à des sortilèges pour fasciner tous les cœurs. Partout où elle a passé (2), les catholiques l'honorent comme si elle était la seule sainte sur la terre (3).

(1) Lettre de John Somer, Papers of Mary, vol. 15, n° 36.

(2) Lettre de Ralph Sadler, du 28 février 1585. Pap. of Mary, vol. 15, n° 44; Murdin, p. 530.

(3) To whom the Queen of Scots was the only saint upon earth. Murdin, p. 447. Cf. Morris, *Letters of Powlet,* pp. 22, 73, 98, 125.

CHAPITRE IV.

L'ÉTAT ET L'ÉGLISE ÉTABLIE.

Le premier des ministres d'Élisabeth, Burleigh, a écrit lui-même la prosopopée de l'Angleterre :

« Il peut paraître étrange qu'ayant une reine si sage dont la parole est entourée de tant d'autorité, je me transforme en une personne vivante pour faire connaître ma véritable situation, soit à mes alliés et à mes amis, soit à mes adversaires et à mes ennemis; mais, vu la diversité des opinions, il convient de repousser la malice des uns et de dissiper les erreurs des autres. Tel est le motif pour lequel, personnifiant le royaume d'Angleterre, je viens faire entendre ma parole impartiale non seulement à ceux qui forment mon peuple, mais aussi à toutes les nations étrangères. Il faut que l'on sache combien j'ai été jugée en dehors de toute raison; et lorsque je me serai justifiée par mes actes plus que par mes paroles, j'attends des uns et des autres une telle réparation que je pourrai pardonner à mes propres enfants et resserrer avec les étrangers ces anciennes relations d'amitié

qui sont la garantie de notre tranquillité mutuelle.

« Je n'ai point besoin de parler de ma puissance ni de mes richesses : les conquêtes que j'ai faites depuis cinq siècles en offrent le témoignage. L'Écosse, qui relève de moi à titre d'hommage, est devenue ma seconde fille; la Cambrie, unie à mon territoire, est mon troisième enfant, et l'Irlande, ce courageux et puissant royaume, m'a été annexée comme une noble branche sortant du même tronc. Si du nord et de l'ouest je porte mes regards vers l'est, je découvre au delà de la mer les riches provinces de la Hollande et de la Zélande et le fertile pays de Flandre, ces anciennes possessions des ducs de Bourgogne avec lesquelles les relations d'amitié et de commerce ont été si étroites pendant des siècles et qui ont toujours trouvé près de moi, près de mes rois et près de mon peuple un secours empressé, quand on avait à y redouter l'oppression de la France.

« Depuis vingt-sept ans, je goûte une paix plus profonde que celle dont j'ai joui depuis cinq cents ans, et cependant, afin que mon peuple ne s'endormît point dans l'oisiveté, j'ai trouvé les occasions de montrer ma force. J'ai maintenu les libertés de l'Écosse contre le joug des étrangers, et son jeune roi a pu reconnaître qu'il n'est au monde aucune puissance qui puisse le secourir plus efficacement que celle de sa plus proche parente, cette illustre Reine-Vierge. En France on n'a jamais vu un roi proclamer

avec un sentiment si sincère son affection fraternelle pour la souveraine de l'Angleterre et pour son peuple. Quant aux anciens États de la maison de Bourgogne, nos plus prochains voisins et nos plus vieux alliés, qu'on leur demande s'ils veulent être Anglais ou Espagnols. La réponse ne sera point douteuse, à moins qu'elle ne leur soit imposée par le glaive (1). »

Jamais l'Angleterre n'a exercé une plus large part d'influence au delà de ses rivages. Le temps n'est plus où le poète romain la plaçait en quelque sorte à la limite du monde. Elle en est devenue le centre; car c'est là que se décident les destinées des nations.

> Te judice, toto deducta Britannia mundo
> Non foret, huicque aliquis cederet orbe locus.
> Tum jugis populis, tum moribus, urbibus, agris,
> . . . . . .
> Dixisses medio positos, Maro, in orbe Britannos
> Aut apud hos orbis totius esse forum (2).

Si la France et l'Espagne occupent les deux plateaux de la balance européenne, l'Angleterre est l'aiguille qui les fait pencher et qui fixe ainsi les arrêts de la fortune (3).

Les flottes de l'Angleterre portent son drapeau jusqu'aux terres inconnues du Nouveau-Monde; elle a

(1) Brit. Mus., Lansdowne, 103, n° 20.

(2) Rogers, Dom. pap., vol. 206, n° 91.

(3) Gallia et Hispania, écrit Wilkes, quasi lances in Europæ libra : Anglia lingula seu libripendis.

désormais placé dans ses insignes le trident de Neptune, car elle domine sur les flots : ***Sum domina maris.*** La France réclame humblement son alliance, et le roi d'Espagne lui-même, sans oser se plaindre, subit ses insultes.

Cependant les usages consacrés par une longue suite de siècles ont reçu une atteinte profonde. Aux libertés qui sur toute la surface de l'Angleterre attachaient à chaque beffroi une part de souveraineté fièrement maintenue au sein de toutes les dissensions civiles a succédé, grâce à l'œuvre des légistes, la théorie du pouvoir absolu, quelque extrêmes qu'en doivent être les conséquences.

« La reine, dit Burleigh, peut légitimement faire quelque chose que ce soit pour sa conservation et celle de son peuple, *may lawfully do any thing for preservation of herself and her people.* » Il inscrit lui-même au nombre de ses maximes politiques cette règle : *Impune quælibet facere id est regem esse* (1).

L'autorité de la reine est d'autant plus considérable qu'elle unit dans ses mains au pouvoir politique la suprématie religieuse (2).

(1) Br. Mus., Lansdowne, 115, n° 33. — « Nous n'avons qu'un devoir à remplir, écrit Richard Crompton, c'est de prier Dieu qu'il fasse de nous de fidèles et obéissants sujets de la reine. Il n'est pas même permis de désobéir à la reine pour obéir à Dieu. Pierre a été blâmé parce qu'en tirant le glaive contre Malchus il avait voulu défendre le Seigneur. » Tout ceci est développé dans le mémoire de Crompton sur le procès de Babington. Crompton s'intitule : *an apprentice of the common laws.*

(2) L'évêque Grindall avait osé écrire à Élisabeth : « Que Votre Majesté

Le mouvement de la Réforme avait présenté dès son origine en Angleterre un caractère bien différent de celui qu'il avait revêtu en France et aux Pays-Bas. Il s'y était développé, non pas en luttant contre le pouvoir pour le renverser, mais au profit du pouvoir qui l'avait absorbé (1); et le nom même de l'Église établie rappelait que le jour où elle avait cessé de relever du pape de Rome, elle était devenue la vassale du roi d'Angleterre (2).

La reine a reçu des mains de Dieu le gouvernement de l'Église aussi bien que la royauté (3).

L'institution des évêques n'est plus que l'un des attributs du pouvoir temporel (4). Désormais ils seront

n'oublie pas que dans les affaires religieuses elle n'a pas la même autorité que dans les affaires civiles. Dans les affaires religieuses on ne doit suivre que la volonté de Dieu. » Grindall fut suspendu pendant six mois.

(1) The Church, misunderstood and misrepresented by her own children and her own officers, lay helpless in the hands of the crown. Wakeman, *the Church and the Puritans,* p. 15.

(2) Religion was to be tied to the chariot wheels of royalty. No religion but that of the Queen was to be allowed to exist in her dominions. The Church herself (the Prayer-book was now a statute of the realm) was to be the humble handmaid of monarchy. Her freedom, like that of the State, was a freedom after the Tudor pattern, a child too carefully cherished by its mother ever to dare to lift up its hand against her, too fondly embraced ever to be permitted to grow. Wakeman, *the Church and the Puritans,* p. 4.

(3) Br. Mus., Lansdowne, 78, n° 26. Dans la formule du serment, même pour les gens de guerre, se trouve associée à la défense de l'autorité civile celle de la religion, telle qu'elle est fixée par la loi, *nowe established by authoritie.* Dom. pap., vol. 179, n° 56.

(4) L'archevêque Whitgift avait déclaré que l'institution des évêques était de droit divin. On lui appliqua le statut de *Præmunire,* et on songea même, de ce chef, à le mettre en jugement. Dom. pap., vol. 233, n° 62.

appelés à être bien moins les pasteurs des âmes que les dociles instruments du pouvoir (1); et la confiscation de vastes domaines ecclésiastiques assurera à cette hiérarchie nouvelle l'appui de toutes les familles qui se les seront partagés (2).

Cependant ces honneurs, ces richesses, cette complète émancipation de règles plus austères avaient favorisé le relâchement et les désordres (3). Non seulement les évêques et les ministres ne résidaient point au milieu de leurs ouailles; mais, dépouillant la robe ecclésiastique pour l'habit de cour ou la cuirasse (4), on les voyait, entourés de goujats et de musiciens (5), s'abandonner aux plaisirs, et trop souvent ils multipliaient les scandales (6).

(1) The bishops, by consent to act merely as the henchmen of the government, the royal officers for the carrying out of that departement of royal policy, fitly brought upon themselves the hatred of their fellow countrymen, who saw in them not the fathers and leaders of religion, but the exponents and enforcers of law. Wakeman, *the Church and the Puritans*, p. 41.

(2) Some were pledged to the Reformation by the spoils with which it had endowed them. Wakeman, *the Church and the Puritans*, p. 10.

(3) The cruel selfishness of the protestant landlords, who oppressed the poor and plundered the Church, is now generally acknowledged. Venality among judges, want of principle among statesmen, had never before been so conspicuous. Elisabeth herself set the example of plundering the Church. Her public conduct, skilful and successful though it was, was marked by mendacity and double-dealing. Wakeman.

(4) Aulicum sive militarem.

(5) Sive calonum, sive cytharœdorum, sive ganeonum. Eliz. in Cathol. edictum, 1591. Voyez aussi le *Discours plaisant de la vie et faicts des ministres d'Angleterre*, Paris, 1588.

(6) Le comte de Sussex écrivait à Cecil : « The ministers, for disability and greediness, be had in contempt, and the wise fear more the impiety

Ce ne sont point uniquement d'obscurs déclamateurs qui se livrent à de violentes invectives. Elles trouvent un écho dans les poèmes de Spencer, comme elles en trouveront un autre dans les discours de Milton.

Spencer accuse ces bergers qui abandonnent leur troupeau, certains, quoi qu'il arrive, de s'enrichir de ses toisons.

> These faytours little regarden their charge,
> While they, letting their sheep run at large,
> Passen their time, which should be sparely spent,
> In lustihede and wanton merryment.
> . . . . . .
> What fallen the flock, so they have the fleece (1).

Milton reprochera plus tard à l'Église d'Angleterre d'élever à ses dignités non pas ceux dont elle distingue la piété, mais ceux dont elle tente les convoitises, comme le démon essaya de tenter le Sauveur. Elle achète ceux qui à leur tour la vendront plus tard; et l'Évangile est trahi tous les jours, comme le divin Maître, au prix de trente deniers (2).

of the licentious professors than the superstition of Papists. » — Les discours des puritains n'épargnent ni l'archevêque d'York, qu'on accuse d'un public adultère, ni l'évêque de Londres, qui avait épousé la fille d'un évêque et la négligeait pour sa chambrière. L'évêque de Saint-David, disait-on, avait épousé deux femmes, et il en était de même de l'archidiacre de Salisbury.

(1) Shepheard's calender, 1579.

(2) Animadversions upon the Remonstrant's defence.

CHAPITRE V.

LES CATHOLIQUES.

L'acte d'uniformité, promulgué l'an premier du règne d'Élisabeth, défendait tout service religieux autre que celui du *common prayer-book* et punissait le coupable, à la seconde transgression, de la confiscation des biens, à la troisième, d'une détention perpétuelle; mais, la reine étant en même temps chef de l'Église, on arriva promptement à considérer tout refus de reconnaître sa suprématie, comme un acte de haute trahison (1); et l'on sait qu'au seizième siècle toute accusation de ce genre entraînait les plus affreuses tortures.

En 1584, un autre statut approuvé par le Parlement est dirigé spécialement contre les prêtres catholiques, *the seminary priests*. Tous, sans distinction, seront frappés de mort comme coupables de haute trahison, et quiconque leur donnera un asile sera atteint de la même peine.

Sur les papistes pèse inexorablement la loi qui, au

(1) Acts 13 Eliz. C. I, 2; 23 Eliz. C. I.

nom de l'émancipation de la conscience, a supprimé la liberté de conscience (1). Burleigh a déclaré qu'il réduira les catholiques à un tel état de sujétion qu'ils ne pourront plus s'aider les uns les autres.

Il serait difficile de dépeindre les douleurs des catholiques dans ces années de désolation. Il n'est point de procès criminel où la torture ne soit appliquée (2). Tous les moyens sont mis en œuvre comme dans l'ère dioclétienne : le chevalet, les aiguilles enfoncées dans les chairs, l'immersion dans l'eau glacée d'un étang (3). On a conservé les listes de proscription où un signe désigne, sans autre information, les catholiques que l'on doit pendre (4). Les échafauds ruissellent de sang (5), et les fastes judiciaires rappel-

(1) C'était la catholique Marie Stuart qui revendiquait contre la protestante Élisabeth les droits de la liberté de conscience : « Les exemples de nostre siècle, lui écrivait-elle, ont donné assez de preuves combien les forces humaines peuvent peu en matière de religion qui doit estre inpirée d'en haut. » Labanoff, t. VI, p. 157. On reprochera plus tard à Babington et à ses amis d'avoir voulu « faire crier la liberté de conscience par les rues de Londres ». Lettre d'un huguenot, Bibl. nat. à Paris, 3952, p. 312.

(2) M. Meline a justement flétri chez Élisabeth « her constant employment of torture » ; et il ajoute : « Every time she or Cecil sent a prisoner to the rack, and they sent hundreds, she trampled the laws under foot. » (*Mary, queen of Scots*, p. 15.)

(3) Parmi les supplices les plus épouvantables du règne d'Élisabeth se trouve celui d'une femme riche d'York, nommée Marguerite Middleton, qu'on étend sur une pierre pointue qui s'enfonce dans ses chairs sous la pression d'un poids de sept ou huit cents livres jusqu'à ce que mort s'ensuive. Son seul crime était d'avoir donné l'hospitalité à un prêtre catholique. Meline, *Mary, queen of Scots*, p. 14.

(4) Dom. pap., vol. 190, n° 42.

(5) Scaffolds streamed with blood. — Miss Agnès Strickland.

lent à chaque page les supplices les plus affreux : *quartering and dismembering*.

Un voyageur allemand, traversant le pont de Londres, y a compté plus de trois cents têtes fixées sur les fatals poteaux : telle est la sinistre impression qui s'offre à l'étranger au moment où il pénètre dans la capitale de l'Angleterre (1).

A Londres, les gardes apostés par la reine arrêtent aux carrefours quiconque inspire le moindre soupçon. Parfois on répand le bruit qu'on massacre les catholiques : ceux-ci fuient en toute hâte. Les uns cherchent un asile dans les bois et dans les champs; les autres se réfugient dans des barques sur la Tamise.

Hors de Londres, les habitations des gentilshommes et les fermes occupées par les plus riches laboureurs sont pillées pendant la nuit : les troupeaux forment le butin des dénonciateurs (2).

On entasse dans de fétides cachots des évêques et des prêtres, sur lesquels on a trouvé, pour toutes armes, des extraits de saint Ambroise ou de saint Grégoire sur la fidélité à la foi que l'on doit garder contre les menaces des empereurs (3). Ils souffrent avec une fermeté que rien ne peut abattre (4) : ils savent qu'ils

(1) Miss Strickland, *Life of Elizabeth*, t. VII, p. 275.
(2) Morris, *Our catholic forefathers*, p. 108.
(3) Pap. of Mary, vol. 18, n° 71.
(4) Dès 1563, l'évêque d'Aquila écrivait à la duchesse de Parme : « Les prisons sont pleines de catholiques : c'est la plus grand'pitié du monde. »

n'ont aucune pitié à attendre. S'ils ne meurent par la corde ou par le glaive, ils expireront par la fièvre ou la faim (1) ; mais là aussi, comme au jour des antiques persécutions, on voit souvent la fille du geôlier prendre soin des plaies des victimes. Parfois le geôlier lui-même se jette au pied du prêtre, confesseur et martyr, et introduit près de lui les autres prisonniers afin qu'ils assistent pendant la nuit à la célébration des saints mystères (2).

A d'autres jours, au pied même de l'échafaud, c'est l'un des spectateurs qui sort de la foule, profondément ému par la résignation du patient et s'écriant : « Celui-là est véritablement un saint! » et il demande à mourir avec lui (3). Malgré le sang versé à grands flots, malgré la terreur qui se répand de toutes parts, l'ancienne foi conserve dans toute l'Angleterre ses fidèles qui le lendemain peut-être deviendront ses martyrs (4).

(1) The pestilentials gaols vere crowded with victims: the greater portion of them died of fever or famine, unpitied and unrecorded. — Miss Agnès Strickland, t. VII, p. 2. — A York, des prisonniers expirèrent de faim dans la prison.

(2) On lit dans un mémoire soumis au conseil : « The execution of them (of the priests) in respect of their constancy moveth many to compassion and draweth some to affect their religion upon conceit that such an extraordinary contempt of death cannot but proceed from above.» Morris, p. 229. Voyez : l'*Epistre de la persécution en Angleterre*, Paris, 1586.

(3) Morris, *Our catholic forefathers*, pp. 195 et 201. Cf Dom. pap. vol. 230, n° 104.

(4) Selon des témoignages dignes de foi, la grande masse de la population est restée catholique, soit que sous le nom de papistes elle proclame courageusement sa foi, soit que sous le nom de *récusants* elle se borne à s'abstenir des cérémonies du nouveau culte. Walsingham.

Dans les campagnes, où les mœurs s'étaient conservées honnêtes et pures, les catholiques en grand nombre se pressaient le soir, dans une grange ou au milieu des bois, autour du prêtre qui venait porter le baptême aux nouveau-nés et les derniers sacrements aux mourants (1).

Souvent aussi, l'office divin se célébrait dans la chapelle de quelque château où les représentants des races les plus chevaleresques de l'Angleterre se courbaient sous la bénédiction d'un vieillard, ne sachant si ce ne serait point pour la dernière fois (2).

Les Percy et les Howard, dont le nom se trouve à toutes les pages de l'histoire de l'Angleterre, avaient, en présence des menaces des bourreaux d'Élisabeth, montré la même fermeté et le même courage que leurs ancêtres sur les champs de bataille où ils avaient lutté pour la gloire de leur pays. Le duc de Norfolk

s'occupant de certains comtés de l'Angleterre, écrit dans ses *Memoranda :* « Les trois quarts sont récusants. » Harley, 6035, p. 61. — Ceux du comté d'Hereford se montraient pleins de fermeté : on engageait Walsingham à les traiter sévèrement. Dom. pap., Cal. p. 370. Cf. Dom. pap., vol. 185, n° 2 ; vol. 191, n° 22.

(1) Faut-il rappeler que la foi catholique était surtout puissante à Oxford et à Cambridge, ces cités séculairement consacrées à la science ? Dom. pap., vol. 185, n° 53.

(2) « La plupart de la noblesse d'Angleterre est des catholiques ou des malcontens, dont le nombre est merveilleusement grand. » Relation de 1584. Bibl. nat. à Paris, f. fr. 2812, p. 371. — Marie Stuart ne se trompait point quand elle écrivait au cardinal Laurea : « Je vous puis asseurer qu'il reste encore en ce pauvre royaume un très bon nombre de bien entiers catholiques, et mesmes des principaux de la noblesse, prests d'exposer vies et tout ce qu'ils ont en ce monde pour ayder à remettre les affaires de ceste isle. » Labanoff, t. VI, p. 348.

et le comte de Northumberland avaient l'un et l'autre porté leur tête sur l'échafaud. Philippe Howard, fils aîné du duc de Norfolk, comte d'Arundel, mourut à la Tour après six ans de captivité. Qu'est-ce qui y rappelle ses souffrances? une pierre sur laquelle il a tracé ces mots : *Pro Christo vincula sustinere maxima gloria est* (1).

Les catholiques qui étaient parvenus à fuir au delà de la mer, s'étaient réunis à Paris, plus ou moins protégés par l'influence des Guise. Là résidaient l'archevêque de Glasgow, ambassadeur de Marie Stuart, et Thomas Morgan, son agent le plus actif.

Cependant les réfugiés catholiques, en échange de leurs domaines confisqués, n'avaient trouvé en France que la misère. Bien amer était le pain de l'exil; et c'est à l'héritier des Nevill que se rapportent ces lignes adressées à Marie Stuart : « Le comte de Westmore-« land est icy tant desnué de moyens que de commi-« sération je suis contrainct de vous rapporter sa ca-« lamité et nécessité (2). »

Lord Paget écrivait à Marie Stuart : « Si je puis voir le culte de Dieu rétabli en Angleterre et Votre Majesté recouvrer ce qui lui est dû, je penserai, quelles qu'aient été nos souffrances, que c'est encore trop peu (3). »

(1) Lodge, t. II, p. 329.
(2) Labanoff, t. VII, p. 190.
(3) I shall think whatsoever we suffer to be too litle. Pap. of Mary, vol. 17, n° 56.

Lord Claude Hamilton, le plus illustre des partisans de Marie Stuart en Écosse, partageait les mêmes épreuves : « Il est arrivé, écrit l'archevêque de Glasgow « à Marie Stuart, luy cinquiesme en fort pauvre estat « et m'a prié de vous rapporter que s'il n'est se- « couru de vôus, qu'il sera constraint de traîner la « picque, qu'il a choisy beaucoup plus volontiers que « de se joindre à partie aulcune contre son debvoir « et l'obligation qu'il a à vostre service (1). »

Trop heureux les exilés si, supportant noblement leurs privations, ils avaient su s'abstenir des rivalités que sème la jalousie et que les agents d'Élisabeth prendront un soin secret d'encourager.

(1) Lettre de l'archevêque de Glasgow, du 13 juillet 1585. Pap. of Mary, vol. 16, n° 19. — « Il me desplaist infiniement, écrit Marie Stuart, que je n'ay moyen de luy faire quelque honneste présent. » Labanoff, t. VI, p. 364.

CHAPITRE VI.

LES PURITAINS.

Il existe en Angleterre un autre parti qui, bien que peu nombreux, est redoutable par son audace.

C'est des sombres ruelles d'Édimbourg, où a retenti la rude parole de John Knox, que la secte des puritains est descendue dans les populeuses cités de l'Angleterre (1), pour s'y mêler aux anabaptistes chassés de Munster et de Leyde, comme si leur zèle farouche eût besoin d'être sans cesse ranimé par d'autres passions inassouvies (2).

La secte des puritains prétend être fondée sur ces paroles d'Ézéchiel : *Vos autem greges mei* (3); et, selon ses adeptes, le Seigneur a défini lui-même la mission de cette génération choisie entre toutes les autres comme la plus sainte : *Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego judico pecus et pecus, arietum et hircorum; nonne satis vobis erat pascua bona depasci?... Cum purissimam*

(1) In the best market towns. Dom. pap., vol. 185, n° 66.
(2) Hollandia, ferax hæreticorum provincia, dit Camden, p. 301.
(3) Amesius, *Puritanismus Angliæ.*

aquam biberetis, reliquam pedibus vestris turbabatis (1).

Ce sont ceux qui boivent l'eau pure, qu'on appellera les puritains; ils ne permettront point que d'autres la troublent et la souillent de la boue de leurs pieds. A eux le soin de juger le troupeau et d'en éloigner les boucs immondes; à eux le soin d'interpréter la parole du Seigneur.

Les puritains définissent leur symbole : « la pure doctrine du Christ rétablie par une saine réforme dans la voie de la vérité (2) »; et ils le justifient par un manifeste qui est répandu dans toute l'Angleterre. C'est le livre : ***Disciplina Ecclesiæ sacra Dei verbo descripta.***

Il n'est aucune secte qui soit plus exaltée et plus ardente; il n'en est aucune qui excuse si aisément le crime (3). Là se trouvent confondus le vague mysticisme qui relève de l'imagination, la froide énergie qui croit s'inspirer de la conscience, la rigidité et la rudesse des mœurs avec ce que les haines et l'esprit de vengeance peuvent offrir de plus sombre et de plus terrible (4). Le sceau de ces vices est l'orgueil : ***You are***

(1) Lansdowne, 64, n° 16. Cf. Harl., 582, p. 36.

(2) Dom. pap., vol. 199, n° 1.

(3) Hæc acrior et ferocior et ad cædes multo propensior. Philop., Eliz. in cath. edictum (1591), p. 43.

(4) Their colour is sincerity under the contenance of simplicity; but in very truth they are ambitious spirits and can abide no superiority. Lettre de l'archevêque Parker. Strype, *Vie de Parker*, t. II, p. 280. — Cf. Carlyle, *Hist. of Cromwell*, t. I, p. 62, 63.

sick of self-love, dira Shakspeare, en s'adressant aux puritains de son temps (1).

Les puritains livrent un redoutable assaut l'Église établie (2). Dans leurs prêches ont retenti ces paroles : « Le moment est venu de livrer bataille au dragon et de relever les murailles de Jérusalem. Il faut enfin réaliser la réforme complète : *a full reformation.* Les évêques de l'Église établie sont des ministres de damnation ; c'est une génération de scorpions et de vipères. Ils ne se préoccupent que de leurs bénéfices et amassent les richesses loin de leurs sièges épiscopaux. Il faut redouter leurs tromperies et leurs ruses (3). »

C'était à peu près dans les mêmes termes que les puritains s'adressaient directement aux évêques : « Persisterez-vous dans votre conduite coupable et diabolique ? Vous êtes-vous vendus à Satan afin de combattre pour lui jusqu'à ce que vous soyez engloutis avec lui dans l'enfer? Avez-vous renoncé au salut de vos âmes pour jouir de vos pompes et de vos plaisirs? Qu'on institue des disputes publiques pour qu'on voie de quel côté est le Seigneur. L'enjeu sera, pour vous, vos évêchés ; pour nous, notre propre vie. Acceptez ce

(1) *Twelfth night*, act. I, sc. V.

(2) Toutes les injures s'accumulent contre les ministres de l'Église établie : ce sont de détestables athées, des meurtriers sanguinaires, des larrons sacrilèges, une génération maudite ; ce sont les chenilles qui dévorent le feuillage (*caterpillars*).

(3) Brit. Mus., Lansdowne, 120, n° 93 (Articuli puritanorum), et Dom. pap., vol. 235, n° 66.

défi, si vous l'osez. Ne croyez pas qu'ayant avec vous l'autorité humaine, vous n'ayez rien à craindre. Nous avons pour nous une plus haute autorité. Que Dieu ouvre les yeux de la reine; qu'il prenne pitié de son peuple en nous délivrant de vous (1). »

Ces déclamations répandaient la terreur au sein de l'Église établie, et les prélats, employant à peu près le même langage que les puritains, s'adressaient à Élisabeth comme à la perle sans pair (*peereless perl*) pour implorer sa protection : « C'est la voix de Satan qui s'élève pour ébranler les piliers de l'Église. Jadis la foule se pressait aux sacrifices des papistes; jadis on honorait les ministres de Dieu pour leur vertu comme des anges, pour leur science comme des étoiles. Aujourd'hui tout est changé, et il faut veiller à ce que nous n'ayons pas à pleurer sur les ruines de l'Église établie, comme Jérémie sur celles de Jérusalem (2). »

Si la hiérarchie ecclésiastique est l'échelle criminelle par laquelle l'Antéchrist monte sur son trône (3), il faut aussi rejeter toute hiérarchie civile : les princes ne sont que les usurpateurs du pouvoir réservé à Dieu seul (4). Quant aux magistrats, ce sont de maudits lé-

(1) Queen Elizabeth's bishops or a briefe declaration of the wickednesse of the generality of the bishops of England. Londres, 1642.

(2) *Asinus onustus* (1589).

(3) Amesius, *Puritan. Angliæ.*

(4) Un puritain répond au juge qui l'interroge et lui reproche de ne pas obéir aux lois de la reine : « Je n'obéis qu'aux lois de Dieu; » et comme cet accusé se nommait White, le juge ne manqua point de lui dire : « Quel que soit votre nom, vous êtes plus noir que le diable. »

gistes qui n'aspirent qu'à répandre le sang des saints (1).

« Le Minotaure est encore debout, s'écrient les puritains, et il ne sera renversé que lorsque la reine, ses courtisans et tous les enfants maudits de Babylone seront écrasés sur les pierres. Que dira-t-on si en un même jour nous renversons les évêques et le gouvernement (2)? »

« L'Église, écrit l'archevêque de Canterbury, Parker, est assaillie par de faux frères qui, sous prétexte de réforme, ne cherchent que la destruction de la science et de la religion. Ce n'est pas le gouvernement ecclésiastique seulement qu'ils veulent jeter à terre : ils ébranlent aussi la société civile. Ils se prétendent des hommes simples et sincères; mais, en vérité, ce sont des esprits ambitieux qui rejettent toute supériorité. Si les puritains triomphent, ce sera la destruction de toute la noblesse; ce sera le régime populaire, *popularity* (3). »

« Les Puritains, porte un livre contemporain, menacent par leurs complots la sécurité de la reine. Ils

Voyez le *Puritanismus Angliæ,* de Guillaume Amesius, Francfort, 1610.

(1) Dom. pap., vol. 235, n° 6. — Au même moment, le ministre Hewison fait retentir à Édimbourg, le cri: « Ni princes ni magistrats! »

(2) Brit. Mus., Lansdowne, 120.

(3) The church is assaulted by false brethren who, under color of reformation, seek the ruin and subversion both of learning and religion. Neither do they only cut down the ecclesiastical state, but also give a great push at the civil policy. Strype, *Life of Parker.*

veulent établir une république gouvernée par des magistrats avec une assemblée générale qui réglerait tous les intérêts; ils refusent de se soumettre aux lois du pays (1). »

Ce que les puritains cherchent à introduire en Angleterre, c'est une démocratie religieuse, comme celle qui est établie à Genève (2).

En vain Théodore de Bèze écrit-il à Élisabeth en faveur des puritains : elle s'alarme de leurs réclamations et se montre sans pitié vis-à-vis d'eux (3). Élevée dans la théorie du droit absolu de la royauté, elle ne pouvait que nourrir une haine profonde contre quiconque refusait de la reconnaître (4). Elle n'avait point oublié le conseil que le Taciturne, au milieu même des troubles de la Hollande, avait cru pouvoir lui adresser : « Méfiez-vous des niveleurs! » Et c'était un souvenir présent à tous les esprits que celui du jour où le plus célèbre des puritains anglais, Thomas Stubbs, avait eu le poing tranché pour avoir écrit quelques lignes où il avait manqué de respect à la reine.

Élisabeth réprime surtout ces allusions bibliques qui

(1) This party grew formidable to the state as well as to the established government of the church, as being in danger of overrunning the realm. Strype, *Life of Parker*, t. II, p. 193.

(2) Strype, *Vie de Whitgift*, t. I, p. 340.

(3) Dom. pap., p. 322, n° 41 (avril, 1586).—Elizabeth saw in it a system incompatible with, because rival to monarchy, a system equally imperious, equally infallible, and more divine. Wakeman, *the Church and the Puritans*, p. 35.

(4) Élisabeth redoutait les puritains autant que les catholiques. Strype, *Vie de Whitgift*, t. II, p. 73.

voilent sans cesse des rêves d'extermination ou des projets de vengeance. Par des lettres de 1577, elle ordonne que l'interprétation des prophéties, ce qu'on appelle le *prophetering* d'après un mot vraisemblablement introduit par les anabaptistes hollandais, ne pourra se faire que dans les églises; et l'évêque de Londres reçoit l'ordre de veiller à ce que, dans la capitale du royaume, la voix des puritains ne puisse plus se faire entendre (1).

L'archevêque de Canterbury dénonce les puritains. Ils refusent de prêter serment; ils ne reconnaissent point les cours ecclésiastiques qui appliquent la torture; ils osent déclarer que cela est incompatible avec la liberté des citoyens anglais. Discours bien dangereux, car en ce moment même, en vertu d'un ordre de la reine, on applique en matière religieuse la torture dans le pays de Galles, et ceux qui y ont recours devraient être couverts par un warrant (2).

L'homme qui avait osé blâmer l'emploi de la torture en matière religieuse (3), se nommait Robert Beale. Il avait mis en œuvre toutes les ressources que présentait pour la diffusion de ses idées l'art mystérieux de l'imprimerie : *the mysterious art of printing* (4). On le citait

(1) Brit. Mus., Lansdowne, 25, n° 44, et 33, n° 23; Neal, *Hist. of Puritanism.*

(2) Brit. Mus., Lansdowne, 120 et 737. L'un des articles imposés en 1575 par l'ordre de la reine aux dissidents, portait : « C'est le droit légitime d'un magistrat chrétien d'exécuter tout hérétique obstiné. » *Proceedings of the Huguenot society*, 1887, p. 214.

(3) Brit. Mus., Lansdowne, 737, n° 2.

(4) Dom. pap., vol. 190, n° 48.

comme le plus éloquent pamphlétaire du parti puritain (1). Il avait écrit contre l'évêque de Londres, Grindall, un livre où il soutenait que les prélats prévaricateurs devaient être traités sans aucune faveur; et plus récemment il avait eu les plus vifs démêlés avec l'archevêque de Canterbury, Whitgift (2), à qui il reprochait de chercher à plaire à la papiste Marie d'Écosse, en combattant les puritains. « Quant à moi, ajoutait-il, j'ai toujours détesté le papisme et je le déteste encore, *perfecto odio*, comme dit le Psalmiste (3). »

Écoutez Robert Beale : « Un ministre de Dieu qui ne parle point, est une nourrice dont le sein est tari. Chaque évêque trafique de son troupeau, et il croit qu'il a fait assez quand il en offre les toisons à Dieu. Peu lui importe l'aboiement des chiens, s'il est bien reçu chez le maître de la maison. Sa vie n'est qu'un scandale, et il est haï de tous. Il veut introduire la discipline dans l'Église, mais comment la pratique-t-il lui-même? De quel droit proposerait-il comme exemple le dévouement et les souffrances des martyrs? Qu'on le ramène plutôt à la charrue (4). »

C'est encore Beale qui ajoute : « Si les évêques ré-

(1) A zealous taker of their parts and a great friend to incompliant ministers. Strype, *Life of Whitgift*, t. II.

(2) Brit. Mus., Lansdowne, 42,nos 79-85.

(3) Strype, *Life of Whitgift*, t. III, p. 87.

(4) Harley, 6038. Underneath all the torrent of declamation is to be discerned a firm and settled belief that the Church system was inherently corrupt and was maintained solely for its wordly avantages. Wakeman, *the Church and the Puritans*, p. 59.

sistent, ils n'ont droit à aucun privilège. Dès que cela importe aux intérêts de l'État, on peut les poursuivre, comme tous les citoyens, du chef de trahison (1). »

Beale ne respecte pas davantage la suprématie religieuse attribuée à Élisabeth : « On trompe la reine par le titre de *Fidei defensor*, en lui imposant la défense de cérémonies honteuses, papistiques et antichrétiennes, qui étouffent et détruisent la foi. A quel titre la reine nomme-t-elle les évêques et exerce-t-elle les droits de patronage? La cour est l'antre de Satan (2). »

Robert Beale se présente devant l'archevêque de Canterbury, mais c'est pour l'accabler d'invectives, en lui reprochant ses vices, en louant lui-même sa propre vertu (3).

Le primat de l'Église établie n'hésite point; il cite les puritains devant son tribunal au palais de Lambeth, mais ils ne comparaissent point : « Ils savaient trop, déclarent-ils, qu'on voit bien, comme dans l'apologue antique, les traces de ceux qui vont à Lambeth, mais jamais celles de ceux qui en reviennent (4). »

C'est devant le Parlement que sera porté l'appel des puritains.

(1) Dom. pap., vol. 153, n° 76.
(2) Lansdowne, vol. 42, n° 85.
(3) Strype, *Life of Whitgift*, t. II, p. 283.
(4) Brit. Mus., Lansdowne, 120, f. 29.

CHAPITRE VII.

LEICESTER ET WALSINGHAM.

Au-dessus du parti puritain se placent deux personnages qui le soutiennent, l'un par intérêt, l'autre non seulement par ambition, mais aussi par une similitude de doctrine et de caractère.

Déjà, depuis plusieurs années, on répétait que les puritains, bien que se recrutant surtout dans les classes inférieures, s'appuyaient sur des hommes investis d'une haute autorité (1).

Ces fauteurs du puritanisme, d'abord dissimulés, puis publiquement connus, sont Leicester et Walsingham.

Chose étrange! Ce parti, qui se vante de vouloir rétablir la doctrine chrétienne dans ce qu'elle a de plus pur, l'observation de la loi de Dieu dans ce qu'elle a de plus sévère, a accepté pour chef le type

(1) Por ser los mas finos y apasionados hereges de la opinion dellos, y hay muchos que estan en gran autoridad, que son los principales dellos. (Lettre de Guaras, du 15 novembre 1573. Arch. de Simancas.) Dans une autre lettre, Guaras annonçait que tôt ou tard les progrès des puritains feraient naître des troubles sérieux, *grandes passiones*.

le plus honteux du crime et de la corruption.

Robert Dudley, fils d'un père qui a porté sa tête sur l'échafaud, est devenu, grâce à la faveur d'Élisabeth, sous le titre de comte de Leicester, le premier seigneur de la cour d'Angleterre. Il a vu sa puissance et ses richesses se développer sans autres limites que celles de son faste et de son orgueil. C'est l'élégant cavalier qui fait fondre les perles et l'ambre gris dans son breuvage pour paraître plus robuste et plus beau ; c'est le sorcier (on l'appelle *the Gipsy*) dont les paroles et les caresses ne sont que mensonge et déception (1) ; et on peut dire de lui que jamais son ambition n'a reculé devant aucun des moyens qui pouvaient la favoriser (2).

Selon la rumeur publique, Leicester entretient constamment à ses gages deux empoisonneurs : Julio l'Italien et Lopez le Juif (3).

« C'était, dit un historien du seizième siècle, le

(1) I never saw a style more seeming religion and not sincere. Rob. Naunton, *Fragm. reg.* — Un contemporain écrit de Leicester : « S'il atteste le Dieu éternel, il ment ; s'il étend la main sur la Bible, il se parjure. »

(2) Un écrivain du seizième siècle définit ainsi les principaux traits du caractère de Leicester : « Basenes of parentage, ambition of mind, subtlety of wit, smothnes of tong, shamelesse face, litle honesty and no conscience. » Il énumère en ces termes les moyens dont Leicester dispose : « Rebellion, murder, sacrilege, incest, rapt, publicke robbery, violation of lawe, corruption, false accusation, deprivation of princes, impudent lying, forging and fainting, pillage of the poor, destruction of noble cities. » En un mot : « A Machiavellian defined. » *A treatise of treasons.* Cf. Dom. pap., add., vol. 28, n° 113.

(3) Harl. Miscell., t. III.

monstre de la cour par ses vices et sa cruauté (1). » *Aulæ infamia*, lit-on ailleurs (2).

Leicester, né le même jour qu'Élisabeth, avait souvent invoqué cette coïncidence comme l'oracle du destin qui avait voulu unir leurs destinées; mais il ne lui avait pas été donné de célébrer un public et solennel hyménée.

De plus en plus égaré par son ambition, jaloux des courtisans qui avaient pris sa place dans la faveur de la reine, il ne voyait plus au-dessus de lui (on en avait prévenu Élisabeth (3), qu'un seul but : il espérait devenir roi d'Angleterre. A ceux qui soutenaient le droit héréditaire de la reine d'Écosse, il voulait opposer le suffrage populaire, certain, s'il eût réussi, que de complaisants généalogistes eussent aisément trouvé dans les alliances de l'obscure maison de Dudley des titres de nature à justifier son usurpation.

Si Leicester flatte Élisabeth, c'est pour la perdre. « Qu'on se méfie d'un autre Sinon : il offre un sacrifice à Pallas, mais il convoite le trône de Troie (4). »

Quel danger n'y a-t-il point pour les princes à se confier à des traîtres pour lesquels le titre de roi et

(1) Hayward.

(2) Aulæ infamia, principis pernicies, pietatis ruina. *Flores calvinistici decerpti ex vita Rob. Dudleii*, Naples, 1585.

(3) Avis de Baptista di Trento (1577). Arch. d'Hatfield.

(4) *A treatise of treasons.*

une heure de règne pèsent plus que tout sentiment d'honnêteté et de devoir. Catilina est aux portes non pas de Rome, mais de Wesminster (1).

« Pour m'élever, j'ai eu recours à la force, aux complots et à la flatterie, aux intrigues, aux menaces, aux charmes de ma parole séduisante, même à l'amitié et à l'humilité, en trompant et selon les règles de Machiavel...

« On m'a accusé d'avoir employé l'assassinat et d'avoir fait périr par le poison ceux qui pouvaient contrarier mes désirs ambitieux et obscurcir ce jour brillant que j'attendais depuis si longtemps. J'ai peut-être écarté de ma route quelques obstacles qui m'empêchaient de pénétrer jusqu'aux berceaux où Cynthie brillait comme une lampe dans la tour de Pharaon.

« Plus tard, quand ma faveur s'affaiblit, ma pensée osa prétendre à la couronne :

At a diadem my thought did ayme (2). »

Verra-t-on l'ours attaché à un bâton noueux, qui figure dans l'obscur écu des Dudley, se substituer, dans les insignes de la royauté, aux léopards?

Urse, quid infrendes? dux tu vis esse leonum.
Urse, cares cauda; non potes esse leo.

« Quoique l'ours soit muselé et attaché à un bâton

(1) Letter of a master of arts. Harl. Miscell, t. III.

(2) Th. Rogers, *Prosopopea of Leicester's ghoaste.* Brit. Mus., add. 12132.

noueux, il a ses griffes qui déchirent, et sa morsure est sans remède. Il a fait jeter sa première femme du haut d'un escalier et a empoisonné le comte d'Essex afin d'épouser sa veuve, qui se promène à Cheapside dans un carrosse traîné par quatre chevaux blanc de lait avec quatre laquais vêtus de velours noir, avec une escorte de trente gentilshommes, sans compter les serviteurs et les pages; et en même temps il fait abattre des villages entiers en en chassant la population pour agrandir ses forêts consacrées aux plaisirs de la chasse. Disciple de Machiavel, il n'a d'autre culte que son intérêt.

« Jadis Leicester flattait les catholiques; mais c'est lui qui a perdu le duc de Norfolk et le comte de Northumberland. Hier il soutenait les évêques, en appelant les puritains des séditieux : aujourd'hui, au contraire, il abandonne les évêques et salue les puritains comme les réformateurs de l'Église (1). »

L'union de Leicester et des puritains est étroite désormais. On a entendu Leicester s'écrier : « Qu'on dépose l'archevêque de Canterbury! » Parfois on désigne les puritains sous le nom de *Leicestrians;* et ceux-ci appellent de leurs vœux le jour où la monarchie d'Élisabeth ne sera plus que la république de Leicester, *Leicester's commonwealth* (2).

(1) Promising the Puritans reformation in the Church. Dom. pap., add., vol. 28, n° 113.

(2) Ce libelle, publié sous la forme d'une lettre d'un maître ès arts de

« Que ces pures gens-là ne chassent point après les « espérances de l'advenir, écrit Marie Stuart, ce sont « de pures fables, sous lesquelles ils cachent le pur de « leur intention, à sçavoir d'asseurer leur monarchie « élective de l'advenir (1). »

Le secrétaire d'État Walsingham prête à l'ambition de Leicester l'appui de sa merveilleuse habileté. Depuis longtemps Élisabeth lui reproche de favoriser la secte des puritains; mais ses amis observent, pour le justifier, que s'il les soutient, c'est parce qu'il trouve chez eux le plus de zèle pour combattre les catholiques.

l'université de Cambridge sur les intrigues de Leicester et de ses amis pour s'emparer du pouvoir, produisit une vive agitation en Angleterre. L'épigraphe, empruntée au livre de Job, indiquait le but du pamphlet : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum.*

Tel est le retentissement de ce libelle qu'Élisabeth écrit au lord maire de Londres pour déclarer qu'à sa connaissance le comte de Leicester est innocent de ce qu'on lui reproche avec tant de malice. Le démon seul a pu inventer ces calomnies. Dom. pap., vol. 179, n 44.

Une traduction de ce pamphlet parut en France sous le titre de : *Discours de la vie abominable du comte de Leicester.* Le traducteur a eu soin d'ajouter une courte préface où il s'adresse au lecteur : « J'ay « prins la hardiesse de vous présenter la vie du comte de Lecestre qui, « contestant en toutes sortes d'iniquités avec les plus meschans qui onc- « ques ont esté, surmonte Héliogabale en paillardise, Néron en cruauté, « Sardanapale en lascheté de cœur, Julien l'Apostat en sorcelleries « et athéisme, de sorte que l'on pourra croire que le diable a choisy ce « bon comte pour s'en servir comme d'une boutique où il étale des « marchandises nouvelles et monstrueuses, et, afin de rendre le sien « mignon plus illustre et glorieux, il l'a constitué son lieutenant et sou- « verain protecteur des puritains, secte d'hérétiques ramassés de la ra- « caille, bourbe et lie de l'hérésie. »

Stafford demanda que l'on saisit cette traduction du *Commonwealth.* Lettre de Mendoça, du 1er juin 1585. Arch. nat. à Paris, K. 1563.

(1) Labanoff, t. VI. p. 153.

C'était, écrit un contemporain, un homme dur et cruel, au caractère bilieux, plein d'ardeur, emporté jusqu'à la rage par le zèle de son fanatisme (1).

Camden reconnaît en lui le défenseur le plus redoutable des puritains, mais il loue son esprit fertile en ressources, d'une habileté que personne n'avait égalée (2). Si Burleigh, par ses sages avis, est bien l'esprit, *spirite;* si Walsingham, qui s'entoure de ténèbres, n'est, dans les sobriquets inventés par Élisabeth, que la lune, *moon*, l'action cachée reste toujours la plus énergique.

Tandis que Burleigh délibère, Walsingham agit (3); et dans la politique l'énergie de l'action l'emporte presque toujours sur la prudence du conseil.

« Walsingham, écrit un ambassadeur de Henri III, « est fort habille homme, et en très grand crédict « près sa maîtresse; c'est un homme capable d'affai- « res et de très bon esprit, mais si passionné au faict « de sa relligion que, pour ce seul respect, il se dépar- « toyt souvent des conseils les plus sages et tempé- « rés (4). »

Walsingham a composé des maximes politiques dont

(1) Homo ferus et asper, natura biliosus et ardens, sectæ calvinianæ zelotypia quadam præceps, plane ac pene fusiosus. — André Philopater.

(2) Vir eximie prudens et industrius, purioris religionis assertor acerrimus, adeo ut sagacitate et officiis reginæ expectationem superaret. Camden, p. 26.

(3) Hosack, Mary Queen of Scots, t. II, p. 326.

(4) Teulet, Rel. de la France et de l'Écosse, t. IV, p. 84.

le dernier mot est qu'il faut se rendre nécessaire au prince pour s'en faire aimer; et parmi les moyens de se rendre nécessaire une place trop large est occupée par les viles adulations et les coupables complaisances. Il n'est sévère ni pour Séjan ni pour César Borgia, et cite volontiers Commines; mais il est assez sage pour comprendre l'inconstance des choses humaines; car il faut dans la fortune apprendre à savoir s'en passer.

Cet homme si sage, si dévoué à la rigide doctrine des puritains, est en même temps l'aveugle disciple des sciences occultes. Il demande à de sinistres évocations le maintien de ce pouvoir et de cette influence qu'il prétend ne consacrer qu'au service de Dieu (1).

Leicester et Walsingham redoutent chez Marie Stuart la princesse qui, en vertu de son droit héréditaire, peut, au moindre accident dû au hasard, être appelée à ceindre la couronne de son bisaïeul Henri VII.

« La dicte dame, dit l'ambassadeur français, estoit « la vraie héritière de la couronne d'Angleterre, et « outre ce estoit catholique. Aussi estoit-ce la cause « pour quoy elle estoit haïe et crainte des protestants, « de sorte que, soit à tort, soit à droit, ils n'avoient

(1) Rerum occultarum indagator solertissimus. Camden. — Archibald Douglas recommandait à Walsingham le docteur Michaeli qui cherchait la pierre philosophale (Pap. of Scotland, vol. 42, n° 61). Parmi les partisans de Walsingham en Écosse se trouvait un médecin qui prétendait guérir les malades avec l'or potable (Ibid., vol. 34, n° 17).

« jamais cessé de la calomnier pour tâcher d'induire « la royne à la faire mourir (1). »

Chez Leicester et chez Walsingham la haine est la même contre la reine d'Écosse.

Leicester voyait dans Marie Stuart le seul obstacle qui, Élisabeth morte, l'empêcherait de monter sur le trône. La reine d'Écosse ne l'ignorait point : elle avait compris que par l'extinction de la postérité de Henri VII l'audacieux favori avait pour but de « s'acourcir le « chemin à l'usurpation de ceste couronne (2) ».

On a entendu dire à Leicester : « J'emploierai toute ma puissance à perdre la reine d'Écosse (3). » A ses yeux, la besogne est facile et le résultat serait prompt à atteindre. Il suffirait de faire porter à Marie Stuart cette coupe qu'il a présentée naguère à la comtesse de Lennox et qui en peu d'instants a précipité sa mort ; ou bien on pourrait envoyer dans sa prison quelque sicaire dont le fer trancherait plus rapidement encore le fil si fragile de ses jours (4).

Peut-être, Marie Stuart écartée des marches du trône, Leicester, malgré tous les souvenirs de Kenilworth, n'eût-il point reculé devant un second crime : « Madame, disait Christophe Hatton à Élisabeth, les puritains veulent tuer d'abord la reine d'Écosse, et ils

(1) Labanoff, t. VI, p. 277.
(2) Labanoff, t. VI, p. 240.
(3) Murdin, State papers, p. 456.
(4) Leicestrius (qui credebatur de prævertenda legitima successione cogitare) sicarios submisit qui illam e medio tollerent. Camden, p. 364.

vous tueront ensuite; et parmi vos conseillers il en est qui les favorisent (1). »

D'autres mobiles, non moins puissants, mais différents de ceux de Leicester, dictent la même haine et les mêmes desseins à Walsingham. Il ne peut perdre de vue que si jamais Marie Stuart succédait à Élisabeth, son autorité s'écroulerait pour le livrer à toutes les misères d'une disgrâce, peut-être à toutes les rigueurs d'un châtiment.

C'est à Walsingham que faisait allusion Marie Stuart quand elle écrivait à Élisabeth : « Je pense de vray « que je ne fusse aujourd'huy sur pieds si vous en « eussiez voulu croire aucuns d'entr'eux, mesme- « ment un ayant une principale charge auprès « de vous (2). »

Walsingham, comme Leicester, a fait entendre des menaces. Parlant des partisans de Marie Stuart, il a dit qu'il saurait leur faire payer tout ce qu'ils avaient fait contre lui (3).

Un mot insultant désigne la reine d'Écosse dans la

(1) Lettre de Guaras, du 31 octobre 1573. Arch. de Simancas, Est. Leg. 827, f. 141.

(2) Labanoff, t. VI, p. 153. — Un jour Marie Stuart s'était laissée aller à croire que Walsingham interviendrait en sa faveur, et à plusieurs reprises elle lui en avait témoigné sa gratitude. (Labanoff, t. VI, p. 68, 116, 255 ; t. VII, p. 334). Châteauneuf le lui avait fait espérer. « En vérité, écrivait à Walsingham l'un de ses plus intimes confidents, vous avez en ceci à le remercier beaucoup plus que vous ne le méritez. » Wherein I think you are more beholden unto him than you deserve. (Lettre de Powlet, du 4 juin 1585. Morris, p. 34.)

(3) La mort de la royne d'Ecosse, p. 662; Morris, p. 335.

bouche de Walsingham : « C'est le serpent que nous portons dans notre sein : *the bosom serpent* (1). »

« Que puis-je attendre, écrit Marie Stuart, de « tels zélateurs du puritanisme? En ma mort ils ont « mis tout le gain de leur cause et plus seur chemin « pour parvenir à l'usurpation de ceste couronne (2). »

L'alliance de Leicester et de Walsingham, c'est-à-dire l'union intime de l'ambition et de l'astuce, constitue l'œuvre puritaine : elle ne sera (nous ne tarderons point à le voir) ni inactive ni stérile.

(1) Miss Agnès Strickland, t. VII, p. 4.
(2) Labanoff, t. VI, p. 153.

CHAPITRE VIII.

L'ACTE D'ASSOCIATION.

Les circonstances étaient favorables à ceux qui réclamaient la mort de Marie Stuart.

Le 10 juillet 1584, un assassin, soudoyé par le roi d'Espagne, frappait à Delft le prince d'Orange, qui avait donné à la Réforme sinon un héros ardent à braver les périls sur le champ de bataille, du moins le chef le plus prudent et le plus habile, puisque avec de faibles ressources il avait pendant vingt ans déjoué tous les efforts de l'Espagne.

Une émotion aussi profonde se répandit en Angleterre que le jour où l'on y avait appris le massacre de la Saint-Barthélemy (1).

La mort du Taciturne, aussi bien que celle de Coligny, n'appelait-elle point les mêmes représailles, dût-on ne frapper qu'une femme?

La voix ardente de John Knox retentissait encore dans le cœur ulcéré des puritains. On n'avait point

(1) Lettre de Walsingham, du 6 juillet 1584, Pap. of Scotland, vol. 35, n° 47. Cf. Strype, *Ann. of Reform*, t. III.

oublié ces prêches tumultueux où il annonçait que si cette nouvelle Hérodiade n'était point immolée, Dieu ferait peser sur son peuple des plaies plus effroyables que celles de l'Égypte. Et, après l'avoir bravée dans sa puissance, il ne l'avait pas épargnée davantage dans son malheur : « L'Angleterre, écrivait-il à « Burleigh, conservera-t-elle la vie à cette femme « maudite? Il faut frapper l'arbre à la racine (1) ! »

En 1572, les puritains tenaient le même langage. « Il n'est pas permis, disaient-ils, de tenter Dieu quand on peut assurer le salut commun par la justice. C'est une épine qu'il faut extirper. Malheur au pasteur qui nourrit le loup dans son troupeau! Malheur au laboureur qui ne chasse pas le sanglier de la vigne du Seigneur (2)!... Jézabel et Athalie, frappées par l'ordre de Dieu, étaient-elles moins coupables que la reine d'Écosse (3)? »

La haine froide et cruelle, associée au fanatisme religieux, atteint son paroxysme dans le mémoire suivant adressé à Élisabeth :

« Qu'est-il advenu à Saül pour ne pas avoir mis à mort, comme Dieu le lui avait ordonné, Agag, le roi des Amalécites? C'est Dieu qui établit les rois et qui leur remet son glaive dans la main; mais il veut être

(1) « Rien ne pourra satisfaire John Knox, écrivait Throckmorton, si ce n'est le sang de la reine d'Écosse. »

(2) Réveille-matin.

(3) Hosack, t. II, p. 117.

strictement obéi... Assurément il n'est bon pour personne de réchauffer un serpent dans son sein... Le trône qu'occupe Votre Majesté est le trône de Dieu, et Élisabeth règne non pas en son propre nom, mais au nom de Dieu. Pourquoi délibérer si longtemps, quand la volonté de Dieu est manifeste? N'a-t-on pas loué Abraham d'avoir immolé son fils? Saint Jean n'a pas blâmé le cri des Juifs : Il faut qu'un homme périsse pour le salut du peuple! Dieu, lui-même, n'a-t-il pas sacrifié son fils pour le salut de l'Église? » Et l'auteur de ce mémoire terminait en disant : « J'ai soixante-six ans; j'ai beaucoup souffert pour le Christ; j'ai six enfants que je suis prêt à lui offrir en sacrifice (1). »

Les puritains n'oublieront jamais qu'il est une reine qui représente les traditions religieuses des catholiques, ainsi que les espérances politiques que ceux-ci forment pour l'avenir. Il importe donc qu'elle meure. Et cette opinion n'est pas seulement celle des puritains. Les princes protestants d'Allemagne, aussi bien que les anabaptistes de la Hollande, jugent la mort de Marie Stuart indispensable pour consolider l'œuvre de la Réforme (2).

Une prophétie répandue en Angleterre annonçait que l'année 1584 ne s'achèverait pas sans que la cause de la Réforme fût exposée à quelque grand

(1) Pap. of Mary, vol. 11, n° 86.
(2) Brantôme, t. VII, p. 447.

péril (1). C'est à ceux qui revendiquent le don de prophétie qu'il appartient de l'expliquer. Ils se vantent d'être les forts, exempts de tout compromis avec les idolâtres, et les esprits alarmés de la foule se portent avec anxiété vers eux pour les interroger sur ces textes de l'ancienne loi où les prophètes, croyait-on, avaient annoncé les destinées de l'Angleterre aussi bien que celles d'Israël.

Le péril n'est autre que le triomphe de Marie Stuart, ce triomphe qu'il faut prévenir, sans tarder plus longtemps.

C'est sous cette double impression de l'esprit de vengeance réveillé par l'assassinat du Taciturne et d'une haine de plus en plus profonde contre la reine d'Écosse, qu'est élu le Parlement de 1584. Les puritains élèvent partout la voix; et de cette agitation sort une assemblée composée presque exclusivement des adhérents de leur doctrine.

On voit Leicester ouvrir le Parlement au nom de la reine. Il appuie la pétition des puritains qui veulent modifier le *book of common prayers*. Il adhère également à cette autre requête, dirigée contre l'Église établie, où les puritains blâment à la fois les cérémonies où il n'y a ni vie ni esprit, les évêques, vrais serviteurs des idoles, qui ne maintiennent aucune discipline, les ministres indignes, qui ne prêchent pas la parole de Dieu (2).

(1) Tytler, Hist. of Scotland, t. VIII, p. 310.

(2) Unqualified and no preaching ministers. Br. Mus., Landowne, 119, n° 5.

Burleigh inscrit dans ses notes : « Il faudrait choisir de bons évêques. La cour même de la reine est corrompue (1). »

La chambre des communes aura donc à rechercher les moyens d'établir une pieuse et charitable tranquillité dans l'Église, *to settle a godly and charitable quietness in the Church*. Les discours qu'on y prononce sont aussi violents que les prêches de Londres et d'Édimbourg (2); mais les lords protestent et refusent d'adhérer aux résolutions des communes (3).

Élisabeth s'indigne d'abord ; mais bientôt, en présence des clameurs des puritains (4), elle se voit réduite à céder. Elle paraît au Parlement pour censurer l'Église établie qui relève d'elle et pour tendre aux puritains une main rougie de leur sang. Dans le discours qu'elle prononce, elle menace à la fois les grands et les évêques : les grands, s'ils osent lui résister; les évêques, s'ils ne s'amendent point.

Les puritains pourront rouvrir leurs prêches. Le droit de *prophetering* ou d'interprétation des prophètes leur est reconnu (5).

Que la reine se laisse désormais diriger par les puritains; qu'elle imite l'exemple de Josias. Les puritains

(1) The queen's own householde corrupt. Brit. Mus., Lansdowne, 102, n° 95.

(2) Brit. Mus., Lansdowne, 137, n° 2.

(3) D'Ewes, *Journal*.

(4) Ab hæresi periclitante criminationibus circumventa, dit Strada (Jebb, t. II, p. 114).

(5) Neal, *Hist. of the Puritans*.

ne font que ce que Dieu leur ordonne : et, si la loi est juste, ils ne manqueront point de l'observer (1).

Leicester compte de nombreux amis à la chambre des communes; mais, dans l'enceinte même de la chambre des lords, il est deux hommes qu'il voudrait voir siéger parmi les conseillers d'Élisabeth : ce sont les comtes de Kent et de Shrewsbury (2). Ils auront plus tard un rôle important à remplir dans l'exécution des sombres projets que poursuit Leicester.

Ce n'étaient pas seulement des mesures de réforme religieuse que les puritains attendaient du Parlement de 1584 : ils réclamaient des résolutions dont les conséquences devaient être plus considérables et immédiates.

« Le Parlement, écrit Walsingham, se réunit pour prononcer la déchéance de ceux qui revendiquent quelque titre à recueillir la couronne d'Angleterre (3). »

Walsingham avait fait l'année précédente un voyage en Écosse, où il avait resserré les liens qui unissaient les puritains anglais aux disciples de John Knox (4). Il y avait vu la *Congrégation* puissamment organisée et assez forte pour dominer la royauté et le Parlement (5). De là le dessein habilement conçu de fonder en Angle-

(1) Br. Mus., Harley, 6038, n° 1.

(2) Pap. of Mary, vol. 17, n° 33.

(3) Pap. of Mary, vol. 14, n° 10.

(4) Ces liens étaient anciens. C'était à Moray que Burleigh écrivait, à propos de Marie Stuart : « Le diable est enchaîné, et nous ne le lâcherons pas ! »

(5) Sur la *Congrégation*, voyez Brit. Mus., Calig. B. X, n° 88.

terre une *Association* qui, sous le prétexte de protéger la reine, s'imposerait à la reine elle-même.

Nous lisons dans le carnet intime et secret des *memoranda* du secrétaire d'État : « Un nouveau statut pour le Parlement, prononçant la déchéance de quiconque chercherait à causer quelque trouble à Sa Majesté pendant sa vie; encourager l'*Association* (1). »

On possède de plus la minute des statuts de l'*Association,* corrigée de la main de Walsingham (2). On y expose que le bonheur et la prospérité de l'État ont pour base (après Dieu) la sécurité et la conservation de la personne royale menacée par des complots extérieurs et intérieurs. Il convient de prévenir ces pratiques détestables et diaboliques, et voici quels sont les moyens proposés. Si l'attentat a été formé par quelque personne qui, en cas de mort de la reine, pourrait recueillir la couronne, ou même en sa faveur, elle en sera exclue à perpétuité. En ce cas, tous les sujets de Sa Majesté doivent et peuvent légalement, sous sa direction, employer tous les moyens en leur pouvoir (*all forcible and possible means*) afin de poursuivre jusqu'à la mort quiconque aurait excité, favorisé ou connu cet attentat. C'est au nom de Dieu et avec le témoignage d'une bonne conscience que les fidèles sujets de la reine s'uniront par leurs signatures,

(1) Harley, 6035, p. 97 et 101.
(2) Dom. pap., vol. 173, n 81.

leurs sceaux et leurs serments dans cette *Association*, pour réprimer et châtier des attentats si pervers (1).

Tout doit se faire au nom du peuple : au nom du peuple tout est licite et légitime.

On a placé sous les yeux d'Élisabeth un mémoire où l'on expose les conséquences périlleuses de cette vaste ligue formée au sein de l'État. Peut-on exiger des parents qu'ils prêtent ce serment au nom de leurs enfants? Employer tous les moyens de vengeance et ne jamais s'en désister, n'est-ce pas exterminer sans distinction tous les opposants? L'*Association* sera dangereuse si elle n'est pas réglée par un acte du Parlement (2).

Élisabeth hésita d'abord à donner à cette *Association*, si étrange dans ses termes, si violente dans son but, la consécration de son autorité royale ; mais Walsingham ne manqua point de lui dépeindre le danger auquel elle était exposée. Selon un système dont nous retrouverons sans cesse la perfide application, il place sous ses yeux des lettres forgées avec audace, présentées comme authentiques avec plus d'audace encore (3) ; il fait luire sans cesse devant elle la sinistre image des complots qui la menacent.

Que des mesures extraordinaires soient devenues

(1) Dom. pap., vol. 173, nos 86 et 87 ; Brit. Mus., Titus, C. VII, no 49; Calig., C. IX, no 41.

(2) Mém. de Digges, Brit. Mus., Lansdowne, 98, no 4.

(3) As boldy published as impudently avowed by books, proclamations and letters. *A treatise of treasons*, p. 131.

nécessaires, que le salut même de la personne royale les réclame sans aucun délai, c'est ce qu'il sera facile de démontrer.

Un gentilhomme nommé Somerfield a été arrêté, parce qu'ayant oublié sa bourse, il avait cru pouvoir s'assurer quelques ressources en détroussant un passant; on le conduit en prison, où il récite ses heures en latin, à haute voix. On en conclut que c'est un catholique, et il avoue qu'il se proposait de tuer la reine Élisabeth d'un coup de pistolet. On raconte que dans cette folle entreprise « est enveloppée la plupart de la « noblesse d'Angleterre (1) ».

Autre aventure plus étrange encore. Un jésuite, le P. Creichton, se rendait par mer en Écosse, mais il tombe au pouvoir des Anglais. En vain déchire-t-il en de nombreux lambeaux un papier important qui lui a été confié et les jette-t-il dans les flots. Un souffle de vent, d'une étrange complaisance pour les puritains, relève ces fragments et les porte sur le navire anglais. On les copie : ils forment un rôle de quatorze pages où se trouve exposé avec de longs détails le plan de l'invasion de l'Angleterre par le duc de Guise (2).

A peu près au même moment, un espion aux gages

(1) Relation de 1584, Arch. du min. des affaires étrangères à Paris, Angleterre, t. XXII, p. 371.

(2) Brit. Mus., Cal. C. IX, n° 47. — Il résulte d'une lettre de Walsingham, du 16 septembre 1584, que ce mémoire, tel que nous le possédons, fut rédigé en Angleterre : We gathered the sense thereof.

de Burleigh, nommé Parry (1), déclare qu'il a vu Morgan à Paris et que celui-ci, l'agent le plus dévoué de Marie Stuart, l'a exhorté à assassiner la reine d'Angleterre. Sans doute il espérait quelque salaire de cette dénonciation plus ou moins sincère; mais les conseillers d'Élisabeth ont intérêt à la prendre au sérieux. Le nom de Morgan est livré à toutes les accusations; et Parry, condamné pour le même acte de trahison, périt en s'écriant : « La reine Élisabeth répondra de mon sang devant Dieu (2)! »

Ces dangers ne justifient-ils pas l'énergique intervention de la nation pour qu'elle protège la reine, fût-ce malgré la reine elle-même?

Il y avait là un argument qui devait entraîner l'adhésion d'Élisabeth. En effet, quelles que fussent les conséquences de l'acte d'*Association*, elles n'engageaient point sa responsabilité, et elle pouvait ainsi se laver les mains du sang versé.

Le 24 décembre (3), Élisabeth fait donner lecture aux communes du bill pour la sûreté de sa personne, c'est-à-dire de l'acte d'*Association*. En vain un catholique, nommé Richard Shelley, osa-t-il présenter

(1) Sur Parry, espion de Burleigh et de Walsingham, voyez Dom. pap., add., vol. 27, nos 17, 25 et 27; vol. 28, nos 45, 46, 47, 61.

(2) Cosa que haze pensar a muchos Ingleses no haver sido justamente condemnado el Pare y ser fiction la carta. Lettre de Mendoça, du 5 avril 1585. Teulet, t. V, p. 341.

(3) Afin de rétablir l'uniformité dans les dates, nous avons adopté partout dans le texte le style grégorien, en avançant de dix jours les événements rapportés dans les documents anglais.

une requête où il protestait contre une mesure odieuse qui n'avait d'autre but que la proscription générale des catholiques; en vain exposa-t-il que ce bill allait faire planer sur le pays tout entier la terreur, le désespoir, l'image du sang répandu. On l'arrêta aussitôt, et on le retint en prison, sans qu'il pût communiquer avec personne, jusqu'à ce qu'il eût fait amende honorable à genoux.

Toute opposition ayant cessé, il fut déclaré par l'autorité du Parlement que cette association et chaque article qu'elle renfermait, aussi bien pour l'exhérédation des prétendants à la couronne que pour le châtiment des attentats qui y étaient mentionnés, devaient en toutes choses être exécutés selon la signification et la véritable intention de cet acte, et non autrement.

C'est en ces termes mystérieux et menaçants que fut voté le premier statut de l'an vingt-septième du règne d'Élisabeth, longtemps célèbre dans la législation anglaise.

Les puritains de l'assemblée avaient acclamé le bill comme l'expression de leur fidélité et de leur zèle pour assurer la protection de la personne de la reine (1); et dès le lendemain Élisabeth faisait connaître qu'elle l'agréait « avec une humble affection et avec une humble reconnaissance (2) ».

(1) The earnest and dutiful care and proceeding in providing for the safety of Her Majesty's royal person.

(2) D'Ewes, *Journal*.

Le statut de l'*Association*, en rendant la reine d'Écosse responsable de ce qu'on aurait pu faire à son insu et malgré elle, consacrait une règle inique dont aucune législation n'offrait l'exemple (1).

« C'était une opinion générale, rapporte un historien anglais, que cet acte destiné à protéger la vie d'Élisabeth n'avait d'autre but que la mort de Marie Stuart. Rien, si ce n'est son sang, ne pouvait satisfaire la cruauté de ses ennemis (2). »

Quelques puritains allèrent plus loin : ils présentèrent une motion afin que le Parlement donnât suite à la résolution prise en 1572 de réclamer l'exécution de la reine d'Écosse.

Marie Stuart ne pouvait se méprendre sur le but qu'on poursuivait. « C'est, écrivait-elle, un desseing « faict entre les Puritains de ce royaume de me faire « condamner et déclarer incapable de la succession « de ceste couronne par le Parlement, où ils avoient « factieusement faict choisir les principaux d'entre « eulx (3). »

En vain Marie Stuart avait-elle envoyé son secrétaire Nau à Londres, afin de s'adresser à tous ceux dont elle

(1) Il y avait là, comme le remarque Le Laboureur, une loi nouvelle et faite contre elle, afin que plus tard elle servit à la condamner. « La sûreté d'Élisabeth ne tendait qu'à la perte de Marie Stuart. Rien, si ce n'est son sang, ne pouvait satisfaire la cruauté de ses ennemis. » (Add. aux Mém. de Castelnau, t. I, p. 670.) — On ouvrait, ajoute miss Agnès Strickland, la voie à l'assassinat judiciaire (t. VII, p. 13).

(2) Carte, t. III, p. 590.

(3) Labanoff, t. VI, p. 299.

espérait quelque appui, à Christophe Hatton, à Walter Mildmay, même à Robert Beale (1); en vain avait-elle écrit à Élisabeth elle-même pour la supplier de ne pas approuver l'acte d'Association (2). Élisabeth ne découvrait-elle point les périls auxquels elle allait elle-même s'exposer? Les puritains, hostiles à toute puissance supérieure, ne combattraient-ils pas un jour sa propre autorité? N'y avait-il point une menace pour toutes les couronnes « dans ces subtiles et malicieuses « inventions athées? » Dans une lettre éloquente, elle avait pressé la reine d'Angleterre « de ne pas se lais- « ser tant aveugler aux artifices de ses ennemis pour « establir après elle et par adventure contre elle- « mesme leurs injustes prétentions (3) ».

La réponse d'Élisabeth fut aussi rude qu'on devait l'attendre d'elle, au moment où elle était dominée par les puritains. Pourquoi ces plaintes si vives contre l'*Association*? Pourquoi se laisser entraîner ainsi par une pensée séditieuse (4)? Jamais Élisabeth n'avait reçu un meilleur témoignage de l'affection et du dé-

(1) Notes de Nau, Pap. of Mary, vol. 14, n° 22.

(2) Labanoff, t. VI, p. 59 et 299. (Novembre 1584.) Cette négociation est rappelée dans les *Memoranda* de Walsingham par ces mots : Nau's treatise. (Harley, 6035.)

(3) Labanoff, t. V, p. 319. — « Pour Dieu, prenez garde, ajoutait Marie « Stuart, que pied à pied vous ne laissiez tant croistre ceste faction « puritaine que, si vous n'y pourvoyez en temps, ils vous donneront « la loy à vous-mesme, m'asseurant que diverses choses s'exercent en « ce royaume pour l'advancement de leurs desseins. » Labanoff, t. VI, p. 155.

(4) A factious meaning.

vouement que lui portaient ses sujets (1). Mais la reine d'Écosse n'avait-elle pas plutôt à lui rendre d'humbles actions de grâces? En effet, une motion publique avait été faite au Parlement, aux applaudissements unanimes de toute la chambre des communes (2), afin que l'on reprît l'instruction criminelle qui avait été ouverte contre elle treize ans auparavant; et c'était elle seule qui l'avait arrêtée au grand mécontentement de ses sujets. Que la reine d'Écosse jugeât donc si le temps était bien choisi, en présence de cette indignation si grave et trop bien justifiée (3), pour négocier avec elle afin de recouvrer sa liberté (4).

Marie Stuart avait inutilement signalé ce qu'elle appelait « les pratiques du dernier Parlement et la « secrète conspiration de l'*Association* pour venir à un « général massacre et de moy et de ceulx de ma « religion, qui est le principal but auquel cette fac- « tion-là tend (5) ».

Il ne lui resta qu'à affirmer qu'elle tenait pour ses mortels ennemis tous ceux qui prendraient part à quelque attentat contre la vie d'Élisabeth; et elle inscrivit son nom au bas de cette déclaration, comme si elle adhérait elle-même à cette *Association* en protes-

(1) Our subjects never yelded a better testimony of their love and devotion towards us.

(2) With a general applause of the whole house.

(3) Grounded upon so apparent matter and of so great consequence.

(4) Pap. of Mary, vol. 15, n° 57.

(5) Labanoff, t. VI, p. 153.

tant contre toute tentative dirigée contre la personne de la reine d'Angleterre.

Le programme des puritains était devenu la loi du royaume; ils ne manqueront point de l'invoquer à courte échéance. « Tout tend, écrit Francis Englefied, à la mort et à la perte de la reine d'Écosse (1). » Et quels sont ceux qui, à côté d'Élisabeth, en porteront la responsabilité devant l'histoire, si ce ne sont « les « puritains de son conseil, autheurs de toutes ces abo- « minations (2) »?

Leicester se rendra en Hollande; mais, au moment où il va s'éloigner, Élisabeth le conjure en pleurant de ne pas la quitter. Elle a passé une nuit entière dans d'horribles angoisses, et elle craint de ne pas trouver à côté d'elle, au moment de mourir, celui qu'elle a tant aimé (3). Leicester ne l'écoute point : il est impatient de se rendre sur ces rives de la Meuse où le Taciturne est mort simple citoyen d'un pays libre; car il veut dans un faste insolent s'y exercer à son métier de roi (4).

Walsingham reste seul en Angleterre pour préparer les intrigues perfides qui ne s'interrompront plus jusqu'à l'heure du sanglant dénouement.

(1) Lettre de Fr. Englefied, du 5 décembre 1584. Papers of Mary. vol. 14, n° 73.

(2) Blackwood ap. Jebb, t. II, p. 180.

(3) Dom. pap., vol. 182, n° 24.

(4) C'est à cette occasion que l'on frappa une médaille où Leicester est placé à côté d'Élisabeth qui remet une épée aux députés de la Hollande.

CHAPITRE IX.

L'ARRESTATION DE MORGAN.

D'après le plan conçu par Walsingham, il fallait placer sous les yeux d'Élisabeth non pas des documents saisis chez des agents catholiques plus ou moins obscurs, mais les lettres mêmes de la reine d'Écosse, où l'on pourrait trouver la preuve qu'elle conspirait contre la reine d'Angleterre.

C'était à Paris, chez l'agent le plus dévoué de Marie Stuart que Walsingham espérait découvrir les témoignages les plus importants des relations qu'elle entretenait soit avec les réfugiés catholiques, soit avec les Guise.

Thomas Morgan, né dans le pays de Galles (1), d'abord secrétaire de l'archevêque protestant d'York, était entré en 1568 au service du comte de Shrewsbury; et là, touché des malheurs et de la douceur de Marie Stuart, il s'était voué à la servir avec l'ardeur quelque peu imprudente d'un néophyte. Cherchant à

(1) A hot-headed Welshman. — Miss Strickland.

substituer son influence à celle de l'archevêque de Glasgow, même à celle du duc de Guise, détestant Mendoça et les Espagnols, non moins hostile au docteur Allen et aux jésuites, qui l'accusaient de tromper Marie Stuart, il profitait de l'extrême confiance que lui témoignait la reine d'Écosse pour se mêler, comme l'observait Jacques Nau, de beaucoup plus d'affaires qu'il n'eût convenu (1).

Marie Stuart rend hommage à l'inébranlable fidélité que Morgan a toujours gardée à la cause de Dieu et à sa cause, qui est aussi celle de l'Angleterre. S'il y a quelque reproche à lui faire, c'est qu'il y a porté trop d'affection et de zèle (2).

Depuis plusieurs années, Walsingham surveillait attentivement tous les actes de Morgan; et il employait dans cette tâche, fort utile sans doute à ses intérêts, mais peu honorable, un des courtisans italiens de Catherine de Médicis et un prêtre catholique, tous les deux à ses gages (3).

Massino del Bene, dit l'abbé del Bene, parfois cité aussi sous le sobriquet d'abbé del Malo, qui depuis son arrivée en France se faisait nommer M. d'Elbène,

(1) Lettre de Nau, du 30 juin 1586, Brit. Mus., Calig. C IX, n° 185. Cf. Mem. of Card. Allen, p. 320 et 434. Voyez aussi la lettre de Fulgean, Pap. of Mary, vol. 15, n° 67.

(2) Labanoff, t. VI, p. 332.

(3) Parmi les personnages gagnés par les Anglais se trouve Simier, celui que le duc d'Alençon appelait son singe. M. Teulet, rencontrant son nom dans une dépêche de Mendoça, l'a traduit à tort par celui de Sidney.

s'était assuré une brillante fortune à la cour des Valois. Sur le champ d'azur de son écu s'entre-croisaient deux rameaux fleurdelisés avec cette ingénieuse devise : ***Bene es queis lilia crescunt; francis radicitus hærent floribus.*** Néanmoins il avait accepté une pension d'Élisabeth (1), et, pour la flatter, il lui avait offert un manuscrit orné de carquois et de dards amoureux, intitulé : ***la Mode des dames françoises*** (2).

Ce fut l'abbé del Bene qui, en 1578, lorsque l'ambassadeur anglais Stafford cherchait quelqu'un qui vécût dans l'intimité de Morgan et qui pût découvrir tous ses secrets, lui indiqua Jean Ballard.

« M. del Bene est venu chez moi, écrivait l'ambassadeur d'Élisabeth; il m'a déclaré que Jean Ballard, si l'on tient compte d'un si important service, est prêt à révéler tout ce qu'il sait. Il offre même de livrer Morgan. S'il obtient une pension, il remplira le rôle d'espion à la cour de France; mais il exige une somme assez ronde. Les instruments qui se laissent corrompre, surtout ceux qui sont influents parmi les rebelles, ne sont point aisés à trouver, et il ne faut pas les rejeter pour une question d'argent. Cet

(1) Dom. pap. (29 mai 1573). L'abbé del Bene entretenait une correspondance secrète avec Burleigh et Walsingham, Dom. pap., add., vol. 30, n° 41; Murdin, p. 569.

(2) Brit. Mus., Harley, 6986, n° 20. On remarque dans les lettres de Stafford (Papers of France) de fréquentes mentions de ses relations avec l'abbé del Bene. Celui-ci était aussi l'ami de Powlet. — On trouve dans le Ms. Harley, 1582, trois lettres adressées par l'abbé del Bene à Walsingham. Il y en a d'autres au Record Office.

argent ne peut être mieux employé, car il épargnera des sommes bien plus considérables en matière d'armements. Les pensions sont la marchandise des princes. »

La question de la pension reste réservée ; mais un don de cent trente couronnes est accepté et suivi d'un autre don de quatre-vingts couronnes. Il est permis d'en espérer d'excellents résultats ; car cet instrument corrompu compte de nombreuses relations à Rome, en Écosse, en Angleterre. Il est même lié avec le nonce. On ne peut se priver de si utiles services. Heureux ceux qui ne se contentent pas d'avoir des yeux, mais qui les ouvrent pour mieux voir (1) !

Nous retrouverons Jean Ballard à d'autres pages de ces récits.

Le moment était venu de recourir à des mesures plus énergiques. Il ne suffisait point d'avoir fondé en Angleterre l'*Association* qui frapperait impitoyablement les amis de la reine d'Écosse : il fallait que, même en France où Marie Stuart avait régné, on mît la main sur eux pour leur faire subir les vengeances d'Élisabeth.

Rien ne sera négligé pour obtenir que Henri III livre à Élisabeth l'agent de Marie Stuart et tous ses papiers.

Une mission solennelle avait été confiée au comte

(1) Morris, *Lettres d'Amyas Powlet*, p. XXV-XXXV.

de Derby. Pour mieux flatter la vanité de Henri III, il était chargé de lui remettre l'ordre de la Jarretière ; et cette cérémonie fut célébrée à Paris dans l'église des Augustins avec une pompe dont on ne connaissait pas d'exemple (1).

Selon les statuts, rédigés en français par un monarque anglais du quatorzième siècle, le comte de Derby rappela au roi de France, en lui passant la robe de l'ordre, qu'il devait non seulement montrer sa bravoure dans les combats, mais aussi répandre son sang pour la défense des opprimés; puis, en le revêtant du manteau, qu'il n'était point de plus glorieuse armure que la vertu pour confondre ses ennemis; enfin il lui remit le collier, « en signe de passer toutes choses « prospères et adverses ». Nobles enseignements chevaleresques ; mais on ne pouvait oublier qu'un roi de France allait porter ce qu'au moyen âge on eût appelé « la livrée » du vainqueur de Crécy.

La part la plus importante et la plus secrète de cette ambassade était de remettre au roi de France une lettre où Élisabeth lui annonçait qu'un complot dirigé contre sa vie avait été découvert et que le coupable déclarait avoir été excité « par quelqu'un

(1) With such a preparation for the solemnity as never king of France received the order with more showe of good will and honor. Lettre du comte de Derby du 16 février 1584 (v. st.). Pap. of France, vol. 82. Cf. la lettre de Morgan, du 25 février 1585. Murdin, p. 468. — Bien que le trésor fût vide, Henri III, pour témoigner sa gratitude à Élisabeth, lui envoya, à cette occasion, un carrosse couvert de broderies d'or et d'argent. Lettre de Busini, du 29 mars 1585.

« estant en France » à un acte « si énorme, si détesta-
« ble et de si dangereuse conséquence pour tous prin-
« ces ». Elle attendait donc de Henri III, « comme d'un
« prince amateur de droict et de justice, qui avoit
« l'honneur cher sur toutes choses », qu'il n'hésiterait pas à lui livrer « l'auteur d'une si malheureuse en-
« treprise (1) ».

Élisabeth n'avait point désigné ce « quelqu'un « estant en France » ; Henri III, au moment où il avait tant de remerciements à offrir, l'abandonna à l'ambassadeur anglais sans se soucier davantage de demander son nom.

Le personnage que réclamait le comte de Derby, c'était l'agent même de Marie Stuart, Thomas Morgan, que Walsingham savait être le dépositaire de ses correspondances secrètes, et que Leicester détestait plus que personne, parce qu'il l'accusait d'être l'auteur des libelles répandus en France contre lui (2). Mais Thomas Morgan comptait de nombreux et puissants amis, et l'on avait compris qu'on ne pourrait point mettre la main sur lui par des moyens ordinaires, *by any ordinary course.*

Les fêtes du carnaval avaient été prolongées, « en l'honneur des milords » ; et le 9 mars 1585

(1) Lettre d'Élisabeth, du 12 février 1584 (v. st.). Pap. of France, vol. 82.

(2) De quoy il estoit en une extrême rage. Labanoff, t. VI, p. 300. Marie Stuart dit à ce sujet : « Je sçay que sa prison luy a esté procurée par le conte de Leycestre. »

Henri III se livrait avec eux à toutes les folies des mascarades, lorsque vers dix heures du soir Morgan fut arrêté par le prévôt de l'hôtel, qui le fit garder à vue pendant cinq jours et cinq nuits (1).

Morgan prévoyait le sort dont il était menacé. « C'est contre moi, disait-il, que seront dirigés les plus redoutables assauts de la malice anglaise : *I have bene and still am marvelouslye assaulted by the malice of England* (2). Dès le 10 février il écrivait : « Dieu nous aide! il y a quelque accident à craindre (3) ; » et il avait même reçu un billet secret de la sœur du comte de Derby, lady Morley, qui l'engageait à veiller sur lui-même et sur ses papiers (4) : ce qui lui avait laissé le temps de détruire ses correspondances avec Marie Suart et le duc de Guise; et l'on ne saisit chez lui que des papiers peu importants, un chiffre d'Englefield qu'il venait de recevoir et quelque argent qui lui avait été confié par lord Paget (5).

« Dieu merci, écrira Morgan quelques semaines plus tard, ils n'ont pas trouvé une seule note ou une lettre qui puisse nuire à qui que ce soit au monde; mais, selon leur ancienne habitude, ils ont forgé quelques écrits

(1) Sur l'arrestation de Morgan, voyez la lettre de Charles Paget, du 27 avril 1585, Pap. of Mary, vol. 15, nos 75 et 76. et celles de l'archevêque de Glasgow et de Throckmorton, ibid., vol. 15, nos 68 et 83.

(2) Lettre de Morgan, du 20 juillet 1585. Murdin, p. 448.

(3) Lettre de Morgan, du 10 février 1585. Murdin, p. 462.

(4) Lettre de Morgan, du 9 avril 1585. Murdin, p. 440.

(5) Lettre de Morgan, du 25 février 1585. Murdin, p. 469.

vraisemblablement pour épouvanter le bon peuple d'Angleterre (1). »

Élisabeth s'adresse en même temps à l'ambassadeur français à Londres. « Les papiers de Morgan, lui dit-elle, feraient connaître quels sont ses complices. » Elle sait qu'il a confié à un prêtre catholique nommé Thomas Wilson (agent secret de Walsingham) qu'il ne voudrait pas pour dix mille couronnes qu'on eût pu les voir (2). Quant à l'argent qui se trouve chez lui, elle a appris que ses coffres renferment trente mille écus qui lui ont été donnés par le Pape, le roi d'Espagne et les catholiques d'Angleterre pour combattre le roi de France et elle-même (3).

Le roi de France n'osa point refuser la remise de ces papiers dans lesquels les ennemis d'une reine sa belle-sœur devaient (il ne pouvait l'ignorer) chercher les moyens de la perdre (4).

Morgan s'attendait d'heure en heure à être livré lui-même à Élisabeth et à ses bourreaux : « J'abandonne, écrivait-il à Marie Stuart, tout à Dieu, ma vie

(1) Thanks be to God, they had not only writing or letter to hurt any in the world; but, after their old manner, they have forged some writings by all appearaunce to terrifie the good people of England. Lettre de Morgan, du 20 juillet 1585. Murdin, p. 448.

(2) On lit en effet dans une lettre d'un espion anglais nommé Thomas Wilson : « Morgan toulde me that he had letters in his bosom, he woulde not for ten thousand crownes have sente in my absence. » Brit. Mus., Harley, 288, p. 161.

(3) Lettre de M. de Mauvissière, du 4 mai 1585. Egerton, p. 44.

(4) Henri III écrivait, le 5 mai 1585, qu'il avait fait délivrer tous les papiers de Morgan à l'envoyé d'Élisabeth. Egerton, p. 46.

comme ma mort... Je mourrai et je vivrai le fidèle et loyal serviteur de Votre Majesté.. Si j'ai commis quelque faute par excès de zèle en compatissant plus vivement que d'autres aux souffrances de votre longue captivité, je vous prie de me le pardonner.. Je vous servirai tant que je vivrai; et, si Dieu l'ordonne, je vous offre mon sang (1). »

Cependant une vive émotion se répandit à Paris quand on apprit que le roi très chrétien avait, à la requête des ambassadeurs anglais, fait arrêter l'agent de sa belle-sœur, l'infortunée reine d'Écosse. Le duc de Guise eut recours à des menaces en invoquant les liens du sang; Entragues protesta au nom de l'honneur français; l'archevêque de Glasgow et le nonce s'appuyèrent sur l'intérêt de la religion; et dans toutes les églises de Paris on entendit retentir, du haut de la chaire, l'énergique écho de l'indignation publique

Henri III n'osera point abandonner Morgan aux bourreaux qui l'attendent à la Tour de Londres; mais, pour satisfaire dans une certaine mesure aux réclamations du comte de Derby, il donne l'ordre de le conduire à la Bastille; et en même temps il chargera son ambassadeur de déclarer, en termes plus honteux encore, que son intention, en faisant arrêter Morgan, était de le lui livrer; mais l'opposition des ligues et les sermons des prédicateurs catholiques lui avaient

(1) Lettre de Morgan, du 9 avril 1585. Murdin, p. 441.

donné « subject trop grand pour l'empescher de sa-
« tisfaire la royne d'Angleterre (1) ».

Cela ne suffisait point à Élisabeth : elle envoya à Paris un de ses agents les plus actifs, William Wade, avec une lettre destinée à Henri III, entièrement écrite de sa main :

« Mon très cher frère, les pénultièmes lettres de
« mes ambassadeurs me rendent du tout confirmée en
« la continuation de mon affection très adonnée à
« vous honorer et aimer autant que se peut imaginer,
« entendant du grand soing que semblastes avoir de
« ma vie en donnant ordre pour l'appréhension de
« celuy qui l'a souvent assailly par plusieurs endroits,
« estant le plus grand monstre qu'oncques vesquit en
« royaume de prince ; mais ceste liesse ressemble le
« feu de paille... ; car voicy un paquet qui me fist
« enrager. Voire, à grand'peine pouvois-je imaginer
« qu'eussiés esté esveillé pour ouyr qu'il ne fust livré
« en mes mains... Mon Dieu, quel négromancien
« vous a forcené l'esprit si avant pour vous aveugler
« les yeux à ne voir comme en un miroir vostre ha-
« zard propre, à qui Dieu n'a concédé de si sincères
« subjets, ni sy adonnés à vous adorer que ne pour-
« riés tenir les balances en branle de leur trop grande
« fidélité, entre lesquels je ne jurerai que ne trou-
« verés un aussy bien disposé, outre qu'une telle

(1) Lettre de Mauvissière, du 4 mai 1585. Egerton, p. 41.

« iniquité, si ce fust entre les barbares, se puniroit en « façon exemplaire devant tout le monde, et m'as- « seure qu'on l'attendoit d'un roy très chrestien, et « vous jure que, s'il me sera nyé, je concluray de « n'avoir signé avec le roy, mais avec un légat ou « gouverneur de séminaires, et auray grand'honte de « me mettre en si mauvaise compagnie... Monsieur « mon beau-frère, vous excuserés ceste rondeur et « privaulté, qui n'a sorti de lèvres fraudulentes, des- « quelles Dieu vous garde, qui, soubs ombre de piété, « ne tiennent trop cher vostre grandeur (1). »

A cette lettre se trouvait jointe une autre destinée à Catherine de Médicis. Elle croyait avoir le droit de se plaindre d'une princesse qu'elle avait tant aimée, mais elle était portée à croire que cette princesse n'avait pu faire davantage. On semblait tenir plus de compte d'un vilain que d'une reine. Henri III n'avait-il pas aussi des ennemis? Elle se souvenait « que les « religieux de son pays n'avoient pas eu toujours « l'œil sur luy seul sans adorer quelques autres ». Elle avait espéré « que le roy eust bouché tels babil- « lars » et que, sans chercher à leur plaire, il ne se fût préoccupé que de son devoir. Puis venaient ces allusions, l'une qui semblait remonter à la Saint-Barthélemy : « Si les morts étaient vivants, ils ne per- « mettraient pas une telle injure ; » l'autre qui, rap-

(1) Lettre d'Élisabeth, du 10 mars 1584 (v. st.). Pap. of France, vol. 82.

pelant l'acte d'Association, menaçait de représailles la reine d'Écosse elle-même : si quelque nouveau complot éclatait, elle n'était pas si peu honorée des siens « qu'entre si grand nombre il ne s'en trouvast « point pour la venger (1). »

« Si vous sentistes, mon bien aymé frère, écrivait « de nouveau Élisabeth à Henri III, la douleur, l'en- « nuy et la fascherie qu'en mon âme je sens pour le « périlleux estat en lequel je voy que vous vous « laissés conduire, je m'asseure que croiriés n'avoir « en ce monde créature de qui plus seurement pour- « riés faire compte. Mon Dieu ! est-il possible qu'un « grand roy, sans raison et contre honneur, requière « paix de subjects traistres et rebelles ?... Je m'estonne « de vous voir trahi en vostre conseil mesme, voire « de la plus proche qu'avés au monde (2)... Hélas ! « croyez-vous que le manteau de quoy ils se couvrent « de la religion est si double qu'on ne veoit pas que « ce n'est que pour se faire régner soubs vostre nom, « mais à leur dévotion. Et je prie Dieu qu'ils veul- « lent finir là : je ne le croy, car rarement on voit les « princes vivre, qui sont si subjugués... Et encore, « s'il vous plaist de vous resveiller les esprits royaulx, « vous verrés que nous deux (s'il vous plaist d'user « de mon ayde) leur ferons s'en ressentir avec la plus « grande honte que jamais rebelles eurent... A Dieu

(1) Pap. of France, vol. 82.
(2) Il s'agit ici probablement de la reine (Louise de Lorraine).

« ne plaise qu'un roy ne hasardast plustost sa vie en « une bataille que recepvoir le déshonneur... Il vau- « droit mieulx perdre vingt mille hommes que régner « au plaisir des rebelles... Jésus! A-t-il jamais esté « veu qu'un prince fust jamais si espris par lacs de « traistres, sans avoir eu courage ou conseil pour y « respondre? Si une royne en seize jours fist une « armée de trente mille hommes marcher aux champs « pour chastier les rêveries de deux fols suscités par « autre prince, que doibt un roy de France faire « contre tels qui se font descendre par droicte lignée « (comme ils songent) de Charlemaigne, précédente « celle des Valois?... Pour l'amour de Dieu, ne dormés « plus le long sommeil; apprenés de moi vostre très « fidelle qui ne failleray de vous assister si vous ne « faictes un abbandon de vous-mesme. Priant le « Créateur vous assister de sa saincte grâce et vous re- « lever les esprits (1). »

Henri III eût été assez disposé à écouter Élisabeth; mais vis-à-vis des catholiques il se faisait honneur de ne pas avoir livré Morgan, et lorsqu'il vit l'archevêque de Glasgow, il se hâta de lui dire : « Vous « sçavez comme je me suis gouverné; je luy ay « sauvé la vie; je l'ay refusé aux Anglois (2). » Quand de nombreuses voix s'élevèrent pour lui reprocher

(1) Pap. of France, vol. 82.

(2) Lettre de l'archevêque de Glasgow, du 31 mars 1586. Pap. of Mary, vol. 17, nº 31.

tout ce qu'il accordait à Élisabeth, il s'efforça de nouveau de se justifier. « On m'accuse, disait-il, de man-
« quer de zèle à la religion, moy qui puis dire avoir
« toute ma vye servi d'exemple de vraye piété à
« ceulx qui maintenant m'en veullent monstrer le
« chemin (1). »

En vain la reine d'Écosse, du fond de sa prison, adresse-t-elle un pressant appel au duc de Guise et à tous ses amis de France pour qu'ils viennent en aide à celui qu'elle appelle « son bon et fidèle serviteur (2) ». Morgan verra se prolonger son séjour à la Bastille, et c'est de là qu'il pourra, pendant les longues heures de sa captivité, maudire le monarque qui, sans égard pour son dévouement et ses services, l'a sacrifié aux Anglais :

« La ruine de la France est prochaine, si Dieu n'en-
« lève le roi, ou s'il n'éclaire son esprit, ce que je de-
« mande à Dieu (3)... Je prie Dieu qu'il oste bientost
« ce roy qui ne craint pas tant les huguenots comme
« il hait la maison de Lorrayne... La royne d'An-
« gleterre et aultres malheureux instruments qui sont
« en la grâce du roy, cherchent par tous moyens de
« nourrir et entretenir en luy une sinistre opinion de

(1) Lettre de Henri III, du 14 mai 1585. Bibl. nat. à Paris, nouv. acq., nº 234.

(2) Labanoff, t. VI, p. 319. Dans une lettre du 20 mai 1586, Marie Stuart insiste en faveur « de ce pauvre Morgan qui a tant enduré non « seulement pour moy, mais pour la cause commune ». Labanoff, t. VI, p. 309.

(3) Lettre de Morgan, du 25 janvier 1586. Murdin, p. 475.

« la maison de Lorrayne; mais, Dieu aydant, elle « vivra et règnera (1). »

Philippe II appelle ce qui s'est passé à Paris : *las malas obras de Francia* (2).

Nous touchons au moment où, en présence de la faiblesse et de l'ignominie de la royauté, le cardinal de Bourbon et les Guise déclareront qu'ils prennent les armes « contre ceulx qui veulent subvertir la re- « ligion et l'Estat (3) ».

(1) Lettre de Morgan, du 18 janvier 1586. Yelverton mss. (Arch. de lord Calthorpe).

(2) Arch. nat. à Paris. K. 1548.

(3) Bibl. nat. à Paris, cinq cents Colbert, n° 9.

CHAPITRE X.

LE DESSEIN DE VILLEROY.

Marie Stuart avait réclamé le secours de tous les monarques de l'Europe : « Je voy, écrivait-elle, les « choses passer trop avant à l'establissement des des- « seings de mes ennemis; et pour ce implorcray-je « devant Dieu l'intercession de tous les rois et princes « de la chrétienté, si mon estat, tant misérable et en « si éminent danger, leur peut toucher le cœur d'au- « cune commisération (1). »

C'était à l'ambassadeur du roi de France que cet appel était adressé; mais c'était surtout du roi d'Espagne qu'elle attendait depuis longtemps un vigoureux effort pour secourir les catholiques en Angleterre. Elle l'avait engagé à accomplir cette grande entreprise sans tenir compte des dangers qui en résulteraient pour elle; car sa mort aurait été peu de chose en présence

(1) Lettre de Marie Stuart à M. de Mauvissière, du 9 avril 1585. Labanoff, t. VI, p. 161.

de la délivrance de tant de catholiques persécutés et opprimés (1).

Parmi les conseillers de Henri III, il s'en trouvait un qui, par sa prudence, « supportoit tout le faix de « l'Estat (2) ». Depuis longtemps, il suivait avec un vif intérêt toutes les affaires qui concernaient la malheureuse reine d'Écosse; car, dix-huit ans auparavant, il avait été envoyé vers elle pour la secourir au milieu de ses périls et de ses infortunes; et sans doute le souvenir de la tour de Lochleven, où Marie Stuart se trouvait alors retenue prisonnière, était resté gravé dans sa mémoire (3).

Villeroy a conçu un dessein digne de son habileté politique. Appeler les Guise à porter leurs armes en Angleterre, c'était détourner leur ambition de l'arène où elle deviendrait tôt ou tard si redoutable ; anéantir à Londres cet arsenal d'où chaque année se transmettaient les brandons des guerres civiles, c'était aussi ruiner la puissance des huguenots. Par ces deux voies bien différentes, mais tendant au même but, on arrivait à assurer la paix de la France (4).

Depuis une année, l'Espagne était représentée à Paris par don Bernardino de Mendoça, qui, après avoir

(1) Lettre de Marie Stuart, du 9 novembre 1584. Brit. Mus., add., 28702, f. 175.

(2) Lettre d'Arnault à Stafford, du 26 février 1585. Papers of France, vol. 82.

(3) Teulet, Papiers d'État d'Écosse, t. II, p. 182.

(4) Como solo remedio para aquietar este reyno. Lettre de Mendoça.

été expulsé d'Angleterre par Élisabeth pour avoir trop chaleureusement embrassé les intérêts de Marie Stuart, avait été envoyé en France à sa prière (1) avec la mission spéciale de diriger quelque tentative pour les faire triompher (2). Général intrépide, historien élégant, il eût obtenu les mêmes succès dans ses fonctions d'ambassadeur s'il eût su y apporter moins d'ardeur et plus de prudence.

« J'ai vu Mendoça, écrivait l'archevêque de Glasgow « à Marie Stuart. Il m'a déclaré qu'il n'y avoit rien en « ce monde tant au cœur du roy d'Espaigne que de « secourir Votre Majesté pour le service de Dieu et se « revancher de vostre voisyne (3). »

Dans les premiers jours de juin 1585, Villeroy se présente chez Mendoça. Il lui rappelle dans les termes les plus chaleureux les souffrances des catholiques en Angleterre : il n'est point de cause qui mérite à un si haut degré l'appui et les sympathies des princes chrétiens. Henri III est disposé à intervenir; mais les discordes sont si profondes en France qu'il ne pourrait rien entreprendre sans le concours du roi d'Espagne. On offrirait au duc de Guise le commandement de cette expédition.

Villeroy insistait vivement sur la gloire et l'utilité d'une semblable entreprise; mais Mendoça se deman-

(1) Labanoff, t. VI, p. 309; Theiner, *Ann. eccl.*, t. III.
(2) Papers of Mary,, vol. 13, n° 33.
(3) Papers of Mary, vol. 15, n° 1.

dait si son but principal n'était point d'éloigner le duc de Guise, qui était en France le véritable chef des catholiques et qui à ce titre y était le principal allié de Philippe II (1).

Cependant l'ambassadeur espagnol, dévoué à la cause de Marie Stuart, victime lui-même des rigueurs d'Élisabeth, n'hésite point. Il accueille cette ouverture avec la plus vive sympathie. Sans perdre un moment, il presse le roi d'Espagne de se hâter de l'approuver. Rien n'était plus évident que le bien qui en résulterait pour la sécurité de ses États. N'était-ce pas en Angleterre que se fomentaient les intrigues qui entretenaient la révolte aux Pays-Bas et qui menaçaient le Portugal et jusqu'aux possessions des Indes? Deux flottes déposeraient le même jour sur le rivage de l'Angleterre une armée espagnole et une armée française.

Quant au duc de Guise, bien qu'il soupçonnât aussi quelque intention d'éloigner ses amis *con las armas que tienen, para divertirlas*, il n'était rien qu'il estimât plus que l'honneur de délivrer d'un joug cruel Marie Stuart et les catholiques anglais (2). A ses yeux l'entreprise d'Angleterre se plaçait bien plus haut qu'un devoir imposé par les liens du sang. Il ne s'agissait pas seulement d'une ligue entre la France et l'Es-

(1) Lettre de Mendoça, du 7 juin 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563. Sur la négociation de Villeroy, voyez une lettre de l'archevêque de Glasgow. Labanoff, t. VII, p. 182.

(2) Lettre de Mendoça, du 7 juin 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

pagne pour venger des injures communes, mais surtout d'une grande croisade catholique pour affranchir l'Angleterre de l'hérésie; et, fier d'en revendiquer l'initiative, il écrivit à Rome pour que le Pape la prît sous son patronage (1).

Un nouveau pontife, doué d'une infatigable énergie et d'un puissant génie, venait de ceindre la tiare. « Le « cardinal de Montalto, écrit-on à Marie Stuart, a esté « créé pape avec allégresse et contentement univer- « sel; et tant plus croist l'espérance pour avoir esté de « pauvre frère cordelier créé cardinal du pape Pie V, « de glorieuse mémoire, les vestiges duquel il tasche « à suivre comme le fléau des hérétiques et le protec- « teur des princes catholiques (2). »

Sixte-Quint se montre « très affectionné » pour Marie Stuart. Il a écrit au duc de Guise « qu'il n'épargnera « rien qui est en son pouvoir pour l'avancement de « l'entreprise d'Angleterre (3) ». Il embrasse avec ardeur le projet de réunir dans une étroite alliance tous les princes catholiques pour renverser la moderne Jézabel et pour anéantir le principal foyer de l'hérésie (4). Dans tous ses discours il montre un grand zèle pour la cause de Marie Stuart (5) : il a déclaré à l'ambassadeur

(1) Archives nat. à Paris, L. 391.
(2) Labanoff, t. VII, p. 170.
(3) Labanoff, t. VII, p. 180.
(4) Lettre de l'archevêque de Glasgow. Papers of Mary, vol. 15, n° 3.
(5) Grave negocio es que se halle Su S^d tan brioso en esta causa. Lettre de Taxis à Philippe II. Archives de Simancas.

d'Espagne qu'il sacrifierait volontiers un million de ducats d'or pour la faire triompher (1).

Les troubles qui agitent la France n'empêcheront point de donner suite à la proposition de Villeroy (2).

Henri III a retrouvé quelque chose de l'ancienne énergie qu'il avait montrée sur les champs de bataille de Jarnac et de Moncontour. Les mignons seuls se désolent. « Espernon estranglera des escrouelles que le « roy ne sçait guérir; Joyeuse est morne et pasle comme « le cheval de l'Apocalipse (3). »

Tel est l'enthousiasme des catholiques que s'ils déposent les armes par la convention de Nemours (4), c'est afin de les reprendre aussitôt pour embrasser l'entreprise d'Angleterre (5).

Tout s'organise pour l'expédition. C'est l'heure des grands projets du duc de Guise : il semble que la France

(1) Archives de Simancas (Dépêches de Rome). — On conserve aux Archives du Vatican (caps. 89, n° 61) un rapport présenté à Sixte-Quint en 1585 sur les moyens d'exécuter l'entreprise d'Angleterre.

(2) Lettre de Mendoça, du 12 juin 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

(3) Pamphlet du temps.

(4) Catherine de Médicis avait subi, malgré elle, les conditions imposées par les Guise; et toutefois c'est à elle que Henri III reportera l'honneur du traité, qu'il exécutera « avec la singulière et plus que maternelle surveillance de la reine sa mère, laquelle, malgré l'indisposition de son âge débile, a vertueusement travaillé pour ceste sainte résolution ». *Déclaration du roi au Parlement.* Archives nat. à Paris, K. 1563, n° 41.

(5) Abraçando la empresa de Inglaterra. Lettre de Mendoça, du 16 juillet 1585. Archives nat. K. 1563. — Les ligues catholiques ont déclaré à Henri III qu'elles rompront avec lui, s'il ne rompt pas avec Élisabeth. Lettre de Taxis, du 3 juillet 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

ait repris la glorieuse épée qui, dans les mains de son père, a reconquis Calais.

Déjà le duc de Guise a réclamé le gouvernement de la Normandie et de la Bretagne afin d'organiser dans les ports de ces provinces l'armement dirigé contre l'Angleterre (1). C'est en Écosse qu'il veut aborder (2). De là il envahira les comtés du nord, où le comte d'Arundel, l'héritier des Howard, lui tendra la main jusqu'à ce qu'il leur soit donné d'arracher des cachots de la Tour de Londres l'héritier des Percy, le comte de Northumberland.

Le contingent de Philippe II (telle est du moins la rumeur publique) ne sera pas moins considérable. Tandis que huit mille vétérans appelés d'Italie se joindront aux Espagnols réunis en Galice, le prince de Parme, à qui le duc de Savoie amènera dix mille hommes de pied et deux mille chevaux, abordera dans le comté de Kent; un autre corps espagnol descendra en Irlande (3).

Cependant aucune réponse n'était arrivée de Madrid. Le duc de Guise était accouru chez Mendoça. Il se plaignait des retards que subissait l'expédition proposée; il insistait « afin que chaudement l'on en « pourchassât les effects », car il craignait fort « que

(1) Lettre de Stafford, du 4 mai 1585. Papers of France.

(2) Lettre de Mendoça, du 16 juillet 1585. Archives nat. à Paris. K. 1563.

(3) Lettre de Th. Wilson, du 1er juin 1585. Harley, 288, f. 261; lettre de Rogers, du 13 août 1585. Dom. pap., add., vol. 29, n° 39; avis du 11 août 1585. Record Office. Cf. Dom. pap. add., vol. 29, nos 55, 62. 85.

« tout n'allast en fumée (1) ». Quant à lui, il ne négligerait rien pour la faire réussir. « Si le roi d'Espagne est prêt, déclare-t-il à l'ambassadeur espagnol, je débarquerai en Écosse avant deux mois avec quinze ou vingt mille hommes. » Il réclame une réponse immédiate. Et comme Mendoça observe qu'à défaut de soldats Philippe II pourrait donner un subside en argent : « Cela ne peut suffire, réplique Henri de Guise. Je suis résolu à n'agir qu'autant que je serai certain de voir arborer le même jour sur le rivage de l'Angleterre la croix blanche de France et la croix rouge de Castille (2). »

Le 19 juillet, Mendoça insiste de nouveau près de Philippe II pour obtenir une prompte solution. La réconciliation est complète entre le roi de France et le duc de Guise, écrit-il; mais si le roi d'Espagne tient à ce que Henri III ne se rapproche point des huguenots, il faut qu'il s'unisse à lui pour l'affaire d'Angleterre. Il serait utile d'agir sans retard, surtout en ce moment où les forces de l'Angleterre sont entraînées par Leicester dans la guerre de Hollande. Rien n'est plus important que cette négociation : il faut qu'elle reste secrète (3).

Vaines instances : la politique espagnole, lente et

(1) Lettre du duc de Guise, du 25 août 1585. Arch. nat. à Paris, K. 1563.

(2) Lettre de Mendoça, du 16 juillet 1585. Arch. nat. à Paris, K. 1563.

(3) Lettre de Mendoça, du 16 juillet 1585. Arch. nat. à Paris, K. 1563.

indécise, croyait, en temporisant, offrir le modèle de la prudence.

Ce n'est que le 9 juillet que Philippe II répond à Mendoça; et sa lettre est vague et confuse : « J'ai vu, lui écrit-il, ce que vous a proposé Villeroy, et, bien que ce qu'il vous a dit de l'Angleterre, offre quelque bonne apparence, cela renferme aussi beaucoup d'artifice, puisque tout cela tend pour eux à se tirer des embarras dans lesquels ils se trouvent et à nous embarquer dans une affaire où, après nous y avoir engagés, ils ne tarderont pas à nous abandonner, à moins que nous n'obtenions de meilleures garanties que leurs paroles. Dans l'état actuel des choses, il convient que vous leur donniez pour réponse que je loue beaucoup le zèle du roi de France pour réduire l'Angleterre à l'obéissance de Dieu, ce que je désire, ce que j'ai toujours désiré comme chose qui importe tant au service de Notre-Seigneur; mais, comme vous m'avez écrit que rien de cela n'a été communiqué à la reine mère, il importe que je sache si elle partage l'avis du roi, et si, dans le cas contraire, cette pratique ne serait pas abandonnée. Il me paraît donc convenable que le roi de France s'entende d'abord avec sa mère, et, s'ils sont du même avis, qu'ils me fassent connaître quels seront les moyens d'exécution, combien de gens de guerre y prendront part, quel sera leur chef, où l'on débarquera. Je pourrai alors mieux répondre à tout ce que l'on vous demandera, car en ce

moment je ne vois que de bonnes intentions. Ne vous engagez donc à rien et tâchez de découvrir ce qu'ils pensent, car il y aurait peu de sûreté à se fier à leurs paroles. Vous savez bien que je désire la soumission de l'Angleterre; mais l'expérience m'a appris à redouter du côté de la France le contraire de ce que l'on me propose aujourd'hui, et il y a lieu de procéder avec beaucoup de réflexion et de prudence. »

Philippe II ajoutait : « Il sera bon d'avertir Mucius (le duc de Guise) de ce que l'on vous a proposé, mais il faudra en même temps lui dire que, si on lui présente cette expédition comme une amorce en lui en donnant le commandement, il ne doit pas perdre de vue qu'il ne peut pas sortir de France avec sécurité tant qu'il n'aura point vaincu ses ennemis et détruit les huguenots; car, s'il met le pied hors de France, les huguenots et le roi lui-même lui prendront tout ce qu'il possède; et, connaissant, mieux que personne, les hommes qui l'entourent, il pourra rechercher s'ils sont uniquement guidés par leur zèle religieux, et non point par leur propre avantage et leur désir de me nuire (1). »

Tout se résumait ainsi en un sentiment de méfiance vis-à-vis de Henri III et dans de longues insinuations pour que le duc de Guise plaçât plus haut les richesses de sa maison (2) que la gloire d'affranchir l'Angleterre

(1) Arch. nat. à Paris. K. 1448.

(2) Philippe II ajoute de sa main en marge de cette phrase : « Todo

du joug d'Élisabeth et de délivrer Marie Stuart.

Cette lettre, qu'on attendait si impatiemment à Paris, resta quatorze jours, du 9 au 23 juillet, entre les mains du roi d'Espagne. Il ne se décida à l'envoyer qu'après avoir reçu le second message de Mendoça.

Philippe II ne s'était pas trompé. Catherine de Médicis était étrangère à la négociation de Villeroy; et au mois de juillet on lisait dans une dépêche de Taxis, à propos de l'alliance contre l'Angleterre, cette phrase incomplète, mais aisée à interpréter : *La reyna madre no quiere con Su Magestad.* — Il y a là une lacune, observe Philippe II dans une note marginale; mais, à ce qu'il remarque, on peut inférer de ce qui précède et de ce qui suit que la reine-mère ne veut rien faire (1).

Quatre semaines plus tard, Philippe II écrivait de nouveau à Mendoça : « Ouvrez bien les yeux à Mucius pour qu'il voie le péril auquel il sera exposé si, avant d'avoir anéanti ses ennemis, il se laisse mettre hors de sa maison et du royaume : il reconnaîtra trop tard qu'on a voulu le tromper. » Quant à la réponse à donner au roi de France, rien ne presse : il ne faut point que Mendoça insiste pour obtenir une audience (2).

lo que agora posee, » ces mots : « y aun su hacienda. » — Les Guise se trouvaient à cette époque dans une gêne extrême. Voyez la lettre de Mendoça à Idiaquez, du 11 septembre 1585. Arch. nat. à Paris, K. 1563.

(1) En este blanco no se acierta que quiere decir, pero parece que se pude inferir que quiso poner aquella palabra : Nada o cuentos. Arch. de Simancas.

(2) Lettre de Philippe II, du 17 août 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

Ce qui convenait à la politique espagnole, ce n'était point de s'allier ouvertement avec Henri III en écoutant les vœux des catholiques français : c'était bien plutôt de les exciter contre Henri III par des intrigues secrètes, *por las vias dissimuladas que conviene* (1).

Sur ces entrefaites, les lenteurs de la politique espagnole ont compromis tous les résultats à atteindre. Le secret n'existe plus; car les espions anglais ont tout découvert (2).

Que le duc de Guise ne compte point sur l'appui du comte d'Arundel et du comte de Northumberland.

Élisabeth fait arrêter le comte d'Arundel sous le prétexte qu'il refuse de paraître au prêche en portant, selon sa charge héréditaire, l'épée devant elle. On le conduit à la Tour; et, s'il échappe à l'échafaud sur lequel ont péri son père et son aïeul, il achèvera sa vie dans les ténèbres d'une prison. Il lui est né un fils depuis qu'il en a franchi le seuil : Élisabeth ne permettra jamais qu'il reçoive les embrassements de son père.

Quelques jours après, le comte de Northumberland, autre prisonnier détenu à la Tour de Londres, recevait un nouveau geôlier choisi avec soin parmi les hommes les plus criminels : le lendemain il ne vivait

(1) Lettre de Philippe II au prince de Parme, du 6 juillet 1585. Arch. de Simancas.

(2) L'Espagne, écrivait Powlet à Walsingham, est pour nous presque une ennemie déclarée, et la France ne vaut guère mieux. Spain borroweth little of an open enemy, France is not much better.

plus. Un acte public constata qu'il s'était donné lui-même la mort, et la vérité n'eût peut-être été jamais connue si elle n'avait été révélée par une lettre de Walter Raleigh (1).

Élisabeth craint « que tout l'orage du royaume de « France ne luy tombe sur les bras (2) ». On raconte qu'elle a fait dire au duc de Guise que, le jour où il entrerait en Angleterre, on lui servirait pour premier plat la tête de Marie Stuart (3).

Non seulement on fortifie Portsmouth (4), mais on arme de toutes parts avec une fiévreuse agitation, *a furia*, écrit Mendoça (5).

Cependant Villeroy, dont la conduite est restée constamment loyale malgré les soupçons de Philippe II, n'a pas abandonné le dessein qu'il a conçu. A ses yeux, l'expédition d'Angleterre consacrerait l'étroite amitié de la France et de l'Espagne. Il a revu Mendoça. Le roi de France, lui déclare-t-il, se montre si résolu à pour-

(1) Walsingham annonce à Wotton : « the late infortunate accident of the earl of Northumberland's death, who most unnaturally and desperatly destroyed himself in the Tower, as you may particularly see by the inclosed declaration thereof ». Mendoça ne se borne point à s'étonner qu'il ait pu se faire remettre par son geôlier un pistolet chargé de trois balles, il ajoute que six mois auparavant on a déjà voulu l'empoisonner, mais un médecin catholique a donné un contre-poison. Teulet, t. V, p. 343.

(2) Lettre de Mauvissière, du 26 avril 1585. Egerton, p. 43.

(3) Lettre de Busini, du 13 août 1585.

(4) Journal de Burleigh (Murdin).

(5) Powlet se félicite, dans une lettre adressée à Walsingham, que de fausses alarmes ont révélé toute la puissance de l'Angleterre pour repousser une invasion étrangère. Pap. of Mary, vol. 15, n° 92.

suivre l'hérésie qu'il n'hésitera pas à se déclarer l'ennemi d'Élisabeth comme celui des huguenots; et rien ne serait plus aisé que d'envoyer une armée en Angleterre (1).

Le duc de Guise reproduit les mêmes instances : « Nous ne saurions continuer ce que nous avons com- « mencé, écrit-il à Mendoça, ni porter un si grand « faix sans la faveur et l'appui du roi vostre maistre... « Il y a trop longtemps que nous sommes accoustumés « aux paroles (2). »

Quelques jours après, la situation était profondément changée en France aussi bien qu'en Espagne.

Dès le 9 octobre, Mendoça constatait que les dispositions de Henri III s'étaient modifiées. « Il est impossible, écrivait-il, de se rendre compte des intentions du roi. Moins il montre de zèle pour la répression des hérétiques en France, moins il est porté à se déclarer l'ennemi de la reine d'Angleterre. Il faut attendre des marques plus évidentes que le roi persiste dans ce qu'il a proposé, avant de pouvoir s'assurer de rien et avant de pouvoir marcher sur un terrain solide (3). »

Catherine de Médicis, que Villeroy n'avait point consultée, avait surtout contribué à faire échouer ces

(1) Lettres de Mendoça, du 8 et du 9 octobre 1585. Arch. nat., à Paris, K. 1560.

(2) Lettre du duc de Guise, du 22 octobre 1585. Arch. nat., à Paris, K. 1563.

(3) Arch. nat., à Paris, K. 1563. — Villeroy avait découvert à Mendoça les difficultés qui s'élevaient. Lettre de Mendoça du 8 octobre 1585.

généreux projets. Tenant Élisabeth en haute estime parce qu'elle se sentait fière de voir deux femmes se partager l'empire du monde, n'ayant jamais aimé Marie Stuart (1), profondément hostile à Philippe II, à qui elle ne pouvait pardonner la conquête du Portugal, objet de ses propres prétentions, troublée d'ailleurs par les bruits de l'agitation qui se manifestait dans les province du midi (2), elle détestait les Guise et flattait les huguenots.

Henri III subit l'influence de Catherine de Médicis. Le roi de France, écrit Mendoça, marche d'accord avec la reine d'Angleterre. Non seulement il ne s'oppose pas à ce qu'elle fait, mais il l'approuve et il le déclare à son ambassadeur (3).

Ce n'est pas uniquement à Stafford que Henri III tient ce langage. Oubliant que toute l'entreprise d'Angleterre repose sur la proposition de son ministre Villeroy, il chargera son ambassadeur à Londres de déclarer à la reine d'Angleterre qu'il y est toujours resté étranger : « Quoyque j'aye esté sollicité de favo-« riser et prester la main aux entreprinses impor-

(1) Amyas Powlet écrivait, dès 1578, en parlant d'un agent de Catherine de Médicis : « He made a long recytall to perswade me that the Queenmother never loved the Scottishe queen, which I canne be easelie inducyd to beleve. » — Catherine de Médicis reprochait à Marie Stuart de l'avoir appelée : une fille de marchands italiens.

(2) Le parlement de Toulouse, dans un mémoire du 19 juillet 1585, signalait la menaçante agitation du parti huguenot. Papiers Godefroy, t. 261, n° 28 (Bibl. de l'Institut).

(3) Lettre de Mendoça, du 29 novembre 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

« tantes que l'on a voulu faire contre elle, je ne l'ay « jamais voullu fere, ny consentir, mais au contraire « l'ay empesché et destourné de tout mon pouvoir (1). »

Cependant à certaines heures, le roi de France a honte de se rapprocher des Anglais et de s'humilier devant les huguenots. « Que ceux qui m'ont mis à la « danse, dansent eux-mêmes! » dit-il à sa mère, et il se retire au couvent des Capucins (2).

D'autre part, le roi d'Espagne s'est séparé des Guise le jour où ils ont refusé d'être les complaisants instruments de sa politique étroite et égoïste (3). Il a appris que les Guise, pour se consacrer exclusivement à l'entreprise d'Angleterre, ont signé la convention de Nemours qui pacifie la France; et aussitôt son mécontentement éclate. Ce n'étaient pas là les grands résultats, *vivos efectos*, qu'il se promettait des subsides qu'il leur avait accordés (4). Il attendait d'eux qu'ils eus-

(1) Lettre de Henri III, du 27 février 1586. Reg. de Pinart, Bibl. nat. à Paris, f. fr. 3305, f. 17.

(2) Lettre de Mendoça, du 29 novembre 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

(3) Taxis écrivait en 1583, à propos des plaintes des Guise : « Creo que como hombres cuerdos catholicos y en quien nunca se ha alterado el humor de cavalleros honrrados tienen hechado a yr lo venciendo con patiença y que, si pensian a amistades y a espaldas, que aquello no es para començar ellos sino para hallarse fortifficados en caso que algunos les quisiessen atacar. » Arch. nat. à Paris, K. 1561. Il ajoutait, le 25 septembre 1585, que les Guise se considéraient comme tenus par leurs serments à servir fidèlement Henri III : « y si no es color de religion, no hay sacalles cosa por otro camino. » Archives de Simancas.

(4) Lettre de Philippe II à Taxis, du 30 juin 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

sent affaibli la France en y nourrissant la guerre civile. Comment le duc de Guise avait-il pu déposer les armes? Se serait-il laissé entraîner à des propos d'amour avec une femme telle que la reine mère (1)?

Il importe bien plus à la grandeur de l'Espagne de voir la France ruinée par les discordes intérieures que de saluer le triomphe des catholiques sur les rivages de l'Angleterre. Et ici se place cette lettre si caractéristique de Philippe II à Taxis, où, après avoir rapporté que le duc de Guise, tout occupé de son expédition d'Angleterre, demande à conserver le subside qui lui a été accordé par l'Espagne, il répond en termes étranges que ce secours ne lui sera maintenu qu'autant qu'il rompra avec Henri III (2).

C'est en ce moment que le roi de France, selon le conseil de Catherine de Médicis, offre au roi d'Espagne, s'il consent à se séparer des Guise, de remettre entre ses mains la cité de Cambray, la clef des Pays-Bas, la seule ville qui soit restée à la France des éphémères conquêtes du duc d'Alençon (3); et, chose étrange, Philippe II prête une oreille complaisante à ces ouver-

(1) Note marginale de Philippe II sur une lettre de Taxis, du 5 juillet 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

(2) Archives nat. à Paris, K. 1563 (23 juillet 1585). Philippe II chargeait Taxis de presser le duc de Guise de ne se prêter à aucune négociation avec Henri III (lettre du 25 avril 1586. Archives de Simancas); mais le duc de Guise ne voulut se laisser entraîner à aucun acte de rébellion, *Nunca quisieron admitir una sola palabra que oliesse a rebellion* (lettre de Taxis, du 2 avril 1586. Archives de Simancas).

(3) Lettre de Taxis, du 27 octobre 1585. Archives de Simancas.

tures. « Le roi de France, écrit-il à Taxis, demande mon amitié et veut arranger l'affaire de Cambray. C'est une excellente occasion de tout régler; mais que cette pratique du roi de France reste bien secrète (1). » Taxis s'étonne et ne le cache point. « Pouvons-nous, répond-il, manquer, même au prix de la remise de Cambray, à tous les engagements que nous avons pris vis-à-vis des catholiques de France (2)? »

Le duc de Guise n'espère plus rien de Henri III : « Les volontés et les intentions ne sont point ce que « l'on doibt désirer. » Il s'indigne plus vivement quand il apprend que Philippe II, moyennant le marché qui lui est offert, est disposé à abandonner Marie Stuart. La ville de Cambray est-elle donc si importante que le roi d'Espagne veuille à ce prix renoncer à son noble titre de protecteur de la religion catholique, pour se rapprocher des huguenots qu'il aiderait ainsi « à es- « lever chefs à la future succession de cest Estat? » Ce ne serait rien moins « qu'un acheminement secret « à une vengeance préméditée contre luy-mesme (3) ».

Que Henri III ne craigne rien des murmures des Guise. Élisabeth lui propose de l'aider à les combattre. Elle enverrait en France les troupes que Leicester a

(1) Lettre de Philippe II à Taxis, du 6 septembre 1585. Arch. nat. à Paris, K. 1563.

(2) Archives de Simancas.

(3) Lettre du duc de Guise à Mendoça, du 1er octobre 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

conduites en Hollande. On ne sait quelle réponse lui sera adressée; mais, à en juger par ce qu'a fait Henri III en abandonnant l'entreprise d'Angleterre, on peut croire qu'il ne négligera rien pour satisfaire Élisabeth (1).

La reine mère a invité le duc de Guise à se rendre près d'elle à Gaillon : qu'il se garde bien de répondre à son appel (2).

Le duc de Guise sera retenu en France : il aura à vaincre le prince de Condé et à repousser une invasion des Allemands; mais les succès ne le consoleront point d'avoir vu s'évanouir toutes les espérances qu'il avait fondées « sur le faict d'Angleterre mis en avant « et aussitost délaissé (3). »

Henri III ne fera rien pour Marie Stuart (4); Philippe II veut tout ajourner jusqu'à la soumission complète des Pays-Bas (5).

Comment le roi catholique et le roi très chrétien se justifieront-ils au tribunal du souverain pontife d'avoir méconnu leurs engagements les plus solennels?

Philippe II charge Olivarez de déclarer à Rome que c'est une chimère de vouloir poursuivre l'hérésie

(1) Lettre de Mendoça, du 16 novembre 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

(2) Lettre de Mendoça, du 16 novembre 1585. Archives nat., K. 1563.

(3) Lettre du duc de Guise à Mendoça, du 1er octobre 1585. Archives nat. à Paris, K. 1563.

(4) Lettre de Morgan, du 18 janvier 1586.

(5) Lettre d'Englefield, du 27 février 1586. Papers of Mary, vol. 15, n° 42.

en Angleterre tant qu'elle n'est pas complètement extirpée en France (1).

Catherine de Médicis, parlant au nom de Henri III, va plus loin encore : non seulement elle a donné pour mission au cardinal d'Este d'annoncer que la France ne commencera point la guerre contre Élisabeth, mais il insistera même pour qu'on empêche Philippe II de la faire (2).

Ce fut peut-être alors que Sixte-Quint prononça ce mot célèbre : « La quenouille de la reine d'Angleterre « vaut mieux que l'épée du roi d'Espagne (3). »

(1) Archives de Simancas.

(2) Lettre de Mendoça, du 4 avril 1586. Yelverton mss., 31.

(3) Que valia mas la rueca de la reyna de Inglaterra que la spada del rey de España. Lettre de Mendoça. Archives nat. à Paris, K. 1448.

CHAPITRE XI.

LES ALLIÉS DE FRANCE ET D'ÉCOSSE.

Walsingham n'ignore point qu'il peut compter en France et en Écosse sur des alliés puissants, dont les Anglais n'ont cessé d'exciter le zèle et de soutenir les efforts : d'une part, les huguenots, qui pèsent sur toutes les résolutions du faible Henri III ; d'autre part, les puritains d'Écosse, qui dictent leurs volontés au roi Jacques, plus faible encore.

Leicester et Walsingham sont, à ce qu'écrit le prince de Parme, les fauteurs de l'étroite alliance des Anglais avec les huguenots (1).

Au moment où William Wade menaçait Henri III du ressentiment d'Élisabeth, un autre ambassadeur, Arthur Champernowne, se rendait également en son nom près du roi de Navarre. Il était chargé de lui faire connaître que, si le roi de France se laissait entraîner à quelque tentative dirigée contre lui, la reine d'Angleterre lui assurerait tout son appui, sachant combien il importait que les princes protes-

(1) Lettre du prince de Parme, du 12 février 1585. Arch. de Simancas.

tants n'hésitassent point à s'unir pour leur commune défense (1).

La reine d'Angleterre suppliait le roi de Navarre de ne pas traiter avec Henri III : « Mon cousin, lui « écrivait-elle, voicy le temps quant les vieilles son- « gent... Je voy en vision que si les fidelles n'ayent « la main supérieure aux iniques, tout va en ruyne. « Pour tant ne mettés jamais la main à la charrue et « puis la retirer. Il est trois fois bon amy, qui faict le « bon tour en temps (2). »

Le roi de Navarre répondait à Élisabeth : « Si Dieu « a voulu, Madame, que la France soit l'eschaffaut « où ceste tragédie ait à se jouer, au moins espère-je « que tous les princes et estats vrayement chrestiens « y ressentiront leur intérest et ne voudront pas estre « spectateurs oyseux d'une action de laquelle le suc- « cès leur est commun... Vostre Majesté tenant le pre- « mier lieu en ceste cause, je me propose d'estre comme « vostre capitaine général... Il n'est raisonnable que « les fruicts et effets de vostre excellente vertu de- « meurent enfermés ès bornes de l'Angleterre puisque « l'odeur et réputation en est jà parvenue aux extrémités « du monde. » Et il annonçait en même temps à Leicester qu'il envoyait Pardaillan à Londres pour négocier une alliance étroite entre tous les princes protestants (3).

(1) Papers of France, vol. 83.
(2) Papers of France, vol. 84.
(3) Bibl. nat. à Paris, cinq cents Colbert, 400

On ne saurait retracer tout ce que tente le roi de Navarre pour flatter Élisabeth. Il lui écrit à propos de son portrait qu'il a gardé, quoiqu'il fût destiné à sa sœur : « Si j'ay faict faulte, vous m'excuserez de ce « que vous en estes la principale cause. La réputation « d'une si grande beauté est une trop forte tentation. « Nul ne pouvant esgaller l'affection avec laquelle je « vous honore et sers en mon âme, nul aussy ne « pouvoit mériter ceste grâce comme moy; mais je « laisseray ces excuses par la persuasion que je me « suis faicte en la contemplation de ce que l'art s'est « voulu efforcer de rendre admirable à ceulx qui « n'ont eu l'heur d'en voyr le naturel, que ce por- « traict, comme ayant quelque esprit divinement in- « fus, a consenty à mon désir de n'en permettre la « possession à un autre (1). »

Le roi de Navarre déclarait à Walsingham qu'il comptait sur l'appui des Anglais (2). Il le priait « de « tenir la main à ce que la reine sa souveraine et tous « les gens de bien y apportassent les moyens que Dieu « leur avoit mis en main (3) ».

Buzanval a remis aux ministres d'Élisabeth un mémoire où il dépeint Philippe II comme aspirant à la monarchie universelle, et le roi de Navarre comme

(1) Bibl. nat. à Paris, f. fr., 15609.

(2) Bibl. nat. à Paris, *Recueil de Bréquigny*, vol. 97, p. 185 (23 janvier 1586).

(3) Harley, 1582, n° 33.

seul capable, après la mort de Henri III, de maintenir le boulevard qui l'arrête et de remettre la chrétienté « en sa juste balance » (1). Le roi de Navarre a promis sur « son honneur » qu'on ne conclura jamais la paix en France « que Sa Majesté n'en soit advertie et « contente » (2).

Si, dans les correspondances secrètes qui s'échangent, il n'est question que d'opérations commerciales, il faut savoir en interpréter les termes. Il est convenu qu'on entendra la cavalerie par aunes de velours, les reîtres par pièces de drap, les canons par tonneaux de sel.

Le prince de Condé, à défaut de victoires sur le duc de Guise, se rendit lui-même en Angleterre pour resserrer l'alliance des huguenots avec Élisabeth. « N'oubliez pas, disait-il aux Anglais en s'embarquant à Plymouth, qu'il vaut mieux soutenir une maison qui est debout que de chercher à la relever si elle est abattue (3). » Mais Walsingham lui conseillait la prudence : « Imitez, lui écrivait-il, la sagesse du serpent. « Les armes se voient à l'œil..., le cœur se cache (4). »

(1) Brit. Mus., Nero, B. VI, n° 168.

(2) Bibl. nat., à Paris, cinq cents Colbert, 401, p. 307. — Pardaillan écrivait au roi de Navarre : « Si on m'eust tenu promesse en Angleterre, vous seriez déjà secouru, mais il est meilleur que le secours soit plus tardif pour estre plus grand; car, à ce coup, il faut ruyner du tout nos ennemis. »

(3) Lettre d'Arthur Champernowne, du 23 décembre 1585. Dom. pap., vol. 185, n° 30.

(4) Bibl. nat. à Paris, cinq cents Colbert, 399.

Les huguenots offrent aux Anglais de leur remettre, comme places de sûreté, Rouen, Dieppe et le Havre (1). On équipe en Angleterre les navires qui iront porter les réfugiés français à la Rochelle (2). Déjà a été conclu le traité secret de Magdebourg par lequel Élisabeth, s'assurant le concours des reîtres, s'engage en même temps à envoyer douze mille Anglais « à l'endroit le « plus commode de la France, selon l'advis du roy « de Navarre (3) ».

En vain l'ambassadeur de Henri III en Angleterre fait-il entendre ses plaintes. On lui reproche d'avoir traité le roi de Navarre et le prince de Condé de rebelles. Et quand il presse Élisabeth « de ne pas se départir » de l'amitié qu'elle porte au roi de France, en soutenant ceux qui désobéissent à ses commandements et à ses édits, elle se borne à lui répondre qu'elle ne peut abandonner des princes du sang royal de France qui ne font que s'opposer à ceux qui veulent les ruiner (4).

Au moment même où le comte de Derby se rendait en France près de Henri III, Edward Wotton était envoyé à Édimbourg pour remettre au roi d'Écosse une lettre où Élisabeth l'engageait à s'unir étroitement avec l'Angleterre pour la défense de l'Évangile et à

(1) Brit. Mus., Galba, E. VI, f. 265.
(2) Bibl. nat., à Paris, f. fr. 6631.
(3) Theiner, *Ann. eccl.*, t. III, p. 756.
(4) Lettre de Châteauneuf, du 21 mai 1586. Bibl. nat., à Paris, f. fr., 4736, f. 314.

témoigner ainsi hautement qu'aucun sentiment d'affection pour une créature humaine ne pourrait lui faire oublier ce qu'il devait au pouvoir divin. A ce solennel appel étaient jointes deux lignes où l'on avait laissé en blanc le chiffre de la pension qu'on offrait au roi d'Écosse pour l'aider à maintenir l'éclat de sa dignité royale (1); mais, afin de flatter également les goûts du jeune prince pour la chasse, on lui envoyait en même temps des chevaux et une meute de chiens dressés à chasser le daim (2). Edward Wotton était lui-même un chasseur de daims et un joyeux compagnon : ce qui ne pouvait manquer de lui assurer un favorable accueil (3).

Le roi d'Écosse remercie Élisabeth du soin qu'elle prend de sa personne et de son royaume (4). Il ressent une vive admiration pour Walsingham : c'est l'homme le plus habile qu'il ait jamais rencontré (5). Celle qu'il éprouve pour lord Burleigh n'est pas moins profonde; car il lui adresse, en style emphatique, une longue épître élaborée avec soin : « Mon cousin, Alexandre, le grand conquérant du monde, lisant

(1) Papers of Scotland, vol. 37, n° 32. Cf. n°s 86, 90. Jacques, qui se préoccupait avant tout de ses plaisirs, eût voulu une pension plus élevée. Ibid., vol. 32, n° 100.

(2) Ibid., vol. 37, n°s 46, 48, 63.

(3) Hosack, t. II, p. 308.

(4) Papers of Scotland, vol. 30, n° 50.

(5) Whom His Majesty esteems as the wisest man that ever he spoke with. Lettre de David Lindsay, du 2 novembre 1583. Pap. of Scotland, vol. 33, n° 77.

un jour l'*Iliade* d'Homère, s'écria : « Achille a été « deux fois heureux, d'abord par ses exploits à la « guerre et non moins pour avoir trouvé un chantre « qui les immortalisa jusqu'à la dernière postérité. » Et moi aussi, quoique je ne possède point les vertus dont Achille était orné, et quoique d'autre part vous surpassiez de loin ce mendiant aveugle qui s'appelait Homère, je voudrais en un point me comparer à Achille ; car rien n'est plus précieux pour celle dont je recherche l'amitié plus que celle de tous les autres princes, que d'avoir à côté d'elle un conseiller si fidèle et si sage (1). »

C'est de ce prince qu'un historien moderne (2) a dit, avec autant d'éloquence que de raison, qu'il n'était qu'un jeune sophiste couronné, sans dignité comme sans entrailles. Il reste insensible à toutes les émotions de la piété filiale, de même qu'il paraît en

(1) My lorde and cousin, Alexander the Great, conqueroure of the worlde, reading one day, according to his accustomate maner, on the Illiades of Homere, he did burst furth in this vordis folloving : « I « esteeme, said he Achilles to have bene so happy for the good succes « he had in the veiris as he vas in having so worthie ane trompetoure to « blau abroad and immortalyze to all posterities and ages his worthy « fame as Homere vas... » Albeit indeid Achilles vas ornit vith so divorse and rare vertus as in that case I can on no vayes be justly compaired unto him and that on the uther part ye do farr excell suche ane blind begging fellou as Homere. Yit, in one thing, I may be compairit unto him, I meine Achilles, to witt that thaire is so vyse and trustie ane conselloure as ye are about hir of quhoise amitie I have maid choice above all uther princes. Pap. of Scotland, vol. 36, n° 85 (14 octobre 1584).

(2) M. Mignet.

ignorer tous les devoirs; il oublie même sa mère; mais il se plaît à flatter et à encenser dans ses hyperboliques louanges la main qui, après l'avoir abreuvé de dédains et de mépris, lui réserve le deuil le plus honteux et le plus cruel.

Ceux dont le roi Jacques subit l'influence sont tous gagnés par la reine d'Angleterre. C'est le chancelier secrétaire d'État Maitland, qui dispose du Conseil; c'est le Maître de Gray, qui se feint catholique et dévoué à Marie Stuart pour mieux servir l'influence anglaise; et Walsingham recrutera ses instruments les plus dociles jusque parmi les amis d'Archibald Douglas, sur lequel plane encore l'infâme souvenir de l'attentat de Kirk-of-Field.

DEUXIÈME PARTIE.

MARIE STUART A CHARTLEY.

CHAPITRE PREMIER.

LA PRISONNIÈRE.

Marie Stuart était livrée, en Angleterre, à toutes les menaces de l'*acte d'Association;* au dehors elle ne trouvait plus d'appui. Pour préparer l'heure où l'on convaincrait Élisabeth qu'elle devait mourir, il fallait l'isoler davantage de ses amis dans une nouvelle prison, lui donner pour geôlier un personnage dont le dévouement serait assuré, surprendre ses secrets par des espions et enfin, pour couronner l'œuvre, faire dénaturer ses lettres par un faussaire. Que deviendraient alors le dernier espoir de la délivrance, les dernières chances de l'évasion?

Dès le jour où l'*acte d'Association* avait été voté par le Parlement, Henri III écrivait à son ambassadeur qu'il craignait que la reine d'Écosse « ne fust

« remise en garde en la main mesme de ses ennemis.
« au grand danger et hasart de sa vie (1). »

Selon une opinion répandue parmi les catholiques, il n'y aurait plus rien à espérer pour Marie Stuart lorsqu'elle serait livrée aux puritains (2).

Marie Stuart ignorait moins que personne que depuis longtemps les puritains attendaient impatiemment l'heure où elle serait remise entre leurs mains : « Je sçay, écrivait-elle dès 1576, que Leicester tasche « par tous les moyens de m'oster d'entre les mains de « Shrewsbury, pour me tenir en la garde de quelqu'un « qui soit à sa dévotion et en lieu où il ayt puis- « sance (3). »

Cette heure, que Marie Stuart et les catholiques redoutaient, était arrivée.

Les circonstances n'étaient que trop favorables aux puritains. Il leur suffisait de profiter de la vive irritation de la reine d'Angleterre. Le traité de Nemours avait ruiné les espérances qu'elle fondait sur les divisions de la France, lorsque la nouvelle de la reddition d'Anvers aux Espagnols l'exaspéra à ce point qu'elle en fut malade pendant plusieurs jours (4).

(1) Lettre de Henri III à Mauvissière, du 20 novembre 1584. Egerton, p. 159.

(2) Strangvage.

(3) Labanoff, t. IV. p. 298.

(4) Strype, t. III. La plus vive agitation avait éclaté à Londres lorsqu'on y avait appris l'entrée du prince de Parme à Anvers. Telle était la fureur populaire (the raige of men) contre Burleigh, qu'on l'accusait d'avoir tout compromis par ses tergiversations; et l'on annonçait que

Élisabeth, sans cesse poursuivie par les bruits menaçants qui lui dépeignaient les invasions du dehors, non moins agitée par les rumeurs qui lui dénonçaient les complots formés à l'intérieur pour l'assassiner (1), ne pouvait, en ce moment, rien refuser à ceux dont le zèle semblait le mieux lui garantir la défense de sa couronne et de sa vie.

Dès le 23 septembre 1585, deux lettres de la reine d'Angleterre font connaître que tout le poids de sa colère retombera sur Marie Stuart. Dans la première, elle rappelle l'attentat préparé avec la complicité de Morgan, qui a indigné si vivement ses sujets qu'elle a eu grand'peine à empêcher le Parlement d'instruire contre Marie Stuart elle-même; elle allègue la conduite de ses parents de France; elle ne veut plus traiter avec elle, car chaque négociation voile une trahison. La seconde lettre, plus brève, renfermait l'ordre de conduire Marie Stuart au château de Chartley et de remettre à Walsingham toutes les lettres qui lui seraient adressées (2).

Quelques milles à peine séparent Tutbury de Chartley, mais on prend de nombreuses précautions :

sans doute on verrait bientôt les Espagnols planter leurs drapeaux à Billingsgate. Dom. pap., vol. 181, n° 32.

(1) En ce moment même (novembre 1585) on prévenait Élisabeth qu'un agent secret de ses ennemis, bourguignon ou lorrain, petit et brun, se présenterait chez elle comme l'envoyé du roi de Navarre et du prince de Condé, avec l'intention de l'assassiner. Brit. Mus., Harley, 285, f. 262.

(2) Pap. of. Mary, vol. 16, nos 40 et 41.

on aura soin de ne passer ni par le Derbyshire ni par la ville d'Utxeter. Une forte escorte sera formée des gentilshommes du pays sur lesquels on peut le mieux compter : l'un d'eux est Walter Aston (1).

Quatre-vingts chariots avaient été réquisitionnés pour transporter le bagage de la reine d'Écosse et de ses serviteurs. Il y avait là un grand nombre de livres, témoins fidèles de son goût pour les lettres et des délassements qu'elle y trouvait pendant ses longs loisirs ; quant à son linge et à ses habillements, ce n'était presque rien, *a matter of nothing* (2).

Marie Stuart arriva au château de Chartley le 3 janvier 1586.

Le château de Chartley était un vieux donjon, bâti par Ranulf de Chester, qui avait appartenu aux lords Ferrers, puis aux Devereux. Le comte d'Essex le céda malgré lui (3). Le pays était malsain ; le manoir entouré d'eaux profondes. Rien ne convenait moins à la santé de la reine d'Écosse ; mais la surveillance était d'autant plus facile que l'on pouvait empêcher ainsi toute communication avec le dehors : avantage qui compensait largement beaucoup d'inconvénients (4).

(1) Lettre de Powlet, du 12 décembre 1585. Pap. of. Mary, vol. 16, n° 75.

(2) Lettre de Powlet, du 12-22 décembre 1585. Pap. of. Mary, vol. 16, n° 75.

(3) Pap. of Mary, vol. 16, n° 45.

(4) Morris, Letters of Amyas Powlet, pp. 94, 105.

On est au cœur de l'hiver; mais on ne peut allumer du feu, faute de bois ou de charbon : cette dépense incombe, dit-on, aux magistrats du comté.

L'eau suinte sur les murailles; le vent pénètre à travers les ais mal joints des fenêtres. Les meubles sont délabrés.

Jusque dans la couche qui a été préparée à la reine d'Écosse, tout est sale et repoussant : on y a jeté un matelas de grosses plumes. Les draps sont usés : pourquoi les a-t-on lavés si souvent? On les remplace par de vieilles serviettes grossièrement cousues l'une à l'autre; mais un gardien prend pitié de la prisonnière et lui prête son lit pendant quelques jours.

Les rideaux sont en lambeaux : il n'y a plus moyen de les resarcir. Il faudrait au moins un tapis pour l'étendre sur les carreaux de pierre de la chambre à coucher.

Mais ces murailles froides et nues, ne faut-il pas aussi les cacher? Comme pour raviver les douleurs de Marie Stuart, on y suspendra les tentures arrachées du château de Beau-Désert, domaine héréditaire des Paget, qui, par dévouement pour sa cause, gémissent dans l'exil.

Ce qu'Élisabeth permet de dépenser pour la reine d'Écosse est bien restreint : en ce moment il ne reste que huit livres (1).

(1) Lettre de Powlet, du 25 janvier 1586. Papers of Mary, vol. 17, n° 12. Les gardiens de Marie Stuart manquent constamment d'argent.

Marie Stuart subit une vive impression en entrant dans sa nouvelle prison. N'est-ce pas là que s'accomplira le drame qu'elle prévoit depuis longtemps? On la tuera, et puis l'on aura soin de publier qu'elle était malade et qu'elle a succombé à quelque infirmité (1).

Nous placerions volontiers dans la bouche de Marie Stuart entrant à Chartley ces vers qu'elle avait composés :

... Mon Dieu, ne m'abandonne point,
Et mesmement en cest extrême poinct,
A celle fin que tes voyes je tienne
Et que vers toy à la fin je parvienne.

Dès ce moment, Marie Stuart, comme si elle était déjà enfermée dans sa chambre funéraire, s'entoure de tous les emblèmes de la mort.

Sur sa cheminée s'étale une tapisserie brodée de ses mains, où elle a représenté la passion de Notre-Seigneur depuis le délaissement et les injures jusqu'au triomphe de sa résurrection et de sa glorieuse ascension au ciel, avec cette légende où elle retrouve peut-être la suprême image de ses propres douleurs : *A Juda proditus, a turba captus, spinis coronatus, depositus, sepultus, resurgens, ascendens, vindex malorum, gloria bonorum.* Plus bas se voit une de ces hor-

Powlet se plaint; Darrell fait chaque semaine des avances. Morris, p. 173.

(1) Morris, p. 96.

loges qu'on appelait des *memento mori*. La figure de la mort est placée entre un palais et une chaumière avec ce vers d'Horace : *Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas, regumque turres*. Le haut de l'horloge est occupée par la scène de la crucifixion.

Sur sa table est une clochette d'argent aux bords dorés, où elle a fait tracer sur le monogramme du Christ ces trois mots : *In hoc vince*, qu'entourent les rameaux d'une vigne à demi desséchée. Une main sortant d'un nuage en arrache les branches déjà mortes; mais les autres sont encore pleines de vigueur, comme l'indique la devise : *Virescit vulnere virtus* (1).

Tout à côté se trouve une autre pièce qui sert à la reine d'Écosse de cabinet et d'oratoire, vraie retraite pour les travaux de l'esprit et les méditations de l'âme. C'est là qu'elle écrit, quand on le lui permet, à ses amis; c'est là qu'elle retrouve au moins toute sa liberté pour offrir ses prières à Dieu.

Un petit autel y a été élevé. On y a placé le ciboire d'or, orné de figures d'anges et des emblèmes mystiques de la gerbe de blé et de la grappe de raisin, dont la large base repose sur trois pieds que supporte une agate entourée de dessins émaillés, dont le couvercle représente une urne funéraire. Mais la partie inférieure s'entr'ouvre par un secret res-

(1) Cat. de l'exposition de Peterborough (1887), n° 102, et de l'exposition de Glasgow (1888), n° 180.

sort (1), et c'est là qu'est conservée la custode envoyée par le pape Pie V (2).

Cette custode, qui rappelle le nom d'un pape inscrit au nombre des saints de l'Église et qui rappellera plus tard le nom d'une martyre, est d'or, couverte sur ses deux faces : au-dessus, par un camée qui représente saint Pierre, le chef de l'Église, et saint André, le patron de l'Écosse; au-dessous, d'un émail où l'on voit le Christ en croix, répandant de son flanc d'abondantes gouttes de sang. A l'intérieur, on remarque les instruments de la Passion et le cœur sanglant du Sauveur avec cette légende : ***Foderunt manus meas et pedes meos.*** Ainsi tout retraçait à la captive cette voie douloureuse où elle devait s'acheminer elle-même par les douleurs et les larmes jusqu'au triomphe de la croix indiqué par cette autre légende : ***Christus per crucem inimicos crucis devicit*** (3).

Marie Stuart aimait à se retirer dans son oratoire

(1) On peut voir la description de ce ciboire dans l'ouvrage de miss Agnès Strickland, t. VII, p. 479. L'autel, ou plutôt le triptique qui ornait l'autel, est aujourd'hui à Munich. On y lit cette inscription : Exilii comes et carceris imago.

(2) Erat ei in interiore larario capsula in qua Eucharistiam privilegio summi pontificis asservabat. *De martyrio querela funebris*, Anvers, 1588. — Singularis hæc fuit Rev. PP. Pii V indulgentia qui, ne in sterili ac deserto hæreticorum solo fame periret Ecclesiæ filia, potestatem ad sanctissimam Eucharistiam tractandam, quod munus ad solos Dei spectat presbyteros, Mariæ reginæ, ob raram in fide constantiam, tribuit. Conæus (nonce en Angleterre).

(3) Cette custode, l'un des plus précieux monuments de l'agonie de Fotheringay, appartient aujourd'hui à M. le baron Raoul de Bonaert.

pour méditer un livre d'heures qui lui avait été envoyé de France par l'archevêque de Glasgow ou l'un de ses amis. C'était une nouvelle édition de l'office de la sainte Vierge, recensée par l'ordre de Pie V et élégamment imprimée à Paris par Jacques Kerver.

A chaque partie du livre, à chaque mois du calendrier, des gravures étaient intercalées. A l'office des trépassés, on voyait, devant un palais où étaient inscrits ces mots : *Non plus*, la Mort frappant indifféremment de sa faux les puissants et les faibles.

Que de divins enseignements s'appliquaient à la situation présente de la reine d'Écosse!

Parmi les œuvres spirituelles de miséricorde, figuraient en première ligne : Supporter patiemment les injures, remettre les offenses, prier pour les persécuteurs.

Il y avait de nombreux feuillets réservés aux prières dans l'affliction : *Orationes in afflictione* (1).

Marie Stuart ne pouvait-elle pas répéter, en se les rapportant à elle-même, ces versets de l'Écriture : « J'ai été exaltée comme le cèdre sur le Liban, comme le cyprès sur le mont de Sion, comme une tige de rose à Jéricho. De même que le baume et le cinnamome, j'ai répandu des parfums, et, comme un myrte choisi, rien n'a été plus doux que mon odeur. »

Un peu plus loin s'offre ce texte du livre de Job : « La vie humaine est courte et pleine de misères...

(1) C'était pour Marie Stuart que l'évêque de Ross avait écrit son livre : *Pix afflicti animi consolationes*, Paris, 1574.

C'est une fleur qui a à peine brillé et qui est déjà flétrie; c'est une ombre qui passe. »

Et ailleurs ces versets de deux psaumes : « Mes ennemis se sont élevés contre moi et en veulent à ma vie; mais c'est votre nom, Seigneur, que je confesserai... Seigneur, mettez un terme à notre captivité... Ce que nous avons semé dans les larmes, qu'il nous soit donné de le récolter dans la joie! »

Ce livre d'heures ne sortit plus des mains de Marie Stuart, ni dans sa dernière prison, ni même sur l'échafaud (1).

Peut-être Marie Stuart avait-elle aussi sous les yeux un volume publié en France où l'on représentait comme le modèle des princesses chrétiennes une autre reine d'Écosse qui s'était élevée au rang des saintes en descendant du faîte de la grandeur jusqu'aux dernières épreuves de la douleur (2).

« Ce sont là des livres dangereux, » écrit-on à Walsingham. Sans doute parce qu'ils raniment le courage et soutiennent les forces de celle qu'on cherche à abattre par de longues tortures (3).

(1) C'est peut-être le beau livre d'heures (fayer prayer-book) que Charles Paget offrit à Marie Stuart. Murdin, p. 519. On conserve à Paris un autre livre d'heures manuscrit attribué à Marie Stuart d'après l'attestation d'un vicaire général de Cluny. Il n'offre rien de remarquable. Une pensée est placée au centre de la reliure, et l'une des miniatures représente le martyre de saint Étienne.

(2) J'ai vu une traduction anglaise de ce volume. Elle est intitulée : The idea of a perfect princesse of S. Margaret, queen of Scots.

(3) Morris, p. 30.

« Les ennemis de Marie Stuart, dit un historien, en attendant que leurs plans pussent arriver à maturité, avaient résolu d'entourer le court délai qu'ils lui permettaient de vivre, de toutes les souffrances qui étaient en leur pouvoir (1). »

Le château de Chartley était si froid et si humide que tous ceux qui avaient suivi Marie Stuart étaient saisis de la fièvre (2), et ses infirmités s'aggravaient de jour en jour. Elle ne quittait plus son lit et avait été prise, au côté, de douleurs si violentes qu'on avait appelé près d'elle ses plus fidèles serviteurs, comme si elle allait mourir. Jamais ils n'avaient éprouvé de plus vives inquiétudes (3).

Ainsi s'accumulaient pour Marie Stuart « afflictions « sur afflictions à toute extrémité comme s'il ne suffi- « soit qu'après dix-sept ans, les meilleurs de sa vie, « passés en telle misère, elle y eust perdu la force et « la santé du corps ». — « C'est, écrit-elle, l'héritage « que j'ay acquis en ma prison, laquelle, je crains, « ne finira jamais qu'avec ma vye (4). »

(1) Carte, t. III, p. 590.
(2) Pap. of Mary, vol. 17, n° 61.
(3) Lettre de Powlet, du 17-27 février 1586. Morris, p. 139. Cl. Pap. of Mary, vol. 17, n° 81.
(4) Labanoff, t. VI, p. 221 et 269.

CHAPITRE II.

LE GEÔLIER.

D'après le plan des puritains, la garde de la reine prisonnière ne devait plus être confiée à quelque seigneur de haute noblesse, mais à un homme obscur, dévoué à leur secte, qui remplirait avec une rudesse inexorable une mission aussi honteuse que cruelle.

Après le comte de Shrewsbury, l'héritier des Talbot, le capitaine de Jersey, Amyas Powlet.

L'île de Jersey, lit-on dans un pamphlet célèbre, a pour capitaine un ami intime de Leicester, qui est plus que personne dévoué à la faction des puritains ; car on le cite au premier rang parmi ceux dont l'ambition de Leicester compte se faire un appui (1).

« C'est écrit, l'ambassadeur de Henri III, un homme « fort rigoureux, grand huguenot et partisan de ceux « qui sont estimés ennemis de la royne d'Escosse (2). »

(1) Letter of a master of arts. Harl. Misc., t. III ; Secret mem. of Leicester, Londres, 1706.

(2) Teulet, t. IV, p. 91. — A puritan. Harley, 371, p. 107. A puritan in religion. Lettre de Morgan. Murdin, p. 443. Exceedingly addicted to puritan proceedings. Secret mem. of Leicester. A rigid puritan, a dis-

Les amis de Marie Stuart ressentent vivement la crainte qu'on ne l'ait remise à la garde de Powlet que pour la faire périr (1).

Pendant dix ans, Powlet avait, du haut du rocher de Jersey, tendu une main complaisante aux huguenots qui ouvraient aux Anglais les plaines de la Normandie (2). Plus tard, il avait été chargé d'une mission en France ; et, tout en devenant l'ami d'Hotman, le célèbre auteur du livre : *Vindiciæ contra tyrannos*, il s'était montré le courtisan du duc d'Alençon. Enfin, à son départ de Paris, il avait reçu une chaîne d'or de Henri III, mais en prenant soin d'écrire en Angleterre que s'il n'avait osé la refuser, il ne voulait toutefois porter d'autres chaînes que celles de sa royale maîtresse (3).

Lorsque Powlet rentre à Londres, il s'inscrit l'un des premiers dans l'*Association*. Walsingham, qu'il honore plus que personne, l'accueille avec joie. Le bruit s'est répandu que, grâce à son appui, Powlet sera nommé membre du Conseil (4), mais une autre

tinguished adherent to the sect (Froude) ; a strict puritan (Tytler) — « Ce Powlet, lit-on dans un mémoire catholique du temps, est le plus rudevilain que vous sçauriez voir, et pour ceste cause avoit esté choisi expressément comme un Cerberus pour la garder. *Martyre de la royne d'Escosse*, 1587.

(1) Lettres d'Englefield, du 16 novembre et du 5 décembre 1584. Pap. of Mary, vol. 14, nos 38 et 72.

(2) L'évêque de Coutances aurait voulu chasser les Anglais de Jersey. Voyez à ce sujet une lettre fort remarquable de Powlet, du 8 novembre 1580. Dom. pap., add., vol. 27, n° 55.

(3) Wright, Elizabeth and her times, t. II, p. 255.

(4) Dom. pap., vol. 173, n° 8.

charge lui est réservée : celle de geôlier de la reine d'Écosse (1).

Désormais les puritains se réjouiront de ce que la garde de leur plus redoutable ennemie a été confiée à des mains si honorables et si fidèles (2).

Powlet, malgré les défenses d'Élisabeth, a introduit à Chartley les étranges cérémonies de la secte puritaine (3).

Que l'on ne croie point toutefois que ce puritain si rigide néglige ses intérêts. Il a déjà obtenu d'importantes concessions : la jouissance des biens de l'église de Bristol et du patronage de Sanford-Peverill (4). Il profitera de son séjour dans le Staffordshire pour qu'on remette entre ses mains le sequestre des vastes domaines des Paget confisqués par Élisabeth (5) ; c'est cequ'il appelle : *the good success of our domestical causes* (6).

Marie Stuart, à la vue de Powlet, reconnut en lui l'homme qui devait la conduire jusqu'au seuil du tombeau ; elle crut même que cette heure était déjà venue : « On cherche ma perte, s'écria-t-elle, et je mourrai bientôt ; » et elle demandait un prêtre pour l'assiter à ses derniers moments (7). « Plus je praticque mon

(1) Lettre de Morgan, du 9 avril 1585. Murdin, p. 443.
(2) A short declaration by Rich. Crompton. Londres, 1587.
(3) Labanoff, t. VI, p. 381.
(4) Dom. pap., vol. 155, n° 77.
(5) Br. Mus., Harley, 6993, f. 84.
(6) Pap. of Mary, vol. 17, n° 62.
(7) Morris, p. 5 et 96.

« gardien, écrivait-elle à l'archevêque de Glasgow, « plus j'aperçoy en luy une très mauvaise et funeste « intention vers moy, ce que je ne pense procéder « d'aultre chose sinon d'un extrême et opiniastre « zèle qu'il a à la secte puritaine... Il n'est pas au « monde un homme plus mauvais que luy. Chaque « jour il se démontre plus rigoureux et plus inso- « lent... C'est un des plus bizarres et farouches que « j'ay jamais cogneu, plus propre pour un geôle de « criminels (1). » Elle est plus durement traitée que jamais (2).

Les instructions suivantes ont été adressées à Amyas Powlet :

« La reine d'Écosse ne parlera à aucun de ses serviteurs, si ce n'est en votre présence.

« Aucun de vos serviteurs ne parlera à ses serviteurs.

« Elle ne fera aucune promenade sans votre assentiment.

« Vous ferez surveiller tous ceux de ses serviteurs qui se promèneront.

« Vous ne permettrez à aucun étranger d'entrer au château.

« Vous veillerez avec soin à ce que, sous le prétexte de donner des aumônes, elle ne gagne pas les cœurs des habitants du pays (3). »

(1) Labanoff, t. VI, p. 369, 381 et 428.

(2) Being as sharpelye handled as ever, since the change of my garde. Labanoff, t. VI, p. 324.

(3) Pap. of Mary, vol. 15, n° 50.

Powlet répond à Walsingham : « Je m'efforcerai de me conformer avec autant d'exactitude que de sévérité à la moindre syllabe de mes instructions... Si celle que la reine a remise entre mes mains en sortait jamais, ce n'est pas moi qui solliciterais mon pardon... Je ne crains aucune tentative pour la délivrer, et je vous assure avec la grâce de Dieu qu'en ce cas elle mourrait avant moi (1). »

Powlet a promis à Élisabeth de ne se laisser détourner de son devoir ni par l'espoir de recueillir quelque gain, ni par la crainte de subir quelque perte (2); mais s'il considère comme un devoir tout ce qui incombe à sa charge, il ne fera rien au delà, bien résolu à n'être jamais ni un méchant homme ni un criminel, *maliciously or frowardly* (3). Tel est le langage de l'austère puritain.

Il est encore des points sur lesquels Powlet ne juge pas ses instructions suffisantes, notamment en ce qui touche les lettres que Marie Stuart adresserait à l'ambassadeur de France : il veut en tout (cela est utile à remarquer) être couvert par un warrant (4).

(1) Lettre de Powlet à Walsingham, du 5 juillet 1885. Morris, p. 49. Selon un écrit catholique, Powlet, ayant entendu du bruit dans la chambre de Marie Stuart, où avait éclaté un feu de cheminée, crut à une tentative d'évasion et accourut avec quatre des siens pour la tuer. *Martyre de la reine d'Écosse*, Édimbourg, 1587.

(2) Morris, *Lettres de Powlet*, p. 9.

(3) As I do not fear to do my duty of my charge, so I do nothing maliciously or frowardly. Lettre de Powlet, du 8 juin 1585. Morris, p. 36.

(4) Papers of Mary, vol. 15, n° 59.

On répondra à Powlet qu'il est tenu, sans aucune exception, d'ouvrir toutes les lettres qu'écrit la reine d'Écosse ou qui lui sont adressées (1). Désormais la surveillance doit être si sévère qu'aucune voix amie ne puisse pénétrer jusqu'à la captive.

Sur ce point, Powlet pourra également se féliciter du zèle qu'il apporte à l'accomplissement de sa mission : « J'ai mis cette reine, écrit-il, au jeûne de toutes nouvelles, bonnes ou mauvaises ; et je sais de bonne part qu'elle s'afflige de ne pas apprendre ce qui se passe dans le monde (2). » Et en effet trois mois s'écoulent sans qu'elle reçoive du dehors le moindre témoignage qu'il est encore des cœurs qui battent pour elle (3).

Tels sont les bons et courtois offices que Powlet se vante près de Marie Stuart de lui rendre autant que cela peut être convenable (4).

Les mesures de surveillance ne sont interrompues ni la nuit ni le jour. Toutes les portes du château sont sans cesse verrouillées. Il n'est pas une fenêtre, il n'est point une avenue où l'on n'ait mis des sentinelles (5). Powlet a pris soin de placer dans la cuisine, dans les celliers, partout où circulent les serviteurs de Marie Stuart, des hommes qui surveillent tout ce qui se

(1) Papers of Mary, vol. 15, n° 97.
(2) Morris, p. 179.
(3) Labanoff, t. VI, p. 303.
(4) All the good offices and all the curtesie that might seeme convenient. Papers of Mary, vol. 15, n° 73.
(5) Labanoff, t. VI, p. 338.

passe (1). « Mon gardien, écrit Marie Stuart, a toujours l'œil sur ceux qui sont ici, à ce point qu'ils n'osent parler à mes serviteurs, ni même les regarder (2). »

Powlet mande à Walsingham : « Tout ce qui entoure cette reine est surveillé de si près, que je ne puis m'imaginer comment on ferait passer un papier aussi gros que mon doigt (3). »

Tels sont les soins incessants qui absorbent si complètement Powlet, qu'il se considère lui-même à Chartley comme un prisonnier (4).

Powlet est assisté de deux acolytes, Darrell et Bagot, puritains non moins violents, non moins inexorables (5). Bagot est le compagnon que Powlet a réclamé lui-même; Darrell ne lui est pas moins dévoué. Diverses plaintes ont été portées au Conseil contre lui (6); mais Walsingham atteste qu'il est doué des meilleures qualités, et on peut être certain que, pour aider Powlet, il n'épargnera ni peines ni soins (7).

Amyas Powlet a avec lui une garde de quarante hommes, recrutés dans divers comtés; car, autour de Chartley, le pays est si dévoué à Marie Stuart que

(1) Morris, p. 185.
(2) Labanoff, t. VI, p. 356.
(3) Morris, p. 126.
(4) Lettre de Powlet, du 23 décembre 1585, Dom pap., add., vol. 29, n° 57.
(5) Papers of Mary, vol. 16, n°s 33 et 36.
(6) Dom. pap., vol. 177, n° 34.
(7) Morris, p. 141 et 172.

l'on n'y trouverait pas un homme qui consentît à être son geôlier (1).

Tous les soldats préposés à la garde de la reine d'Écosse ont prêté le serment de défendre le château contre tous, d'y faire bonne garde, de dénoncer quiconque ferait entendre de mauvaises paroles contre la reine Élisabeth, de ne recevoir aucune lettre, et, si Marie Stuart elle-même leur fait quelque proposition, de le déclarer aussitôt. D'autres ordres se trouvent inscrits sur un papier dont on leur donnera lecture : on ne sait ce qu'ils prescrivaient (2).

Cependant, parmi ces soldats, il s'en est glissé un qui, de concert avec l'archevêque de Glasgow, n'est là que pour rendre service à Marie Stuart : c'est un Écossais, c'est un Bruce (3).

Désormais la tâche du geôlier sera d'enregistrer tout ce qu'il fera endurer à la captive, soit en souffrances physiques, soit par l'arme plus cruelle encore des tortures morales.

Le premier mois, Powlet écrit : « Cette reine est bien faible ; elle dort peu, mange moins encore..., elle ne peut quitter le lit et souffre beaucoup ; » le second mois : « Cette reine a gardé sa chambre neuf ou dix semaines ; elle ne peut encore marcher, ni même se tenir debout. Elle n'a jamais été plus malade (4). »

(1) Teulet, t. V, p. 384.
(2) Papers of Mary, vol. 15, nos 28 et 59.
(3) Papers of Mary, vol. 15, n° 25, et vol. 19, n° 41.
(4) Morris, p. 139 et 161.

Mais en tout ceci il n'y a que matière de dédain et de joie. Si la reine a tout le corps malade, si elle ne peut plus se servir de ses jambes avec si peu d'espoir de guérison qu'elle-même n'en conserve plus, ce n'est pas un faible avantage pour son gardien qui n'aura pas à craindre qu'elle s'enfuie, à moins qu'on ne l'enlève par force (1).

« La reine d'Écosse, observe un légiste puritain, est si faible et si malade, que désormais il n'y aura rien à redouter d'elle (2). »

La persécution va plus loin; elle frappe la reine d'Écosse dans ses plus nobles vertus : sa foi et sa charité.

Powlet exige, si Marie Stuart prend une femme de plus à son service, que celle-ci soit tenue d'assister au prêche et de répudier toute idolâtrie (3).

Désormais Marie Stuart ne pourra plus s'adonner à ces œuvres de miséricorde où, en soulageant les souffrances des autres, elle trouvait un allégement à ses propres misères.

Toute aumône est strictement défendue. Powlet veillera, si Marie Stuart prend l'air, à ce qu'elle ne traverse aucun village, à ce que personne ne se trouve sur son passage. Il faudra toujours envoyer des gardes en avant pour écarter tous ceux que l'on rencontrerait;

(1) Morris, p. 97.
(2) Morris, p. 199.
(3) Morris, p. 179.

car, soit en donnant des aumônes, soit par des moyens extraordinaires auxquels elle a eu recours, elle est toujours parvenue à gagner le cœur des populations, partout où elle a résidé (1).

Il est fait mention, à diverses reprises, de ces moyens extraordinaires dans la correspondance de Powlet avec Walsingham. Ils se laissaient aller à croire que cette princesse, dépouillée par leurs mains de tous les attributs de la puissance, avait conservé quelque chose qu'ils ne pouvaient atteindre : la magie exercée sur les esprits par le touchant spectacle d'une noble et grande infortune.

Powlet approuvait Walsingham. En effet, la reine d'Écosse avait été si généreuse qu'elle avait non seulement conquis l'affection de tous ceux qui l'entouraient, mais que de plus la renommée de sa charité s'était répandue au loin (2). Aussi Powlet se montra-t-il impitoyable devant les supplications de l'infortunée captive. « Vous voulez donc, lui disait Marie Stuart, qu'on ne croie pas qu'il y a quelque vertu ou quelque bonté en moi; car, s'il en était autrement, vous ne m'empêcheriez pas de secourir quelques pauvres qui auraient

(1) For that heretofore, under collor of giving of almes and of extraordinary curtesies used by her, she hathe wonne the heart of the people that inhabit about those places where she hath lyen. Morris, p. 6.

(2) On reprochait à Marie Stuart d'avoir distribué jusqu'à vingt marcs en une seule journée. « En vérité, écrivait Powlet à Walsingham, si je répétais tout ce qui se dit de sa charité, même aux moindres occasions, rien ne vous paraîtrait plus étrange. » Morris, p. 53.

prié pour moi, car là était tout le mal que pouvaient faire mes aumônes (1). » — « En vérité, ajoutait-elle. « il n'y a si vil et abject criminel et prisonnier, à qui « ceste permission soit jamais par aulcune loy des- « nyée (2). »

La réponse de Powlet fut telle qu'on pouvait l'attendre de lui. Ces aumônes étaient inutiles, puisqu'il était pourvu au soulagement de tous les pauvres par les lois du royaume; et l'on ne pouvait nier que, grâce à des moyens ignorés par Powlet, elle avait gagné les cœurs de quelques mauvais sujets de la reine à ce point qu'ils étaient prêts à prendre les armes en sa faveur contre leur souveraine et leur pays (3).

Désormais elle ne pourra plus même laver les pieds des pauvres le jeudi saint : dernière prérogative de sa royauté dans l'exemple de l'humilité et dans l'exercice de la charité (4).

La reine d'Écosse ne cachait point à Powlet qu'elle faisait remonter à Walsingham la responsabilité de toutes ces rigueurs; mais Powlet l'engageait à ne pas s'abandonner si légèrement à d'odieuses insinuations contre les conseillers de la reine d'Angleterre, car

(1) Morris, p. 39.

(2) « Ce que la reine d'Escosse ne peut imputer qu'à très grande ri- « gueur, estant une œuvre pie que nul chrestien ne sçauroit improu- « ver, et qui lui peut, durant ses maladies et afflictions, tourner à « consolation. » Labanoff, t. VI, p. 172.

(3) Morris, p. 40.

(4) Morris, p. 161, 162, 169, 170.

cela ne serait ni à son honneur ni à son profit (1).

C'est en vain que Marie Stuart porte ses plaintes à son implacable rivale : elle n'obtient que cette réponse : « Vous vous montrez mécontente des procédés de Powlet; mais la cause en est-elle à lui ou à vous? S'il nous a avertie de ce que vous faites contre nous, il n'a rempli que son devoir. Nous le réputons plein de piété vis-à-vis de Dieu, plein de fidélité à notre égard, et vous devez être persuadée qu'un homme qui vénère Dieu et aime son prince, ne fera jamais rien qui soit indigne de lui (2). »

Devant ces rigueurs qui s'accroissent chaque jour, Marie Stuart renouvelle ses instances à Londres; mais Élisabeth, cette fois, les repousse plus durement encore. En présence du complot de Parry et de la complicité de Morgan, elle a eu fort à faire pour que le Parlement ne réclamât point son jugement pour les mêmes crimes. Elle s'y était opposée, malgré ses sujets les plus dévoués; mais il était douteux que la reine d'Écosse appréciât un semblable bienfait; car elle n'avait jamais trouvé chez elle que de l'ingratitude. Si la reine d'Écosse pouvait mettre de côté la passion qui l'égare, si elle pouvait jeter un regard impartial en arrière sur tout le mal qu'elle a fait ou seulement

(1) Advising her not to be hastye upon so slender fundations to conceive so hard impressions of anye of Her Majesty's Counsell, which would not be honorable or profitable unto her. Papers of Mary, vol. 15, n° 74.

(2) Morris, p 6.

considérer les grands bienfaits qu'elle a reçus de la reine d'Angleterre, assurément elle ne ferait point entendre au moindre propos des plaintes si vives.

« Puisqu'elle pense, écrivait Élisabeth à Powlet, que notre refus d'acquiescer à ses requêtes émane des conseils de quelques-uns qui sont placés près de nous et qui nous montrent le plus d'affection, vous pouvez lui dire que nous ne jugeons pas notre jugement si faible, notre expérience si vaine que l'avis de qui que ce soit puisse nous faire perdre de vue ce qui est conforme à la raison et à l'honneur. Avertissez-la donc en notre nom qu'elle ait à cesser ses plaintes et à calmer son impatience. Faites-lui clairement comprendre que si quelque autre prince avait reçu tout le mal que nous avons reçu nous-même de ses mains, elle ne se trouverait plus aujourd'hui dans le cas de pouvoir se plaindre (1). »

Amyas Powlet, selon la trop juste prévision de la reine d'Écosse, ne devait plus la quitter jusqu'au jour de son supplice.

(1) She should not have been in case to have complained of the matter. Papers of Mary, vol. 16, n° 41 (minute).

CHAPITRE III.

LES ESPIONS.

Walsingham a pris pour devise : *Video et taceo.* Il voit ce qui se passe chez chacun, et personne ne voit ce qui se passe chez lui (1). Ce qu'il voit, il sait le taire; et, s'il parle, c'est pour tromper. Un proverbe espagnol lui est familier : Le mensonge est le moyen de découvrir la vérité (2).

Tel est le portrait qui est parvenu jusqu'à nous du secrétaire d'État d'Élisabeth.

Selon d'autres témoignages, Walsingham se servait beaucoup moins de ses propres yeux que de ceux de ses nombreux agents. Jamais l'art de choisir les espions et de s'assurer leurs services ne fut poussé si loin (3). Il est bien, comme on l'a dit, l'artisan le plus rusé de ces complots simulés avec artifice, qui perdent les hommes (4); et le moment est arrivé où tous

(1) He saw every man, and none saw him. Cunningham, *Lifes of eminent Englishmen*, t. II, p. 112.

(2) Tell a lie and find a truth.

(3) Froude, t. XII, p. 206.

(4) He practised with great success the art of weaving plots in which

ses actes justifieront la crainte qu'au témoignage de Camden, ses perfidies et ses ruses inspiraient aux catholiques (1).

Les archives anglaises du seizième siècle sont remplies de rapports d'espions, et quelque dégoût qu'inspirent ces délations, on est tenu de les interroger avec soin comme la source des intrigues les plus astucieuses ou des mesures les plus violentes; mais il est difficile de retrouver la lumière dans ce dédale où le fil d'Ariane manque trop souvent.

Certes, dans certaines correspondances secrètes de ce temps, les désignations ne sont dénuées ni de charme ni de naïveté.

Les poètes qui entouraient le duc d'Alençon avaient pu l'aider à créer cet alphabet onomastique où le roi de France s'appelait Jupiter, Mars ou Mercure; la reine d'Angleterre : le soleil, la perle ou le diamant; le roi d'Espagne : Saturne ou Vulcain; Marguerite de Navarre : la rose ou le rubis; le duc de Guise : l'éclair; Turenne : le lion; Biron : le renard; où le duc d'Alençon lui-même se nommait tour à tour, selon qu'on

the seditious were effectually entangled. Cunningham, p. 27. — For many years, it had been the practise of Walsingham to employ spies not only for the purpose of watching the movements of those who were suspected of attachment to the scottish queen, but to inveigh them into plots against the government and person of queen Elizabeth. Miss Agnès Strickland, *Vie d'Élisabeth*, t. VII, p. 27.

(1) Pontificii eum tanquam subdolum in negotiis complicandis, hominibusque in pericula protractandis artificem sigillarunt. Camden, p. 26.

était en temps de paix ou en temps de guerre, l'olivier ou le laurier (1).

On peut citer les correspondances espagnoles où le roi s'appelle : la base ; l'infant : l'espérance ; la princesse : la lumière ; le ministre : la sollicitude ; le confesseur : le document ; le secrétaire : le silence (2) ; mais les mêmes personnages sont désignés autrement dans les chiffres anglais. Philippe II, c'est le sanglier couronné ; Henri III, c'est le nuage (3).

Il est intéressant de voir combien les Anglais sont flattés dans les vocabulaires huguenots. La France est Saint-Florent, et on baptise la reine mère : M^me^ des Brouilles, et Morvillier : le trompeur ; mais on appelle l'Angleterre : la Belle. Leicester se nomme : le Courtois ; Burleigh : Guillaume le Sage ; Walsingham : François l'Honnête (4).

On ne peut passer sous silence les lettres où Leicester prend le nom de Thémistocle (5) ; et ne faut-il pas rappeler aussi celles où le laird de Lethington, pour remplacer le nom de Marie Stuart, trace un cœur percé d'une flèche (6)?

Walsingham, dans ses rapports avec ses espions, s'est réservé le faux nom de Wilsdon. Les

(1) *Correspondance du duc d'Alençon,* t. II (Archives d'Hatfield).
(2) Brit. Mus., add., 28358, f. 327.
(3) Chiffres, t. I (Record Office).
(4) Coll. de chiffres au Record Office.
(5) Yelverton mss., vol. 51, p. 114.
(6) Chiffres, t. II (Record Office).

noms fictifs qu'il leur attribue varient sans cesse.

Il importe de remarquer que Walsingham a des espions dans toute l'Europe; il en compte dans onze villes de France, dans sept villes des Pays-Bas espagnols, dans trois villes de Hollande, dans six villes d'Espagne, même à Constantinople, à Alger et à Tripoli. Il lui paraît surtout utile d'en introduire dans les séminaires où se réunissent les jeunes prêtres anglais, écossais ou irlandais. Il en est d'autres qu'il est bon d'entretenir près de la reine d'Écosse et près de ses amis dans les provinces voisines; il en est d'autres encore qui seront spécialement chargés d'écouter tout ce qui se passe soit chez l'ambassadeur de France, soit chez l'ambassadeur d'Espagne. Walsingham réserve des récompenses extraordinaires à ses propres serviteurs qu'il emploie souvent *in these or like services* (1).

En vain le roi d'Espagne, méfiant et soupçonneux, garde-t-il lui-même la clef de ses papiers secrets : on pénètre jusqu'à son lit pour la lui enlever pendant son sommeil (2).

A Rome, l'audace des agents de Walsingham n'est pas moindre. L'un d'eux se présente sous le nom de John Stuart, en se disant le frère bâtard du roi d'Écosse, à l'audience du Pape (3) ; il lui remet des lettres

(1) Dom. papers, vol. 232, n° 12.

(2) Lodge, t. II, p. 25.

(3) « Afin de descouvrir les intelligences que sa mère pouvoit avoir avec le pape. » *Martyre de la reine d'Escosse*, 1587.

de créance du roi Jacques où on lit que sa mission doit être entourée du plus grand secret, afin que la reine d'Angleterre n'en puisse rien soupçonner (1). Bientôt on dévoile sa fraude et on l'enferme au château Saint-Ange. « C'estoit, écrit Châteauneuf, un homme « supposé pour ruyner le dict roy et sa mère, comme « ils en ont cent çà et là (2). »

Un frère du comte d'Arran avait été chargé de porter d'autres lettres du roi d'Écosse à l'archevêque de Glasgow et au duc de Guise : on découvrit que c'étaient de fausses lettres remises par les Anglais au Maître de Gray (3).

En Angleterre, il n'est point de famille catholique qui ne soit activement surveillée (4). Mais c'est surtout en France, là où les réfugiés sont le plus nombreux, que l'espionnage présente une remarquable activité. Toutes leurs actions sont scrutées; on copie toutes leurs lettres; on prête l'oreille à tous leurs entretiens (5).

Walsingham recrutera ses espions parmi les réfu-

(1) Ne ulla suspicio ad Angliæ reginam ejus rei perveniat. Theiner, *Ann. Eccl.*, t. III, p. 602.

(2) Lettre de Châteauneuf, du 29 octobre 1586. Egerton, p. 85.

(3) Lettre de Courcelles, du 12 mai 1587. Biblioth. nat, Paris, 3396, f. 45.

(4) In pontificiorum ædibus emissarii ubique ad colligendos rumores et verba captanda dispersi. Camden, p. 355. — Every catholic family in England was under surveillance. Froude, t. XII, p. 207.

(5) The refugees on the continent were watched with care, their letters copied, their whispered conversations caught and reported. Froude, t. XII, p. 207.

giés eux-mêmes par d'odieuses manœuvres. Il sait qu'ils sont livrés à des divisions profondes. D'une part, l'évêque de Ross, Morgan et les Paget; d'autre part, le docteur Allen et les jésuites (1). De là des discordes plus funestes peut-être que les persécutions mêmes de leurs ennemis (2).

Ce qui assure trop souvent le succès des intrigues de Walsingham, c'est que les séductions de la corruption s'adressent aux angoisses de la misère. « La pauvreté, écrit un espion à Walsingham, engendre le découragement. Il est beaucoup de nous qui s'en fatiguent et qui désirent un autre genre de vie (3). »

Parmi les agents secrets de Walsingham nous en rencontrerons de toute robe, de tout rang, de tout âge.

Il en est qui sont tirés de la lie du peuple. C'est Powlet qui dépeint en ces termes un espion employé par Walsingham : « Il a servi plusieurs maîtres en Angleterre, s'est rendu coupable de larcins au delà de la mer et a passé six ou sept ans en France et en Italie. Depuis, il a entretenu avec beaucoup de soin des relations avec les papistes, et il s'est efforcé, avec

(1) Papers of Mary, vol. 16, n° 51.

(2) That irremediable desunion amongst our banished men, is a plague of God farre more heavye than our banishment itselfe. Card. Allen, *Letters and mem.*, p. 115. — Povertie breedethe amongeste us great debates and discontentement as is uncredible. Lettre de Th. Wilson, Br. Mus., Harley, 288, f. 161.

(3) Lettre de Wilson, du 1er juin 1585. Harley, 288, f. 161. Cf. Dom. pap., vol. 170, n° 45.

le plus grand zèle, de découvrir leurs desseins (1). »

Un autre espion offre en ces termes ses services : « Je désire obtenir un warrant afin de ne pas être inquiété. Lorsque quelque exploit désespéré, *any desesperate exploit*, sera à faire, qu'on dispose de moi. Quant à mes gages, on pourra les prendre sur l'argent des papistes (2). »

Mais on trouve aussi parmi ces espions des réfugiés d'un rang élevé, même des prêtres; et entre ceux-ci il en est qui invoquent les mauvais traitements qu'ils ont subis dans les prisons d'Élisabeth comme un titre pour la servir plus utilement; car le récit qu'ils feront de leurs tortures accroîtra le crédit dont ils jouissent près des catholiques, alors même qu'ils ne chercheront qu'à les perdre (3).

L'homme qui, sans jouer un rôle principal, peut s'attribuer l'initiative des discours insidieux et des honteuses corruptions au milieu des réfugiés catholiques, est un ancien tailleur, probablement d'origine juive, nommé Salomon Aldred. Adroit, rusé, feignant un grand zèle pour la religion, il a été l'ami du confesseur de Don Juan, le pensionnaire du pape Grégoire et l'agent du saint-office; mais à Rome il était gagné par Walsingham pour découvrir les secrets des cardinaux, de même qu'en France il surveillait Morgan et

(1) Morris, p. 59.
(2) Dom. papers, vol. 167, n° 3.
(3) Dom. papers, vol. 150, n° 80.

le docteur Allen. C'est un esprit plein de malice, *a most malicious fellow* (1).

Il valait mieux, disait Salomon Aldred, servir les hommes que Dieu, car le service des hommes se payait avec de l'or, et celui de Dieu, en ce temps surtout, ne conduisait qu'au martyre (2); mais qu'Aldred veille attentivement à sa besogne, car on le soupçonne et on pourrait lui nuire (3).

Il est triste de constater qu'Aldred, pour mieux tromper les catholiques, ne cherche que trop souvent les agents complaisants de Walsingham parmi les clercs qui n'étaient entrés aux séminaires de Douay et de Reims que pour s'associer à des brigues et pour chercher le chemin de la fortune.

Deux noms s'offrent aussitôt, entre tous les autres : ce sont ceux de Gilbert Gifford et d'Edward Gratley.

Les Gifford se prétendent issus d'une famille normande qui a donné à Guillaume le Conquérant des compagnons d'armes et de gloire. Fixés dans le Staffordshire, ils y occupent le vaste château de Chillington, où Élisabeth s'est arrêtée en 1575 et où l'on a songé un instant à installer la reine d'Écosse (4). Leur écu

(1) Il est fait mention d'un rapport secret d'Aldred dans une lettre de Stafford, du 6 janvier 1585. Pap. of France, vol. 82. Il prenait, dans sa correspondance avec Walsingham, le nom de John Eggerton.

(2) Dom. papers, add., vol. 28, n° 107, vol. 29, n° 45. — Le *Justice* Young entretenait des relations secrètes avec Aldred. Morris, p. 156.

(3) Dom. papers, add. vol. 29, n° 45.

(4) La fortune des Gifford semblait en ce moment fort amoindrie. Quand, au mois d'octobre 1585, Élisabeth ordonne des armements pour

est d'azur, à trois étriers d'or, avec cette devise assez étrange : *Prenez haleine, tirez fort;* et on les voit tantôt *tirer fort*, tantôt *prendre haleine*.

Certes, les Gifford ont attesté, par de nombreux sacrifices, leur dévouement à la foi catholique ; mais on leur reproche d'avoir accepté des mains de Henri VIII le monastère confisqué des Dames Noires à Brewood.

Le chef de cette maison, John Gifford, a été enfermé comme catholique à la Tour de Londres. Il revendique des liens étroits de parenté avec les Englefield et les Throckmorton, ces dévoués défenseurs de Marie Stuart (1); mais une de ses sœurs a épousé le riche marchand Hugh Offley, le propriétaire du navire le *Lévrier*, que les intérêts de son commerce (2), aussi bien que ses études sur l'alchimie et la pierre philosophale (3), rapprochent de Walsingham. De ses fils, l'un, nommé Georges, est entré dans la maison d'Élisabeth; l'autre, nommé Gilbert, doit, selon le vœu paternel, prendre place dans les rangs de ces prêtres qui, à Reims et à Douay, se préparent à exercer l'apostolat le plus périlleux en Angleterre.

Gilbert Gifford se conforme aux volontés de son père. D'abord commensal des collèges d'Anchin et de

résister à l'entreprise projetée par le duc de Guise, John Gifford, de Chillington, déclare qu'il lui est impossible de fournir un cheval, mais qu'il donnera de l'argent. Il est cité parmi les *récusants*. Dom. papers, vol. 183, n° 23.

(1) Dom. papers, add., vol. 31, n° 166.

(2) Dom. papers, vol. 195, n° 17.

(3) Dom. papers, vol. 192, n° 42.

Douay (1), il s'était présenté fort jeune encore à Reims, d'où il se rendit deux ans plus tard à Rome, afin d'y poursuivre ses études au collège anglais dirigé par les jésuites; il s'en fit chasser, puis y rentra; et ce qui y a conservé la trace de son passage, c'est cette mention succincte, que l'avenir devait justifier : ***In hoc collegium admissus, ut subdolo erat ingenio, egregia simulatione pudorem et modestiam primo mentitus est.***

Gilbert Gifford paraît s'amender. Il s'occupe de belles-lettres et de musique; et c'est le P. Agazarri, directeur du collège anglais à Rome, qui s'adresse au docteur Allen pour qu'on lui permette de rentrer au collège de Reims. « Nous ferons un essai, répond le docteur Allen; nous désirons son salut tant pour ses bons parents que pour lui-même. Il nous a adressé les lettres les plus humbles, excusant ses fautes antérieures et recourant aux prières. Il nous promet tout son zèle, toute son obéissance. »

Mais, lorsque Gifford arrive à Reims, il refuse d'entrer au collège. En vain le docteur Allen l'accueille-t-il avec plus d'affection qu'un frère : Gifford n'écoute rien. Le Pape, à l'en croire, l'a dégagé de ses premiers vœux, et il est bien résolu à retourner à Londres.

« Je désespère de lui, s'écrie le docteur Allen; on ne peut rien attendre de bon de ce côté. Son départ est un

(1) Gilbert Gifford, qu'on qualifie de *clarus adolescens*, du diocèse de Lichfield, quitta le collège d'Anchin en 1577.

bonheur pour nous; mais je crains bien qu'il ne soit pour lui ou dangereux ou funeste. »

Quelques mois plus tard, Gilbert Gifford traverse Paris, se rendant de Londres à Rome. Il n'a pas de quoi payer ses dettes, car il a laissé à Rome tout ce qu'il possédait. N'importe, il poursuit son voyage. ***Quid igitur meditetur nescio***, écrit le docteur Allen. Ce qu'il méditait, nous le savons aujourd'hui. Il avait accepté en Angleterre les propositions de Walsingham, qui sans doute avait payé son voyage, et dès son retour en Italie il se mit en rapport avec Salomon Aldred.

Cependant Aldred ne se contentait pas de scruter les projets du Pape. Il voulait aussi surveiller le docteur Allen, dont les actives correspondances avec le roi d'Espagne excitaient de vifs soupçons. Ce rôle d'espion à Reims, quelles que fussent les hontes sacrilèges qui s'y attachassent, ne pouvait être mieux rempli que par Gilbert Gifford. Au mois de septembre 1583, il rentre en France, peut-être avec Salomon Aldred; et, en reparaissant à Reims, il affecte les dehors d'un pécheur humble et repentant : « Gilbert Gifford, écrit le docteur Allen, nous est revenu pauvre dans son extérieur et dans son costume, et aussi, je l'espère, pauvre d'esprit. Il reconnaît avec simplicité ses anciennes fautes, sa malice, son orgueil. Il implore son pardon en versant des larmes. Il nous promet d'embrasser un nouveau genre de vie et de s'appliquer tout entier à l'étude de la théologie et à la préparation au sacerdoce. Il n'a

qu'un désir : celui de faire pénitence. » Et quoique le docteur Allen, après tant de fautes et une telle légèreté de caractère, n'ose se confier complètement en lui, il lui ouvre les bras et lui confie même un cours de dialectique (1).

C'est ce professeur de dialectique que Walsingham inscrivait lui-même (tant le choix paraissait important) parmi ses agents salariés, dans les termes suivants : *Gifford, three monethes bownd;* Gifford, engagé pour trois mois (2).

A peu près au même rang se place un autre clerc, Edward Gratley. Il avait été l'ami d'Aldred et de Gifford en Italie, puis le chapelain du comte d'Arundel à l'époque où celui-ci fut trahi par un serviteur inconnu; enfin il était revenu en France où il composait des libelles contre le docteur Allen et contre les jésuites.

Gratley ne cesse de flatter Morgan; il proteste de son zèle pour les intérêts de la reine d'Écosse, et Morgan ne manque point de faire son éloge dans ses lettres à Marie Stuart : « Gratley, lui écrit-il, est issu d'une bonne famille et doué des meilleures qualités, ayant déjà fait beaucoup de bien et fidèlement dévoué à votre cause. Il serait bon de lui faire savoir que vous connaissez son mérite et que vous l'avez en spéciale recommandation. Déjà il m'a chargé de vous offrir ses plus humbles ser-

(1) Knox, *Corr. du cardinal Allen*, p. 123, 128, 146, 148, 152, 156, 163, 164, 167, 172; Morris, *Lettres de Powlet*, p. 388.

(2) Harley, 6035, f. 93.

vices, et je remplis à la fois mon devoir et ma promesse en vous priant de l'en remercier quand vous en trouverez quelque occasion (1). »

Hélas! Gratley avait aussi offert ses services à Walsingham; et il avait eu pour caution Salomon Aldred lui-même (2).

Gratley écrivait à Walsingham : « Je vous aime plus que personne dans mon pays. En tout ce que vous faites, je vous trouve digne d'admiration; et, sans me laisser arrêter par de sinistres censures, je vous servirai autant que je le puis. Les sentiers sont semés de difficultés. Nous avons à la fois à faire réussir nos desseins et à déjouer ceux de nos ennemis, afin de consolider le magnifique édifice dont, la reine et vous, vous êtes les principales colonnes (3). » — « Que je sois flétri comme un vilain, ajoute Gratley dans une autre lettre à Walsingham, si mes actes ou mes paroles déplaisent à celui que j'estime un ami aussi sûr que fidèle à ses promesses (4)! »

Ces allées, ces venues ne restèrent point complètement ignorées de Morgan; mais on lui persuada aisément (tant il avait l'esprit crédule) (5) que tout se fai-

(1) Murdin, p. 512.

(2) Dom. pap., add., vol. 29, n° 95.

(3) Dom. pap., add., vol. 29, n°s 118 et 119.

(4) Dom. pap., add., vol. 29, n° 139.

(5) Morgan vivait au milieu des espions recrutés par Walsingham et semblait ne rien soupçonner : « Conservez-bien, disait Morgan à l'espion Thomas Wilson, le crédit dont vous jouissez près de Walsingham. » — « Il m'est aisé, écrit Wilson à Walsingham, d'alléguer un millier de prétextes

sait dans l'intérêt de Marie Stuart ; et, au moment même où cette œuvre de trahison s'élaborait, il écrivait à la pauvre captive : « Il y a quelques prêtres qui sont entrés en relation avec Walsingham, non pour le servir, quelles que soient ses promesses, mais pour servir leur pays. Ils répandraient leur sang pour apaiser la colère de Dieu. J'en connais deux : l'un digne de toute estime et animé du zèle le plus ardent pour Votre Majesté; l'autre non moins dévoué à votre service, âme tendre toute à Dieu, *a sweete soule of God* (1). »

Le premier est Gilbert Gifford ; le second est Edward Gratley.

Il est d'autres espions, dont nous ne pouvons passer les noms sous silence : Robert Poley, Anthony Tyrrell et Nicolas Berden.

« Robert Poley, rapporte un contemporain, s'était élevé peu à peu des charges inférieures de la cour à quelque familiarité avec Walsingham, qui l'employait comme espion. Il était naturellement intelligent et fort habile dans l'art de tromper; et l'on racontait qu'il avait reçu comme prix de ses services des sommes considérables d'or et d'argent. Il était parvenu à former d'étroites relations avec les principaux catholiques qu'il invitait fréquemment chez lui à une table somptueusement servie. Grâce à ces moyens, il passait parmi

pour justifier mes relations avec vous ; car il n'est rien qu'il approuve davantage. » Brit. Mus., Harley, 288, f. 161.

(1) Murdin, p. 511 et 512.

eux pour un homme digne d'estime et même comme fort dévot, sans réveiller une ombre de soupçon (1). »

« Personne, observe Camden, ne portait plus loin l'art de dissimuler (2). »

C'est au mois de juillet 1585 que Poley a noué des relations avec Morgan; et rien ne lui sera plus utile.

Poley avait fait savoir à Morgan qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Tous les amis de Morgan le dissuadaient de donner suite à cette ouverture; ils lui représentaient que Poley passait pour l'agent secret des Anglais et qu'il était capable de tout, même de tuer Morgan dans sa prison. Mais celui-ci ne voulut point les écouter. Il avait rêvé la nuit précédente que quelques graves révélations lui seraient faites.

En effet, Poley, introduit secrètement à la Bastille, pénétra jusqu'à la fenêtre du cachot de Morgan et lui affirma qu'il désirait à la fois le triomphe de la religion catholique et un changement dans le gouvernement de l'Angleterre, affectant dans toutes ses paroles le plus grand zèle et le plus vif enthousiasme (3).

(1) Le P. Weston cité par le P. Morris, *Our cath. forefathers*, p. 169.

(2) In societatem etiam se insinuavit Pollius, in reginæ Scotorum negotiis apprime instructus, simulandi et dissimulandi peritissimus, qui omnia eorum consilia Walsinghamo in dies aperuisse et juvenes in mala pronos pejora suggerendo præcipites impulisse creditur. Camden. — One Polley, a cunning counterfeit and dissembler, who is thought to have revealed all their consultations from day to day to Walsingham and to have egged on the young gentleman in this desperate undertaking. Kennet, *The life of Queen Elizabeth*, p. 516.

(3) Murdin, p. 447.

Morgan répond à Poley par quelques paroles encourageantes que celui-ci paraît entendre avec un plaisir extrême. Il lui fait donner trente pistoles (1) et, ce qui est plus grave, lui remet des lettres pour la reine d'Écosse.

Poley a promis à Morgan et à Paget de leur rendre d'utiles services (2).

Anthony Tyrrell, issu d'une famille associée à l'un des événements les plus tragiques de l'histoire de l'Angleterre, a abjuré la religion catholique; mais Burleigh lui recommande de tout dissimuler, car c'est en feignant d'être zélé catholique qu'il pourra le mieux tromper les catholiques sur le rôle qu'il remplit, mais parfois il en rougit lui-même. « Terrible, s'écrie-t-il, sera le coup dont je me sentirai frappé, quand mes actes secrets seront publiquement connus (3)! »

Nicolas Berden rendait aussi à Walsingham de notables services. Il entretenait des relations avec Charles Paget, avec Charles d'Arundel, avec Geoffroi Fuljambe, avec Thomas Fitz-Herbert et d'autres encore. Il découvrait ainsi par Paget les projets des catholiques anglais, par Arundel les correspondances secrètes

(1) Wherewith he semed marvelouslye well pleased.

(2) Murdin, p. 448.

(3) Great will be the blast wherewith I shall be shaken when my inward conversation shall be publickly known. Morris, *Our catholic forefathers*, p. 440. — Lord Vaux avait accueilli Tyrrell : Tyrrell le dénonça et le livra aux justiciers d'Élisabeth.

de Francis Englefield, par Fuljambe les lettres de Marie Stuart, par Fitz-Herbert les intentions de Catherine de Médicis.

Lorsque Berden retournera en Angleterre, il aura soin de communiquer à Walsingham l'exposé de tout ce dont il aura été chargé par ceux qui sont de l'autre côté de la mer, *the accompt of his employment putt upon him by them beyond the sea* (1).

A côté de ces agents au langage dissimulé, plaçons un homme d'épée, que l'on nomme le capitaine Catlin parce qu'il a servi en Hollande. Laissons-le invoquer lui-même ses titres à la confiance de Walsingham : « Je n'oublierai pas mes promesses. Né le plus jeune fils d'un frère cadet, j'ai recueilli pour tout héritage sept pieds de terre, et je me suis vu réduit à chercher de quoi vivre *hic* et *ubique* (2). Il n'y a pas longtemps que je suis arrivé en France, pour mieux pouvoir m'introduire dans des matières qu'il est utile de découvrir pour le salut de la reine et de ses États. Les papistes croient avoir trouvé en moi une plume pour leurs ailes : « Il y a un obsta- « cle, m'ont-ils dit, qui empêche le rétablissement de « l'Église catholique en Angleterre; mais quelque « homme résolu le fera disparaître (3). » Et ils ont

(1) Dom. pap., vol. 187, n° 81. C'était sous le nom de Thomas Rogers que Berden correspondait avec Walsingham. Dom. pap., add., vol. 29, n° 155, etc.

(2) Being the youngest son of a younger brother, my position was only seven feet of inheritance, which has contrained me to seek my living *hic et ubique*.

(3) There liés a block in the way, which, till it be removed, we shall

ajouté que je leur paraissais l'homme propre à être employé dans une si importante matière, mais que d'autres m'aideraient à accomplir le grand exploit qu'on m'indiquerait plus tard (1). »

Tels sont les agents de la politique puritaine, que les corrupteurs eux-mêmes appellent les instruments corrompus : ***corrupted instruments*** (2).

never have our desire effected... Some resolute man will at the last dispatch that matter.

(1) Dom. pap., add.. vol. 29, n° 101. Sur Catlin, espion, voyez Dom. pap.. vol. 190, n°s 51 et 62.

(2) Morris, *Lettres d'Amyas Powlet*, p. XXXV.

CHAPITRE IV.

LE FAUSSAIRE.

L'usage de Walsingham, rapporte un historien contemporain, était de recourir à de fausses lettres pour découvrir les intelligences de ses ennemis (1).

Déjà Walsingham s'était servi, lors du procès du duc de Norfolk, de diverses lettres contrefaites pour faire condamner les seigneurs catholiques (2). Pourquoi aurait-il renoncé, dans des occurrences plus graves, à recourir aux mêmes moyens?

On persuadera ainsi plus aisément Élisabeth (3) : l'œuvre des faussaires fécondera les délations des traîtres.

Si la tâche des espions doit être de tromper la reine

(1) *Martyre de la royne d'Escosse,* Édimbourg, 1587, p. 357.

(2) Who, for the entrapping of eminent persons of the romish religion, dispersed counterfeit letters. *Collin's peerage,* t. I, p. 105. — En 1567, Cecil faisait fabriquer de fausses lettres au nom du doyen Goodman pour rappeler en Angleterre un papiste qui s'était fixé à Venise. Dom. pap. Cal., p. 301, n° 69.

(3) Quibus ille rebus acceptis ac ad suum arbitrium deinde effectis ac delatis, sive veris, sive falsis, reginæ animum pascebat. Eliz. sæv. in cath. ed.

d'Écosse en obtenant de sa confiance trop imprudente de complaisants messages, il n'est pas moins utile de disposer d'un agent intelligent et peu scrupuleux qui joigne à l'art de lire les correspondances chiffrées, l'habileté nécessaire pour les interpoler et les dénaturer avec une noire perfidie.

Cet agent est le principal clerc de Walsingham (1), il se nomme Thomas Philipps (2).

Nous avons ici de nouveau devant nous un implacable puritain ; car il nous est resté de sa main des listes de prêtres catholiques avec ces sinistres mentions : *mete to be hanged*, *worthy to be hanged*, *hanged alredye* (3) ; mais il s'occupe aussi comme son maître de l'alchimie et de la transfusion des métaux (4).

Phillips, comme Powlet, a fait en France le noviciat du honteux métier qu'il exerce. Dès 1582, il déchiffre les dépêches interceptées de Rome ou d'Espagne (5). Pour ne pas fixer l'attention, il vit obscurément à Bourges ou à Sancerre (6). En 1584, il copie les lettres du docteur Allen (7). Il a d'ailleurs établi un système

(1) Principal clerc de M. Walsingham. Egerton, p. 113.

(2) Une irrécusable autorité, celle de l'éditeur du *Calendar of State Papers*, a flétri Philipps : « a person of much ingenuity and ability in the use of his pen, who was employed by the english ministers to decipher letters. Occasionnally he counterfeited them. »

(3) Dom. pap., vol. 195, n° 72.

(4) Dom. pap., vol. 187, n° 53.

(5) Lettre de Th. Philipps à Walsingham. du 19 juillet 1582. Dom. pap., add., vol. 27, n° 99.

(6) Lettre de Th. Philipps à Walsingham, du 13 mars 1583. Dom. papers, add., vol. 28, n° 8.

(7) Dom. pap., vol. 171, n° 85.

de correspondance dont personne ne pénétrera le mystère (1). A son retour en Angleterre, il continue à déchiffrer les lettres les plus secrètes, et nous trouvons son écriture sur toutes les pièces qui se rapportent aux réfugiés anglais ou qui proviennent des espions qui les surveillent (2).

Que de services Philipps ne rend-il pas ainsi! Et rendre de tels services n'est-ce pas faire le bien? Philipps se plaît à nommer Walsingham l'auteur principal de sa résolution à faire le bien (3).

Un Allemand a communiqué aux conseillers d'Élisabeth un moyen d'effacer les écritures de telle sorte qu'il n'en reste pas la moindre trace (4); mais personne n'est aussi habile que Philipps pour les contrefaire : c'est ce que déclare un ancien secrétaire de Walsingham (5).

Le déchiffrement était parfois difficile : il eût été plus aisé de faire sortir d'un rocher certains caractères mystérieux (6). Parfois le papier était resté blanc, et il fallait, pour retrouver l'écriture sur un miroir de métal, l'exposer d'abord à un feu si ardent que la vue en souffrait au point de devenir presque aveugle (7).

(1) Note de Th. Philipps, du 24 mai 1584. Dom. pap., vol. 170, n° 89.
(2) Dom. pap., Cal, p. 317, et add., pp. 151, 154, 157, 160, 161, 167.
(3) The principal author of the countenance I receive of well doing. Lettre de Th. Philipps, du 13 mars 1583.
(4) Dom. papers, vol. 195, n° 87.
(5) Confession de Th. Harrisson. Brit. Mus., Caligula, C. IX, f. 458.
(6) Dom. papers, add., vol. 27, n° 99.
(7) Lettre d'Arthur Gregory (février 1586). Brit. Mus., Harley, 286, n° 49.

Assurément nous manquons bien plus encore de renseignements sur le travail d'interpolation ; mais il paraît qu'il s'exécutait à Barn-Elms sous les yeux de Walsingham. Que signifient ces mots : ***to make english***, employés dans la correspondance de Philipps (1) ? S'agit-il d'une simple traduction? Il est difficile de le croire.

Philipps, l'humble serviteur de Walsingham, appose fièrement sur ses lettres un cachet où se dresse un lion, de même que Gratley a pris pour devise ces mots, dont on ne peut lire que le premier : ***Stanco***...

On rapporte que Philipps entretient près de lui deux affidés. L'un est Arthur Gregory, qui est non moins habile que lui à décacheter les lettres et à contrefaire les écritures et les sceaux (2); l'autre se nomme Cashye, et il est employé quand à la ruse il faut ajouter la violence (3).

Déjà Philipps a pu acquérir sur les ressources secrètes de son salaire, probablement à la suite de son séjour en France, les manoirs d'Olcombe et de Socke-Denyse dans le Somerset (4). Il ne négligera rien pour mériter de plus en plus la faveur de Walsingham. Celui-ci lui annonce le 10 décembre 1585 que sa pension

(1) Voyez notamment la lettre de Davison à Philipps, du 11 décembre 1586. Calig., C. IX, n° 257.

(2) Arthuri Gregorii artificio ita consignavit ut nemo resignatas judicaret. Camden. — A noted sealforger and opener of sealed letters. Miss Agnès Strickland, t. VII, p. 31.

(3) Cashye Philipps'man.

(4) Proceedings of Chancery.

sera doublée et que la reine a promis de lui faire éprouver encore, en d'autres manières, toute sa bonté (1).

A Powlet le soin de ne laisser arriver entre les mains de Marie Stuart que les lettres qu'on jugera utile de lui faire parvenir; à Gifford celui de recevoir les réponses qu'y fera la reine d'Écosse; à Philipps celui de les déchiffrer et de les interpoler.

(1) Morris, *Lettres de Powlet*, p. 87.

CHAPITRE V.

LA DÉLIVRANCE.

Sous l'étendard espagnol, un seul capitaine est capable de recueillir la tâche que ne peut remplir le duc de Guise : c'est le successeur et l'émule de don Juan, le prince de Parme Alexandre Farnèse, qui, maître d'Anvers, peut désormais ouvrir une autre carrière à sa gloire.

« Madame, écrit Alexandre Farnèse à la reine d'Écosse, je serais heureux de pouvoir me rendre en personne là où Votre Majesté m'appellerait. Aucune action ne serait plus honorable, ni plus digne d'un gentilhomme. Si le malheur a éprouvé votre constance et votre piété, je ne saurais mieux employer ma vie et tout ce qui en dépend que pour une cause qui le mérite à un si haut degré (1). »

Marie Stuart remercie affectueusement le prince de Parme pour la lettre qu'il lui a adressée. Qu'il sache combien elle se réjouit de la mission que lui a confiée le roi d'Espagne. Ce sera pour elle un bonheur bien

(1) Pap. of Mary, vol. 15, n° 2 (12 janvier 1585).

grand que de se voir associée à lui dans une entreprise si importante pour le bien de la chrétienté (1).

Le moment est favorable, écrit Taxis, pour aborder *gaillardement* cette entreprise. Selon son opinion, il n'y a pas une heure à perdre pour attaquer l'Angleterre, *para dar sobre Inglaterra :* c'est le seul moyen de mettre un terme aux guerres des Pays-Bas (2).

Le bruit s'est répandu que lord Paget et les autres réfugiés ont quitté Paris pour se rendre en Flandre.

Déjà le prince de Parme a tracé le plan de l'expédition avec une vive impatience de l'exécuter : 30,000 fantassins (3) et 500 cavaliers (on leur donnerait les chevaux que l'on prendrait en Angleterre) traverseraient sur de petites barques la mer en dix heures. On débarquerait entre Douvres et Margate pour marcher rapidement sur Londres, dont il serait facile de s'emparer; et, la capitale conquise, Farnèse verrait toute l'Angleterre acclamer ou accepter son drapeau (4). En effet, la prise de Londres est le but principal (5).

Londres, remarque Philippe II, est une ville fai-

(1) Labanoff, t. VI, p. 335.

(2) Con quanta gallardia sea possible la impresa de Inglaterra que en ninguna sazon parece que puede caer mejor. Lettre de Taxis, du 28 novembre 1585. Arch. de Simancas.

(3) Savoir 6,000 Espagnols, 6,000 Italiens, 6,000 Wallons, 9,000 Allemands et 3,000 Bourguignons.

(4) Lettre du prince de Parme, du 20 avril 1586. Archives de Simancas.

(5) En cuya tomada consiste el toque. Lettre de Taxis, du 2 avril 1586 Archives de Simancas.

ble et ouverte, *lugar flaco y apierto;* mais il est à craindre que les soldats ne se laissent entraîner au sac d'une ville si riche et si abondante en ressources: ce qui serait une cause de désordres pour l'armée. Quant au massacre des habitants, les catholiques n'en souffriraient guère, « car, ajoute Philippe II, je crois « qu'il y en a peu (1) ».

Mais que Philippe II se hâte d'envoyer au prince de Parme des soldats et de l'argent. Farnèse dispose à peine de 8,000 hommes, et dans quel état se trouvent-ils? Que le roi daigne jeter les yeux sur ces pauvres vétérans, décimés par la guerre et les souffrances, qui meurent de faim (2). S'il insiste, c'est au nom de trois grands intérêts également menacés : ceux de l'honneur, de la patrie et de la religion (3).

La réponse de Philippe II se fit de nouveau attendre pendant longtemps. La jalousie et l'inertie se confondaient pour la suspendre. On y annonçait au prince de Parme qu'on lui confiait le commandement de l'expédition; mais Philippe II effaça de sa main ce passage : « Cela, écrivait-il en marge, pourrait lui faire concevoir trop d'espérances (4). »

Philippe II, qui n'envoyait ni soldats ni argent à

(1) Note de Philippe II, du 26 juillet 1586. Archives de Simancas.

(2) Lettre du prince de Parme, du 28 février 1586. Archives de Simancas.

(3) Lettre du prince de Parme, du 31 décembre 1585. Archives de Simancas.

(4) En mas esperanças que podrian dañar a otros fines que se llevan. Note de Philippe II, du 7 février 1586. Archives de Simancas.

Farnèse, entretenait près de lui un espion qui réveillait sans cesse la jalousie du monarque (1). Si le prince de Parme délivrait l'Angleterre, n'y usurperait-il pas cette royauté que convoitait le roi d'Espagne? Ne songeait-il pas même à se rendre indépendant aux Pays-Bas, de même que Gonzalve de Cordoue avait autrefois voulu régner à Grenade (2)?

Les envois d'hommes et d'argent, si impatiemment attendus, n'arrivent point.

« Quelle triste fin d'année! » écrit le prince de Parme le 31 décembre 1585 (3).

(1) Cet espion, nommé Juan de Moreno, ne cessait de dénoncer l'ambition d'Alexandre Farnèse. Voyez sa lettre du 16 décembre 1585 à Idiaquez. Philippe II écrit en marge: « Ce sont des signes sérieux, *Muchas señas son esas.* » Archives de Simancas.

(2) Lettre de La Noue, du 17 août 1585. Brit. Mus., Nero, B. VI.

(3) Archives de Simancas.

CHAPITRE VI.

L'ÉVASION.

S'il n'est point donné au prince de Parme de délivrer, les armes à la main, la reine d'Écosse, n'y a-t-il désormais plus pour elle aucun espoir de recouvrer la liberté?

On annonce qu'on va publier un livre, sous forme de plainte adressée par Marie Stuart à son fils, où un pressant appel sera adressé à tous ceux qui, soit en Écosse, soit en Angleterre, veulent l'arracher aux souffrances qu'elle endure. Ce livre a pour but, écrit-on à Burleigh, d'éloigner les cœurs de l'amour qu'ils portent à l'État (1). Quelle n'est pas l'audace de l'imprimeur, car on lui a déjà coupé les oreilles à Oxford (2)!

A diverses reprises, des complots avaient été formés pour la délivrance de la reine d'Écosse. Le plus important, le moins connu fut celui du gardien même de Marie Stuart, du comte de Shrewsbury, qui s'était

(1) To stire up mens hartes against the love of the State.
(2) Dom. pap., vol. 226, n° 91.

épris, semble-t-il, d'une passion coupable pour elle (1) et qui fut depuis son implacable ennemi (2).

Ce qui ne manquera jamais à la reine d'Écosse, ce sera l'affection de quelques amis fidèles. Que de fois déjà n'ont-ils point travaillé à sa délivrance !

C'est au camp du prince de Parme qu'un Gallois nommé Hugues Owen, un descendant des Tudor, a formé un plan d'évasion. Il engage la reine d'Écosse à fuir déguisée en homme; il lui indique le port où elle pourra s'embarquer (3); mais, par un de ces contretemps malheureux dont sa vie est semée, l'avis d'Owen reste confondu parmi les lettres que l'ambassadeur de France garde près de deux ans sans les faire remettre (4).

Une autre proposition a été faite à Marie Stuart : on lui offre sa délivrance au prix de douze mille écus.

(1) Le bruit s'était répandu que Marie Stuart avait cédé aux obsessions du comte de Shrewsbury! (Papers of Mary, vol. 14, n° I). De là la déclaration de la comtesse de Shrewsbury où elle jure devant Dieu que la reine d'Écosse a vécu toujours « en honneur et chasteté » (Ibid., vol. 14, n° 111). — A l'époque où Philippe II croyait pouvoir compter sur l'appui du duc de Norfolk, un document secret, conservé aux Archives de Simancas, plaçait à côté de son nom, dans la catégorie des *propitii*, celui du comte de Shrewsbury (Arch., de Simancas, *Estado*, Leg, 830, f. 172).

(2) Sur ce complot nous avons le témoignage formel du légat du pape à Paris : « La regina di Scotia scrisse, piu giorni sono, che haveva guadagnato il conte che la custodiva, e che e sicura di potersi liberare quando vorra, ma che vuol aspettare buona occasione. » Dépêche du nonce Castelli, du 2 mai 1583.

(3) Lettre d'Owen, du 13 janvier 1585. Papers of Mary, vol. 15, n° 21. Cf. Papers of Mary, vol. 13, n° 59, et vol. 15, n°s 6, 12 et 53; et Papers of Scotland, vol. 28, n° 11. Voyez aussi Murdin, p. 435.

(4) Labanoff, t. VII, p. 205.

Elle ne dispose pas de cette somme. Peut-être parmi les lords protestants d'Angleterre y en aurait-il qui, par pitié pour elle, la lui prêteraient; mais c'est d'une autre main qu'elle voudrait la recevoir. « Ne permet-« tez-pas, porte une note adressée à Philippe II, que la « reine d'Écosse doive la vie à des hérétiques. Cela « ne pourrait pas se faire sans quelque honte pour « Votre Majesté, puisque, étant le plus proche de la li-« gnée royale d'Angleterre, vous paraîtriez avoir « abandonné cette bonne reine (1). »

Englefield s'est adressé à Madrid au cardinal de Granvelle, et Philippe II a consenti à prêter les douze mille écus; mais il est difficile, dans ce royaume dont les frontières ne voient jamais se coucher le soleil, de trouver cette somme qui doit sauver la vie d'une reine catholique. « En vérité, écrit Granvelle à Idiaquez, ce serait mal si on ne pouvait pas réunir l'argent qu'on a accordé. Notre crédit se perd de toutes parts. Il ne nous reste qu'à faire prendre patience aux partisans de la reine d'Écosse; mais nous savons que les méchants en veulent à sa vie (2). »

Marie Stuart remercie Englefield de ses efforts pour obtenir le subside de douze mille écus; elle le charge d'assurer Granvelle qu'il ne sera employé que

(1) Note jointe à la lettre de Marie Stuart, du 9 novembre 1584. Brit. Mus., add., 28702, f. 175.

(2) Lettre de Granvelle, du 12 décembre 1585. Brit. Mus., add., 28702, f. 172.

pour préparer sa fuite de Chartley; elle croit déjà voir luire le jour où, grâce à ce subside, elle saluera sa délivrance (1).

Cependant Morgan et Charles Paget constatent qu'on n'a rien reçu d'Espagne. Englefield insiste à Madrid. A diverses reprises, il renouvelle ses prières près de Granvelle et lui expose que ceux qui doivent venir en aide à la reine d'Écosse réclament la somme promise : « Je m'en afflige autant que vous, répond le cardinal. Je croyais qu'ils l'avaient reçue. Si la reine d'Écosse a été déçue dans son espoir, il en est de même pour moi. Que faire? Je n'y puis rien (2). »

En vain le prince de Parme réclame-t-il ce prêt de Taxis (3). On rapporte que Mendoça s'y oppose, car il juge que, dans la détresse où se trouvent les finances espagnoles, c'est une bien grosse dépense avec peu d'espoir de succès. Que la reine d'Écosse écrive elle-même à Mendoça; car toutes les démarches de l'archevêque de Glasgow sont inutiles (4).

Enfin, dans les derniers jours de septembre 1586 (c'est-à-dire alors qu'il est trop tard), Mendoça remet huit mille livres à l'archevêque de Glasgow. Il ne s'agit plus que de les faire parvenir à la reine d'É-

(1) Labanoff, t. VI, p. 406 et 409. Cf. p. 434.

(2) Lettre d'Englefield à Marie Stuart. Lansdowne, 96, n° 46.

(3) Lettre de Liggons, du 30 avril 1585. Papers of Mary, vol. 15, n° 81. — Le nonce Ragazzoni écrivait le 3 septembre 1584 : « Li 12^m scudi « per le cose di Scotia non sono comparsi ancora. »

(4) Labanoff, t. VII, p. 182.

cosse, selon un moyen naguère fréquemment employé, c'est-à-dire dans quelque caisse de fruits confits (1); mais en ce moment même Marie Stuart voyait s'instruire son procès, sombre et trop certain prélude de son supplice. Elle ne recevra jamais un denier de la somme qui lui a été promise (2).

Rien n'est plus triste que le dernier mot d'Englefield : « Il ne faut pas, il est vrai, que la reine d'Écosse doive quelque chose aux hérétiques; mais, si elle meurt (ce qui n'est que trop à craindre), ce sera une honte pour le roi d'Espagne (3). »

Marie Stuart écrira plus tard : « Si j'eusse receu « ceste somme à Wingfield avec les ouvertures qui « m'estoient alors faictes pour m'en eschapper, je « pense que je l'eusse effectué (4). »

Dieu veuille que cette longue et pénible attente ne surexcite point l'esprit de la pauvre prisonnière en lui préparant d'autres périls par l'empressement même qu'elle portera à accueillir tous les projets formés pour la délivrer.

(1) Teulet, t. V, p. 400.

(2) Un seul denier n'a oncques esté receu par la royne d'Écosse, ny argent quelconque de prince estranger. *Mém. de Nau.* Labanoff, t. VII, p. 206. Cf. les lettres de Philippe II à Mendoça, du 28 avril et du 18 juillet 1586. Archives nat., à Paris, K. 1448 et 1564.

(3) Lettre d'Englefield, février 1585. Lansdowne, 96, n° 46.

(4) Labanoff, t. VI, p. 296 et 334. — On trouve une mention de cette somme, toujours promise mais jamais remise à Marie Stuart, dans une lettre de Philippe II à Mendoça, du 4 avril 1587. Archives nat. à Paris, K. 1448. A ce moment, Marie Stuart ne vivait plus.

TROISIÈME PARTIE.

L'INTRIGUE DE GIFFORD.

CHAPITRE PREMIER.

GIFFORD A REIMS.

L'inconstance et la mobilité d'esprit de la reine d'Angleterre étaient connues des puritains (1). Ils n'ignoraient pas qu'elle détestait leur doctrine (2); et le sentiment de la dignité royale, l'éloignant de leur secte, tendait à la rapprocher des rois, les alliés de ses ancêtres, et des catholiques eux-mêmes, héritiers de longues traditions de fidélité et de gloire. Parfois elle tenait à ce sujet d'étranges propos. C'est ainsi qu'on l'avait entendue dire : « Si quelque mouvement catholique éclate en Angleterre, le remède sera aisé. Je ferai venir un inquisiteur, et il me suf-

(1) Burleigh, parlant d'Élisabeth, signale · « hir own coldnes and temporizing. » Dom. pap., vol. 203, n° 37.

(2) Dom. pap., vol. 188, n° 41.

fira d'assister une fois à sa messe (1). » A d'autres moments, elle se plaignait des dépenses qui résultaient de son intervention dans les affaires des Pays-Bas (2) et parlait de se réconcilier avec l'Espagne (3).

« Je trouve chaque jour la reine de moins en moins capable d'embrasser aucune matière importante, » écrit Walsingham à Leicester (4). « Il faut craindre, ajoute-t-il ailleurs, quelque résolution soudaine pour une paix dangereuse et déshonorante (5). »

D'autres inquiétudes agitaient parfois l'esprit de Walsingham. Élisabeth était sujette à de fréquents évanouissements, et parfois plusieurs heures s'écoulaient sans qu'elle pût recouvrer la parole (6).

Si la vie d'Élisabeth s'achevait avant celle de sa rivale, ne se trouverait-on pas immédiatement lancé dans cette période de confusion et de trouble qu'on décrivait en ces termes : *A confuse companye of all*

(1) Lettre d'Olivarez à Philippe II, du 4 juin 1585. Arch. de Simancas.

(2) Dom. pap., vol. 190, n° 10. Br. Mus., Galba, C. IX, n° 157.

(3) Selon le rapport d'un agent français, il y avait grande apparence que la reine d'Angleterre chercherait à négocier avec le roi catholique, si elle y trouvait quelque sûreté, car la plupart des grands d'Angleterre désiraient se voir déchargés des frais et des difficultés de l'intervention anglaise aux Pays-Bas. Lettre de Malpierre, du 24 juin 1586. Bibl. nat., à Paris, cinq cents Colbert, n° 337, p. 469.

(4) I find daily Her Majesty more and more unapt to embrace any matter of weight. Lettre de Walsingham, du 23 mai 1586.

(5) It was half doubted lest some over-hasty course have been taken for some dangerous and dishonourable peace. Lettre de Walsingham à Leicester, du 22 décembre 1585. Pap. of Holland.

(6) Lettre de Mendoça, du 17 février 1586. Archives nat., à Paris, K. 1564.

parles of the realme of all degrees and estates then rising in armes (1) ; et quel n'aurait pas été le péril qui eût menacé les ennemis de Marie Stuart, s'il lui eût été donné de ceindre la couronne d'Angleterre?

Le rôle de Walsingham et de ses amis consiste à montrer sans cesse à Élisabeth les flambeaux allumés pour l'incendie où elle doit périr, et, quand elle est elle-même embrasée de ces feux, de la précipiter vers les résolutions violentes (2). Ces flambeaux qu'on fait étinceler à ses yeux, ce sont les complots qu'on lui dépeint comme ourdis par les catholiques pour la frapper jusque sur son trône.

« Le bruit commun en Angleterre et par toute l'Eu-
« rope, rapporte Châteauneuf, estoit que les princi-
« paux seigneurs du Conseil d'Angleterre ne tâchoient
« autre chose qu'à inciter la royne Élisabeth à faire
« mourir la royne d'Écosse, et, à ceste occasion, luy
« persuadoient que le pape, le Roy Catholique, et
« ceux de la maison de Guise, proches parents de la
« dicte royne,et tous les catholiques anglois faisoient
« journellement menées et entreprises pour tuer la
« royne Élisabeth (3). »

Le dessein des puritains est aisé à dévoiler. Pour entraîner la reine d'Écosse, en même temps que ses

(1) *Mém. de Digges*, Brit. Mus., Lansdowne, 98, n° 4.

(2) Perpetuas ei faces admovent, incensamque de malo in malum præcipitem agunt. Andr. Philopater, *De sæviss. in cath. edicto.*

(3) Teulet, t. IV, p. 94.

partisans, malgré toutes les entraves qui pèsent sur leur liberté, à des relations étroites qu'on transformera plus tard en un vaste et redoutable complot, il faut un instrument qui jouisse de la confiance des catholiques et qui puisse aussi obtenir celle de Marie Stuart.

Gilbert Gifford sera, selon l'expression de l'ambassadeur de Henri III, « l'homme suscité par les seigneurs « du Conseil d'Angleterre pour perdre la royne d'Es- « cosse (1). »

Si Gifford est jeune encore au moment où il entreprend de jouer un rôle si considérable, il trouve dans sa propre famille un personnage, plus âgé que lui, qui est investi parmi les catholiques d'une haute autorité. C'est le docteur William Gifford, qui enseigne la théologie au collège de Reims. On loue sa doctrine et sa science, et il est lié à ce point avec Morgan que celui-ci l'a jugé digne de lui succéder dans le poste de confiance qu'il remplit à Paris (2) : du reste, homme faible et crédule (3) qui a déjà écrit, sous une mauvaise influence, des lettres qu'on lui reproche (4), et qui en ce moment encore ne doit accepter que trop aisément de perfides conseils.

Le docteur Gifford, ami des Morgan et des Paget, qui cherchaient à entretenir d'amicales relations avec

(1) Teulet, t. IV, p. 95.
(2) Murdin, p. 414-416.
(3) Valde labilis et infirmi animi. *Mém. du card. Allen.*
(4) Fœdæ litteræ. *Mém. du card. Allen.*

les *récusants* d'Angleterre, était fort hostile au docteur Allen et aux Jésuites, qui appuyaient à Rome toutes les voies de rigueur.

Un jour, Gilbert Gifford lui confie qu'il compose un traité *de la Clémence* pour louer Élisabeth : on annonce qu'elle cessera de persécuter les catholiques, bien plus, qu'elle leur accordera le libre exercice de leur culte.

« La reine, écrit Gilbert Gifford, n'a qu'un désir, c'est de réunir tous ses sujets dans une commune affection. La liberté, ce cher trésor, est rendue à ceux qui se plaignaient le plus et les remplit de joie. Comme le port paraît beau, quand on a échappé à la tempête! A la crainte succède la confiance; à la contrainte, la liberté; à la mort menaçante, la vie assurée : tel est le don de Dieu qui fait naître de toutes parts l'admiration. La paix est le joyau précieux que recherchent tous les cœurs honnêtes (1). »

Le docteur Gifford hésite peut-être à accepter de la bouche de son neveu un si merveilleux récit; mais Walsingham lui écrit lui-même en termes courtois pour lui promettre sa protection s'il veut retourner dans sa patrie. Il est touché de ces paroles et répond au conseiller d'Élisabeth qu'il offre à la reine d'Angleterre sa plume et son cœur; mais il ne pourrait rentrer dans ses foyers que s'il lui était permis d'y exercer librement sa foi (2).

(1) Dom. pap., add., vol. 29, n° 100.
(2) *Mém. of card. Allen*, p. 262.

« Le docteur Gifford, écrit un espion à Walsingham, voudrait quitter Reims s'il pouvait vivre ailleurs; mais, s'il s'éloignait, il n'y retournerait plus; et on perdrait ainsi le meilleur instrument dont on y dispose. De grâce, montrez-vous généreux à son égard; car on peut craindre qu'il n'hésite, soit par misère, soit de peur d'être découvert (1). »

En ce moment, Walsingham cherchait quelque aventurier qu'on pût représenter comme le sicaire choisi par les catholiques pour frapper Élisabeth; et nous ne savons par quels moyens astucieux Gilbert Gifford persuada à son oncle que si l'on pouvait associer à ce projet le nom du docteur Allen, le parti rival, dont celui-ci était le chef, se trouverait inévitablement compromis et bientôt perdu.

C'est à Reims, où se trouvent les deux Gifford, que se passe une scène habilement préparée et encore inexpliquée. Un officier y a reçu leur hospitalité : on le nomme le capitaine Savage. Selon les uns, il est issu d'une famille du pays de Cornouailles, qui porte pour devise : ***My castle is not of stones, but of bones;*** selon d'autres, c'est le bâtard d'un grand seigneur qui cache son origine sous un sobriquet bizarre.

Savage, also thy name of right unto thee is assigned (2).

Quoi qu'il en soit, le passé du capitaine Savage est

(1) Harley, 288, f. 161.
(2) Will. Kempe, *A dutiful invective*, 1587.

entouré de mystère. En 1583, il figure sur le carnet de Walsingham comme ayant mérité sa grâce d'un délit non spécifié et à des conditions qu'on n'indique pas davantage (1). Il est au nombre de ceux qui s'embarquent pour la Hollande avec le comte de Leicester ; mais il rejoint bientôt le drapeau du prince de Parme et se rend en France avec Ralph Liggons, l'un des principaux amis de Marie Stuart.

C'est sans doute Gilbert Gifford qui persuade au capitaine Savage que rien ne serait plus glorieux que de tuer Élisabeth pour affranchir les catholiques anglais du joug cruel qui pèse sur eux. Et le capitaine Savage, trompé par des discours qu'il croit sincères, s'engage solennellement par serment à se rendre en Angleterre pour accomplir la mission qui lui est confiée.

Le docteur Gifford, dans sa jalousie contre le docteur Allen, affirma-t-il que celui-ci (alors à Rome) approuverait ce projet? Cela n'est point invraisemblable. L'approuva-t-il lui-même? Nous ne le pensons pas; car, dans les interrogatoires de Savage, Walsingham lui-même ne sait si le docteur Gifford a exprimé cette adhésion de vive voix ou bien par des lettres (2); et en ce cas nous aurions peut-être à signaler quelques fausses écritures de plus.

(1) Brit. Mus., Harley, 6035, f. 12.

(2) Whether by letter or by word of mouth. Interrog. de Savage. Dom. pap., vol. 192, n° 66.

C'est à Rouen, où réside Hugh Offley, l'oncle de Gilbert Gifford, que s'embarque le capitaine Savage pour se rendre en Angleterre (1).

Sur ces entrefaites, le docteur Gifford poursuit sa correspondance avec Walsingham, sous le nom de William Huntley. Il se figure qu'il remplira, dans une œuvre de réconciliation, la tâche qu'à une autre époque avait acceptée Thomas Morus.

Quant à son neveu, il continue à tromper les catholiques; il a été ordonné diacre à Reims, le 6 avril 1585, par le cardinal de Guise (2).

(1) Dom. pap., add., vol. 29, n 63 .
(2) Morris, p. 389.

CHAPITRE II.

GIFFORD A LONDRES.

Une carrière plus active ne tardera point à s'ouvrir pour Gilbert Gifford.

Le 23 septembre 1585, l'ordre avait été donné de conduire Marie Stuart au château de Chartley. Le 8 octobre, Gilbert Gifford quitte brusquement le collège de Reims pour se rendre à Paris. L'archevêque de Glasgow refuse de le recevoir (1); mais, grâce à la recommandation du docteur William Gifford, il trouve à la Bastille un affectueux accueil près de Morgan, qui lui remet une lettre pour la reine d'Écosse.

Cette lettre, à ce que nous apprend Morgan lui-même, ne contenait que quelques lignes (2).

Plusieurs catholiques ont ajouté foi aux chaleureuses protestations de Gilbert Gifford : « Il commence, écrit Fitz-Herbert, à se repentir de ses

(1) *Martyre de la reine d'Escosse*, 1587, p. 359.

(2) I recommended unto him a few lines to be delivered unto Your Majesty. Lettre de Morgan, du 25 janvier 1586. Murdin, p. 470.

torts. J'espère que désormais il se montrera un honnête homme : ce que nous souhaitons tous du fond du cœur (1). »

Le bruit s'est répandu que le Pape vient de fulminer une nouvelle excommunication contre la reine Élisabeth et que ce sera Gilbert Gifford qui ira, au péril de sa vie, l'afficher sur les portes de Saint-Paul (2).

On craint un instant que Gifford n'ait été arrêté en débarquant en Angleterre; mais il rassure ses amis en leur annonçant que déjà il a pu constater la terreur que répand dans tout le pays la rumeur d'une invasion étrangère. Que ses amis se réjouissent donc d'apprendre qu'il a heureusement échappé aux mains de Walsingham (3).

Le péril avait été moins grand qu'on ne le supposait en France; et, quelle que fût la surveillance exercée à cette époque dans tous les ports de l'Angleterre à l'égard des réfugiés, Gilbert Gifford, aussi bien que le capitaine Savage, était assuré d'avance de ne rencontrer aucun obstacle.

Gifford, arrivant à Londres, était descendu chez un de ses cousins nommé Thomas Barnes, soit qu'il jugeât commode de disposer de sa chambre, soit

(1) Gilbert Gifford beginneth to be repentant for hys bad course, and I hope will prove an honest man, which we all here most hartelye wyshe and praye for. Pap. of Mary, vol. 17, n° 22.

(2) Dom. pap., add., vol. 29, n° 62.

(3) Dom. pap., add., vol. 29, n° 85.

qu'il prît plaisir à se trouver avec lui (1). Il y avait entre eux un lien étroit de sympathies et de travaux. Barnes, qui appartenait à une honorable famille du Berkshire, avait récemment rempli, comme Gifford lui-même, le rôle d'espion parmi les catholiques (2).

Cependant Gifford se présenta à l'ambassade de France ; il insistait pour être reçu ; il avait à s'acquitter d'un important message ; et, dès qu'il se trouva en présence du nouvel envoyé de Henri III, Guillaume de l'Aubespine-Châteauneuf, il ne manqua point d'étaler le plus grand zèle pour les intérêts catholiques, affirmant « qu'il estoit envoyé par les serviteurs de la reine d'Es- « cosse pour trouver moyen de luy faire tenir des « lettres secrètes et qu'il avoit entrepris ce voyage par « le désir qu'il avoit de faire service à ladite reine à « cause de la religion (3). »

Châteauneuf, voyant, selon son expression, qu'autour de lui rien n'était ni franc ni ouvert (4), se méfiait des intrigues de la politique anglaise ; il répondit peu de chose à Gifford, « craignant que ce ne fust « un espion de ceulx du Conseil, comme jà ils en « avoient suscité maints autres (5) ».

(1) Confession de Barnes. Dom. pap., vol. 199, n° 86.
(2) Dom. pap., add., vol. 29, n° 52.
(3) Labanoff, t. VI, p. 281.
(4) Lettre de Châteauneuf, du 4 octobre 1585. Bibl. de l'Institut, Mss. Godefroy, n° 12, f. 34.
(5) *Mém. de Châteauneuf.* Labanoff, t. VI, p. 282.

Gifford a retrouvé à Londres le capitaine Savage; il a un chiffre spécial pour correspondre avec lui; et, même en présence de témoins, ils échangent d'étranges propos sur quelque grande entreprise qui doit s'exécuter (1).

Il y a dans les nombreuses occupations de Gifford une autre part que les catholiques doivent ignorer. Déjà il a conféré avec Walsingham, et il lui a fait connaître que Morgan lui avait confié des lettres destinées à Marie Stuart; il lui offre d'agir sous sa direction (2).

Walsingham a mis Gilbert Gifford en relation avec Philipps. C'est là que Gifford passe de longues heures, peut-être toutes ses nuits; c'est là que se prépare le drame qui se déroulera bientôt sous nos yeux. « Il avoit (pour parler le langage de Château-« neuf), à ce qui a esté descouvert depuis, son adresse « chez Philipps, principal serviteur de Walsingham, « par le moyen duquel il conduisoit toute sa me-« née. »

Cependant Walsingham avait jugé que la lettre

(1) That ther was some extraordinarie matter to be putte in execution. Conf. de Barnes. Cf. Camden.

(2) C'est à Philipps que nous devons ces détails : « He did adress himself with his first packet to Secretary Walsingham, acquainting him with his employment and making offer to dispose thereof by his direction. » Mém. de Philipps. Pap. of King James, t. I, f. 119. Camden s'exprime en ces termes : « Verum Giffardus, sive conscientia discruciatus, sive pretio prius corruptus, jam antea Walsinghamum clam accesserat, et omnes vel a profugis vel a regina Scotorum litteras acceptas communicare promiserat. »

remise par Morgan à Gifford n'était pas suffisante pour lui assurer de la part de la reine d'Écosse une confiance aussi étendue qu'il y avait lieu de le désirer. Peut-être d'autres lettres confiées par Morgan à Gifford ne paraissaient-elles aussi ni assez claires ni assez explicites.

Une longue lettre, dont la minute, écrite de la main de Philipps et accompagnée d'une date en style anglais, révèle l'origine, prendra la place du billet de Morgan, sauf à rétablir plus tard dans le texte la date en style romain (1). Mais, au moment de la transcrire, on put s'apercevoir que l'on ne possédait pas le chiffre de Marie Stuart : on ne l'avait point trouvé parmi les papiers saisis chez Morgan.

Pendant longtemps, toute la correspondance de Marie Stuart avait passé par l'ambassade de France; et c'était là que Walsingham avait gagné l'un des secrétaires, Nicolas de Chérelles, qui était spécialement chargé de ce soin (2).

Chérelles rougissait lui-même d'un marché si odieux : « Je vous supplie bien humblement, écrivait-il « à Walsingham, de tenir tout ceci le plus secret possi- « ble; car je ne voudrois, pour tout l'or du monde, « estre descouvert pour la honte que je sçay que je re- « cevroys, non-seulement la honte, mais aussy la vie y

(1) Cette minute est au Record Office, Pap. of Mary, vol. 16, n° 50.

(2) Sur la trahison de Chérelles, voyez Labanoff, t. VI, pp. 26, 150; sur sa correspondance avec Marie Stuart, voyez Pap. of Mary., vol. 17, n° 35.

« perdrois, de laquelle je ne me soucie point tant que « de la honte (1). »

Cette fois, Chérelles se rend lui-même à Chartley (2); il porte à Marie Stuart des chapelets, des images pieuses, des *Agnus Dei* (3).

Quand Chérelles s'éloigne de Chartley, la reine d'Écosse lui offre ce qu'elle appelle un *token*, c'est-à-dire un présent qui doit rappeler son souvenir et sa gratitude (4). C'est un livre couvert d'une reliure en velours violet, sur laquelle elle a tracé elle-même d'élégantes broderies; mais Chérelles eût préféré quelque somme d'argent (5).

Marie Stuart écrit à l'archevêque de Glasgow pour qu'il remercie le roi de France de la mission qu'il a confiée à Chérelles (6); elle adresse en même temps d'autres remerciements à Châteauneuf; et elle ajoute (sans se douter que Chérelles est aux gages de ses plus perfides ennemis) : « Permettez que je vous advise de « prendre ordre pour les espions qui peuvent estre

(1) Morris, p. 86.

(2) Le voyage de Chérelles à Chartley est mentionné dans une lettre de Walsingham, du 4-14 février 1586, Pap. of Mary, vol. 17, n° 18.

(3) « Que ne les a-t-on plutôt brûlés! » s'écrie Powlet. Pap. of Mary, vol. 17, n° 46.

(4) Pap. of Mary, vol. 17, n° 35. Sur la confiance que Marie Stuart accordait à Chérelles, voyez une lettre de Nau, du 15 mars 1586. Pap. of Mary, vol. 17, n° 39. Voyez aussi Brit. Mus., Cal., C. IX, n° 261. Au mois de juillet 1586, Marie Stuart écrivait : « Je n'ay peu rien des- « couvrir de Chérelles. Toutesfoys je ne trouve que bien à propos d'éviter « son danger. » Labanoff, t. VI, p. 367.

(5) Pap. of Mary, vol. 17, n° 27.

(6) Lettre de Henri III, du 3 juillet 1586. Egerton, p. 67.

« envoyés, mesmement soubs couleur de la religion « catholique. Veillez que quelques-uns de vos gens « ne puissent estre corrompus. Je vous prie de ne « vous fier en qui que ce soit, hormis Chérelles (1). »

Résultat plus important que le *token* d'une prisonnière : Chérelles rapporte de Chartley le chiffre de Marie Stuart; c'est Barnes qui est chargé de le copier, et Philipps, à qui il est remis, saura en faire usage (2).

Désormais tous les secrets de la correspondance de Marie Stuart seront livrés à ses ennemis (3).

Philipps s'est rendu à Chartley. Il nous apprend lui-même qu'il y a été envoyé par Walsingham pour prévenir Powlet que la volonté de la reine était qu'il recherchât quelque moyen de faciliter la pratique de Gifford (4). Powlet se réjouit de sa visite : « A raison de nos anciennes relations, écrit-il, il a été pour moi le bienvenu... Je connais tout son mérite (5). »

Cependant Philipps ne prolonge pas son séjour à Chartley; il se hâte de retourner à Londres.

(1) Labanoff, t. VI, p. 258.

(2) Pap. of Mary, vol. 17, n° 15. Labanoff, t. VI, p. 258. En même temps Chérelles se vantait d'avoir fourni à Châteauneuf le moyen d'écrire secrètement à Marie Stuart. Pap. of Mary, vol. 17, n° 35.

(3) Labanoff, t. VI, pp. 150 et 260. Gauthier, *Hist. de Marie Stuart*, t. III, p. 210.

(4) To give way to Gifford's practise. (*Mém. de Philipps*, Pap. of King James, vol. I, f. 119.

(5) Lettre de Powlet, du 10-20 janvier 1586. Morris, p. 126.

Tout est préparé pour que Gilbert Gifford paraisse à Chartley et y remplisse avec succès la mission qu'il tient de Walsingham.

Tels étaient, racontera plus tard Châteauneuf, « les « desseins dudit Gifford, suscité par le Conseil d'An- « gleterre, lequel ne demandoit autre chose que de « faire tomber la royne d'Escosse en une conjuration « contre la vie de la royne d'Angleterre, laquelle es- « tant descouverte, ils pussent inciter ladicte royne « à la faire mourir, chose qu'ils n'avoient su obtenir « encore (1) ».

(1) Labanoff, t. VI, p. 287.

CHAPITRE III.

GIFFORD A CHARTLEY.

Amyas Powlet attendait impatiemment l'arrivée de Gilbert Gifford; et il se réjouissait de tout ce que Philipps lui annonçait au sujet d'une trame si bien conçue. « Vos lettres, lui écrivait-il, ont été les bienvenues. J'y trouve un gage important de ce que nous verrons s'accomplir plus tard... J'attends tous les jours des nouvelles de votre ami (1). »

Gifford arrive à Chartley. Il s'abstient de toute communication avec Powlet et ses serviteurs, et, sans les voir, sans sembler les connaître, il s'installe dans une maison qui appartient au comte d'Essex. Son premier soin est de s'occuper des moyens d'établir ses relations avec la reine d'Écosse; mais Powlet, d'accord avec Philipps, les a déjà préparées.

Powlet avait, pendant le séjour de Marie Stuart à Tutbury, jeté les yeux sur un brasseur de Burton comme pouvant rendre d'utiles services, et, dès le mois de mai 1585, il lui avait permis de s'installer dans

(1) Morris, p. 151, 152.

une maison qui dépendait du domaine confisqué de lord Paget (1).

C'est ce brasseur qui fournit l'excellente bière de Burton à la maison de Marie Stuart. Il ne parle jamais d'elle qu'en la nommant : « la reine ma maîtresse (2), » ce qui ne l'empêche point de la trahir; mais il est si débonnaire et si complaisant dans sa duplicité qu'à défaut de son nom, qui n'est jamais cité, on ne l'appelle que *l'honnête homme*.

Gifford s'entend immédiatement avec le brasseur de Burton (3), et il est convenu que celui-ci glissera au fond des tonneaux, qu'on renouvelle chaque semaine, un petit étui de bois creux pour introduire les lettres. A l'intérieur du château, on l'en retirera avec soin. Puis le même moyen sera employé pour transmettre les réponses qui arriveront cachées dans le tonneau vide (4).

Quelle ne fut pas la joie de Marie Stuart quand, après une si longue interruption de toute relation avec ses partisans, elle apprit qu'ils restaient tous fidèles à sa cause! Avec quelle émotion ne lut-elle point non quelques lignes, mais une fort longue lettre

(1) Lettre de Powlet, du 28 mai 1585. Morris, p. 33. Cf. p. 72.

(2) Morris, p. 190.

(3) Having won one as sone as he moved him. *Mém. de Philipps.* Pap. of King James, t. I, p. 119. Ce brasseur est probablement l'honnête marchand de Burton (an honest merchant of Burton) chez qui Powlet fit loger Mrs Mowbray au mois de novembre 1585. Pap. of Mary, vol. 16, n° 63.

(4) *Mém. de Châteauneuf.* Labanoff, t. VI, p. 284.

où Morgan lui annonçait que parmi ses amis il s'était rencontré un cœur si généreux que tous les périls s'effaçaient devant l'ardent désir de lui être utile !

« Entre les hommes honorables (ainsi s'exprimait Morgan) qui ont trouvé les moyens de me visiter dans l'injuste captivité où l'on me retient, se trouve Gilbert Gifford, gentilhomme catholique, bien connu de moi parce que depuis plusieurs années il poursuit ses études de ce côté de la mer, auquel j'ai toujours témoigné, autant que je l'ai pu, mon amitié comme à tous ceux qui en sont dignes. Connaissant la foi et l'honnêteté de cette famille, j'ai engagé Gifford à s'employer près de ses parents et de ses amis pour votre service : ce qu'il m'a promis de faire, et j'espère qu'il montrera sa bonne volonté et son zèle. Il m'a demandé cette lettre pour Votre Majesté, afin de le recommander et de lui donner les moyens d'entrer en relations avec elle... Je connais sa foi et son honnêteté. Il m'a promis tout son zèle. »

A cette lettre il y a un post-scriptum. C'est Philipps, sans doute, qui l'a ajouté avec une perfide habileté, en prenant toutes les précautions pour que l'on ne devine point qu'il en est l'auteur.

« Il paraît qu'un certain Philipps a actuellement beaucoup de rapports avec votre gardien et qu'il aura même à remplir quelque emploi près de lui. Il se peut que vous puissiez le gagner à votre ser-

vice. C'est un austère huguenot, et néanmoins vaniteux et avide de gloire et de profit. Il m'a donné quelque espoir de servir Votre Majesté. Faites-lui savoir que vous connaissez ses bonnes dispositions et que vous en tiendrez compte. »

Et comme si ces longues pages en faveur de Gifford ne suffisaient point, au bas du post-scriptum se lisent ces deux lignes qui résument tout ce qui précède : « Gilbert Gifford sait comment il faudra me faire parvenir vos lettres (1). »

Que Marie Stuart ne s'étonne pas d'ailleurs de recevoir cet avis par le brasseur de Burton. Dans la lettre attribuée à Morgan, où Philipps a prévu tout ce qu'ignorait Morgan, il y a un passage où l'on recommande à Gifford de rechercher dans quelque ville à marché voisine de Chartley s'il s'y trouve quelque serviteur de Marie Stuart qui puisse lui venir en aide (2).

D'autres témoignages de fidélité et de dévouement arrivent en grand nombre à Marie Stuart de la part de ceux qui souffrent pour elle dans l'exil. « Les lettres, écrit Powlet à Philipps, sont arrivées exactement à l'époque fixée entre votre ami et moi. Je m'en réjouis, car cela fortifiera son crédit parmi ses amis de ce pays-ci (3). »

Marie Stuart éprouvait un vif sentiment de mé-

(1) Murdin, p. 454.

(2) To haunt the market-towns adjoining the place of your continuance to see whether he may thereby find any of Your Majesty's people.

(3) Lettre de Powlet, du 1-11 avril 1586. Morris, p. 169.

fiance vis-à-vis de tous ceux qui l'approchaient. *I knowe not in whome to trust*, écrivait-elle à Charles Paget (1). Mais quand Gilbert Gifford, dont le nom lui était bien connu, se présenta au pied du château de Chartley avec le message de Morgan, toute inquiétude s'effaça de son esprit.

Le cœur si tendre, si porté à la reconnaissance, de la malheureuse reine d'Écosse, est profondément touché de tant de dévouement. Toutes ses lettres reproduisent le même sentiment : « Lors même que je le voudrais, mon cher Morgan, je ne pourrais pas m'empêcher de vous exprimer mes remerciements, et je voudrais que Dieu me permît de vous faire sentir tout ce que mon cœur renferme de reconnaissance à votre égard... Je suivrai vos avis en ce qui touche les relations à établir, selon les occasions qui pourront s'offrir (2). » Et ailleurs : « Je vous remercie cordialement au sujet du messager, qui paraît très disposé à s'acquitter loyalement de la promesse qu'il vous a faite. Je crains seulement qu'il ne soit découvert, car la surveillance de mon gardien est si rigoureuse que rien ne peut lui échapper (3). » Elle écrit aussi à Mendoça : « Toute intelligence secrète « m'estoit faillie jusques à ce caresme dernier que « Morgan m'a recouvert ceste, la seule que j'ay en-

(1) Labanoff, t. VI, p. 360.
(2) Labanoff, t. VI, p. 354.
(3) Labanoff, t. VI, p. 254.

« cores aujourd'huy (1). » Enfin elle s'adresse à Châteauneuf pour lui recommander une grande prudence. Ce qui la préoccupe, c'est le péril auquel Gifford est exposé : « Il y va de la vie des Anglois qui s'y em- « ploient (2). »

Marie Stuart, au moment même où la prudence lui semblait si nécessaire, adressa-t-elle au père de Gifford une longue lettre où elle faisait espérer aux catholiques la fin de leurs souffrances? La lettre existe; mais Philipps en a indiqué lui-même l'origine, en traçant ces mots au bas de la minute chiffrée : Lettre à écrire, *letter to be written* (3).

Il n'est dans la lettre de Morgan qu'un seul point qui inspire à la prisonnière une répulsion profonde et, hélas! trop justifiée. En vain lui a-t-on dépeint Philipps comme favorable à ses intérêts, en vain a-t-elle saisi elle-même toutes les occasions de s'assurer si elle doit compter sur lui. Elle ne peut croire à sa loyauté, et, bien qu'il lui ait promis « de lui faire ser- « vice », elle engage Châteauneuf à se méfier de lui; car elle sait « qu'il joue double jeu (4) ».

Cependant la ruse de Gifford a réussi. Marie Stuart croit à la sincérité de ses protestations : il en trouve la

(1) Labanoff, t. VI, p. 309.

(2) Labanoff, t. VI, p. 258.

(3) Pap. of Mary, vol. 16, n° 77. Cette lettre avait son but : on destinait au père de Gifford (sans qu'il s'en doutât) un rôle dans cette intrigue. Voyez Morris, p. 153.

(4) Labanoff, t. VI, p. 263.

preuve dans toutes les lettres que le brasseur de Burton place sous ses yeux. Aussitôt il écrit à Powlet pour l'inviter à envoyer à un endroit déterminé un homme investi de sa confiance, avec lequel il puisse s'aboucher; mais deux jours après, ne voulant se dessaisir qu'en mains sûres des lettres qu'il a reçues, il se décide à aller lui-même trouver Powlet au milieu de la nuit.

Ainsi se cimente entre Gifford et Philipps, qu'unissent étroitement la fourberie et l'astuce, une amitié que le malheur même ne pourra rompre plus tard.

Désormais, dans la correspondance de Walsingham et de Powlet, on appellera Gifford : *l'ami* ou *notre ami*.

« *L'ami*, écrit Powlet à Walsingham, m'a promis de vous rendre de grands services. Il affirme qu'il en a les moyens... J'espère les meilleurs services de *l'ami*. » — « C'est ainsi, ajoute-t-il dans une autre lettre, que *votre ami* pourra agir plus efficacement et que vous aurez le meilleur moyen d'entretenir les intelligences (1). »

C'est l'heure où Gilbert Gifford réclamera le salaire qui lui a été promis. Il a chargé Powlet de faire connaître à Walsingham qu'il s'en remet *du tout* à sa faveur, *pretendeth to depend wholly of your fa-*

(1) Lettre de Powlet, du 10-20 mars 1586. Morris, p. 154.

vour (1) : forme de langage habituelle chez ceux qui se laissaient corrompre; mais en même temps, pour mieux cacher sa duplicité, il s'adresse aussi à Marie Stuart pour obtenir quelque récompense de son zèle. « C'est un joli tour joué à la reine d'Écosse! » s'écrie Powlet (2). Mais n'est-ce point trop d'audace, et la jeunesse n'est-elle pas disposée à se laisser aller à trop de présomption? — Certes, écrit Powlet, on ne peut pas soupçonner sa fidélité; mais il est jeune et sans expérience. N'a-t-il pas été imprudent en écrivant à la reine d'Écosse pour lui demander une pension? Peut-être, en voulant lui montrer tout son zèle, lui a-t-il laissé voir sa ruse (3). Il a pu manquer de prudence. Que serait-ce s'il avait éveillé les soupçons de la reine d'Écosse (4)?

Toutes les lettres de Marie Stuart sont communiquées à Philipps qui, avant la fin de février 1586, en a reçu vingt et un paquets (5); mais il y a quelque difficulté, lorsqu'elles sortent des mains de Philipps, à les remettre à Châteauneuf sans exciter sa méfiance (6). C'est Gifford qui veut se charger de ce soin, mais il ne manquera point, en s'éloignant,

(1) Morris, p. 153 (6-16 février 1586).

(2) He hath played the wanton to the Queen.

(3) And perchance to show his forwardness hath bewrayed his indiscretion.

(4) Morris, p. 193 et 198.

(5) Dom. pap., vol. 186, n° 78.

(6) In convenient time for the better conservation of his credit that way. Morris, p. 153.

d'assurer la reine d'Écosse qu'elle peut toujours compter sur sa fidélité et son dévouement. « Je veux, lui écrit-il, employer tout mon temps et toute ma peine au service de Votre Majesté. En quelque pays que je me trouve, je me croirai trois fois heureux (1) si je puis y contribuer, et j'espère qu'elle ne m'épargnera en aucune manière (2), s'il s'en présente quelque occasion (3). »

Gifford s'est fait remplacer à Chartley par son cousin Thomas Barnes, que, dans les documents du temps, on appelle *le substitut*. Il a l'appui de Leicester, puisqu'il est le cousin d'Aston et de Bagot, ses amis les plus dévoués. Powlet a agréé volontiers ses services, car il a trouvé chez lui un honnête crédit, une bonne santé et une bonne intelligence (4).

Le substitut a été mis en rapport avec *l'honnête homme :* ils s'entendront ensemble (5).

Marie Stuart s'afflige d'abord du départ de Gifford. A son avis, on ne saurait trop veiller sur la sûreté des communications. Puisque Gifford est absent, qu'on choisisse des hommes dignes de confiance : peu importe la dépense (6). Mais Gilbert Gifford parvient

(1) I shall think me fortunate and thrice happy.
(2) Not to spare me if you have occasion in any sorte.
(3) Pap. of Mary, vol. 17, n° 55 (24 avril 1586).
(4) Morris, p. 154.
(5) Morris, p. 214.
(6) Lettre de Marie Stuart, du 24 mars 1586. Labanoff, t. VI, p. 263. Dès le 28 mars, cette lettre était envoyée par Powlet à Walsingham.

aisément à rassurer la prisonnière sur le dévouement et la fidélité d'un agent qu'il a choisi lui-même.

« Votre ami, écrit Marie Stuart à Morgan, m'a promis que ces communications se continueront ; j'aurai soin de les entretenir le mieux que je le pourrai (1). »

Jusqu'à ce moment les lettres de Marie Stuart n'avaient rien offert que l'on pût invoquer contre elle : « Il ne s'y trouve rien qui soit digne d'attention (2), » écrivait Powlet à Walsingham. Mais ceci ne répondait point aux vues de Walsingham ; et cette lettre de Powlet nous indiquera à quelle date commencera le travail de Philipps. A partir de ce jour, nous ne trouverons plus au *Record Office* que des textes écrits de la main de Philipps, se succédant à peu près sans interruption et tous de nature à l'accuser.

Telles sont les lettres adressées à l'archevêque de Glasgow : « Travaillez par tous moyens de descouvrir « le fonds du dessein du roy d'Espagne pour se re- « vanger contre ceste royne (3). » A Charles Paget : « Puisque la France troublée ne peut aider la reine d'Angleterre, le moment ne serait-il pas opportun pour

(1) Lettre de Marie Stuart à Morgan, du 20 mai 1586. Murdin, p. 515; Labanoff, t. VI, p. 325. « La reine d'Ecosse, mande Curle à Barnes, approuve tout ce que vous avez réglé pour la transmission des lettres et veillera avec soin à ce que vous n'ayez rien à craindre. » Pap. of Mary, vol. 17, n° 73 (20 mai 1586). Et Barnes répond qu'il s'efforcera de marcher toujours d'accord avec Curle. Pap. of Mary, vol. 18, n°7 (16 juin 1586).

(2) Lettre de Powlet, du 6-16 février 1586. Morris, p. 153.

(3) Labanoff, t. VI, p. 295.

le roi d'Espagne de se venger de toutes les injures qui lui ont été faites? N'est-ce pas pour lui le moyen le plus sûr et le plus prompt de châtier la malice de cette princesse, au lieu de flatter ses mauvaises passions (1)? » A Francis Englefield : « Je vous prie de demander instamment en mon nom au roi d'Espagne de me faire connaître s'il interviendra dans cette entreprise, quand et comment il fera marcher ses forces (2). »

Ne nous étonnons point de voir la pension de Philipps portée à cent marcs. La reine fait connaître qu'elle a pris en bonne part ses services (3) : c'est en ce moment qu'elle déclare à Châteauneuf qu'elle sait tout ce qui se fait en son royaume (4).

Cependant Gifford était arrivé à Londres; et il avait remis à Châteauneuf une lettre de Marie Stuart où elle se félicitait « de ceste voie qui lui estoit ouverte pour « correspondre secrètement avec lui » : c'était cette voie qu'elle comptait désormais employer pour écrire en France. Châteauneuf pouvait se fier en Gifford, et elle désirait que l'ambassadeur « prist ordre avec luy « pour la distribution des lettres à l'avenir ». — Quant aux lettres qui étaient déjà parvenues soit à Châteauneuf, soit à Chérelles, elle demandait qu'elles fussent confiées à Gifford (5).

(1) Labanoff, t. VI, p. 313.
(2) Labanoff, t. VI, p. 408.
(3) Morris, p. 189.
(4) Labanoff, t. VI, p. 291.
(5) Labanoff, t. VI, p. 283.

Le premier soin de Châteauneuf est d'interroger Gifford sur les moyens dont il dispose pour transmettre toutes les lettres destinées à Marie Stuart, sans que les agents de Walsingham en aient connaissance. Gifford, qui ne peut avouer qu'il emprunte les services des agents mêmes de Walsingham, répond sans hésiter en développant une fable inventée à plaisir où deux gentilshommes catholiques, déguisés en ouvriers ou en charretiers, remplissent mystérieusement l'office de courriers entre Londres et Chartley (1).

Châteauneuf, se conformant aux instructions de Marie Stuart, remet à Gifford toutes les lettres qu'il a reçues ; celles-ci, comme toutes les autres, n'arriveront à Chartley qu'après avoir été communiquées à Philipps (2).

Gifford revoit aussi Savage.

Une réunion a lieu hors des portes de Londres (3). Savage répète le serment de frapper Élisabeth; et trois catholiques, raconte-t-on, se sont liés avec lui (4). Il sera aisé de tuer la reine d'un coup de pistolet dans sa galerie ou d'un coup d'épée dans son parc,

(1) Labanoff, t. VI, p. 285.

(2) Labanoff, t. VI, p. 261. Châteauneuf écrivait à son beau-frère, M. de la Châtre, qu'il avait trouvé quelqu'un pour remettre ses lettres à Marie Stuart. Lettre de l'archevêque de Glasgow, du 31 mars 1586. Pap. of Mary., vol. 17, n° 31.

(3) Cette réunion eut lieu le 1er avril 1586, à Saint-Gilles-in-the-fields. Interrog. de Savage, Harley, 290, f. 151.

(4) Il semble qu'on ait voulu désigner Tichbourne, Tilney et Charnok. Cf. Hosack, t. II, p. 342.

quand elle se promène avec ses femmes. Quelques rumeurs se répandent à ce sujet. Deux gentilshommes sont arrêtés; mais ce ne sont point Savage et ses amis (1).

Cependant *l'honnête homme* paraît s'entendre moins bien avec Barnes qu'avec Gifford. Les relations s'interrompent.

« *Le substitut*, écrit Powlet, n'a plus rien reçu depuis trois semaines, et *l'honnête homme* fait connaître qu'il attend vainement les bonnes nouvelles que la reine d'Écosse se proposait de faire passer par ses mains (2). » Que signifie ce langage mystérieux (3)? *L'honnête homme* éprouve-t-il quelque remords des services qu'il rend ou trouve-t-il qu'ils ne lui sont pas suffisamment payés (4)?

« En vérité, ajoute Powlet dans une autre lettre à Walsingham, cet *honnête homme* joue un rôle infâme. Il préfère à tout son profit particulier; nous sommes obligés de croire tout ce qu'il nous dit, et parfois il garde les lettres de la reine d'Écosse six ou sept jours. Il fixe à son gré les heures où l'on peut le rencontrer, ne s'occupant que de ce qui peut le moins le déranger dans ses affaires ; il semble que cet *honnête homme* est persuadé que je ne puis me passer de ses services, car

(1) Lettre de Henri III à Châteauneuf, du 8 mai 1586. Egerton, p. 66.
(2) Lettre de Powlet. Morris, p. 193.
(3) This clause seameth to carry some other meaning.
(4) This queen had sent him word that she could not send him so good news now as she hoped to do within these three weeks.

tout récemment il a exigé une augmentation déraisonnable du prix de sa bière, et j'ai dû m'incliner devant ses exigences, de peur d'être privé de ses services (1). »

Il appartient à Gifford de consolider par sa présence ce que son absence a peut-être ébranlé; c'est, à l'avis de Powlet, le seul moyen de poursuivre en toute sûreté le dessein qui a été conçu par Walsingham (2).

En effet, Gifford reparaît à Chartley et s'abouche avec le brasseur de Burton. « Nous avons si bien négocié, écrit-il à Philipps, que *l'honnête homme* est entièrement à nous; il gardera les bons angelots qu'il a reçus et ne désire rien plus que de se rendre, dans son service, agréable au gouverneur Powlet. Il n'y eut jamais un fripon si heureux (3). »

Gilbert Gifford a donné ainsi une nouvelle preuve de son zèle : « Je compte sur sa fidélité, déclare Powlet; au fruit on connaît la bonté de l'arbre (4). »

Hélas! Marie Stuart comptait aussi sur la fidélité de Gilbert Gifford : « Ceste voye, écrivait-elle à Mendoça, « commence à estre si bien et seurement establie « que dores en avant vous me pourrez escrire à toutes « occasions (5). »

(1) Morris, p. 192.
(2) Lettre de Powlet, du 10-20 mars 1586. Morris, p. 154.
(3) Morris, p. 216.
(4) Lettre de Powlet, du 1-11 avril 1586. Morris, p. 169.
(5) Labanoff, t. VI, p. 435.

Il ne nous reste qu'à résumer ce chapitre par ces deux lignes d'un mémoire de Châteauneuf : « Bref, « ladite dame prit grande confiance dudit Gifford : de « là vint sa ruine (1). »

(1) Labanoff, t. VI, p. 283.

CHAPITRE IV.

GIFFORD EN FRANCE.

Les correspondances qui se succèdent entre Chartley et Paris, telles qu'elles sortent des mains de Philipps, permettront de faire retomber sur la reine d'Écosse les plus odieuses et les plus graves accusations; mais, aux yeux de Walsingham, il importe d'y impliquer l'ambassadeur espagnol Mendoça et de le convaincre de complicité non seulement dans l'invasion de l'Angleterre, mais aussi dans l'assassinat de la reine.

Pour mieux déjouer les desseins des Espagnols, il faut également raviver les dissensions qui existent parmi les réfugiés anglais. Il ne suffit pas de combattre l'ambassadeur de Philippe II; il y a lieu d'agir contre tous ceux qui soutiennent la politique espagnole, tels que le docteur Allen et les Jésuites, sans oublier le duc de Guise.

A Gilbert Gifford, déjà si fier de ses succès en Angleterre, sera confié le soin d'organiser cette intrigue en France. En vain Châteauneuf, rassuré sur sa fidélité, veut-il lui confier un message important en

Écosse (1) ; Gifford ne manquera point de prétextes pour justifier le voyage qu'il veut entreprendre en France.

Vis-à-vis des catholiques anglais, il s'agit de porter à Morgan les communications secrètes de la reine d'Écosse et de recevoir de ses mains les longues réponses qu'il trace pendant les tristes loisirs de la Bastille.

A l'ambassade de France, Gifford déclare qu'il se rend à Paris afin d'obtenir de la famille de Nau des promesses ou des garanties qui lui permettent d'épouser Élisabeth Pierpont (2).

Dans les lettres à Morgan, un mobile tout différent est assigné, car Gifford ne l'entretient que de son zèle pour l'étude et de son vif désir de fuir la scène des agitations politiques. Combien ne s'estimerait-il pas heureux de rentrer, pour ne plus le quitter, dans le pieux et paisible asile du collège de Reims !

Sur ces entrefaites, Gilbert Gifford recevait des mains de Walsingham l'argent qui, à Paris et ailleurs, devait encourager d'odieuses défections.

Au mois d'avril 1586, les paiements pour des services secrets se multiplient. A Walsingham seul, le soin de les signaler et de les récompenser (3). C'est en

(1) Morris, p. 156.

(2) Cette part de la mission de Gifford est établie par une lettre de Philipps, du 19-29 mars 1585 (v. st.). Morris, p. 155. — Élisabeth Pierpont ne quitta Marie Stuart que le jour où elle fut transférée à Tixall.

(3) A warrant to pay to suche persons, according to suche Her Majesty's declaration as S^r^ Francis Walsingham, principal secre-

France que ces fonds secrets seront dépensés. « Stafford, écrit Walsingham à Burleigh, a déjà fait quelques paiements ; j'en ai instruit la reine, qui ne m'en a point paru mécontente ; mais elle veut que j'avertisse Stafford de ne plus rien payer, tant que les parties ne seront pas entrées en action, *until the partyes be entred into actyon* (1). »

Cependant Morgan a reçu les lettres de Gifford : il est vivement touché de tant de piété et de tant de vertu : « Le gentilhomme qui porte vos lettres, écrit-il à Marie Stuart, m'annonce que ses amis désirent, puisqu'il n'est qu'un cadet de famille, le voir poursuivre ses études, mais je l'en ai dissuadé ; car si Votre Majesté est satisfaite de ses services, il n'est point d'études qui puissent être plus utiles... J'ai reçu de Votre Majesté deux cents couronnes ; une partie servira aux frais de son voyage. » Tant que Morgan posséderait quelques ressources, il était bien résolu à les partager avec ceux qui servaient la même cause. Mais Gifford ne méritait-il rien de plus ? Et ne convenait-il pas de lui donner une prébende à Saint-Quentin, dont dispose

tarie, shall by his letters signifie and declare... to be employed in Her Majesty's special service... without that anie accompt be yealded therefore. *Signet Office register* (Record Office).

(1) Dom. pap., vol. 188, n° 41 (27 avril 1586). — On a conservé une note écrite par Walsingham, où il avise l'ambassadeur (Stafford) d'une affaire secrète qui sera confiée à A. Une somme de deux cents livres sera mise à sa disposition, et il pourra en disposer en faveur de B., qui a exprimé un grand désir de lui rendre service. Nous ne savons quels noms se cachaient sous ces initiales. A. était peut-être Aldred ; B., Berden. Dom. pap., vol. 195, n° 130.

Marie Stuart? A qui la reine d'Écosse pourrait-elle mieux l'offrir qu'à un serviteur si dévoué? Ne serait-ce pas enchaîner à jamais sa reconnaissance (1)?

Quelques jours après, Morgan et Charles Paget écrivirent tous les deux à la reine d'Écosse. Morgan l'engageait à ne rien négliger pour retenir Gilbert Gifford à son service : il était bon qu'elle lui promît quelque récompense dont il ne tarderait pas à se rendre digne (2). Et Charles Paget ajoutait : « Je supplie Votre Majesté de se montrer bonne pour l'homme de Morgan, qui l'a si bien mérité (3). »

Cependant Gifford, sous le nom de Walter Luson, arrive à Paris et descend à l'hôtel de l'Éléphant, rue Saint-Jacques (4). Morgan le reçoit avec de grands témoignages d'affection et ne néglige rien pour le dissuader de se retirer à Reims. Peut-il y avoir pour lui un devoir plus impérieux que de continuer à servir avec un zèle si touchant la cause de la reine d'Écosse?

Morgan placera même sous les yeux de Gifford une lettre où Marie Stuart consent volontiers à lui donner une prébende à Saint-Quentin et où elle le remercie de la bonne volonté qu'il lui a montrée, ainsi que de

(1) Lettre de Morgan à Marie Stuart, du 31 mars 1586. Murdin, p. 498. Cf. p. 521. Dès le mois de janvier, Morgan priait Marie Stuart de réserver les prébendes de Saint-Quentin : « To reverend personages, devout beademen to Your Majesty and honest friends of myne. « Murdin, p. 474.

(2) Murdin, p. 506.

(3) Murdin, p. 510.

(4) Dom. pap., add. vol. 29, n° 119.

toutes les peines qu'il a prises pour le bien de son service (1).

Gilbert Gifford méritait bien peu la gratitude de la reine d'Écosse et les éloges de Morgan. De même qu'à Londres il partageait ses journées entre Châteauneuf et Philipps, à Paris il se rend de la Bastille où il a consolé Morgan, à quelque logis secret où il confère avec Salomon Aldred et Edward Gratley.

A Morgan les vaines protestations de fidélité et de dévouement ; à Aldred et à Gratley les confidences les plus importantes sur la réalisation des complots communs.

Aldred, en ce moment même, assurait Walsingham qu'on pouvait compter sur tout le zèle de Gratley : « Je le trouve, écrivait-il, si bien disposé qu'il est prêt à rendre telle nature de services dont la reine et vous-même vous serez complètement satisfaits (2). »

Gratley s'empresse d'annoncer à Walsingham qu'il a connu par Gifford ce qu'il a à faire et qu'il agira avec prudence en continuant à mériter sa bienveillance (3).

Gifford passait-il trop d'heures à la Bastille? Les longs discours de Morgan lui faisaient-ils parfois oublier ses conférences avec Gratley? Peut-être ; car Al-

(1) For ye good will she saw longe borne her and for which labours lately taken for the good of her service. Pap. of Mary, vol. 18, n° 31.

(2) To do such a peece of services that shall satisfy Her Majesty and Your Honnour thorowly. Dom. pap., add. vol. 29, n° 95.

(3) Dom. pap., add., vol. 29, n° 110.

dred se plaint à Walsingham : « Gratley désire voir Gilbert Gifford afin de ne pas perdre de temps (1). » — « Il y a un avertissement à donner à Gifford, observe quelques jours plus tard Walsingham ; Gratley attend une réponse (2). »

Gilbert Gifford et Edward Gratley rédigent ensemble un violent pamphlet qui n'est point parvenu jusqu'à nous, *a mad book*, comme l'appelle Philipps (3), où ils accumulent les mensonges et les calomnies (4) et qu'ils ont soin d'offrir à Walsingham (5). Gratley veut aller lui-même (profitant de ce que rien n'a été révélé) le porter à Reims, afin de raviver les controverses contre le docteur Allen et les Jésuites ; mais, de grâce, que Walsingham veille à ce que les lettres que Gratley lui adresse ne soient vues de personne (6).

Le docteur Gifford a son rôle à remplir dans les intrigues que l'on poursuit à Reims. Il est en relation avec Aldred et Gratley et est reçu secrètement par l'ambassadeur anglais Stafford. Au moment où, au pied de la chaire, il prépare une homélie sur le texte :

(1) Dom. pap., add., vol. 29. n 102.

(2) Morris, *Lettres de Powlet*, p. 189.

(3) Morris, p. 219.

(4) Llenos de mil mentiras y calumnias contra la nation española y contra las intentiones de Su Magestad. Lettre du P. Persons, du 30 juin 1597. *Mém. du card. Allen*, p. 389.

(5) Dom. pap., add., vol. 30. n° 120.

(6) Lettre d'Aldred, du 27 mars-6 avril 1586. Dom. pap., add., vol. 29, n° 95.

Par vobis, on le mêle à une affaire dont l'épigraphe eût été plutôt, remarque Aldred, *Guerra vobis*. Il est si pauvre qu'il va à pied à Paris : mais il en revient à cheval avec une bourse remplie de trente couronnes et une paire de bottes à éperons, qu'Aldred lui a donnée.

D'étroites relations se poursuivent entre Gilbert Gifford, le docteur Gifford et Gratley : « Il est nécessaire, écrit Gilbert Gifford à Walsingham, d'entretenir *to entertain* le docteur Gifford et Gratley, afin qu'ils se persuadent que je ne m'occupe que d'une seule affaire. Dans le cas où il en serait autrement, il me serait impossible d'échapper aux soupçons. Si le docteur Gifford venait en Angleterre, ma conduite paraîtrait expliquée *it would colour me much*, et cela serait fort utile, car j'apprendrais ainsi tout ce qui se passe là-bas : il ne me peut rien cacher (1). »

Il y a donc deux affaires : d'abord l'intrigue à Reims, et puis une autre affaire bien plus importante qu'il importe de cacher au docteur Gifford et même à Gratley.

Quel sera dans cette seconde intrigue, dont nous avons déjà indiqué le but, le complice de Gilbert Gifford?

(1) Lettre de Gilbert Gifford, du 11-21 juillet 1586. Morris, p. 223.

CHAPITRE V.

GIFFORD ET BALLARD.

Gilbert Gifford, au moment où il se préoccupe de la part la plus importante de la mission qui lui est confiée, s'adresse à un prêtre sorti comme lui du collège de Reims, à ce même Jean Ballard qui, huit ans auparavant, remplissait, au profit de Stafford, le rôle d'espion chez Morgan.

Jean Ballard (le moment est venu de nous occuper de lui) était issu, semble-t-il, d'une famille de bourgeois de Londres, qui s'était établie dans le quartier de la Vieille-Juiverie (*Old-Jewry*), mais qui possédait des propriétés dans le Staffordshire : de là peut-être ses relations avec les Gifford. Dans cette famille, les opinions variaient aussi. Jean Ballard était entré dans le clergé catholique, tandis que Grégoire Ballard figurait parmi les chapelains d'Élisabeth ; mais il n'avait, à défaut de tout sentiment d'abnégation, porté dans le sacerdoce, comme Gifford et Gratley, que l'esprit d'ambition et d'intrigue (1).

(1) Jean Ballard, cité tantôt comme du diocèse de Canterbury, tantôt comme du diocèse d'Ely, fut ordonné prêtre à Soissons au mois de dé-

Ballard s'était repenti de ses anciennes erreurs, et l'on ne songeait point à les lui reprocher. « Ledict « Ballard, rapporte Châteauneuf, estoit pour sa doc- « trine fort estimé des catholiques, la plupart des- « quels ignoroient ce dont il s'estoit autrefois « meslé. » On assurait d'ailleurs que, « reconnoissant « sa faute, il s'estoit du tout départy de l'accointance « de Walsingham, ainsi que l'on disoit (1) ».

En effet, on raconte que Ballard s'est rendu à Rome et qu'il s'y est jeté aux pieds du pape Grégoire XIII. La bénédiction pontificale n'a-t-elle point effacé toutes les souillures?

En 1581, Ballard fait un voyage en Angleterre; mais il est arrêté et enfermé à la prison de la Conciergerie à Westminster. L'année suivante, on le découvre portant la pique sur ses épaules; on reconnaît qu'il est un *seminary priest*, et il n'échappe que grâce au déguisement que lui procure un catholique nommé Thomas Watterton (2).

Nous voyons Ballard accueilli dans le Staffordshire chez les Draycot, à Greenwich chez les Roper, dont l'aïeule était une fille de Thomas Morus, même chez lord Windsor et chez John d'Arundel. Sous le nom de Turner, il voyage avec le train d'un riche gentilhomme, parcourt les comtés du nord, s'arrête à York

cembre 1580. « Un cierto clerigo desviado, » dit le P. Persons, *Mém. du card. Allen*, p. 388.

(1) Labanoff, t. VI, p. 288.

(2) Dom. pap., add., vol. 27, n° 107.

pour conférer avec les comtes de Cumberland et de Rutland, et poursuit son voyage jusqu'en Écosse. A son retour il se rend chez Thomas Fitz-Herbert et chez Nicolas Timperley à qui il amène deux chiens.

C'est Gratley qui a mis Ballard en relation avec la maison d'Arundel : il est reçu fréquemment chez lady Stourton. Et ici se représentent à l'esprit ces lignes que Stafford écrivait à Élisabeth à propos de Morgan : « Votre Majesté aura à considérer ce qui convient le mieux à son service ou de le saisir ou de le laisser poursuivre sa tâche (1). »

En effet, Walsingham laisse agir Ballard, mais en le surveillant sans cesse.

Ballard s'est intimement lié avec Anthony Tyrrell : il ignore que c'est un espion de Walsingham.

C'est avec Tyrrell que Ballard s'est rendu à Rome ; c'est avec lui qu'il se loge à Smithfield ou aux Common-Inns.

Plus Tyrrell vivait avec Ballard, plus il constatait combien son esprit s'aventurait en des besognes fort au-dessus de sa portée : « C'était, dit-il, un homme d'un caractère orgueilleux ; son ambition l'engageait à rechercher la compagnie des grands : il ne souffrait pas la contradiction. Du reste, il était prodigue dans ses dépenses et fastueux en tout ce qui le touchait (2). »

(1) Morris, *Lettres de Powlet*, p. XXXVI.

(2) He had a mind savoured of ambition and too forward in matters above his compass.

Tel est l'homme que Gilbert Gifford, sans doute d'accord avec Walsingham, a choisi pour enflammer de plus en plus l'esprit déjà si ardent de Mendoça; mais, cette fois encore, on aura soin de lui adjoindre un espion qui ne se contentera point de rendre compte jour par jour de tous ses actes et de tous ses gestes, mais qui, de plus, excitera sans cesse son zèle et le poussera aux démarches les plus imprudentes et les plus téméraires.

Comme Anthony Tyrrell est trop connu en France, on le remplace par Bernard Mawde, homme aussi dissimulé que perfide (1), à ce titre l'un des espions dont Walsingham se sert le plus, mais en même temps assez habile pour que les papistes, ignorant ses ruses, ouent sa prudence et sa sagesse (2).

Bien que Gifford n'ait reçu aucune mission de la reine d'Écosse (3), c'est en son nom qu'il adjure Ballard de se rendre chez l'ambassadeur de Philippe II pour réclamer un appui dont le succès est certain s'il coïncide avec l'assassinat d'Élisabeth. Il lui remet des lettres pour Charles Paget, même pour Morgan; mais peut-être Ballard hésite-t-il à se présenter devant

(1) Maudo, simulatore vaferrimo, qui illi imprudenti fucum fecerat. Camden, p. 403. — One Maud, Walsingham' spy, a notable crafty dissembler, who had egregiously deceiv'd the unwary priest. Kennet, *Life of Elizabeth*, p. 515. — Sur Mawde, voyez Dom. pap., vol. 155, n° 102.

(2) Pap. of Mary, vol. 20, n° 20.

(3) Avec lequel la royne d'Écosse ne s'est jamais meslée. Labanoff, t. VII, p. 209.

celui qu'il avait naguère voulu livrer à Stafford, et c'est chez Paget qu'il remplit son premier message. A l'entendre, les catholiques sont prêts en Angleterre à prendre les armes. Jamais les circonstances n'ont été plus favorables. Le peuple est mécontent, et Leicester a emmené en Hollande les plus braves soldats; mais les catholiques réclament la promesse formelle qu'ils seront secourus par Philippe II.

« Il est récemment arrivé ici d'Angleterre, écrit Paget, un prêtre nommé Ballard, homme fort honnête et prudent qui est en relation avec les meilleurs catholiques de l'Angleterre. Il m'a appris qu'il était envoyé ici afin de faire connaître l'intention de la plupart des catholiques de prendre les armes, dès qu'ils seraient assurés du secours étranger (1). »

Paget conduisit Ballard chez Mendoça. « Il a déclaré à l'ambassadeur espagnol, ajoute Paget dans une lettre à Marie Stuart, quels étaient les membres de la noblesse qui, dans le nord, dans l'ouest, dans le Lancashire et dans divers comtés, étaient prêts à prendre les armes, comme la plupart s'y étaient déjà engagés par serment. L'ambassadeur espagnol lui a promis un prompt secours, mais il a désiré savoir comment on pourrait délivrer Votre Majesté et quels seraient les ports les plus avantageux pour débarquer. Ce secours serait donné par le prince de Parme avec tant de promptitude que tout serait accompli avant que

(1) Lettre de Paget, du 29 mai 1586. Yelverton mss., vol. 31.

la reine d'Angleterre eût pu soupçonner quelque chose (1). »

En effet, Ballard a communiqué à Mendoça les renseignements les plus intéressants sur les forces dont les catholiques disposent en Angleterre. Dans les campagnes du Northumberland, il n'y a que des papistes ou des récusants. Dans le Cumberland, la majorité de la population est catholique et dévouée à Marie Stuart, et il s'y trouve trois seigneurs qui peuvent lever deux mille hommes. Le Westmoreland est complètement favorable aux catholiques; et le jour où le comte de Westmoreland y reparaîtrait, il n'y aurait personne qui ne répondît à son appel. Dans l'évêché de Durham, le peuple n'est pas moins dévoué à la cause de la reine d'Écosse, et on y compte six seigneurs qui peuvent lever deux mille hommes. Dans le duché d'York, si riche et si vaste, tous les gentilshommes sont papistes ou récusants. Dans le comté de Lincoln, on connaît cinq seigneurs qui peuvent lever deux mille hommes; dans le Norfolk, il en est douze qui peuvent lever trois mille hommes. Le Hampshire est le véritable pays de Chanaan, car on n'y voit que des catholiques. D'autres comtés fourniraient des contingents importants : tels sont les *shires* d'Hereford, de Derby, de Nottingham, de Lancastre, de Stafford. De nobles seigneurs en grand nombre peuvent appeler aux armes leurs amis les plus fidèles à l'est de l'Angleterre

(1) Murdin. p. 517.

jusque dans les montagnes du pays de Galles, jusqu'aux promontoires du pays de Cornouailles (1).

Selon Paget, Mendoça répondit que, vu la situation des choses, Philippe II se résoudrait sans doute à prêter son appui et que le prince de Parme prendrait la direction de cette armée.

Mais (ce qu'ignore Paget) Ballard est retourné chez l'ambassadeur de Philippe II, et là il s'est acquitté du message principal que lui a confié Gifford et que sans doute Bernard Mawde n'a point manqué de lui rappeler.

« Que ce qui suit, écrit Mendoça au secrétaire Ydiaquez, soit déchiffré secrètement et remis entre les mains propres du roi. Quatre personnages importants, qui ont leurs entrées dans le palais de la reine d'Angleterre, ont depuis plus de trois mois commencé une pratique pour la faire périr, et ils se sont enfin tous les quatre engagés par serment à exécuter ce projet, me promettant de me faire connaître quand cela se fera et si l'on emploiera le poison ou le fer, afin que je puisse en instruire le roi, qui, à ce qu'ils espèrent, daignera les secourir. Ce secret, ils ne l'ont confié qu'à moi seul (2). »

Quelques jours après, le duc de Guise recevait le même message des catholiques anglais; mais on re-

(1) Teulet, t. V, p. 381. Mendoça, en transmettant ces renseignements à Philippe II, déclare qu'il les tient d'un « clerigo que embie a dar buelta por el reyno ».

(2) Teulet, t. V, p. 348. Cf. p. 371.

connut que c'étaient de fausses lettres et que le messager avait emprunté un faux nom (1). Faudrait-il reconnaître ici l'intervention directe de Bernard Mawde?

Gifford cherche sans doute à envelopper le Pape dans le même réseau d'intrigues dissimulées. Il est parvenu à introduire chez le comte de Westmoreland un de ses serviteurs, nommé Roger Yardley, qui a déjà rempli le métier d'espion en France et en Italie. Il le recommande non pas comme un serviteur, mais comme un compagnon et un ami; et Yardley, sous le nom de Bruerton, reçoit du comte de Westmoreland une mission à Rome, dont nous ne connaissons point le but, mais qui, selon toute vraisemblance, se rattache à quelque nouvelle perfidie dont Gilbert Gifford seul est l'auteur (2).

Cependant un jour vint où Morgan découvrit quelque chose des propositions de Ballard à Mendoça, et il se hâta d'écrire à la reine d'Écosse : « Il y a un prêtre, nommé Ballard, qui est fort actif et bien disposé pour votre service; mais je dois prévenir Votre Majesté, pour l'acquit de mon devoir, que Ballard poursuit certaines matières de conséquence, dont le résultat est fort incertain. Aussi longtemps que ces tentatives et ces matières seront en train, il convient au service de Votre Majesté de n'entretenir aucune intelligence avec

(1) D'après le P. Weston. Morris, *Our cath. forefathers*, p. 182.
(2) Dom. pap., add., vol. 29, n° 102; Dom. pap., vol. 192, n° 53.

lui, de peur que lui ou ses associés ne soient découverts et que, soit dans les supplices, soit autrement, ils ne révèlent plus tard que Votre Majesté a eu des intelligences avec eux : ce que je craindrais plus de voir advenir qu'aucune autre chose au monde (1). »

Ballard avait déjà quitté Paris. Charles Paget lui avait donné soixante couronnes pour reconnaître les services qu'il rendait à la cause de Marie Stuart; et dès le 22 mai il rentrait à Londres sans que, cette fois encore, les agents d'Élisabeth, qui surveillaient avec un soin si attentif l'arrivée des prêtres catholiques en Angleterre, missent aucun obstacle à son retour.

Qui reconnaîtrait le prêtre Ballard dans le capitaine Fortescue au justaucorps de velours bleu, au chapeau à plumes (2)? Il n'est point d'hôtellerie, il n'est point de taverne où on ne le rencontre (3).

(1) Murdin, p. 527.
(2) Blue velvet jerkin, cap and feathers.
(3 In every tavern and inn. Morris, *Our cath. forefathers*, p. 375.

QUATRIÈME PARTIE.

LE COMPLOT DE BABINGTON.

CHAPITRE PREMIER.

ANTHONY BABINGTON.

Le moment était venu d'organiser en Angleterre ce complot que l'on avait fait approuver par le roi d'Espagne, que les Guise appuieraient sans doute, fût-ce malgré Henri III; mais, pour le faire accepter par Marie Stuart et pour y entraîner les catholiques, il convenait de lui donner un autre chef que le capitaine Savage.

Cela importait aussi aux desseins que Walsingham avait conçus pour dominer l'esprit irrésolu d'Élisabeth. Il fallait non seulement profiter de toutes ses faiblesses, mais aussi réveiller toutes ses terreurs. Il fallait la convaincre que, si la reine d'Angleterre voulait vivre, elle devait consentir à ce que la reine d'É-

cosse mourût (1). C'était ainsi que par d'habiles manœuvres on justifierait tous les attentats et tous les crimes.

Gifford, qui poursuivait activement ses intrigues, « pratiquant secrètement les catholiques affectionnés à « la royne d'Escosse et découvrant leurs volontés (2) », avait remarqué parmi eux un jeune homme qui, par sa naissance et ses qualités personnelles, occupait le premier rang (3).

Anthony Babington avait à peine vingt-quatre ans. Sa famille était fort ancienne et issue du sang normand comme les grandes maisons aristocratiques de l'Angleterre ; depuis longtemps elle portait le nom du domaine de Babington. Associée aux guerres civiles sous le roi Jean, plus tard aux exploits des campagnes d'Édouard III, ayant perdu l'un des siens à la bataille de Bosworth, elle avait conservé la devise de John Babington, qui, chargé en France d'une mission périlleuse, s'écria : *Foy est tout !* et qui transmit cette noble devise à ses descendants, qui la placèrent dans le ma-

(1) From the moment that Elizabeth had declared that honour and conscience both forbade her to put Mary to death, it had been the great business of those determined foes of Mary to convince her that it was incompatible with her own safety to permit her to live. Miss Agnès Strickland, *Life of Elizabeth*, t. VII, p. 26.

(2) *Mém. de Châteauneuf.* Teulet, t. IV, p. 97.

(3) Ledit Gifford trouva à Londres un nommé Anthoine Babington. Mém. de Châteauneuf, Teulet, *Rel. de la France et de l'Écosse*, t. IV, p. 101. — Je lis dans une note adressée à Philipps : « Gilbert fut le premier qui pratiqua le gentilhomme qui a été exécuté, et ce fut lui qui le dénonça. » Dom. pap., vol. 216, n° 53.

noir de Dethick à côté de l'épée que Thomas Babington portait à Azincourt.

Par sa mère, Anthony Babington était le petit-fils de lord Darcy, qui, sous le règne de Henri VIII, fut l'un des chefs du *Pèlerinage de Grâce* et qui porta sa tête sur l'échafaud (1).

La fortune de Babington était brillante. Il possédait de nombreux domaines dans la plupart des comtés de l'Angleterre (2), et en 1585 il avait siégé au Parlement (3). « Il avait, porte une complainte composée en ce temps, beaucoup de rentes, dépensait beaucoup et n'achetait rien (4). » On admirait son luxe, son élégance, la beauté de ses traits, le charme de son langage. Camden lui rend ce témoignage qu'il offrait réunis une origine illustre, une fortune considérable, l'esprit le plus brillant et une science bien supérieure à son âge (5) ; mais Châteauneuf se borne à dire qu'il était fort jeune, sans barbe et assez simple (6).

Tout semblait promettre à Babington une carrière calme et paisible. On racontait toutefois qu'un de ses oncles, profondément versé dans la théologie, lui avait

(1) Un frère d'Anthony Babington était commandeur dans l'ordre de Rhodes : un autre frère se maria et eut pour arrière-petit-fils Thomas Babington, capitaine dans l'armée de Cromwell.

(2) On peut en trouver l'énumération dans le recueil des *Proceedings of Chancery*.

(3) Murdin, p. 235.

(4) Complainte de Babington.

(5) Juveni natalibus claro, opulento, ingenio splendido et supra ætatem erudito. Camden, *Ann.*, p. 403.

(6) Mém. de Châteauneuf. Labanoff, t. VI, p. 288.

prédit qu'il ne devait pas se fier aux vanités du monde et que sa mort serait malheureuse (1).

A seize ans, Babington avait été l'un des pages du comte de Shrewsbury. De là cette légende qu'ébloui par l'éclat de la beauté de la reine d'Écosse, à laquelle l'infortune ajoutait un charme de plus, il avait un jour formé le présomptueux espoir que s'il parvenait à la délivrer, elle ne lui refuserait point sa main (2).

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que Babington, en se séparant du comte de Shrewsbury, resta animé d'un profond sentiment de dévouement pour l'auguste prisonnière dont il avait pu voir de près les souffrances supportées avec tant de dignité. Pendant deux ans, tandis que Marie Stuart était au château de Sheffield, il se chargea de lui faire parvenir les lettres qui lui étaient destinées (3); mais, jugeant que cette intervention devenait de plus en plus dangereuse (4), mécontent peut-être de ne pas avoir reçu de remerciements de la reine d'Écosse (5), il avait cessé

(1) Complainte de Babington.

(2) Teulet, t. V, p. 413, 414. — Depuis lors, Babington avait épousé Marguerite Draycot, dont il avait un enfant.

(3) Il y a à ce sujet d'autres preuves que la confession de Babington. Fontenay écrivait, au mois d'août 1585, à Marie Stuart pour lui demander si elle avait reçu les lettres qui avaient été déposées chez Babington. Pap. of Mary, vol. 16, n° 24.

(4) Being wearye of which service as seeming it now of great daunger. *Conf. de Babington.* Yelverton mss., vol. 31, p. 218.

(5) Babington standeth much upon his reputation and thinketh that he merited to be prefered before the other, so as you may perceave that jelousye hindreth the common good. Lettre de Morgan, du 9 mai 1585. Murdin, p. 513.

de prêter ses bons offices à Morgan trois mois avant l'arrivée de Marie Stuart à Chartley.

En ce moment, Babington, préoccupé surtout des devoirs de sa conscience (1), voulait se retirer en Italie; là, abjurant la dissipation du monde, il se consacrerait aux études jusqu'au jour où Dieu l'appellerait peut-être à le servir au pied des autels. Déjà il avait prié sir Edward Fetton de lui procurer, ainsi qu'à son ami Thomas Salisbury, un passeport pour quitter l'Angleterre; et il avait même tenté à ce sujet une démarche chez Walsingham, qui lui avait fait l'accueil le plus affable (2), de telle sorte qu'il ne doutait point que le passeport ne lui fût promptement accordé. Mais quelques jours après tout était changé : le passeport était refusé. Il importait aux projets de Walsingham que Babington ne quittât point l'Angleterre.

Babington restait donc livré à ses plaisirs en compagnie de ses nombreux amis. De qui parlait-on dans le Strand ou dans la Fleet-Street, si ce n'est d'eux? Il n'était point de demeure qui ne s'ouvrît pour les recevoir.

Ceux qui entouraient Babington, étaient comme lui de beaux jeunes gens issus de familles distinguées. C'étaient Chidiock Tichbourne, Charles Tilney, John

(1) The daungers of the times considered with the capitall laws made against the entertaynment or accompanynge of catholic priests, without whom we desire not to live, holding them more necessary for our soules then food for our bodyes.

(2) With many honorable speeches.

Barnevell, Edward Windsor, Robert Gage, Thomas Salisbury, Edward Abington, et d'autres encore.

Tichbourne appartenait à une maison qui se vantait d'avoir trois alliances avec les ducs de Guise. Edward Windsor était frère de lord Windsor, qui avait rempli d'importantes missions pour Élisabeth. Le frère d'Edward Abington figurait parmi les officiers de sa maison ; Tilney était lui-même l'un des gentilshommes attachés à son service (1).

Parfois Babington réunissait ses amis au centre de la Cité, par exemple à l'hôtellerie du *Castle,* près de l'*Exchange* (2); mais, dès que le printemps ramenait les beaux jours, il fuyait les rues étroites et obscures de Londres pour chercher en pleine campagne les brises et le soleil.

Lorsqu'on sortait de Londres en traversant le village d'Holborn, qui en formait à peu près le faubourg, on trouvait plus loin, dans un paysage champêtre, un hameau qui devait à sa situation le nom de Saint-Gilles-in-the-Fields, construit au bord d'une route sinueuse, dont les larges contours se sont conservés jusqu'aujourd'hui entre la longue perspective d'Oxford-Street et la bruyante agitation de Drury-Lane. Mais, funeste augure, à quelques pas de l'église de Saint-Gilles-in-the-Fields s'ouvrait la route qui conduisait à Tyburn.

(1) C'est à propos d'Abington que Morgan écrit à Marie Stuart : « He followeth much the courte and by that meanes may be the more profitable to Your Majesty's service. » Murdin, p. 527.

(2) Papers of Mary, vol. 18, n° 82, et vol. 19, n° 13.

C'était là que, sous les douces impressions d'une nature riche et féconde, au milieu des bois et des prés, Anthony Babington et ses amis s'abandonnaient aux ébats de leur âge et de leur gaieté (1).

Ces épais ombrages, ces riantes prairies devaient être la scène où allait se dérouler le premier acte de l'un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de l'Angleterre au seizième siècle.

L'intrigue de Gifford avait préparé tous les éléments de ce qu'on appellera le complot catholique. Il nous reste à en retracer l'histoire et à en faire revivre les sombres et sanglantes péripéties.

(1) Babington, dit un de ses contemporains, était de sa nature *facetious*.

CHAPITRE II.

LES ASSEMBLÉES SECRÈTES.

Ballard, depuis son retour en Angleterre, ne cesse de se vanter près des catholiques de tout ce qu'il a fait en France. Les vagues promesses qu'il a reçues, il les considère comme déjà exécutées; et, à l'entendre, la flotte espagnole est prête à cingler vers les rivages de l'Angleterre.

Un jour il rencontra son ancien ami Tyrrell : « Vous feriez bien, lui dit-il, de quitter l'Angleterre; car il y aura de grands troubles avant la Saint-Michel. Le Pape s'est allié avec les rois de France et d'Espagne pour envahir ce pays. Je tiens tout cela, ajouta-t-il, d'un de mes amis à Paris, et cet ami a envoyé mon portrait à Châteauneuf afin qu'il puisse me reconnaître. » Tyrrell ne manqua point d'exprimer le désir de l'accompagner chez l'ambassadeur de France, car il se proposait de tout dénoncer à Walsingham (1); mais il ne put y réussir et en conclut que Ballard avait inventé tout cela par vanité (2).

(1) With intention to discover the whole matter to the Council.
(2) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 341.

Cependant les nouvelles apportées par Ballard se répandent jusque dans les prisons où les catholiques sont enfermés. Ils expriment leur joie dans des banquets que tolèrent les geôliers. Des dames y sont admises, et l'on y représente des drames pieux où le Christ, apparaissant aux saintes femmes, leur disait : « Pourquoi pleurez-vous (1)? » Il semblait que l'on touchât aux termes des douleurs et des larmes.

C'est à Ballard qu'est confié le soin de ranimer le zèle de Babington et de faire de ce jeune homme, qui voulait s'ensevelir dans un monastère d'Italie, le chef imprudent du plus célèbre complot qui marqua le règne d'Élisabeth.

Ballard avait déjà eu des relations avec Babington, car en 1584 il avait passé deux ou trois jours chez lui, au manoir de Dethick (2). Son premier soin fut de lui confier tout ce qu'il avait appris à Paris, et il ne manqua point d'insister sur les promesses qu'il avait reçues. « Trop longtemps, disait-il, on avait vu Élisabeth insulter la plus noble des princesses chrétiennes, semer la sédition dans tous les États et porter la piraterie jusqu'aux Indes. Il était impossible que de puissants monarques endurassent toujours ces injures, et ils s'étaient alliés pour en obtenir une juste satisfaction, s'engageant les uns vis-à-vis des autres à entreprendre une grande expédition pendant l'été et

(1) Papers of Mary, vol. 18, n° 69.
(2) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 375.

ayant déjà réuni des forces plus considérables qu'on n'en avait jamais vu dans aucune partie de la chrétienté. Le duc de Guise commanderait les Français; le prince de Parme, les Espagnols : leurs armées réunies comprendraient plus de soixante mille hommes. Il était utile, ajoutait Ballard, que les catholiques se déclarassent, ne fût-ce que pour conserver leurs biens; car tous ceux qui ne le feraient point, subiraient les lois de la conquête (1). »

Il importait aussi d'entraîner dans les mêmes projets les amis de Babington, tous ardents et enthousiastes comme lui (2). Pour se mettre plus aisément en rapport avec eux, Ballard prit son gîte à Londres dans une maison où logeait Edward Windsor, qui recevait chez lui Edward Tilney, Henri Dunn et d'autres gentilshommes; et souvent, après les avoir entretenus, Ballard leur faisait verser à boire.

Qui eût pu douter de la parole de Ballard et du crédit dont il se vantait de jouir près des puissances étrangères? Un jour qu'Edward Windsor et ses amis étaient réunis chez lui, le secrétaire de l'ambassade de France Léonard des Trappes vint à passer, et il n'hésita pas à accepter aussi une coupe de vin.

Les discours dictés par le présomptueux orgueil de Ballard devaient trouver un écho dans l'impru-

(1) Confession de Babington. Cf. Holinshed, p. 1577.

(2) C'est ce que le P. Weston appelle « an iniquitous stratagem to involve these young men in destructive designs. »

dence de ces jeunes gens, chez lesquels s'associaient les sentiments généreux et l'enthousiasme de leur âge. Était-il une plus noble cause que celle de cette pauvre reine précipitée par un malheur imprévu et immérité dans une prison où elle languissait depuis dix-sept ans?

Nous abordons une période orageuse et troublée, à propos de laquelle Burleigh pourra écrire à Walsingham : « Que mon corps n'est-il de fer ou d'acier! car la chair et le sang ne peuvent suffire à tant de fatigues (1). »

Un rôle important, celui d'agent provocateur, est réservé à un espion que nous connaissons déjà : Robert Poley. Morgan avait cru qu'il était d'une politique habile de faire entrer Poley au service de lady Sidney, fille de Walsingham. C'était, espérait-il, le moyen de découvrir beaucoup de choses dont on tirerait profit contre les ennemis communs. Il ne se doutait point que Poley le trahissait et qu'il le mettait ainsi plus aisément à même de révéler ses propres secrets aux conseillers d'Élisabeth.

« Vous pouvez, écrit Morgan à Marie Stuart, confier à Poley vos lettres pour l'Écosse. Si Votre Majesté désire que pour votre service il ne s'éloigne point, il se réglera d'après ce que vous préférerez... Poley n'est qu'un pauvre gentilhomme; mais il m'a promis d'ho-

(1) Dom. pap., vol. 190, n° 37.

norer et de servir Votre Majesté autant que cela sera en son pouvoir (1). »

Quand cette lettre passa entre les mains de Philipps, il comprit tout le parti qu'il pouvait en tirer. « Il serait bon, mande-t-il aussitôt à Walsingham, que Poley entrât en relation par quelque habile stratagème (2) avec Châteauneuf pour qu'il se fît remettre les lettres. En ce cas, Poley vous les porterait, ou nous saurions ce qu'il vaut. ***Mon ami*** (Gilbert Gifford) s'informera de ce qui en adviendra, à moins que ***mon ami*** ne réclame lui-même les lettres, si vous l'aimez mieux (3). »

« Faites bien le catholique, disait Burleigh à Poley ; c'est le meilleur moyen de tromper les catholiques sur ce que vous faites. » Et le ***justice*** Young, développant cet avis, lui écrivait : « N'épargnez personne, mais cachez bien le motif pour lequel vous agissez ainsi. Vous ne pouvez faire de meilleur service à Dieu que de poursuivre les traîtres; et, si vous vous voyez réduit à continuer à vous livrer à des œuvres d'abomination, souvenez-vous de Naaman qui, au milieu des idolâtres, élevait son cœur à Dieu. »

On lisait dans la réponse de Poley : « Pourvu que les papistes ignorent qui l'a fait, je serai toujours prêt à leur couper la gorge (4). »

(1) Murdin, p. 480.
(2) By a sleight with some whispering intelligence.
(3) Lettre de Philipps, du 19 mars 1586. Morris, p. 156.
(4) Morris, *Our cath. forefathers*. Justice Young, as Tyrrell confessed,

Robert Poley, docile aux avis de Burleigh, s'est mis en relation avec Ballard, qu'il flatte en l'appelant son maître. C'est Ballard qui le conduit le 15 juin 1586 à l'assemblée secrète de Saint-Gilles-in-the-Fields, comme non moins zélé que lui-même pour le service de la reine d'Écosse.

Ballard, prenant le premier la parole, raconta avec des détails de plus en plus précis son voyage en France et montra l'Angleterre catholique devant sa prochaine délivrance aux étrangers qui planteraient leurs bannières sur ses rivages.

« Ce serait un châtiment de Dieu, s'écria Barnewell, que l'Angleterre fût livrée à une puissance étrangère; mais, si la religion catholique ne peut être rétablie que par le glaive, que Dieu me donne la grâce de sacrifier ma vie selon sa volonté (1)! »

Certes, à mesure que Marie Stuart subissait une plus rude captivité et que l'on avait davantage à en redouter le fatal dénouement, c'était une pensée commune à tous les catholiques de l'arracher à ses geôliers et à ses bourreaux; mais les témoignages contemporains abondent pour démontrer combien les catholiques (se séparant sur ce point de Marie Stuart qui appelait des libérateurs de quelque part qu'ils vinssent) s'inspiraient d'un esprit profondément na-

bade him say mass, hear confessions and minister sacraments, so seeking to entrap folks. Morris, *Lettres de Powlet*, p. 388.

(1) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 346.

tional, afin de repousser tout pacte avec l'étranger pour l'introduire au foyer même de la vieille Angleterre. Si Marie Stuart, légitime héritière du trône, devait être délivrée, s'il était licite de déposer une reine frappée d'excommunication, il fallait que ceci s'accomplît par des mains anglaises. Tristes alternatives! Tous les jours, les catholiques pouvaient s'attendre à la mort, soit par la rigueur des lois nouvelles de plus en plus impitoyables, soit par quelque massacre général dont les menaçaient les puritains; et la seule voie de salut qu'on leur offrît, c'était l'Angleterre envahie et réduite à la servitude (1)!

Babington jugeait ce projet odieux; Edward Abington soutint le même avis : « Il faut, disait-il, que nous enlevions la reine Élisabeth et que nous la conduisions dans quelque château où sa vie n'aura rien à craindre; nous éloignerons d'elle tels que nous jugerons convenable, et nous la forcerons à abroger les lois dirigées contre nous (2). » Tilney, comme Abington, ne pouvait considérer comme licite le meurtre de la reine; mais tous les deux affirmaient qu'il était permis de se saisir de sa personne.

(1) En 1569, un grand nombre de catholiques anglais refusèrent de recourir à l'appui du duc d'Albe, « car ne veulent, écrit La Mothe-Fénelon, combattre pour conquérir ce royaulme au roy d'Espaigne ». — Para divertir este inconveniente de la invasion. Lettre du P. Persons. *Mém. du Card. Allen*, p. 388.

(2) So doinge we should have taken care of the preservation of her life, removinge from her suche as should be thought meete. Conf. de Babington.

Babington élevait des objections. Les princes étrangers n'étaient-ils point retenus chez eux par les troubles de leurs propres États? Où trouverait-on tant de soldats et quels seraient les moyens de transport? Élisabeth ne déjouerait-elle pas ces projets?

« Tout est déjà prévu, répliqua Ballard, et, quant à la reine d'Angleterre, il n'y aura point d'obstacle de ce côté. » Et il rapporta que le projet d'assassiner Élisabeth avait été formé en France et qu'on ne tarderait point à le voir s'exécuter. Il fallait être prêt pour en profiter sans retard en plaçant Marie Stuart sur le trône d'Angleterre.

En ce moment un homme se lève et prend la parole. Cet homme, c'est l'agent secret de Walsingham, Robert Poley. A l'entendre, tous les moyens sont bons pour frapper la reine d'Angleterre; et, afin de mieux cacher son rôle, il ajoute qu'il faudrait en même temps tuer ou empoisonner Leicester, Burleigh et Walsingham (1).

Le capitaine Savage assistait à cette réunion. Poley put montrer le bras qui allait frapper; mais, à ce que l'on disait, il devait être aidé dans sa tâche par deux compagnons qu'on ne nomma point, mais dans les-

(1) Voici en quels termes un historien fort distingué, Kennet, apprécie l'immixtion de Poley dans le complot : « One Polley, a cunning counterfeit and dissembler, who is thought to have revealed all their consultations from day to day to Walsingham and to have egged on the young gentlemen in this desperate undertaking... They gave a kind of consent. » *Life of Queen Elizabeth*, p. 516.

quels Babington crut reconnaître Gilbert Gifford et un serviteur de Walter Raleigh.

Savage se lève à son tour : Gifford lui a naguère reproché de ne pas remplir un engagement qui oblige sa conscience (1) ; mais il se fait honneur de ne pas l'avoir oublié et déclare brusquement, en applaudissant au discours de Poley, qu'en ce qui le touche, sa conscience ne peut être déchargée que par la mort d'Élisabeth, car il a juré de la faire périr.

« Y a-t-il, interrompit Babington, quelque résolution de l'autorité supérieure (il voulait parler de celle du Pape) qui approuve une semblable action? — Oui, interrompit Savage, j'ai vu à Reims des hommes fort savants qui m'ont déclaré que cette action était légitime et méritoire. »

Babington cache si peu la répugnance qui est dans son caractère et qui lui est dictée par sa conscience (2), que Ballard s'irrite, lui reproche ses hésitations et l'accuse de vouloir tout découvrir à Élisabeth elle-même. « Vous ne vous trompez point, réplique Babington; si vous ne renoncez à votre projet, je dénoncerai tout à la reine. »

Poley s'échauffe de plus en plus. Il faut recourir à la fois au fer et au poison; et, pour réunir les deux

(1) Gilbert Gifford came over to Savage much miscontent that he had left to execute what he had moved and that he could not be discharged in conscience. State trialls.

(2) The repugnance which was in my nature and the dislike which in conscience I had of this fact. Confession de Babington.

moyens de destruction, il décrit l'effet terrible des balles empoisonnées (1).

Il semble que le rôle de Poley, que nous connaissons mieux aujourd'hui d'après les documents originaux, n'ait pas échappé à l'attention de ses contemporains. « Beaucoup ont opinion (ainsi s'exprimait Esneval) « que cette conjuration est appostée par quelques mi- « nistres de la royne d'Angleterre qui désirent en ad- « vancer leurs affaires (2). » — « Quelle folie! se borne à écrire un agent de Walsingham. Former un complot et y associer tant de jeunes têtes! Ce sont là des desseins qui doivent être exécutés aussitôt que conçus (3). »

Quelques jours après, Babington rencontra de nouveau Ballard; et, comme celui-ci se plaignait d'avoir trouvé les plus froids les catholiques qui eussent dû être les plus chauds, il lui répondit qu'au lieu de s'adresser à des jeunes gens, il devrait consulter des hommes âgés et pleins d'expérience; mais Ballard persista à louer l'entreprise comme des plus glorieuses et des plus aisées à exécuter : on obtiendrait de l'argent, s'il en fallait, à l'ambassade de France. Les Guise, affirmait-il, y avaient déposé deux mille livres, et Babington pouvait s'y présenter pour les recevoir.

(1) Conf. de Babington. Cf. Hardwick papers, t. I, p. 226.
(2) Pap. of Scotland, vol. 41, n° 12.
(3) Pap. of Mary, vol. 19, n° 103.

Babington, sans se laisser ébranler, conjura Ballard d'ajourner toute résolution et insista surtout pour que Savage ne donnât pas suite à son projet de frapper Élisabeth.

« Qu'on attende au moins, s'écrie Babington, le retour de Gilbert Gifford! »

Quelques jours après, Gifford revenait de France; et sans doute il ne manqua pas de se joindre à Ballard et à Poley en insistant près de Babington pour obtenir ou son adhésion ou son silence.

D'autres réunions se succèdent. On y voit Gilbert Gifford (1), et l'on y tient des discours qui sont aussitôt rapportés à Walsingham; car, chose digne de remarque, on ne fait point un pas sans que des espions y laissent leur trace (2) : l'un d'eux est le capitaine Catlin, qui avait naguère offert à Walsingham de remplir le même rôle que le capitaine Savage (3).

« Telle fut, écrira plus tard Babington, l'action maudite de ceux qui abusèrent de notre zèle pour la religion, de l'ardeur de notre jeunesse et de la passion de nos cœurs pour l'honneur et pour la gloire (4). »

On peut se demander aujourd'hui, en présence des déclamations des courtisans d'Élisabeth, ce que la vérité historique a à relever dans le complot de Babington.

(1) Præcipue Gilberti Giffardi sacerdotis indicio expiscatus. Camden.
(2) Pap. of Mary, vol. 18, n° 82; vol. 19, n° 13.
(3) Lettre de Philipps, du 7 juillet 1586. Labanoff, t. VII, p. 192.
(4) Confession de Babington.

D'après les récits fort rares qui des catholiques anglais de cette époque sont descendus jusqu'à nous, le plan conçu par Babington et ses amis est, après avoir délivré Marie Stuart, de la conduire en France où elle attendra, sous la protection du duc de Guise, le moment où la mort d'Élisabeth l'appellera à monter sur le trône d'Angleterre (1).

Babington rencontre le P. Weston : « Je ne tarderai pas, lui dit-il, à quitter Londres. J'espère, avec l'aide de mes amis, pouvoir faire quelque chose pour la cause de Dieu et de l'Église (2). »

En effet, Babington voulait se placer à la tête de quelques gentilshommes du Derbyshire et du Staffordshire : il comptait sur l'appui des Throckmorton, des Windsor, des Talbot de Grafton. Barnewell, dont les domaines s'étendaient dans le comté de Meath, lui eût amené quelques Irlandais; Hamilton, qui ne cessait de déclarer à Marie Stuart que tout ce qu'il avait au monde, il l'exposerait volontiers à son service, eût rallié les clans écossais (3).

Ce sont surtout les anciens compagnons de Babington lors des joyeux ébats de Saint-Gilles-in-the-Fields que nous trouverons groupés à cette heure suprême autour de lui; et, si l'on peut ajouter foi à une anecdote

(1) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 182 (d'après le P. Southwell).
(2) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 184.
(3) Confession de Babington. Dom. pap., vol. 192, n° 29. Pap. of Mary, vol. 19, n° 32. — On accusait Hamilton d'avoir été associé au complot contre la vie d'Élisabeth. Pap. of Scotland, vol. 41, n° 51.

contemporaine, il s'est fait peindre au milieu d'eux avec cette devise placée sous le tableau :

Hi mihi sunt comites, quos ipsa pericula ducunt.

Mais on ajoute que plus tard, ne trouvant point chez eux tout l'appui sur lequel il comptait, il remplaça ce vers par ces mots :

Quorsum hæc alio properantibus?

Cependant Babington hésita lui-même. Il semblait que Marie Stuart l'eût oublié et qu'elle ne réclamât plus ses services; mais combien son zèle et son dévouement ne s'embraseraient-ils point d'une flamme nouvelle si la malheureuse reine, du fond de sa prison, l'assurait de son amitié et faisait appel à son courage pour l'arracher au sort qui la menaçait!

CHAPITRE III.

LES LETTRES DE MARIE STUART.

Cinq jours après l'assemblée de Saint-Gilles-in-the-Fields, Poley arrivait à Chartley avec les papiers apportés de France par Ballard, et il adressait immédiatement, par l'intermédiaire du *substitut* Barnes, la lettre suivante à la reine d'Écosse : « Tel est le dévouement que je porte à Votre Majesté que, ne me bornant point à gémir sur ses malheurs immérités, j'ai toujours cherché à lui venir en aide dans une si triste situation et à lui rendre tous les services qui étaient en mon pouvoir; mais mon long emprisonnement et diverses autres causes m'ont empêché de donner suite à ma résolution jusqu'à ce que récemment un de mes parents m'a mis à même de le faire, ce dont je lui suis fort reconnaissant, et désormais Votre Majesté me trouvera prêt à m'employer en toutes choses qu'il lui plaira me commander. Vous auriez déjà reçu les lettres envoyées de France si, dans cet étrange pays, des voleurs, m'enlevant mon cheval et mon argent, ne m'avaient réduit à faire à pied la plus grande partie de la route. »

Cette lettre ne portait aucun nom; mais celui qui l'avait écrite ajoutait qu'il devait retourner à Londres et qu'il espérait une prompte réponse (1).

Marie Stuart répondit aussitôt à cette lettre : « Qui « que vous soyez, vous qui m'avez écrit recevez mes « cordiaux remerciements pour l'affection que vous « me témoignez et les offres que vous me faites; mais « j'y donnerais suite avec plus de confiance si vous « me faisiez connaître votre nom. »

Quel était cet inconnu? Marie Stuart était persuadée que c'était quelque ami de Gifford, que Morgan lui envoyait, et ce qui le démontrait assez, c'était que l'on s'était servi de l'alphabet de Gifford; mais la prudence lui faisait un devoir d'attendre que Morgan lui eût écrit à ce sujet. Aussitôt après, elle ne manquerait point de répondre de manière à satisfaire et l'inconnu et Morgan lui-même. Mais elle cherchait à deviner quel était le nom caché, et, chose étrange, sa pensée se porta sur deux personnages dont elle croyait avoir, par ses bienfaits, enchaîné la fidélité, sur Blunt qui allait devenir l'un des favoris d'Élisabeth, et sur ce même Poley qui venait de s'associer d'une manière si perfide aux desseins conçus pour la perdre (2).

Ce qui confirma bientôt Marie Stuart dans la seconde de ces hypothèses, c'était une lettre de Morgan, du

(1) Pap. of Mary, vol. 18, n° 6. Morris, p. 377

(2) Lettres de Marie Stuart, du 2 et du 17 juillet 1586. Labanoff, t. VI, p. 355 et 421.

31 mars 1586, où se trouvaient les lignes suivantes : « Je vous ai parlé autrefois de Poley. Voici à peu près douze mois que nous l'employons, et nous trouvons qu'il se montre empressé à vous servir. Vous jugerez sans doute sage de l'encourager et de profiter de son zèle pour faire parvenir vos lettres à l'ambassade de France. Ses services méritent quelque récompense (1). »

Cependant Marie Stuart se souvenait que Charles Paget, tout en faisant l'éloge de Poley, y avait mis quelque réserve et l'avait engagée à l'éprouver avant de se confier en lui (2) : elle répondit donc à Morgan qu'elle n'osait lui remettre ses lettres, quelque courtoises qu'eussent été ses propositions.

Il ne restait à Poley qu'à s'éloigner; mais, quand Babington découvrit son secret voyage à Chartley, il ne put s'empêcher d'en éprouver une vive inquiétude : « Je désirerais savoir, écrivait-il à Jacques Nau, ce que vous pensez d'un certain Robert Poley qui entretient, à ce que je vois, des relations avec les ennemis de la reine d'Écosse. Je suis lié avec cet homme, et j'ai pu

(1) Murdin, p. 481.

(2) « Ce Poley, écrivait Charles Paget en 1585, me semble un honnête homme et un bon catholique. Quoique je ne l'aie jamais vu auparavant, j'espère qu'il se montrera un bon instrument pour vous servir; » et il ajoutait quelques jours plus tard : « Cet homme a pu céder en quelque chose à la dureté des temps, mais je n'ai jamais su qu'il eût agi déloyalement. A raison de la place qu'il occupe, il a de bons moyens de servir Votre Majesté. Néanmoins, quoiqu'il ait promis toute fidélité, il sera bon de l'éprouver avant de lui confier quelque matière d'importance. » Pap. of Mary, vol. 16, nos 17 et 20.

ainsi découvrir quelque chose, mais je soupçonne beaucoup plus (1). »

Nous ne connaissons point la réponse de Nau : « C'est une note fort courte, » dit Philipps (2).

« N'est-ce pas vous, écrit Gifford à Philipps, qui avez révélé le voyage de Poley (3)? »

Cependant Marie Stuart était tout occupée des papiers si nombreux qu'elle venait de recevoir (4), et parmi ces papiers il en était que l'on avait subitement retrouvés à l'heure même où l'on en avait besoin. C'étaient des lettres écrites depuis près d'une année, où Morgan et Charles Paget engageaient Marie Stuart à reprendre sa correspondance avec Babington, et une autre lettre toute récente de Morgan qui avait précisément le même objet.

La première lettre de Morgan porte la date du 26 juillet 1585. En ce moment, Babington, cédant à un mouvement de découragement ou de crainte, voulait se retirer de la lutte, et Morgan exhortait la reine d'Écosse à ranimer son zèle : « J'engage Babington à redoubler de diligence au service de Votre Majesté, à vous prêter une main secourable et à favoriser les intelligences, ce qu'il peut faire parfaitement s'il y met ses soins (5). »

A cette lettre se trouvait jointe une autre dont la

(1) I knowesome what, but suspect more. Brit. Mus., Cal., C.IX, n° 156.
(2) Morris, p. 224.
(3) Morris, p. 217.
(4) An infinite number... confusedlie. Labanoff, t. VII, p. 421.
(5) Murdin, p. 453.

date coïncide avec le dernier séjour de Ballard à Paris : « J'ai reçu hier une bonne lettre où Babington s'explique franchement avec moi. Il reste toujours prêt à servir Votre Majesté, et il a attendu longtemps vos ordres, mais il n'en a point reçu, ce qui a interrompu toutes ses anciennes relations. Il est mécontent; on ne tient pas compte, assure-t-il, de ce qui lui est dû. Il faut se le rattacher et avoir de la considération pour lui, car c'est un gentilhomme qui est de bonne famille et qui a de bonnes alliances. Je pense qu'il serait bon que Votre Majesté écrivît de sa propre main trois ou quatre lignes à Babington pour lui exprimer la bonne opinion qu'elle a de lui et la confiance qu'elle lui accorde, en le remerciant de son affection; et enfin il faudrait lui demander qu'il fasse en sorte que ses intelligences avec Votre Majesté se continuent. En agissant ainsi, Votre Majesté accroîtra beaucoup la bonne affection de Babington et éloignera de lui la pensée que Votre Majesté ne tient pas compte de ses services. »

On lisait plus loin : « J'ai prié Babington de trouver les moyens de vous faire remettre cette lettre et d'assurer ces communications à l'avenir. Plus vous emploierez Babington, plus il en sera heureux, comme j'en puis juger par son caractère. C'est un homme que vous pouvez employer pour votre service, n'importe avec quel personnage du royaume (1). »

(1) Murdin, p. 513.

Que ces lettres soient fausses ou tout au moins largement interpolées, nous ne pouvons en douter. La minute porte la date en style anglais, tandis que le texte donne la date en style romain. Ce qui en caractérise encore mieux l'origine, c'est que l'on y trouve jointe une rédaction de la lettre même que Marie Stuart avait à adresser à Babington (1), où figure une recommandation importante qui ne peut être que l'œuvre de Walsingham. Faut-il ajouter qu'ici la minute est de nouveau de la main de Philipps et qu'elle porte aussi une date en style anglais?

« Toute cette correspondance, écrira plus tard « Châteauneuf, n'estoit qu'une menée et artifice des « seigneurs du conseil d'Angleterre, et nommément « du secrétaire Walsingham (2). »

« Ce n'est pas la première fois, observe l'archevêque de Glasgow, que Burleigh et Walsingham ont fait de fausses lettres; et comme ils avaient entre leurs mains les chiffres de la reine d'Écosse, il leur était facile d'y mettre tout ce qui leur paraissait le plus utile pour l'incriminer (3). »

Marie Stuart était en ce moment, comme elle l'écrivait elle-même, « descouragée d'entrer en nouvelles

(1) La premiere que la royne d'Escosse lui escripvit, fut suivant une minutte envoyée de mot à mot toute faicte par Morgan. Déclaration de Nau. Labanoff, t. VII, p. 208.

(2) Labanoff, t. VI, p. 391.

(3) Para el culpalla. Lettre de Mendoça, du 8 novembre 1586. Teulet, *Relat. de la France et de l'Écosse*, t. V, p. 423.

« poursuytes, voyant le peu d'effect de celles du « passé (1) »; mais, quand elle trouva dans les lettres de Morgan ce touchant témoignage de l'affection d'Anthony Babington, dont elle avait déjà pu apprécier les services, elle annonça immédiatement qu'elle réparerait l'involontaire oubli qu'elle avait pu commettre à une autre époque.

Dès le 9 juillet, Powlet, comme il l'écrit à Walsingham, a été instruit qu'avant peu de jours une chose très importante lui parviendra « de la part de ces gens (2) », pour emprunter son langage insolent et dédaigneux.

Sans doute, Marie Stuart se reprochait d'avoir été ingrate vis-à-vis de Babington, et elle transcrivit servilement le modèle de lettre qui lui avait été adressé :

« Mon grand amy, encores qu'il y a longtemps que « contre mon gré vous n'ayez eu de mes nouvelles, « pourtant je seroye bien marrie que pensassiez que « je n'eusse souvenance de l'affection essentielle que « vous avez monstrée en tout ce qui m'appartient. J'ay « entendu que, depuis la surséance de l'intelligence « entre nous, l'on vous a adressé des paquets pour « me les faire tenir, tant de France que d'Écosse. Je « vous prie, si aulcuns sont tombés entre vos mains « et s'ils y sont encores, de les délivrer à ce por-

(1) Labanoff, t. VI, p. 433.
(2) Great matter will come from this people. Morris, p. 212.

« teur, lequel me les fera tenir assurément (1). »

Ce porteur, c'était Poley ou quiconque prendrait sa place.

L'empressement de Marie Stuart à écrire à Babington avait dépassé toutes les prévisions ; et lorsque le brasseur de Burton transmit, le 5 juillet, un fort petit paquet qu'il venait de recevoir, Powlet, croyant qu'il n'offrait aucun intérêt, le garda quatre jours sans s'en occuper. « *L'honnête homme*, écrit-il à Walsingham, m'a porté samedi dernier ce petit paquet. Il est si petit qu'il ne peut être ce que vous attendez, et il n'est pas probable qu'il renferme quelque chose d'importance (2). » Cependant, quand le paquet fut ouvert, on y trouva non seulement une lettre de la reine d'Écosse, mais aussi un billet de Curle à Barnes, conçu en ces termes :

« La reine désire qu'un valet soit envoyé secrètement avec cette petite lettre adressée à M. Anthony Babington qui habite le plus souvent dans le Derbyshire, dans sa propre maison, à deux milles de Winkfield ; il a dans ce pays beaucoup d'amis et de parents. Le valet (à moins qu'il ne soit déjà connu de M. Babington) ne devra point se faire connaître ; mais il se bornera à demander une réponse, et il

(1) Labanoff, t. VI, p. 345. La minute, portant la date du 29 avril (style anglais), écrite par Philipps, se trouve au Record Office. Pap. of Mary, vol. 17, n° 58.

(2) Morris, p. 211. Hosack, t. II, p. 598.

aura soin de vous remettre celle qu'il recevra (1). »

Ainsi se trouve engagée la correspondance de Marie Stuart avec Babington.

Ce fut une grande joie pour Powlet : « Que je serais malheureux, écrivait-il, si une affaire si bien entamée pouvait échouer (2)! »

Walsingham juge ce résultat si important qu'il envoie un messager au delà de la mer pour en instruire Leicester : « Ce gentilhomme, lui écrivait-il, vous communiquera une affaire secrète qui n'est connue d'aucun autre de mes serviteurs. Ma seule crainte est que la reine n'y apporte pas toute la discrétion nécessaire. En vérité, si cette matière est bien conduite, elle rompra le cou à toutes les pratiques menaçantes. Dès que l'affaire sera arrivée à sa pleine maturité, je vous en ferai instruire complètement. » Et il ajoute : « Lorsque vous aurez lu cette lettre, traitez-la comme un hérétique, » c'est-à-dire brûlez-la (3).

Le *substitut* Barnes, à l'avis de Walsingham, avait mérité une récompense, et Powlet proposait de lui donner cinq livres (4). C'était peu de chose. Il n'ignorait point qu'il remplissait une mission bien dange-

(1) Tytler, t. VIII, p. 274. Chose étrange : au dos de ce billet se trouve reproduite, dans le chiffre même de Marie Stuart, une traduction de sa lettre. Serait-ce l'œuvre de Powlet, qui aurait cru devoir joindre à la lettre de Barnes le texte anglais de la lettre de la reine d'Écosse?

(2) Morris, p. 213.

(3) Lettre de Walsingham, du 9 juillet 1586 (v. st.). Hosack, t. II, p. 354; Bruce, *Corresp. de Leicester*, p. 340.

(4) Morris, p. 150.

reuse et que, le jour où l'on n'aurait plus besoin de lui, on le sacrifierait sans qu'il pût se justifier. En se rendant chez le brasseur de Burton, il rencontre un prêtre catholique : « Priez pour moi, lui dit-il, car, si j'étais arrêté avec ce que je porte sur moi, cela pourrait être une matière de grand embarras et peut-être de pis encore (1). »

Quelques jours après, Barnes disparaît, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. « Qu'y a-t-il lieu de faire pour *le substitut*? écrit Powlet à Walsingham. Il vous appartient de le décider, puisque vous connaissez tous les secrets de l'affaire (2). » — « Il ne faut pas le traiter rudement, observe Gifford, car cela pourrait tout gâter; mais je prends sur moi de le mettre complètement hors de l'affaire (3). »

Gifford a reçu l'ordre de retourner immédiatement à Chartley. Il s'est logé à l'écart, il affecte de n'avoir de relations avec personne, mais il entretient secrètement avec Powlet une correspondance si active qu'il n'eût pas pu faire plus lors même qu'il eût passé toutes ses nuits chez lui (4).

Le billet de Marie Stuart, après avoir passé par les mains de Walsingham, a été remis par un valet inconnu à Babington. Les termes si affectueux de la

(1) Confession de Barnes. Dom. pap., vol. 199, n° 86.
(2) Morris, p. 213.
(3) Morris, p. 217.
(4) Morris, p. 115 et 189.

reine d'Écosse le touchent profondément, et dès ce jour il sera prêt, fût-ce au péril de sa vie, à se dévouer à sa cause.

Le 16 juillet, Babington écrit à la reine d'Écosse pour l'assurer de son zèle (1).

Dès les premières lignes, les faussaires ont laissé leur trace dans le document qui nous a été conservé. Le début offre une vive accusation contre Powlet, cet ami de Leicester, ce maudit puritain, de même que dans la fausse lettre de Morgan apportée par Gifford on censurait Philipps comme un austère huguenot : constante préoccupation de cacher la main qui dictait l'imposture.

Un peu plus loin, un passage sur la vertu et la science de Ballard semble n'avoir d'autre but que d'accroître la confiance de Marie Stuart en fortifiant les témoignages que Poley avait déjà portés à Chartley.

Cette lettre si longue peut-elle se concilier avec les circonstances connues où elle fut composée? Peut-on comprendre, en la lisant, que Babington ne disposa que de peu d'heures pour l'écrire? Et peut-on expliquer qu'il ne s'y trouve pas un mot pour remercier Marie Stuart de ces lignes, tracées d'une main royale, qui l'avaient si vivement ému?

(1) Il existe plusieurs copies de cette lettre au Record Office et au British Museum. Une autre copie se trouve chez lord Calthorpe, Yelverton mss., vol. 31.

Cette lettre pouvait contenir les passages où Babington déclare qu'à la conservation de la reine d'Écosse sont attachés et le bien de l'Angleterre, qui lui est plus cher que la vie, et l'espoir de secouer la servitude qui pèse sur les âmes; où il rappelle le serment prêté par ses compagnons et lui de ne reculer devant aucun péril pour la sauver; où il lui annonce que six gentilshommes de ses amis les plus intimes se joindront à lui, car c'est de son heureuse délivrance que le salut commun dépend avant toute autre chose.

Ce que cette lettre ne pouvait pas renfermer, c'étaient les détails sur l'exécution tragique (étrange expression!) préparée contre Élisabeth; car, même si cela eût été vrai, il n'y avait aucun avantage à ce que Marie Stuart en fût instruite, et il n'y avait que péril à la lui faire connaître (1).

Ce qui permet toutes les hypothèses, c'est que la lettre de Babington n'est pas envoyée directement à la reine d'Écosse. Elle est d'abord remise au faussaire Philipps, qui peut l'interpoler à sa guise (2); et telle est l'importance du travail auquel il s'est livré, qu'il ne se dessaisira de la lettre pour personne et qu'il la portera lui-même à Chartley. En même temps il a reçu

(1) C'est ce que M. Hosack (t. II. p. 350) a fort bien remarqué.

(2) C'est ici qu'il faut invoquer le grave témoignage de Camden : « Subrepserunt emissarii, et submissæ sunt tam fictæ quam vanæ litteræ quibus muliebris impotentia in perniciem impelleretur... Conquerebantur emissarios subornatos fuisse qui mulierem injuriæ opportunam et libertatis avidam, simulatione, ementitis litteris et concinnatis dolis in fraudem illexerant (p. 364 et 442). »

de Walsingham l'autorisation d'ouvrir la réponse qu'y fera la reine d'Écosse.

« Si je ne puis me rendre chez lord Burleigh pour le remercier de l'apostille qu'il a ajoutée à une de mes requêtes, écrit Philipps à Walsingham, veuillez m'excuser près de lui, puisque vous m'envoyez hors de Londres. Qu'il me le pardonne, puisque je remplis ailleurs par vos ordres une mission indispensable ; qu'il se persuade que, outre le déchiffrement des lettres, je vous rends d'autres services (1). »

Le lendemain, Philipps, faisant halte à Stilton, mande à Walsingham : « J'apprends par une lettre de Gifford que tout marche bien... Je n'aurai à m'occuper que de l'affaire de Babington et je vous prie de la terminer promptement et résolument (2). »

Tandis que Gilbert Gifford retourne à Londres, Philipps s'installe à Chartley. Il s'empresse de transmettre au brasseur de Burton la lettre de Babington.

Au même moment, on plaçait sous ses yeux un nouveau billet de Curle, daté du 12 juillet, où celui-ci se plaignait vivement à Barnes de ne pas recevoir de réponse.

Philipps n'hésite point (les faux ne lui coûtent guère). Il signe du nom de Barnabé, c'est-à-dire du sobriquet employé par Barnes, un billet où il apprend à Curle que Gifford est allé à Londres porter un paquet à l'ambassadeur de France, mais où il insiste

(1) Labanoff, t. VII, p. 192.
(2) Morris, p. 218.

surtout à deux reprises sur cette phrase de Babington, que sa lettre réclame la plus prompte réponse (1).

Par un retard dont *l'honnête homme* était seul responsable, la lettre de Babington ne fut remise à Marie Stuart que le 22 juillet, c'est-à-dire le jour même où sa réponse eût dû parvenir à Lichfield (2). Marie Stuart s'émut de la pensée qu'elle allait laisser dans l'incertitude un de ses plus fidèles serviteurs et donna l'ordre de remettre à Barnes (son départ restait toujours caché) quelques lignes où Nau, par l'ordre de sa maîtresse, prévient Babington que sa lettre n'est pas encore déchiffrée, mais qu'une réponse lui sera adressée dans le délai de trois jours (3).

C'est Philipps, le faux Barnes, qui reçoit la lettre de Nau, et il mande aussitôt à Walsingham : « Nous ne tarderons pas à connaître le fond de sa pensée... J'espère pouvoir dans ma prochaine lettre vous annoncer de bonnes nouvelles (4). »

Powlet, écrivant le même jour à Walsingham, résume en ces termes la lettre de Nau : « La lettre envoyée par M. Philipps a été remise et reçue avec reconnaissance. On a promis d'y faire une ample réponse au retour de *l'honnête homme*, c'est-à-dire dans trois jours (5). »

(1) Morris, p. 378.
(2) Lettre de Curle, du 22 juillet 1586. Morris, p. 379.
(3) Pap. of Mary, vol. 18, n° 43.
(4) Morris, p. 223.
(5) Morris, p. 225.

Philipps attendra donc trois jours. Il erre autour de Marie Stuart comme le chacal qui guette sa proie. « Elle a paru me sourire, rapporte-t-il, mais je me suis souvenu du vers : *Cum tibi dicit : ave, sicut ab hoste cave* (1).

En effet la reine d'Écosse avait remarqué Philipps, qu'elle avait déjà vu à son entrée à Chartley. Elle lui avait même adressé la parole afin de savoir si, comme on le lui avait assuré autrefois, elle trouverait en lui un ami, mais elle n'avait conservé qu'une triste impression de l'aspect extérieur de ce personnage, « petit de taille, très mince, les cheveux d'un roux sombre, la barbe d'un roux clair, la vue basse, le visage rongé par la petite vérole (2) »; et elle chargeait Châteauneuf de découvrir quel était le but de sa présence à Chartley (3). Hélas! Philipps l'avait indiqué lui-même en dessinant au dos de cette même lettre, où il rappelait le doux sourire de Marie Stuart, la grossière image d'une potence, emblème du sort qui lui était réservé (4).

Jusqu'à ce moment Marie Stuart ne pouvait marcher que soutenue par deux de ses serviteurs. On la portait sur un fauteuil ou bien on la plaçait dans son coche pour faire le tour des étangs qui entouraient le

(1) Morris, p. 224.
(2) Labanoff, t. VI, p. 419, 423, 431.
(3) Labanoff, t. VI, p. 431.
(4) Morris, p. 223.

château, afin qu'elle pût voir chasser le canard ; mais, dès que les lettres de France lui sont parvenues, elle appelle son médecin, elle prend de nombreux remèdes. « Il semble, écrit Powlet, qu'elle espère se guérir de ses incurables infirmités, *desperate lameness* (1). »

Quelques jours après, l'énergie morale avait dominé les infirmités physiques, et la reine d'Écosse l'annonçait à l'archevêque de Glasgow : « Dieu ne m'a pas encore mise si bas, que je ne puisse manier une arbalète pour tuer un daim ou suivre au galop les chiens à la chasse : ce que je compte faire aujourd'hui dans le parc de Chartley et ce que je pourrais faire ailleurs si cela m'était permis (2). »

Cinq jours se passèrent. Peut-être la reine d'Écosse avait-elle jugé utile de réfléchir, mais il est plus probable que, se croyant assurée de la sécurité de ses communications, elle voulut employer ces journées à écrire à ses amis les plus puissants au delà de la mer, afin qu'ils vinssent en aide aux catholiques anglais.

En effet, à la date du 27 juillet, nous trouvons de nombreuses lettres adressées à Mendoça, à l'archevêque de Glasgow, à Charles Paget, à Francis Englefield; mais cette fois encore nous avons des réserves à faire, car la plupart de ces lettres ne nous sont connues que par des copies de la main de Philipps.

Marie Stuart écrit à Charles Paget : « Si le Pape et

(1) Morris, p. 201, 209.
(2) Labanoff, t. VI, p. 426.

le roi d'Espagne ont l'intention de s'occuper de cet État, l'occasion qui s'offre actuellement est très avantageuse; car en ce pays les catholiques sont si bien disposés qu'il est plus difficile de les retenir que de les porter à agir (1). »

La lettre à Mendoça renferme ces lignes : « Ce m'a « esté ung singulier contentement de voir que le roy « d'Espagne commence à se revancher des pratiques « et attemptats de ceste royne d'Angleterre contre luy, « non seulement pour le bien que me faictes espérer « en pouvoir réussir à ceste isle, mais principalement « pour la manutention de sa grandeur et réputation « en la chrestienté... J'ay escript fort amplement aux « principaulx des catholiques par deçà sur un *dessein* « que je leur ay envoyé; je leur ai mandé de vous « dépescher en toute diligence quelqu'un d'entre « eulx : il vous informera des moyens de ma sortie « hors d'icy (2). »

Ce dessein ne s'appliquait donc point à l'assassinat de la reine d'Angleterre, mais à la délivrance de la reine d'Écosse.

Cependant Powlet s'inquiétait déjà des retards qu'il attribuait au brasseur de Burton, lorsque celui-ci lui transmit non quelques papiers, mais un gros paquet où de nombreuses lettres étaient réunies. « Dieu, écrit Powlet à Walsingham, a béni vos fidèles et pru-

(1) Labanoff, t. VI, p. 401.
(2) Labanoff, t. VI, p. 332.

dents labeurs. C'est la récompense due à vos zélés et loyaux services. Puissent Sa Majesté et ses sages conseillers profiter des bienfaits de la Providence envers la reine et envers l'État (1) ! »

Parmi les lettres adressées par la reine d'Écosse en France et en Espagne se trouvait aussi celle qui était destinée à Babington. Que contenait cette lettre? Il est aussi difficile de le dire que pour celle de Babington. Sans doute Marie Stuart exprimait sa reconnaissance à celui qui avait réveillé dans son âme souffrante un dernier écho de gloire et de grandeur; et nous reconnaissons les formes habituelles du langage de Marie Stuart dans ces lignes : « Féal et bien aymé, « suyvant le zèle et entière affection dont j'ay remar- « qué qu'avez esté poussé en ce qui concerne la « cause commune de la religion et la mienne, ce ne « m'a esté moindre consolation d'avoir esté adverty « de vostre estat que j'estois auparavant contristée. »

Tout permet de croire que Marie Stuart y indiquait divers moyens de délivrance, ou bien l'enlèvement à main armée pendant une de ses promenades entre Chartley et Stafford, ou bien la surprise du château, soit en incendiant au milieu de la nuit les granges et les étables, soit en renversant des charrettes sous la grande porte de telle manière qu'on ne pût la fermer; et c'est une pensée déjà exprimée dans d'autres lettres

(1) Morris, p. 244.

que nous retrouvons quand, dans l'éventualité de sa reclusion à la Tour de Londres, elle ajoute : « Ne « laissez pourtant, je vous prie, pour l'honneur de « Dieu, de poursuivre le reste de l'entreprinse, car je « mourray tousjours très contente quand je sçauray « qu'estes délivrés de la misérable servitude en la- « quelle estes détenus captifs. »

Deux autres passages doivent appartenir à la lettre originale. Ce sont ceux où elle recommande une extrême prudence (1).

Philipps avait reçu le 28 juillet la réponse de Marie Stuart. Il en transmit aussitôt une copie en chiffre à Walsingham (2); cependant celui-ci n'en est pas satisfait, il veut que Philipps lui remette la lettre originale, mais qu'en route il se garde bien de tous les dangers; c'est là un dépôt qu'il faut conserver avec le plus grand soin : « Cachez, lui écrit-il, autant que possible votre retour; car les conspirateurs (*the practisers*) sont furieux de ce que vous êtes allé faire. La potence que vous avez dessinée sur votre lettre a accru leurs soupçons : plusieurs d'entre eux surveillent de près la poste de Londres (3). »

Philipps obéit et porte lui-même la lettre à Londres, où il arrive le 5 août.

Quatre jours après, nous trouvons un billet adressé

(1) Labanoff, t.VI, p. 385.
(2) Morris, p. 234.
(3) Morris, p. 245.

par Walsingham à son serviteur Philipps chez son père près de Leadenhall. Il l'appelle à Barn-Elms. Gregory y sera aussi (1).

Que résulta-t-il de cette conférence entre Walsingham et Philipps? Sans doute qu'il était utile que Marie Stuart provoquât Babington à désigner ses complices; et on ajouta à la lettre un post-scriptum où la reine d'Écosse s'exprimait en ces termes : « Je serais heureuse de connaître les noms des six gentilshommes qui accompliront le dessein, *which are to accomplish the designment*. Avertissez-moi comment vous agissez dans cette affaire, *for the same purpose* (2). » Expressions bien vagues qu'il serait aisé d'interpréter plus tard (3).

Le 8 août, la lettre de Marie Stuart est remise à Babington, et cette fois encore par un valet de bas étage vêtu d'une blouse bleue (4). Babington l'interroge; mais il refuse de répondre à ses questions et se borne à dire qu'en une autre occasion il fera connaître son nom.

Sur ces entrefaites, Walsingham félicitait Philipps sur les heureux fruits de son zèle : « Vous appren-« drez, lui écrivait-il, de la reine elle-même com-

(1) Pap., of Mary, vol. 18, n° 92.

(2) Labanoff, t. VI, p. 395.

(3) Quibus subdole additum eodem caractere postscriptum ut nomina sex nobilium ederet, si non et alia. — Camden. Le faux, déjà reconnu à l'époque de Camden, n'est plus contesté aujourd'hui. On a retrouvé la minute de ce postscriptum tracé par Philipps, qui y a écrit de sa main : « The postcriptum of the Scottish Queen's letter to Babington. » Pap. of Mary, vol. 18, n° 55.

(4) A homely servinge man in a blew cote. Conf. de Babington.

« bien elle est satisfaite de vos services. J'espère que « l'on tiendra une bonne voie en cette affaire. Autre- « ment, nous qui avons été les instruments de la dé- « couverte, nous recueillerions peu de bien de nos « peines (1). »

Arthur Gregory peut aussi compter sur la reconnaissance des puritains.

Le 9 août, Walsingham les appela l'un et l'autre à sa maison de campagne de Barn-Elms.

Le lendemain était un dimanche. Babington avait aussi réuni ses amis à Chiswick dans une hôtellerie fréquentée par les écoliers de Westminster. Au milieu des fumées du vin retentissaient des discours si violents que l'écho put les porter sur l'autre rive de la Tamise jusqu'à Barn-Elms; mais Walsingham, qui à cette heure même préparait à Babington et à ses compagnons le terrible châtiment qui allait les atteindre, se préoccupait peu de ces folles clameurs. De concert avec Philipps et Gregory, il se livrait à un travail assidu sur les lettres adressées par Marie Stuart à ce même Babington, *to make english there of*, selon l'expression de Davison (2).

Mais que tout se passe avec un profond mystère : « Le moment n'est pas encore venu de découvrir d'où souffle le vent (3). »

(1) Papers of Mary, vol. 18, n° 68.
(2) Papers of Mary, vol. 19, n° 13.
(3) Lettre de Philipps. Morris, p. 235.

« Il me semble, écrivait Philipps à Walsingham, « que vous avez assez de Babington, à moins que vous « ne désiriez savoir quelque chose de plus de ses « complices... Que Dieu inspire à Sa Majesté un cou- « rage héroïque pour venger la cause de Dieu et as- « surer la sécurité de ses États (1). »

Walsingham, en ce moment, voulait encore attendre. Il espérait d'heure en heure que Babington répondrait à la lettre de Marie Stuart, et comme le faux post-scriptum était joint à cette lettre, on pouvait supposer qu'on trouverait dans sa réponse l'énumération de tous ses complices. Peut-être la porterait-il lui-même à Lichfield où, par des moyens habiles (2), on pourrait la saisir entre ses mains; mais en ce cas Philipps devrait s'y rendre lui-même en toute hâte avec deux bons chevaux, afin de voir ce qu'il pourrait faire en usant de toute l'adresse qu'il possède (3). Si Babington était assez hardi pour se rendre à Chartley, ce serait à Amyas Powlet qu'il appartiendrait de le faire arrêter (4).

Des retards, auxquels Babington était étranger, avaient eu ce résultat que la date fixée pour son voyage à Lichfield était déjà passée, et les combinaisons de Philipps restèrent sans suite.

(1) Morris, p. 234.
(2) By conning meanes.
(3) And see what may be done with all owr conning
(4) *Papers of Mary*, vol. 18, n° 32.

Une idée assez étrange s'offre à l'esprit de Walsingham. Soit qu'il prenne pitié de la jeunesse de Babington qu'il a connu autrefois, soit qu'il espère obtenir de lui la révélation de secrets importants, il songe à le sauver, il feint peut-être de le vouloir, sauf à l'abandonner le lendemain; mais, quoi qu'il en soit, si sa vie doit être épargnée, ce ne sera qu'à une condition: c'est que, se ravalant aussi bas que Gifford, il consente à servir d'espion contre les catholiques ses frères.

Walsingham appelle Babington près de lui. « Je n'ignore, lui dit-il, ni vos secrets ni la correspondance que vous entretenez avec la reine d'Écosse : il vaudrait mieux pour vous d'observer votre devoir de fidèle sujet de la reine d'Angleterre. » Il lui prend la main. « Je connais vos talents, ajoute-t-il; je sais les services que vous pouvez rendre. Je vous ferai avoir une entrevue avec la reine d'Angleterre; et, si vous m'écoutez, vous continuerez vos discours au milieu des catholiques de manière à obtenir leur confiance. »

Babington ne répondit rien et promit seulement de revenir quelques jours après (1); mais il alla aussitôt à Henley-Park rapporter tout ce qui lui avait été dit à un jésuite, le P. Weston, qui y était caché chez un catholique nommé Francis Browne : « Méfiez-vous des embûches de Walsingham, » fut la réponse du P. Weston.

(1) Le P. Weston tenait ce récit de Babington lui-même.

Babington n'a point quitté Londres où il s'entoure de ses amis, se préoccupant peu de son propre péril et tout entier à la noble cause pour laquelle il est prêt à sacrifier sa vie (1).

(1) The excitable temperament of Anthony Babington kindled into a blaze of romantic enthousiasm. Miss Strickland, t. VII, p. 394.

CHAPITRE IV.

LA FUITE DE GIFFORD.

Il est un homme dont l'arrestation ne présente aucun inconvénient et peut offrir de précieux avantages : c'est Ballard qu'on jetterait en prison, comme *seminary priest*, sans faire aucune mention du complot; et assurément personne mieux que lui ne découvrirait les relations que les catholiques anglais entretiennent avec Mendoça et les Guise.

Depuis que Ballard se trouvait en Angleterre, Walsingham avait eu soin d'attacher à ses pas un autre espion qui avait pris la place de Mawde et qui, aussi bien que lui, s'efforçait de gagner sa confiance, sauf à le trahir plus tard.

Ce nouvel agent de Walsingham est Nicolas Berden (1).

Aussitôt que Berden est rentré en Angleterre, il ne néglige rien pour entretenir d'étroites relations avec les catholiques. « En vérité, écrit-il à Walsingham,

(1) Morgan, apprenant la trahison de Berden, l'appelle « a lewde fellow. » Papers of Mary, vol. 18, n° 39.

les papistes ont une singulière opinion de moi, quand ils me jugent l'homme le plus propre à servir leurs intérêts (1). »

C'est Berden qui recueille avec soin les noms de tous les prêtres catholiques qui se trouvent en Angleterre, et, s'ils sont emprisonnés, il les désigne à la rigueur des supplices (2). Si parfois il intercède pour eux, c'est à la condition qu'ils lui donnent de l'argent. « C'est pour moi un grand plaisir, écrit-il à Wal-« singham, car j'en ai grand besoin (3). Ils croient « en vérité que je suis leur ami, et ils ne se doutent « point que fort involontairement ils m'aident ainsi à « rendre de bons services à Sa Majesté (4). » Et c'est ce même homme qui ose affirmer qu'il n'a jamais agi par amour du lucre, mais uniquement pour le bien de son pays!

« Veuillez m'envoyer, écrit Philipps à Walsingham, trois ou quatre warrants pour l'arrestation de Ballard. Nous les remettrons à des hommes d'élite (5); car les sergents qui sont employés habituellement ne sont que des vauriens (6). Berden méritera en ceci votre faveur; et il serait utile d'obtenir de Sa Majesté qu'elle signât la gratification promise. Ber-

(1) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 163.

(2) Dom. pap., vol. 195, n° 74. Ce fut Berden qui fit arrêter le P. Edmonds, qui passa dix-sept ans en prison.

(3) Dom. pap., vol. 89, n° 22; vol. 95, n° 74.

(4) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 161; Nicolas, p. 163

(5) To some choyse men.

(6) Very knaves.

den recevrait trente livres, et Gilbert Gifford le reste (1). »

Cependant Berden ne réussit point assez promptement dans sa tâche; et Walsingham croit devoir dans son impatience recourir cette fois encore à l'habileté de Gilbert Gifford.

Philipps écrit à Walsingham, en louant les anciens services de Gifford : « Il me donne l'espoir de découvrir quelque chose d'important, car il flaire, comme il le dit, telle matière dont je serai étonné, et proteste, comme je n'en doute point, du soin qu'il mettra à la découvrir (2). »

En effet, Gifford confirme lui-même à Walsingham ce qu'a écrit Philipps : « En ce qui touche les pratiques en main, j'ai réussi, lors de mon dernier voyage, en discourant avec Morgan, à flairer de loin quelque chose, et il m'a dit qu'il avait ici quelqu'un pour s'en occuper et que plus tard, selon les occasions, je saurais tout; car c'est leur coutume de découvrir les choses peu à peu, n'ayant en personne une entière confiance. »

Gifford espérait qu'en feignant de se joindre à Ballard et en lui tenant compagnie, il parviendrait à tout découvrir (3).

En effet Gilbert Gifford ne tarda pas à se présenter

(1) Labanoff, t. VII, p. 192.
(2) Morris, p. 225.
(3) Hosack, t. II, p. 602.

chez Ballard. Il mit sous ses yeux une lettre (vraie ou fausse) où Morgan, en l'engageant à se méfier de Berden, l'invitait à conférer avec Ballard (1). Aussi Ballard s'exprima-t-il sans réticence comme si Gifford savait tout.

En ce moment, toute relation avec Ballard était pleine de danger, et Gifford affecta de persuader à Walsingham que c'était de Ballard que venait l'initiative de cet entretien : « Hier un certain Ballard, après de longues recherches, m'a découvert. Je n'ai jamais été lié avec lui; mais il m'a dit qu'il m'avait beaucoup cherché, qu'il connaissait tous mes efforts *pour la cause* et qu'il avait songé à venir me trouver à la campagne, où il croyait me rencontrer. »

Ballard parla des promesses de Morgan et de ses relations avec Châteauneuf. Il attendait chaque jour des lettres de France; mais il importait que Gifford obtînt de la reine d'Écosse la déclaration revêtue de son sceau qu'elle approuverait tout ce que l'on ferait pour elle. « Quelle garantie de succès, interrompit Gifford, pouvez-vous lui offrir? — Je me charge, répliqua Ballard, de lui rendre la liberté dans le délai de quarante jours. » Puis Ballard le quitta : il croyait par prudence devoir s'éloigner de Londres, mais il attendait de Gifford une prompte réponse afin de marcher d'accord (2).

(1) Pap. of Mary, vol. 18, n° 39.
(2) Hosack, t. II, p. 602.

Gifford avait tout confié à Barnes, qu'il avait retrouvé à Londres : « C'est moi, lui disait-il, qui, après avoir joué le prêtre à Paris (1), ai organisé toute la pratique (2), grâce à mes relations secrètes avec Philipps qui, en interprétant les dépêches que je lui ai remises, a vu s'accroître son crédit. »

Barnes seconde Gifford dans ses efforts; il entre aussi en relation avec Ballard, et s'empresse de lui faire verser libéralement à boire, afin d'obtenir de lui des aveux dont il pourra se servir plus tard (3).

Il serait imprudent d'arrêter Ballard chez lui; car il lui serait facile de réunir bon nombre d'hommes pour sa défense (4). Il vaut mieux l'attirer dans quelque piège; et ce sera à Gifford que ce rôle sera attribué (5). Il ne quitte plus Ballard. Il s'efforce, par de vaines protestations d'amitié, d'obtenir toute sa confiance pour pénétrer ses secrets; mais, lorsque tout sera découvert, il se vante de rendre à Walsingham un autre service : ce sera de livrer Ballard au supplice qui lui est réservé.

(1) He priested himself there coulourable.

(2) My cosin told me that he was the first practiser. Lettre de Barnes, Dom. pap., vol. 216, n° 53.

(3) Some times in abundance of drinke to be more liberall in wordes then afterwards may be wrong wrested out of him. Lettre de Barnes, Dom. pap., vol. 216, n° 53.

(4) I understand B. lodging is in such place where, if neede be, he lacketh not the assistance of a great number of the lasest people about this citie. Pap. of Mary, vol. 18, n° 66.

(5) Gilbert is a dealer in Ballard's apprehension. Lettre du sergent Mylles. Pap. of Mary, vol. 18, n° 69.

Gifford propose à Ballard de se retirer à la campagne avec lui. Tout a été convenu pour l'arrêter : cela résulte de l'accord de Gifford avec le sergent d'armes Mylles; mais Ballard se méfie, et le projet demeure sans suite (1). Il ne restera qu'à saisir Ballard à Londres. Gifford affirme qu'il en a le moyen et qu'il le fera sans retard.

Cependant Gifford hésite et cherche des prétextes pour se dérober à un acte qui serait pour lui le dernier degré de l'infamie. Il déclare au sergent Mylles que, s'il reste trop longtemps à Londres, il perdra la confiance des catholiques (2). Et voici qu'il écrit à Walsingham qu'il est obligé de s'éloigner pendant quelques jours; mais, s'il le fait, c'est, de l'avis de tous ses anciens amis du collège de Reims, afin de s'aboucher dans divers comtés avec les chefs de la *combinaison* (*specially the chiefest of the combination*), près desquels il jouit de beaucoup de crédit et dont il a déjà remis les noms à Walsingham. Toutes les instructions qu'il recevra de leurs mains seront immédiatement communiquées. Il a laissé à son oncle Offley, « fort apte en cette matière », le soin de saisir Ballard (3).

(1) Pap. of Mary, vol. 18, n° 69; vol. 19, n° 5.

(2) C. (Gifford) saith it will bring him into suspicion with the priests and others that nowe have such confidence in him, if he taries so long in the realme here before he go over sea to such persons as he is to be directed unto from hence. Pap. of Mary, vol. 18, n° 67.

(3) Pap. of Mary, vol. 19, n° 1, et vol. 18, n°s 65 et 67.

Le sergent Mylles, l'un des serviteurs les plus actifs et les plus dévoués de Walsingham, s'indigne de cette tentative de tromper son maître : « Que Votre Seigneurie, lui écrit-il, juge cette lettre comme il lui conviendra. Si un homme comme Gilbert Gifford pouvait être mis dans une bonne prison et sévèrement traité (c'est le mot habituellement employé pour désigner la torture), on pourrait sans doute apprendre quelque chose (1). »

Quoi ! Gifford a logé sous le même toit que Ballard, il s'est promené avec lui ; et il ne l'a pas livré aux sergents (2) ! En vérité, Gifford est un fripon signalé et indigne de toute confiance, quelque opinion que Walsingham ait conçue de lui : il ne vaut que ce qu'il est (3).

Comme le proposait le sergent Mylles, on inscrit le nom de Gifford sur la liste de ceux qu'il convient d'arrêter (4) ; mais les sergents ne mettront pas la main sur lui.

Le 30 juillet, Gifford se présente chez l'ambassadeur de France. Châteauneuf l'introduit dans son cabinet ; il lui dit qu'il n'ignore pas que ses fréquents voyages en France se rapportent à quelque projet en faveur

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 44. Déjà Powlet avait reproché à Gifford ses artifices de langage : « He doubled in his speech with me once or twice. » Morris, p. 153.

(2) Pap. of Mary, vol. 19, n° 13.

(3) Pap. of Mary, vol. 19, n° 14.

(4) Dom. pap,, vol. 192, n° 17.

de la reine d'Écosse; mais il le presse de ne rien faire qui puisse perdre cette princesse entourée de tant d'ennemis. En France, ceux qui sont à l'abri de tout péril poussent aisément aux entreprises hasardeuses, et Mendoça est de ce nombre; mais en Angleterre, s'adresser aux petits, c'est abdiquer tout moyen de succès; recourir aux grands, c'est s'exposer à ce que le dessein soit bientôt révélé (1).

Gilbert Gifford persiste à protester qu'il reste le fidèle serviteur de la reine d'Écosse, si bien que ce jour-là, pour qu'on n'en doute point, il s'est fait accompagner par le capitaine Savage : il veut, dit-il, envoyer à Paris un messager pour abréger les délais des correspondances, et il est entendu que son courrier partira le lendemain au soir, comme le serviteur d'un agent français qui se rend d'Écosse à Paris.

Le même jour, le même soir peut-être, Gifford écrit à Walsingham que les catholiques anglais désirent qu'il traverse la mer pour conférer avec ceux qui sont en France. Il pourra ainsi découvrir complètement leurs desseins. Il promet de tout révéler, mais il espère qu'on lui fera parvenir quelque argent par son oncle Hugh Offley (2).

Le lendemain, ce n'est pas un courrier, c'est Gifford lui-même qui se rend chez Châteauneuf.

(1) Labanoff, t. VI, p. 293.

(2) Dom. pap., vol. 191, n° 36. Cf. vol. 191, n° 23, et Pap. of Mary, vol. 18, n°s 65 et 67, et vol. 19, n° 5.

Quelques heures plus tard, confondu parmi les serviteurs du secrétaire Beaujardin, il quitte Londres pour gagner la France (1). Dès qu'il a traversé la mer, il adresse une autre lettre à Walsingham pour justifier son départ. Il se félicite d'être délivré de la compagnie des séditieux; mais il se considérera toujours comme heureux de pouvoir se conformer au moindre désir du conseiller d'Élisabeth. Il souffrirait plutôt dix mille morts que de se rendre indigne par quelque acte déloyal (2) de la confiance qu'il lui a témoignée (3).

Gifford déclarera plus tard qu'il savait que Marie Stuart ne tarderait point à être jugée, et qu'il ne voulait point se trouver face à face devant elle pour l'accuser, après l'avoir si longtemps trompée par de vaines protestations de dévouement (4).

(1) « Estant bien effrayé, je fus forcé de me desguiser, faignant d'estre serviteur d'un gentilhomme de M. de Châteauneuf. » Confession de Gifford. Dom. pap., add., vol. 30, n° 78.

(2) By any disloyall acte.

(3) Pap. of Mary, vol. 19, n° 8.

(4) Hosack, t. II, p. 379.

CHAPITRE V.

LES ARRESTATIONS.

D'après les rumeurs habilement répandues par les puritains, jamais un plus grand péril n'a été signalé (1). On ne parle que d'effroyables conspirations prêtes à éclater : à ces menaces se joindra, assure-t-on, l'invasion étrangère accompagnée du massacre et du pillage (2). Sur tout le rivage de la mer, des feux s'allumeront pendant la nuit (3), et l'Angleterre aura à déplorer une douloureuse et sanglante journée (4).

(1) Morris, p. 247.

(2) On a arrêté, à Londres, un page français pour avoir dit que l'Angleterre serait conquise avant deux mois. Avis d'Angleterre, Arch. nat. à Paris, K. 1561.

(3) Dom. pap., vol. 191, nos 15 et 20. (As to firing the beacons.) Ceci se trouve ailleurs commenté en ces termes : « Ils devoient, dès la pre-« mière nuit, esmouvoir tout le royaume et le mettre en armes par le « moyen des begaines : ce sont grands monceaux de fagots liés contre « un haut poteau de bois, qui sont si à propos accomodés que, mettant « le feu, ils apparaissent de loing de l'un à l'autre. » Lettre d'un huguenot, Bibl. nat. de Paris, f. fr. 3952, f. 312.

(4) There wold have bene a black and bloody day in England. Lettre du comte de Sussex, du 13-23 juin 1586. Wright, *Elizabeth and her times*, t. II, p. 296.

N'est-ce pas en 1586 que, selon une prophétie, Élisabeth doit périr assassinée (1)?

On va jusqu'à annoncer que la date de cette nouvelle Saint-Barthélemy est déjà arrêtée (2).

C'est le 25 août, selon les uns, que les conspirateurs ont résolu de tuer Élisabeth d'un coup de pistolet, et le même jour ils prendront les armes dans tout le royaume (3). D'après une autre version, la date a été fixée trois jours plus tard, et sans doute on en a transmis l'avis en France, car Jean Bodin, le célèbre auteur du livre de la ***République***, a écrit à plusieurs de ses amis que ce jour serait le dernier de la vie de la reine d'Angleterre. On rapporte qu'Élisabeth demandera qu'on arrête Bodin comme Morgan : il aurait à s'expliquer à la Bastille sur les informations qu'il a reçues (4).

Ne fallait-il point prévenir l'explosion du complot par l'arrestation des coupables? Et ces rumeurs mêmes, si générales et si violentes, n'imposaient-elles pas le devoir de les châtier sans hésiter plus longtemps? Tel était le langage des puritains.

Dès que le travail confié à Philipps et à Gregory s'est achevé à Barn-Elms, Walsingham se rend chez Élisabeth et place sous ses yeux les nombreux docu-

(1) Dom. papers, vol. 192, nos 50 et 51.

(2) Pap. of Scotland, vol. 41, no 12.

(3) Lettre de Châteauneuf, du 9 septembre 1586. Egerton. p. 73.

(4) Lettre de Gio. Dolphin, du 12 septembre 1586. Le journal de Pierre de l'Estoile indique une date intermédiaire : le 27 août.

ments qui révèlent les dangers dont sa vie est menacée. Le péril est urgent : il n'y a point un moment à perdre pour le conjurer (1).

Élisabeth, frappée de terreur, approuve tout ce que lui propose Walsingham. A l'intérieur du royaume, des mesures sévères sont prescrites. Dans les ports, l'ordre est donné de retenir tous les navires qui voudraient mettre à la voile pour la France (2).

Cependant Babington continue à réunir ses amis dans de joyeux soupers, soit au *Castle* près de l'*Exchange*, soit à l'hôtellerie du *Ross* à Temple-Bar. Là se trouvent Ballard et John Charnok ; mais il est un autre convive qui ne les quitte guère et qui prend part aux conférences les plus secrètes : c'est Robert Poley (3).

Poley, qui a été l'agent provocateur à l'assemblée de Saint-Gilles-in-the-Fields et qui, à Chartley, a été le premier à ourdir les fils de la trame où l'on enveloppa Babington, complétera son rôle : il s'est chargé de le livrer à Walsingham. Le 12 août, il l'invite avec ses amis à souper dans son jardin. Babington n'y paraît point, et Ballard est à peine arrivé qu'ayant reçu un avis secret, il s'éloigne précipitamment. « Il m'eût été aisé, disait avec regret Philipps, de saisir Ballard et toute la bande ! mais, ajoute-t-il, qu'on se

(1) Tytler, t. VIII, p. 214.

(2) Lettre de Châteauneuf, du 3 septembre 1586. Egerton, p. 73. Cf. Lettre de Philipps, du 7 juillet 1586. Labanoff, t. VII, p. 192.

(3) Confession de Charnok.

borne en ce moment à rechercher Ballard; qu'on laisse en paix Babington et les autres (1). »

Ballard reste celui sur lequel il importe le plus de mettre la main; et, à défaut de Gifford qui a fui, Nicolas Berden reparaît comme l'agent qui, en feignant d'être son ami, s'attachera le mieux à ses pas pour le perdre. Il faut se reposer sur son habileté (2).

C'est Berden qui recherche avec le sergent Mylles les moyens d'arrêter Ballard (3); c'est Berden qui a découvert la maison où il se cache près de Bishopsgate : on pourra le saisir, soit qu'il y rentre, soit qu'il en sorte. Les moyens dont on dispose sont à la fois les plus sûrs et les plus secrets. « En vérité, s'écrie le sergent Mylles, Berden a fait œuvre d'honnête homme (4). »

Le sergent Mylles avait posé cette question à Walsingham : « Voulez-vous que Philipps et moi, qui sommes vos serviteurs, nous arrêtions Ballard? Vous paraîtrez ainsi avoir tout dirigé pour son arrestation (5). » Mais en ce moment les dernières résolutions n'étaient pas prises. On ne poursuivait pas Bal-

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 6.

(2) Upon the abilitie of B. himself.

(3) Pap. of Mary, vol. 18, n^{os} 66 et 72.

(4) The parts of an honest men. Pap. of Mary, vol. 19, n° 14. — Berden avait déclaré que, tant que Gifford s'occuperait de l'arrestation de Ballard, il renoncerait lui-même à la préparer. Son travail fut ainsi interrompu pendant quelques jours. Pap. of Mary, vol. 18, n° 69.

(5) And so you appear to have laid the plot for his apprehension. Lettre de Mylles, Pap. of Mary, vol. 19, n° 4.

lard à raison du complot, mais comme *seminary priest*. Walsingham laisse donc au lord amiral le soin de délivrer le warrant pour l'arrestation de Ballard (1).

Berden nous révélera lui-même, avec d'intéressants détails, le plan qui devait s'exécuter. « M. Babington, écrit-il au sergent Mylles, a commandé pour ce soir un grand souper à l'hôtellerie du *Castle*... J'espère que Ballard y viendra, et j'ai chargé un jeune peintre de se faire servir dans la salle voisine, afin de m'apprendre de suite quels seront les convives. Prenez, je vous prie, la peine de vous trouver avant huit heures à l'*Exchange*, sous quelque déguisement, et promenez-vous jusqu'à ce que l'on ait besoin de vous. N'oubliez pas que le *Castle* a deux issues. »

Mais si Ballard ne se rend pas à l'invitation de Babington, pourquoi ne se livrerait-il pas à Berden en allant souper avec lui? « Afin d'éloigner tout soupçon, continue Berden, j'ai invité à souper Shelley et le prêtre Carleton. Shelley m'a envoyé un chapon et deux lapins, et il m'a promis de ne rien négliger pour amener Ballard. Vous serez aussitôt averti à l'*Exchange*. Si Ballard vient chez moi, le mieux sera de suivre sa piste (2) jusqu'à son logement, où vous l'arrêterez pendant la nuit, à moins que vous n'aimiez

(1) Pap. of Mary, vol. 19, nº 14.
(2) To be dogged.

mieux le saisir dans la rue... Je vous écris en grande hâte (1). »

Le sergent Mylles, rendant compte de cette soirée à Walsingham, lui apprend qu'on a vu entrer au *Castle* Babington, Tichbourne, Gage, et avec eux Poley, qui est si bien connu de Walsingham (2), puis Edmond Shelley et le prêtre Carleton. Ballard seul n'a point paru.

Cependant les sergents guettent Ballard; ils l'aperçoivent déguisé dans les rues de Londres, où il s'est rendu sous le faux nom de Black Hopkine; mais ils cherchent vainement Mylles, dont ils doivent suivre les ordres. Quel regret pour eux de ne pas saisir cette occasion de mériter une forte récompense (3)!

Ballard avait réussi à se procurer un passeport sous le nom de Thorrowgood (4), et, grâce à un cheval que lui avait amené Robert Gage, il était sorti de Londres, d'où il comptait se rendre dans le Sussex afin de s'y embarquer pour la France.

Mais voici que Ballard a reparu à Londres. On en a averti aussitôt Philipps, qui examine comment on pourrait le plus aisément mettre la main sur lui. Toute la journée est employée à retrouver sa trace, mais on le cherche inutilement. Se serait-on trompé en croyant le reconnaître? Il est inconcevable que de semblables

(1) Pap. of Mary, vol. 18, n° 82.
(2) Whome you know. Pap. of Mary, vol. 18, n° 90.
(3) They had, by attending on me, lost a great bootie of him.
(4) Morris, p 235.

erreurs puissent se commettre en cette matière (1).

« Ballard n'est pas arrivé, écrivait le lendemain matin un des agents du sergent Mylles, mais on l'attend. Il se rend habituellement au *Castle*, et par un moyen ou un autre je suis certain de l'avoir (2). »

Quel était ce moyen? Nous l'ignorons. Probablement quelque chaleureux appel signé de Poley ou de Berden; peut-être quelque faux message au nom de Babington. Quoi qu'il en soit, dans la matinée du 14 août, Ballard reparaît imprudemment à Londres. Vers onze heures et demie, il tombe entre les mains des agents du sergent Mylles, et on le conduit sous forte escorte à la prison du *Compter*. On verra plus tard dans quel cachot il convient de l'enfermer.

« L'affaire, écrit le sergent Mylles à Walsingham, a été conduite de telle manière que je n'y ai fait figurer ni vous ni les vôtres. Vous paraissez y être resté complètement étranger (3). »

Cependant les démarches des sergents n'ont pu échapper à l'attention de ceux qui fréquentent l'*Exchange*. Babington en a été prévenu; le bruit se répand qu'il a quitté Londres. « Nous sommes tous les dupes de Babington, » écrit Philipps à Walsingham. Mais il n'en est rien; car il n'a pas cessé de réunir

(1) I marvell what mistake there is in this matter. Pap. of Mary, vol. 19, n° 6.

(2) I am in assured hope to have him by one means or other. Pap. of Mary, vol. 19, n° 13.

(3) Pap. of Mary, vol. 19, n° 14.

ses amis à l'*Exchange*. « Ballard vient d'être arrêté, dit-il à Charnok; il saura peut-être garder le silence; mais Mawde livrera tous ses secrets à Walsingham. »

La conférence de Babington avec ses amis se prolongea pendant une heure et demie. Puis ils allèrent souper à l'hôtellerie du *Castle* et rentrèrent chez eux (1).

Cependant Babington et ses amis restaient tenus, croyaient-ils, de remplir, aussi longtemps que l'un d'eux conserverait la liberté ou la vie, leur promesse d'arracher la prisonnière de Chartley à ses bourreaux.

Le même soir, Babington trace à la hâte quelques mots destinés à Marie Stuart : « Que Votre Majesté sache qu'un certain Mawde qui est arrivé de France avec Ballard, lorsque celui-ci a été envoyé par Mendoça, est, comme on l'a découvert, l'agent de ce gouvernement. Ballard a découvert à Mawde pourquoi il est venu ici : sa trahison me met dans un extrême danger. Il est probable que tous nos projets seront connus, ainsi que les moyens que nous comptions employer. »

Puis viennent ces lignes, dernière protestation de fidélité adressée à la reine d'Écosse par celui qui allait mourir pour elle : « Que Votre Majesté conserve son espoir dans un résultat heureux! C'est la cause de Dieu et de son Église que nous servons; c'est une entreprise honorable devant Dieu et devant les

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 3.

hommes que nous poursuivons par zèle et par dévouement, libres de toute ambition et de toute préoccupation de ce monde, et c'est ce qui nous fait espérer qu'elle réussira. Nous avons juré de le faire ; nous le ferons, ou nous mourrons. En ce moment je ne puis que répéter que je reste tenu d'une reconnaissance sans bornes vis-à-vis de vous à raison de la confiance que vous avez mise en moi. J'ai juré devant Dieu de la mériter par mes fidèles services, et je le prie d'accorder à Votre Majesté un règne long et prospère et à nous-mêmes l'heureux succès de notre vertueuse entreprise (1). »

L'arrestation de Ballard anéantissait les dernières espérances de Babington et de ses amis; et, à chaque heure, de sinistres révélations ravivaient leurs inquiétudes. Ils étaient entourés de traîtres qui avaient dévoilé toutes leurs démarches et qui avaient préparé leur perte.

Ce n'était pas seulement Mawde qui avait dénoncé Ballard. Babington, lui aussi, était trahi, trahi par Poley qu'il avait un instant soupçonné, mais que depuis lors il aimait de nouveau comme son plus fidèle ami.

On nous a conservé ces quelques mots adressés à la hâte par Babington à Poley :

« Cher Robin, *sollicitæ non possunt curæ mutare*

(1) Pap. of Mary, vol. 19, nº 9 (3-13 août 1586).

rati stamina fusi. Je suis prêt à souffrir tout ce qui m'attend. *Et facere et pati Romanorum est.* Ce qui m'a conduit chez Walsingham, tu peux l'attester, en te souvenant de mon affection pour toi. Que mon retour chez moi a été étrange! Je suis pour toi ce que j'ai toujours été : je prie Dieu que, toi aussi, tu sois toujours le même pour moi. Prends garde à toi, de peur que tu ne portes le blâme de mon malheur. *Est exilium inter malos vivere.* Prends-y garde, mon cher Robin, je te le dis aussi sincèrement que si je parlais à moi-même. Si tu n'es pas le plus méchant des hommes, *omnium bipedum nequissimus*, réponds-moi quelques mots pour me satisfaire, et rends-moi le diamant que je t'ai donné. La fournaise est prête où nos actions seront passées au creuset. Adieu. Dieu sait quand nous nous reverrons.

« Celui qui a été tout à toi, comme tu le sais mieux que personne (1). »

Le sang catholique allait couler de nouveau en Angleterre, et Babington, qui était prêt à verser le sien, frémissait à l'image de la mort cruelle qui menaçait ses amis, si confiants, si généreux.

C'est en ce moment qu'il se souvient que Walsingham lui a fait promettre de lui porter une réponse; et, sans se préoccuper du péril auquel il s'expose lui-même, il se présente chez lui et lui offre

(1) Lansdowne, vol. 78, n° 25.

de quitter l'Angleterre avec ses amis, demandant en même temps qu'on rende la liberté à un *seminary priest* (c'était Ballard) qui venait d'être arrêté.

Walsingham feignit de recevoir Babington avec douceur. Il lui promit le sauf-conduit qu'il demandait et l'engagea à passer la nuit à Londres afin qu'on pût le lui remettre le lendemain signé par la reine. « Mais, ajoutait Walsingham, comme vous pourriez être inquiété, j'aurai soin de vous faire accompagner par le sergent Scudamore (1). »

Quelques instants après, Babington dînait avec le sergent Scudamore, quand celui-ci reçut un billet qui lui ordonnait de veiller avec soin sur celui qu'il accompagnait; mais Babington avait pu lire le billet en même temps que le sergent; et, le soir étant venu, ils allèrent souper ensemble dans une taverne. Le repas fut excellent, les coupes se remplirent de vin. Enfin Babington, laissant son manteau et son épée sur la table, se leva en disant qu'il allait payer le repas.

Le sergent Scudamore avait été rejoint par deux ou trois agents. Le moment était venu d'arrêter Babington, mais on l'attendit inutilement : il ne reparut point.

Mylles et ses sergents cherchaient en vain à atteindre

(1) Tout ceci se trouve fort inexactement rapporté dans une dépêche de Châteauneuf. Egerton, p. 73. D'après cette lettre, Babington avait été arrêté et conduit à Barn-Elms, où Walsingham avait voulu l'interroger lui-même; mais la nuit suivante il avait trompé la surveillance de ses deux gardiens et s'était sauvé en chemise.

dre Babington. Ils croyaient avoir retrouvé un galon de son chapeau : sans doute il s'était déguisé (1). Si du moins on avait son portrait, ce serait beaucoup (2); mais Babington n'est-il pas assez connu pour qu'il soit aisé de le découvrir? Burleigh se plaint vivement de la négligence des shérifs et de la stupidité des gardes que l'on a placés sur diverses routes autour de Londres (3).

Dès ce moment, l'information atteint le complot des catholiques, et l'on publie partout à haute voix le ban lancé contre Babington et ses amis.

Une vive agitation règne à Londres; et elle croît d'heure en heure, fomentée par les rumeurs les plus étranges.

On raconte que Babington et ses amis voulaient incendier la flotte à l'ancre dans la Tamise, livrer aussi aux flammes les divers quartiers de la capitale, immoler tous ses habitants en commençant par les lords du Conseil (4), sans épargner les huguenots réfugiés en Angleterre (5). On met pen-

(1) Dom. pap., vol. 192, n° 64.

(2) Dom. pap., vol. 192, n° 47.

(3) Dom. pap., vol. 192, n° 22.

(4) Burleigh écrivait à Leicester : « Your Lordshrip and I were very great mater in the traytors'eies, for Your Lorsdhip there and I here shold fyrst about one tyme have bene kylled... After we two gone, they purposed Her Majestie's death. » Wright, *Eliz.*, t. II, p. 313.

(5) « La trahison estoit telle qu'on a voulu tuer et assassiner la « royne d'Angleterre, tous les François réfugiés pour la religion, avec « quelque nombre de grands seigneurs d'icy. » Lettre de la Haye, citée par M. Chéruel.

dant la nuit des sentinelles dans les rues de Londres « pour faire accroire au peuple qu'on veut y « mettre le feu » (1).

Rien n'est plus odieux que l'attentat préparé contre la reine. Selon les bruits répandus et aussitôt acceptés par une multitude crédule, Babington, dans la dernière soirée qu'il a passée avec ses amis dans une hôtellerie de la Cité, a pressé Savage et Charnok de ne plus perdre un instant et de frapper immédiatement la reine d'Angleterre. L'un des assassins (on dit que c'est Charnok) a même pénétré jusqu'à la reine, mais elle l'a reconnu, d'après le tableau où Babington s'était fait peindre avec ses amis. D'autres rapportent que Babington lui-même s'est armé d'un pistolet, mais qu'à la vue d'Élisabeth qui passait dans son carrosse, il s'est troublé et n'a rien osé faire (2).

Le bruit court qu'un coup d'arquebuse a été tiré sur la reine, et l'on ajoute que l'assassin n'est autre que Gilbert Gifford (3).

(1) Lettre de Châteauneuf, du 11 septembre 1586. Egerton, p. 76.

(2) Avis d'Angleterre, Arch. nat. à Paris, K. 1564., « Un huguenot, qui est en ce moment à Greenwich, adresse à l'un de ses amis une version encore plus étrange. Walsingham a fait arrêter un gentilhomme qui avait trois pistolets à sa ceinture; et quand Élisabeth, à son retour de la chasse, apprend le péril dont elle a été menacée, elle voit pâlir sous son regard l'un des pensionnaires de sa maison. Celui-ci se jette à ses genoux, déclare qu'il est prêt à tout révéler et avoue que si le projet de l'assassiner dans le parc avait pu s'exécuter, il s'était chargé de l'achever sous les coups de son bec-de-corbin doré. Telle a été l'occasion des nombreuses arrestations qui ont eu lieu en Angleterre. » Lettre d'un huguenot, du 30 septembre 1586. Bibl. nat. de Paris, f. fr. 3952, f. 312.

(3) Lettre de Mendoça, du 6 septembre 1586, Teulet, t. V, p. 389. On

Selon d'autres rumeurs, tout était préparé pour livrer le pays à l'insurrection et à l'invasion étrangère. Babington aurait réuni ses amis dans le Staffordshire; John d'Arundel eût soulevé les comtés de l'ouest, le comte de Westmoreland ceux du nord. Le port de Milford avait été choisi pour le débarquement des Espagnols.

Parmi les puritains, et surtout parmi les huguenots de la suite de Buzanval, on accusait violemment Châteauneuf de s'être associé au complot. On avait répandu le bruit que plusieurs conspirateurs s'étaient cachés dans l'hôtel de l'ambassade, à Bishopsgate, et l'on avait placé des sentinelles dans les rues et dans les maisons voisines afin que personne ne pût en sortir. L'ambassadeur était, comme il l'écrivait lui-même, « comme assiégé et prest d'estre saccagé tous les « jours ». En vain offrait-il de laisser visiter son hôtel : on ne l'écoutait point; ses serviteurs étaient insultés; et, lorsqu'il se plaignait, on se contentait de lui répondre qu'il était impossible de contenir la fureur du peuple (1).

En même temps on fouillait les maisons habitées

raconta à Anvers qu'on avait tiré un coup de pistolet sur la reine d'Angleterre au moment où elle sortait de sa chambre, et de si près qu'elle avait eu les cheveux brûlés; que deux jours après, comme elle était à la chasse, on lui avait tiré un second coup de pistolet, et que cette fois la balle avait traversé le bord de sa robe. Corresp. des Fugger, 6 septembre 1586. Bibl. de Vienne.

(1) Lettre de Châteauneuf, du 3 septembre 1586. Egerton, p. 73; Mémoire d'Esneval, Teulet, t. IV, p. 58.

par des *récusants* : on avait dressé la liste de toutes celles que l'on connaissait à Londres.

Mylles continuait à se confier dans l'habileté de Berden. Il avait livré Ballard : ne découvrirait-il pas Babington? « J'ai reçu une note de Berden, écrit-il à « Walsingham, et j'ai le meilleur espoir qu'il nous fera « connaître l'asile de Babington (1). »

Le bruit s'était répandu que Babington avait rallié autour de lui les partisans de Marie Stuart et que déjà il se trouvait à la tête de deux cents gentilshommes.

Il n'en était rien. Babington ne cherchait qu'à se dérober au sort qui le menaçait. En échappant au sergent Scudamore, il avait rapidement changé d'habits avec Savage et avait profité de l'obscurité pour se diriger vers Westminster, où il retrouva Robert Gage, qui ne le quitta plus. De là il envoya aussitôt un messager à l'ambassade de France pour solliciter un peu d'argent, un autre à Tichbourne pour qu'on lui procurât un cheval; mais les messagers ne revenaient point, et il était urgent de prendre une résolution. Babington profita de la nuit pour sortir de Westminster et s'engagea avec Gage dans la forêt de Saint-John, dont les derniers vestiges se retrouvent dans l'enceinte même de la Londres moderne, sous les frais ombrages d'Hyde-Park, mais qui formait alors un sombre réduit à peu près impénétrable.

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 44.

Babington, afin qu'on ne pût le reconnaître, s'était coupé les cheveux et s'était bruni la figure avec des écorces de noix. Deux de ses amis, Barnewell et Donne, l'avaient rejoint, et ils errèrent ainsi dans les bois pendant cinq jours, épuisés de faim et de privations.

Cependant un valet de ferme (il s'appelait Richard Mascall), traversant la forêt de Saint-John, aperçut les quatre fugitifs étendus sous un arbre. Il s'approcha d'eux, et ils apprirent de lui qu'il était au service de la veuve d'un riche propriétaire-fermier, nommé Richard Bellamy (1). Un souvenir s'offrit aussitôt à l'esprit de Babington. La fille de Bellamy ne lui était pas inconnue. Peut-être lui avait-elle offert quelques fleurs sur la route de Saint-Gilles-in-the-Fields ; peut-être, lorsqu'il s'égarait à la chasse, lui avait-elle indiqué quelque source où il pût se désaltérer. « Prenez ce diamant, dit-il au valet de ferme en ôtant son anneau ; portez-le à la fille de votre maître : elle saura qui vous l'a remis. »

Les Bellamy occupaient le vaste domaine d'Uxendon, qui avait été donné à leurs ancêtres par Richard II, non loin de Harrow-on-the-hill, où ils avaient fondé un collège resté célèbre jusqu'à nos jours (2). Ils jouissaient d'une notable aisance, et leur maison servait fréquemment de refuge aux catholiques : ils avaient même fait établir un passage secret qui, du pied de

(1) Dom. pap., vol. 192, n° 39.
(2) Lansdowne, vol. 87, n° 63.

l'escalier, se dirigeait vers une grange adossée au bâtiment, par laquelle on pouvait fuir. Sans hésiter un instant, malgré le péril auquel ils s'exposaient, ils reçurent chez eux les fugitifs « comme des hommes qui déclaraient que tout ce qu'ils souffraient, c'était pour la religion (1) », et ils s'empressèrent de leur donner des habits de paysan.

Au moment où Babington et ses amis trouvaient un asile dans la ferme des Bellamy, un prêtre catholique, nommé Davies, y était caché. Il put bénir ces malheureux sur lesquels pesait la proscription; et ce fut de la bouche de Babington qu'il recueillit ces paroles : « Walsingham est l'auteur et l'inventeur de toute cette tragédie (2). »

Hélas! Walsingham avait chez Bellamy, comme chez les principaux catholiques d'Angleterre, des espions qui dénonçaient les fugitifs; et, le dixième jour que Babington avait fui de Londres, on le prévint vers dix heures du soir que le *Justice of peace* avait été signalé, suivi d'une troupe de sergents. Gage et Donne n'eurent pas le temps de fuir, et Barnewell fut saisi dans la prairie qui entourait la ferme. Babington seul avait réussi à gagner une autre ferme de Bellamy, qu'on appelait Preston; mais là, à son tour, il tomba entre les mains des sergents, qui le trouvèrent au

(1) That they did seek to save them for religion's sake. Dom. pap., vol. 192, n 39.

(2) Of which tragedy sir Francis Walsingham was the chief actor and the contriver. Morris, *Our cath. forefathers*, p. 58.

grenier, dans une petite chambre dont la muraille récrépie à la chaux s'entr'ouvrit, selon une ancienne tradition, pour donner passage à un rameau fleuri qui se dessécha aussitôt : symbole touchant d'une jeunesse si prématurément frappée.

Babington et ses compagnons furent conduits à Londres, au milieu des insultes d'une plèbe menaçante.

A la suite de Babington marchaient, chargés des mêmes chaînes, la veuve de Richard Bellamy, deux de ses fils et sa fille.

A partir de ce jour, on met la main sur les principaux amis de Babington (1).

Tichbourne s'était réfugié dans le Hampshire : il y avait acheté, au prix de vingt-cinq livres, un cheval d'une vitesse remarquable ; mais rien ne put le soustraire aux recherches des agents de Walsingham (2).

Thomas Salisbury chercha à gagner le Chestershire, mais il fut atteint par ceux qui le poursuivaient. Les magistrats de Denbigh jetèrent en prison tous ses serviteurs (3).

Thomas Abington est également arrêté, et l'honneur de cet exploit est attribué à sir Thomas Lucy, le *Justice Shallow* de Shakspeare (4).

John Charnok est saisi dans le Northampton-

(1) Lettre de Châteauneuf, Teulet, t. IV, p. 105.
(2) Dom. pap., vol. 192, n° 33.
(3) Dom. pap., vol. 192, n° 43.
(4) Dom. pap., vol. 193, n° 15.

shire, près de son domaine de Wellingborough (1).

Jones, qui avait changé de costume, fut découvert dans le pays de Galles.

Le capitaine Savage, après s'être rapidement dépouillé de l'élégant costume de Babington, emprunte d'autres vêtements à son ami Charnok; mais, avant de pouvoir sortir des murs de Londres, il est arrêté avec Tilney.

John Barnewell et Richard Abington sont enfermés dans la prison de la *Fleet* (2).

Edward Windsor seul a pu se dérober aux poursuites.

Les arrestations se multiplient. Le 26 août, on conduit à la Tour vingt-cinq ou trente gentilshommes catholiques accusés d'avoir voulu assassiner la reine et brûler la cité de Londres (3). Dans toute l'Angleterre, les prisons sont pleines de *récusants* (4).

« Le lord chancelier et moi, écrit le 28 août Burleigh à Leicester, nous ne sommes occupés qu'à faire subir des interrogatoires et à rédiger des warrants. » De son côté, Powlet félicite Walsingham : « Je n'entends parler, lui mande-t-il, que de traîtres qui tous les jours sont amenés devant vous. Que Dieu en soit loué (5) ! »

(1) Dom. pap., vol. 192, n° 41.

(2) Dom. pap., vol. 192, n° 49; vol. 193, n° 15.

(3) Pap. of Mary, vol. 19, n° 57.

(4) Dom. pap., vol. 194, n° 32. Parmi les prisonniers figure un serviteur du comte de Shrewsbury. Pap. of Mary, vol. 17, n° 39.

(5) I hear of traitors that are carried towards you every day. God be thanked for it. Morris, p. 271.

C'est l'heure des vengeances et des colères, où il semble que personne ne doive être épargné, ni les conspirateurs qui se sont laissé égarer, ni ceux qui se sont glissés parmi eux pour les perdre (1); mais que l'on ne se trompe point : il y a des arrestations qui sont une nouvelle œuvre de dissimulation ; car elles ont un but fixé d'avance avec une infernale habileté.

Tyrrell est arrêté le 27 septembre par le sergent Young; on trouve parmi ses papiers les *Institutions* de Calvin et des lettres de lord Burleigh. Robert Beale l'interroge le même jour à Greenwich : la reine tiendra compte de ses aveux (2).

Robert Poley voit, aussi bien que Tyrrell, les sergents mettre la main sur lui. On le conduit à la Tour; mais il est le seul qui y soit bien traité : son emprisonnement n'est qu'une plaisanterie (3).

Le nom même de Gilbert Gifford figurait sur les listes de proscription (4); mais il avait été assez habile pour prévoir le péril : de là son impatience extrême d'entreprendre ce voyage de France dont nous avons déjà parlé.

A défaut de Gilbert Gifford, on arrête d'abord son frère George, qui avait profité de ses fonctions dans la garde d'Élisabeth pour feindre, d'accord avec son

(1) Dom. pap., vol. 192, n° 17.

(2) Morris, *Our cath. forefathers*, pp. 203 et 324.

(3) Poley was for a fashion put in the Tower, but had what he would. Morris, p. 386.

(4) Pap. of Mary, vol. 18, n° 25.

frère, de favoriser les conjurés (1); puis son valet Roger Yardley, qu'il avait employé comme espion pour surveiller à Paris les menées des réfugiés, à Rome celles du docteur Allen (2).

« La reine, écrit l'un de ses secrétaires, est merveilleusement joyeuse de l'arrestation de Roger Yardley. Il y a lieu de croire qu'elle a autrefois entendu parler de lui (3). »

Après George Gifford et Yardley vient le *substitut* Barnes. Il est d'abord arrêté comme ayant eu des relations avec Savage et Charnok; mais il invoque les services qu'il a rendus avec son cousin en fabriquant des alphabets secrets et en faisant remettre les lettres de Morgan à la reine d'Écosse (4).

Les cloches sonnent pendant vingt-quatre heures. On allume partout des feux de joie. Châteauneuf lui-même doit envoyer du bois à celui qu'on fait à la porte de son hôtel, et à chaque heure (tant la populace est furieuse) on peut redouter le massacre de tous les catholiques (5).

(1) George Gifford déclarera qu'il a été excité par le P. Persons à assassiner Élisabeth et que le duc de Guise, pour l'encourager, lui a donné huit cents couronnes; mais, plus tard il affirmera qu'il n'a jamais connu le P. Persons et qu'il n'a rien reçu du duc de Guise. — George Gifford sera épargné comme Poley et Tyrrell.

(2) Dom. pap., vol. 192, n° 53.

(3) Her Majesty is marvellously glad of the apprehension of Roger Yardley. It seemeth unto me that Her Majesty hath heard before of his quality. Pap. of Mary, vol. 30, n° 50.

(4) Dom. pap., 199, n° 86; Pap. of Mary, vol. 21, n° 26.

(5) Lettre de Châteauneuf, du 3 septembre 1586. Egerton, p. 73.

Une assemblée solennelle est convoquée le 1er septembre à Guildhall. L'alderman James Dalton donne lecture d'une lettre de la reine, écrite le 28 août à Windsor.

« Nos bien amés et féaux, salut!

« Ayant esté advertye de la très grande joye « qu'avez resceu pour l'appréhension de nos très- « meschants et diaboliques subjects, lesquels, par la « très grande et singulière bonté de Dieu, ont esté « descouverts d'avoir félonnement, et mesme contre « la loy de nature, pratiqué non-seulement la ruyne « de nostre personne, mais aussy, en tant qu'il leur es- « toit possible, d'avoir esmeu une révolte par tout nostre « royaulme, il nous a semblé bon par ces présentes « vous faire entendre le singulier contentement que « nous avons resceu de telle nouvelle, vous asseurant « que nous n'avons pas esté tant resjouye pour avoir « eschappé le danger brassé contre nostre propre « personne que d'entendre la grande joye que nos « très amés subjects ont resceu de l'appréhension des « auteurs de la dicte menée, parce que, pour rendre « plus tesmoignié et notoire leur amour et très loyale « affection envers nous, ils n'ont obmis aulcun acte « extérieur pour faire paroistre au monde l'amour et « loyaulté qu'intérieurement ils nous portent (1). »

Mém. d'Esneval, Teulet, t. IV, p. 53. Lettre de Mendoça à Idiaquez, du 6 septembre 1586. Arch. nat. à Paris.

(1) Trad. française, Arch. nat. à Paris, K. 1564.

James Dalton prononce à ce sujet une harangue qui se termine par ces mots : « Dieu confonde tous les traîtres et accorde à la reine une longue vie et un long règne (1) ! »

Les clameurs populaires retentissent avec furie; mais elles ne se bornent pas à demander le supplice de Babington et de ses amis. C'est jusqu'à Marie Stuart qu'elles font remonter la responsabilité du complot (2); c'est sa tête que réclame la plèbe puritaine (3).

(1) Holinshed, f. 1553; Naunton, fragm. reg.; Stowe, t. I, p. 727; Strype, p. 607. — Voyez aussi : A short discourse of all the late pretended treasons, by Thomas Nelson (dédié au lieutenant de la Tour, Owen Hopton).

(2) Lettre d'Esneval, du 2 septembre 1586. Pap. of Scotland, vol. 41, n° 12.

(3) Châteauneuf écrivait le 11 septembre à Brulart : « Ils rendent la dicte conjuration la plus aigre qu'ils peuvent pour aigrir le peuple contre la royne d'Escosse et tout le party catholique, lequel ils ont délibéré de ruyner soubs ombre de justice. » Egerton, p. 76.

CHAPITRE VI.

LES AVEUX.

Ballard, Babington et leurs compagnons ont été transférés à la Tour, cette sombre et redoutable enceinte où chaque pierre rappelle le sang qui y a été versé.

C'est là que Ballard sera livré à la question criminelle, que les nouvelles inventions des bourreaux rendent chaque jour plus affreuse et qui offre à la fois la violation du droit naturel et des lois mêmes de l'Angleterre (1).

A Walsingham le soin exclusif de diriger ce procès : « J'observerai ponctuellement, comme mon devoir m'y oblige, écrit-il à Élisabeth, les ordres de Votre Majesté, notamment en gardant pour moi seul tout ce qui concerne cette grande et importante affaire (2). »

Ce qui importe avant tout, c'est d'obtenir des aveux que l'on puisse placer sous les yeux de la reine

(1) They trampled the laws of England under foot. Meline, *Mary queen of Scots*, p. 15.

(2) Pap. of Mary,, vol. 12, n° 17.

et qui soient de nature à justifier toutes les mesures que l'on a déjà prises et celles que l'on prendra plus tard.

L'habileté de Walsingham n'est jamais à bout de ruses et de stratagèmes. Si l'on a associé à Ballard, alors qu'il était libre, un commensal qui le surveillait à toutes les heures du jour, ne pourrait-on pas aussi placer dans sa prison quelque espion qui interpréterait ses soupirs et ses craintes?

« Il serait utile, observe Walsingham, de se servir, vis-à-vis de Ballard, d'un instrument apte à cette besogne (1) (toujours les *corrupted instruments!*), si nous en trouvions un sur lequel nous puissions nous reposer avec confiance, et assurément rien ne produirait un meilleur résultat; mais l'homme que nous avons employé, quoiqu'il reste prêt à nous servir, ne semble plus en bons rapports avec Ballard (2). »

A défaut de Berden, cet instrument apte à la besogne sera Anthony Tyrrell, qui déjà a été chargé de découvrir les secrets de Ballard; et sans doute on n'a feint de l'arrêter qu'afin de l'enfermer dans le même cachot. Tyrrell s'efforcerait d'obtenir des aveux qu'il transmettrait aussitôt à Walsingham. Mais cette ruse ne réussit point. Ballard, loin de retrouver en Tyrrell un ami, l'accuse de l'avoir trahi. C'est là une mission assez

(1) Of some apt instrument.
(2) Pap. of Mary, vol. 19, n° 17. Tytler, t. VIII, p. 295.

peu agréable pour Tyrrell; ne pourrait-on pas l'en décharger au bout de la semaine (1)?

Walsingham a aussi songé à employer Poley; mais tous les catholiques savent qu'il a été leur plus perfide ennemi (2).

Il y a un autre stratagème, qu'Élisabeth a suggéré elle-même avec une haute habileté politique (*most politicly*) : ce serait de simuler, sous un nom supposé, quelque correspondance secrète à laquelle Ballard répondrait peut-être; mais par malheur on ne possède pas son chiffre.

Reste le dernier moyen : la torture. On y soumettra Ballard dans le silence des cachots de la Tour, sans juges, sans témoins; et on le forcera bien à déclarer « tout ce qu'il n'aura pas voulu autrement avouer (3) ».

Élisabeth approuve ce que propose Walsingham. Ce n'est pas seulement Ballard, ce sont aussi Babington, Savage et Barnewell qui doivent subir toutes les rigueurs de la question, et sans ménagements (*thoroughly*) (4).

(1) Dom. pap., vol. 192, n° 20.

(2) Dom. pap., vol. 193, n° 52.

(3) To the end he may be examined out of hand and forced by torture to utter that which otherwise he will not declare.

(4) Pap. of Mary, vol. 19, n° 49. « Plût à Dieu, écrivait un huguenot à un conseiller du parlement, qu'eussiez vostre petite chaise de « la chambre criminelle avec les petits escarpins jaunes et trois ou « quatre valets de geôle pour les chausser! » Lettre d'un huguenot, Bibl. nat. à Paris, 3952, f. 312.

Il est un autre point que Walsingham a eu en vue en faisant arrêter Tyrrell et Poley : c'est qu'en leur qualité d'accusés, ils fassent des aveux que Ballard, Babington et leurs amis n'auront qu'à répéter (1).

Tyrrell a écrit de sa prison à lord Burleigh pour lui offrir ses services (2). Burleigh s'empresse de les accepter. Il répond lui-même à Tyrrell : « Je vous prie instamment de compléter ce que vous m'avez écrit sur des matières d'importance. Faites connaître tout ce que vous savez sur les principales circonstances des desseins qui ont été formés depuis l'arrivée de Savage; n'omettez point de nommer tous ceux qui y ont pris part, arrêtés et découverts, ou bien non arrêtés ni découverts. Comptez sur moi pour vous récompenser de vos peines. » Et on lisait dans une autre lettre de lord Burleigh à Tyrrell : « Votre dissimulation tend à un excellent but, et par suite elle doit être autorisée et encouragée. Je vous prie donc d'y persévérer, comme je persévérerai moi-même dans ma bonne volonté à votre égard (3). »

C'est sous les auspices d'une si haute autorité, c'est avec l'espoir si fondé d'un généreux salaire, que Tyrrell rédige sa confession :

Tyrrell était à Paris avec Ballard quand l'évêque de Ross fit, en présence du comte de Westmoreland,

(1) Pap. of Mary, vol. 18, n° 33; vol. 19, n° 25.
(2) Strype, t. III, p. 615.
(3) Morris, *Our cath. forefathers*, pp. 356 et 419.

de lord Dacre et d'autres réfugiés, un discours où il déclarait qu'il fallait placer la couronne d'Angleterre sur le front de Marie Stuart.

Il était à Reims avec Ballard quand le docteur Allen lui dit : « Celui qui, au prix de sa propre vie, anéantirait celle d'Élisabeth, devrait être honoré comme un martyr. »

Il était à Rome avec Ballard quand celui-ci obtint du général des jésuites, Aquaviva, qu'il engagerait le Pape non seulement à autoriser l'assassinat d'Élisabeth, mais de plus à promettre une grande récompense à qui l'exécuterait (1).

Il était avec Ballard quand l'un et l'autre furent reçus par le Pape, qui loua fort le projet d'assassiner la reine d'Angleterre.

C'était dans sa chambre à Londres que Ballard avait débattu avec Charles Tilney et Edward Windsor le meilleur moyen de faire disparaître Élisabeth. Tilney avait déclaré connaître une dame qui se chargerait de l'empoisonner, mais Windsor, s'opposant à ce qu'on confiât à une femme une mission si importante, s'était réservé la tâche de la tuer d'un coup de pistolet.

Il a entendu Babington expliquer que, lors d'une des réunions de la cour étoilée, où siègent Leicester, Burleigh et Walsingham, il y aurait pénétré avec une

(1) « Ils ont déclaré de terribles merveilles de ceste maudite tragédie, mesme du vénérable pape. » Lettre de la Haye citée par M. Chéruel.

douzaine de ses amis, chacun ayant un pistolet à deux coups sous son manteau, en se réservant pour se défendre le second coup de leurs pistolets et leurs épées. D'autres conspirateurs se seraient portés à la Tour, où ils se seraient emparés des canons pour détruire la ville de Londres. Si le complot avait réussi, que serait-il advenu d'Élisabeth, de la capitale et du royaume d'Angleterre?

Il sait que Ballard, Edward Windsor et Charles Tilney ont passé un jour à Whitehall pour y examiner les galeries et les jardins où il serait le plus aisé de frapper Élisabeth.

Il sait que Gilbert Gifford a engagé son frère George à prêter son concours à l'attentat contre la reine.

Il résulte enfin de tout ce qu'il a appris que la vie d'Élisabeth ne sera point assurée tant que vivra cette maudite femme la reine d'Écosse, qui excite non seulement les princes étrangers, mais aussi ses propres sujets à abréger ses jours afin de pouvoir elle-même monter sur le trône (1).

Tyrrell, en faisant parvenir sa confession à Burleigh, s'excuse d'avoir été un peu long à l'achever; mais il compte sur toute sa faveur (2).

On voit dans une lettre adressée à Walsingham qu'Élisabeth approuva fort le style dans lequel cette confession était rédigée, aussi bien que l'affection dont

(1) Pap. of Mary, vol. 19, nos 67, 68, 81.
(2) Pap. of Mary, vol. 19, no 69.

elle y trouvait le témoignage. Quel que fût le salaire dû de ce chef, elle promettait de ratifier tout ce que Burleigh et Walsingham lui proposeraient à cet égard (1).

Quelques jours après, le *Justice* Young félicite, au nom de la reine, Anthony Tyrrell : « Sa Majesté se réjouit de votre zèle. Elle continuera à vous employer à découvrir les traîtres, et elle désire que vous conserviez votre crédit avec eux afin que vous puissiez mieux les surveiller. » Et il ajoute dans une autre lettre : « Le plaisir de Sa Majesté est que vous mainteniez votre crédit avec ces maudites personnes afin de mieux dévoiler leurs maudites pratiques et de pouvoir en donner avis. Sa Majesté m'a chargé de vous faire connaître qu'il n'est pas au monde un homme que vous ayez à craindre, car elle veille et veillera sur vous (2). »

Poley rédige sa confession avec la même docilité que Tyrrell; mais il s'attache à charger surtout Babington. Le dessein des conjurés était de tuer la reine : le prince de Parme leur avait avancé, dans ce but, huit ou neuf cents livres (3).

C'est ainsi que deux des accusés ont humblement tout reconnu, tout avoué : que reste-t-il à faire aux autres, sinon de suivre cet exemple?

(1) Nicolas, *Vie de Davison*, p. 42.
(2) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 422.
(3) Pap. of Mary, vol. 19, nos 25 et 26.

Du 18 août aux premiers jours de septembre, les interrogatoires se succèdent à peu près sans interruption. Le sergent de la Tour, John Pickering, est chargé de les diriger : il dispose des instruments de torture et est à la fois le juge et le geôlier (1).

Ce que furent ces dépositions, nous pouvons nous le figurer : tantôt vagues, tantôt trop précises, subissant sans cesse les variables impressions de la conscience plus forte que la terreur ou de la terreur plus forte que la conscience.

Tout se résume dans cette phrase de Châteauneuf: « Les conjurateurs ont confessé tout ce que l'on a « voullu (2). »

Walsingham a préparé la série des questions qui seront adressées aux accusés, et nous savons d'après quelle base ces notes ont été rédigées. Il s'est fait remettre par Philipps les avis secrets transmis par Gilbert Gifford, Berden et le capitaine Catlin (3). A ces délations il suffira d'ajouter ce que les rumeurs populaires ont semé d'accusations effroyables et étranges, pour former le programme des aveux.

C'est Philipps qui, par l'ordre de Walsingham, indique les points sur lesquels Ballard aura à répondre.

(1) Yelverton mss., 31, p. 233.

(2) Egerton, p. 80.

(3) I praye you bring to the Court soche secret advertissements as you have from Berd., G. G. and Cat.. for that I shall have use of them. Pap. of Mary, vol. 19, n° 95.

On l'interrogera spécialement sur ses rapports avec le nonce du Pape et avec Mendoça (1).

Le texte de la confession de Ballard porte qu'il a reconnu que l'intention des conjurés était de tuer la reine d'Angleterre. On y lit aussi qu'il a avoué qu'à son dernier voyage à Paris, il a conféré avec le nonce du Pape et avec le duc de Guise; qu'il a eu avec Châteauneuf des entrevues ailleurs qu'à l'ambassade de France. S'il s'est rendu chez Mendoça, c'est pour hâter l'invasion des Espagnols. Si précédemment il avait fait un voyage en Écosse, c'était pour préparer une autre invasion : celle de lord Claude Hamilton et de ses amis.

Il semble au contraire établi que Ballard, même au milieu des angoisses de la torture, ne fit aucun aveu important (2); et Walsingham, dans la dépêche où il rend compte à Stafford de l'interrogatoire de Ballard, se borne à dire qu'il a avoué que, d'accord avec Mendoça, il avait engagé les catholiques à se soulever contre la reine (3).

La déposition de Savage devait offrir une importance extrême, puisqu'on le représentait comme le meurtrier soudoyé par les papistes. Le point principal

(1) Pap. of Mary, vol. 18, n° 34; vol. 19, n°s 18-20. Dom. pap., vol. 192, n° 66.

(2) M. Hosack dit à ce sujet : « Ballard was racked without mercy, but nothing material appears to have been extorted from him (t. II, p. 385). »

(3) Teulet, t. V, p. 396.

sur lequel il aura à répondre, c'est sur l'approbation donnée par le docteur Allen au projet d'assassiner la reine et Leicester : il devra faire connaître le lieu et le jour (1). Certes, il y aura à cela des difficultés; car au jour marqué Allen n'était pas à Reims, mais à Rome : de si faibles objections ne font hésiter ni Walsingham ni Philipps.

Savage a, dit-on, fait des aveux complets (*at large*); car nous trouvons réunis dans sa confession, avec de nombreux détails, et le premier projet de meurtre froidement préparé à Reims et le second projet de meurtre inopinément formé au *Castle*.

« J'avais servi le prince de Parme, rapporte Savage, quand, passant à Reims, j'entendis le docteur Gifford me dire : « Vous pourriez rendre de meilleurs services: ce serait de tuer Élisabeth. » Et comme j'observais que c'était chose périlleuse et difficile : « Si elle est périlleuse, reprit le docteur Gifford, elle n'en sera que plus glorieuse, et elle est moins difficile que vous ne le pensez. Si Élisabeth se trouve dans sa galerie, percez-la de votre poignard; si elle se promène au milieu de ses femmes, frappez-la de votre épée; si vous l'a-

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 24. Dom. pap., vol. 192, n° 66: vol. 194, n° 25. — Je ne sais pourquoi dans deux documents on donne à Savage le nom de Digby. — D'après une note de Burleigh, Digby serait Edward Windsor; mais ce ne peut être qu'une erreur. Edward Windsor, fugitif en ce moment, ne put être interrogé, et toutes les questions de l'interrogatoire se rapportent à des faits connus du rôle rempli par Savage. Un prisonnier, du nom de Digby, se trouvait, au mois d'octobre 1586, à la Tour.

percevez dans son jardin, renversez-la d'un coup de pistolet. »

Ici les aveux de Savage présentent une notable contradiction. Tantôt il déclare que c'est à Reims qu'on lui a fait part de la complète approbation du docteur Allen; tantôt il affirme qu'il ne l'a connue que depuis son retour en Angleterre, par Gilbert Gifford (1).

Si Savage n'avait pas exécuté ce projet, c'était uniquement parce que des hommes d'un courage suffisant et de bonne conscience s'en étaient chargés avec de meilleurs moyens pour réussir.

Le même appel lui avait été adressé récemment par Babington : « Ballard est arrêté, lui avait dit celui-ci; nous sommes tous trahis. Quel remède? — Il n'y en a qu'un, avait répondu Savage : c'est de ne plus tarder à tuer la reine. — Allez à la cour, s'était écrié Babington, et tuez-la. » — « Et comme je n'avais pas d'argent pour acheter un costume, fait-on dire à Savage, il me donna sa bourse et son anneau. »

Cependant Savage proteste contre les aveux qu'on lui attribue. Il a entendu parler en France des dangers auxquels Élisabeth est exposée, mais non point du projet de l'assassiner (2).

En ce qui touche le second complot formé au *Castle*, comment pourrait-on y ajouter foi? Il n'est aucune allégation qui ne soit démentie par des preuves.

(1) Since my coming to England, by Gilbert Gifford.
(2) Brit. Museum, Calig., C. IX, n° 202.

Au moment où Babington gagna Westminster, il avait laissé à Savage le costume fort élégant qu'il portait lui-même, et rien n'eût empêché Savage de s'introduire immédiatement à la cour ; mais Babington ne put lui donner ni son argent ni son anneau, puisque, manquant d'argent, il en fit demander à Châteauneuf, et puisqu'il portait son anneau au doigt dans la forêt de Saint-John.

Nous sommes fixés aujourd'hui sur la valeur de la confession de Savage. Non seulement le texte que nous en possédons est de la main de Philipps (1); mais de plus nous en trouvons la minute au dos d'une lettre de Philipps à Gilbert Gifford, avec ces mots : *Ce que Savage aura à déclarer* (2).

La confession de Babington est la plus longue de toutes. Ce qui nous y touche, ce sont quelques phrases qui ont pu être recueillies de sa bouche, tant elles expriment un sentiment touchant et vrai : « Malheur à ceux qui ont troublé tant d'existences heureuses! Quant à mes amis, ils n'ont jamais écouté que leur affection pour moi. »

Dans la confession de Babington, le projet de tuer Élisabeth, cet acte si coupable et si infâme, est hautement avoué. Il avait fait connaître à la reine d'Écosse que l'exécution en était confiée à six gentilshommes; et Marie Stuart lui avait répondu en lui

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 38.
(2) Dom. pap., vol. 199, n° 96.

demandant de quelle manière agiraient les six gentilshommes et quand le dessein (*the designment*) serait accompli.

Ici la main de Philipps a laissé sa trace; car ce sont les termes mêmes employés dans le fameux post-scriptum préparé et puis abandonné par le faussaire : « Je désire savoir quels sont les six gentilshommes qui accompliront le dessein (le même mot est employé : *the designment*) (1). »

Mais voici que Babington tient un tout autre langage : « J'ai voulu délivrer la reine d'Écosse; je n'ai point formé d'autre projet. » Et il ajoute qu'il en est de même de Tichbourne, de Tilney et de Barnewell (2).

Faut-il ajouter qu'au lieu du texte original de la confession de Babington, nous n'avons de nouveau sous les yeux qu'une copie certifiée conforme par Burleigh, Bromley et Hatton (3)?

Charnok était (Babington l'a, dit-on, reconnu) l'un des six qui devaient frapper Élisabeth; et lorsqu'il eut pris cet engagement, on joignit son portrait à ceux qui se trouvaient déjà réunis autour de celui de Babington : ce qui permit à la reine de le reconnaître lorsque, à défaut de Savage, il pénétra à la

(1) Yelverton mss. 31, f. 218-235; Pap. of Mary, vol. 19, n° 43.

(2) Yelverton mss.

(3) On avait saisi les livres de Babington : on ne trouva dans la bibliothèque de ce jeune homme, si adonné aux plaisirs, que des livres de piété, tels que la *Summa doctrinæ* de Canisius, et les *Discours* du P. Campion. Brit. Mus., Lansdowne, 50, n° 77.

cour pour la frapper, avant de fuir de Londres.

Ici encore nous nous trouvons devant la fable la plus grossière ; car ce ne fut que plusieurs jours après qu'un ordre royal ordonna de rechercher le portrait de Babington (1).

Tichbourne implora en termes touchants la pitié dont il se croyait digne : « Veuillez, disait-il, avoir quelque compassion de la situation malheureuse dans laquelle j'ai été entraîné, comme dans un abîme, par des hommes pleins de malice. Par charité, au nom de Dieu, qu'on prenne pitié de moi (2). » Mais, quand on l'interrogea sur le but du complot, il protesta vivement contre tout ce qu'on lui attribuait. Il n'avait jamais entendu parler du meurtre d'Élisabeth ; et, loin de favoriser l'invasion des étrangers en Angleterre, il eût été le premier à la combattre (3).

On recherche quelles ont été les relations de Henri Donne avec Ballard. Le père de Donne sera interrogé ; mais il ne dénoncera pas son fils (4).

(1) Dom. pap., vol. 92, n° 47.

(2) Dom. pap., vol. 192, n° 33.

(3) Hosack, t. II, p. 384.

(4) Pap. of Mary, vol. 19, n° 27. Dom. pap., vol. 192, n° 21. On interroge avec soin les valets des accusés. Au serviteur de Babington, Marwood, on pose, ainsi qu'à d'autres prisonniers, cette question : « Qu'est-il advenu de Luther et de Calvin? » Plusieurs prisonniers, pour se sauver, répondent que ce sont des saints dans le ciel. Marwood, au contraire, réplique : « Ils sont damnés ! » — « On croirait, écrivent les agents de Walsingham, que Marwood est possédé par le diable. » Dom. pap., vol. 192, n° 57. — Les serviteurs de Tichbourne et de Barnewell déclarent que leurs maîtres voyaient souvent Babington et qu'ils se réunissaient pour dîner ensemble dans des tavernes. *Ibid.*, n° 34.

Puis vint le tour des Bellamy, intéressante et malheureuse famille. Par la fondation du collège d'Harrow, elle a laissé un précieux souvenir dans l'histoire des lettres, et en même temps elle représentait ces vigoureuses races du sol anglo-saxon qui, tenant tour à tour la poignée de l'épée et le soc de la charrue, fécondaient de leurs sueurs le patrimoine transmis par une longue suite d'ancêtres.

On n'avait pas seulement à forcer les Bellamy à rendre compte de ce qu'ils avaient fait pour Babington ; on voulait aussi qu'ils dénonçassent tous les catholiques à qui, malgré les menaces de la loi, ils avaient ouvert un foyer hospitalier.

La mère des Bellamy était fort âgée. Elle déclara qu'elle avait passé sa vie au milieu des travaux des champs, et elle repoussa tout aveu. Pour cette femme aussi, Walsingham intervient : « Qu'elle soit torturée et qu'elle soit condamnée (1)! » écrit-il, devançant et dictant les arrêts de la justice.

Catherine Bellamy avait trois fils : le premier était déjà depuis longtemps en prison; le second montera sur l'échafaud avec Babington; le troisième expire dans la torture, mais on prendra soin de répandre le bruit qu'il s'est honteusement suicidé en reconnaissant sa faute (2). La mère des Bellamy s'éteindra aussi

(1) Kate Bellamy to be arrayned and condempned. Dom. papers, vol. 195, n° 30.

(2) « L'un des principaux chefs se pendit la dernière semaine avec sa

dans les ténèbres de la Tour (1). Mais sa fille, à qui Babington avait envoyé son anneau et qui peut-être l'avait gardé en souvenir de lui, que deviendra-t-elle? Elle échappera à la honte d'un procès; mais son sort devait être plus affreux : on l'abandonna à la brutalité d'un geôlier, puis on la contraignit à dénoncer ceux-là même que sa mère avait cru de son devoir de sauver.

Mais que les portes de la Tour s'ouvrent toutes larges pour les complices complaisants qui ont achevé de jouer leur rôle. Tyrrell est mis en liberté; Poley est à peine retenu quelques jours de plus (2); et il suffira que Barnes demande humblement pardon d'avoir reçu, de concert avec Gilbert Gifford, les lettres de la reine d'Écosse (3).

jarretière après s'estre donné deux coups de couteau dans le ventre. » Lettre de la Haye, citée par M. Chéruel.

(1) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 45.

(2) Pooley to be continewed. Dom. pap., vol. 195, n° 30. Pollius, etiamsi omnium conscius, in judicium non vocatus. Camden.

(3) *Pap.of Mary*, vol. 21, n° 26.

CHAPITRE VII.

LE JUGEMENT.

Selon la vieille formule normande, la reine a décerné une commission d'*oyer*, du chef de haute trahison, contre les accusés dont les noms suivent : John Savage, gentilhomme; Chidiock Tichbourne, de Porchester dans le comté de Southampton; Edward Abington, d'Hisslop dans le comté de Worcester; Thomas Salisbury, de Denbigh; John Travers, de Prescot dans le comté de Lincoln; John Charnok, de Lincoln's Inn; Robert Gage, de Croydon dans le comté de Surrey; Jérôme Bellamy, d'Harrow.

Le *chief baron* Manwood préside la cour de justice. C'est ce même juge Manwood qui, dans un avis célèbre, a décidé que l'on peut, en vertu de statuts depuis longtemps ensevelis dans la poussière des temps, punir la simple offense à la reine non seulement du pilori, mais aussi de peines exceptionnelles, en ordonnant qu'on coupe la langue au coupable, qu'on lui arrache les joues, qu'on lui brûle le front avec un fer rouge.

A côté de Manwood est venu s'asseoir Christophe

Hatton, qu'on a cru autrefois favorable à Marie Stuart et dont un secrétaire a même été compromis dans le complot (1); il s'est hâté d'écrire que c'est à l'œil de la reine qu'il appartient de pénétrer de dangereuses et horribles pratiques (2); et c'est en vertu d'instructions spéciales qu'il est accouru, malgré la fièvre qui le tourmente.

En ce moment, Élisabeth hésite encore sur la résolution à prendre à l'égard de Marie Stuart. Par son ordre, toute accusation directe contre elle doit être évitée jusqu'au jour où l'on décidera qu'il y a lieu de la mettre elle-même en jugement (3).

Les assises s'ouvrirent le 23 septembre. Après la lecture de la commission délivrée par la reine, on commença par examiner Savage.

« Savage, lui dit le juge Anderson, le docteur William Gifford t'a persuadé de tuer la reine en te disant que c'était une action méritoire et légitime. Tu as accepté. Plus tard tu as recherché avec Ballard quels en étaient les moyens les plus aisés. Tu as reçu des lettres de Morgan, du docteur Gifford et de Gilbert Gifford qui te pressaient de le faire. Savage, es-tu coupable, ou ne l'es-tu pas? »

(1) Lettre de Mendoça, du 6 septembre 1586. Teulet, t. V, p. 389.

(2) Dom. pap., vol. 193, n° 4.

(3) Her Majesty suddenly falleth in opinion that, if any thing should to morrow be given in evidence against the scottish queen, it might be perilous to Her Majesty's person, before any thing should be executed upon that queen. Lettre de Burleigh à Chr. Hatton, du 12-22 septembre 1586. Brit. Mus. Hosack, t. II, p. 395.

— Oui, répondit Savage, j'ai assisté à des réunions à Saint-Gilles-in-the-Fields et j'ai reçu diverses lettres; mais je n'ai jamais voulu tuer la reine Élisabeth. »

Le juge Anderson : « Il faut répondre : coupable ou non coupable. Ainsi le veut la loi. Ne crois pas qu'en répondant : non coupable, tu échapperas à la mort.

— Oui, répéta Savage, on m'a excité à tuer la reine; mais je n'y ai jamais consenti.

— N'oublie pas, interrompt le chief baron Manwood, que la loi prononce des peines sévères (*grievous punishment*) contre ceux qui refusent de répondre.

— La dénégation de Savage importe peu, observe Christophe Hatton; car nous avons des preuves. »

La première séance fut longue; et néanmoins elle n'occupe que quelques lignes dans les relations officielles, et il y a là des lacunes préméditées qu'il faut s'efforcer de combler.

Tout permet de croire que Ballard, accusé comme Savage d'avoir cherché les moyens d'assassiner la reine, protesta non moins vivement que lui contre cette allégation, et que, sur son refus d'y souscrire, la séance fut suspendue pour le livrer à la torture.

Ce fut sans doute en présence de ces menaces et pour échapper à de si cruelles épreuves que Savage, changeant de langage, annonça qu'il consentait à plaider : *coupable*. On lut alors sa confession; et le chroniqueur contemporain Holinshed ne manque point de rappor-

ter qu'il résultait de ses aveux que trente mille étrangers allaient débarquer en Angleterre, que les conjurés voulaient assassiner les conseillers de la reine à la Cour Étoilée, piller Londres, brûler la flotte, faire périr les premiers personnages de l'État.

Ce n'était point assez. Il fallut que Savage racontât comment, après l'arrestation de Ballard, il n'avait pu donner suite aux pressantes exhortations de Babington. faute d'un habit convenable pour se présenter à la cour; mais Babington, en le pressant d'exécuter ce projet dès le lendemain, lui avait donné, pour acheter cet habit, tout l'argent qu'il avait dans sa bourse, et même cet anneau que, selon un récit plus véridique, il remit dans la forêt de Saint-John à la fille de Richard Bellamy.

« Maintenant, s'écria l'attorney Popham, l'accusation est suffisamment prouvée. » — « Est-ce bien là l'acte libre de ta volonté? demanda Christophe Hatton. — Oui, » répondit Savage. Et, comme la journée était avancée, on remit la séance au lendemain.

Le lendemain, mercredi 24 septembre, on porta à la barre Ballard étendu sur un fauteuil, car les rigueurs de la torture l'avaient brisé à ce point qu'il ne pouvait plus se tenir debout (1).

Le juge dit à haute voix : « Ballard, Babington,

(1) Ballard hath byn so racked as he was caryed to the barre and arraygned in a chayre. Pap. of Mary, vol. 19, n° 103.

Savage, Barnewell, Tichbourne, Salisbury et Donne, levez les mains. Vous êtes tous accusés d'avoir voulu soulever le royaume. Toi, Ballard, tu as été chargé en France de t'enquérir des ports les plus favorables pour l'invasion. Dès ton arrivée en Angleterre, tu t'es conduit comme un faux traître envers la couronne. Non seulement tu voulais renverser la reine Élisabeth, mais même la tuer afin de détruire l'État et la religion chrétienne. Tu as délibéré avec Babington sur les moyens d'exécuter ce projet. Tu as dit que tu étais chargé par Mendoça et Paget d'annoncer la prochaine arrivée d'une armée étrangère, dont les chefs étaient le Pape et le roi d'Espagne. — Toi, Babington, après quelque hésitation, tu as faussement, horriblement, traîtreusement et diaboliquement conspiré la mort de la reine d'Angleterre pour délivrer la reine d'Écosse. — Toi, Salisbury, tu t'es rendu dans le comté de Denbigh pour préparer la sédition. — Vous, Babington et Savage, vous êtes convenus entre vous que vous porteriez tous les deux secours aux étrangers, mais que Savage seul serait chargé de tuer la reine. — Vous, Babington, Tichbourne, Barnewell, Salisbury et Donne, vous avez décidé que Barnewell et Tichbourne aideraient à tuer la reine. »

Le juge Sanders, s'adressant à Ballard : « Te reconnais-tu coupable? »

Ballard, cloué sur son fauteuil par les douleurs de la torture, eut la force de répondre : « Oui, j'ai voulu

délivrer la reine d'Écosse et j'ai désiré le rétablissement de la religion catholique en Angleterre; mais je n'ai jamais songé à tuer la reine Élisabeth (1).

— Comment, Ballard, oses-tu dire cela? » interrompit Christophe Hatton. Tu as de ta propre main tout avoué. Maintenant c'est la vanité qui t'égare et te pousse à tout nier. Pourquoi t'opiniâtrer ainsi dans ton orgueil (2)? »

Que se passa-t-il en ce moment? Menaça-t-on Ballard de le ramener à la Tour et de le livrer de nouveau à la torture? Les procès-verbaux passent tout ceci sous silence. Ils se bornent à constater que Ballard, après ces protestations, consentit à plaider: *guilty*, coupable.

Le moment était venu d'interroger Babington. Il plaida aussi *guilty*, espérant peut-être quelque chose des sympathies que lui avait exprimées Walsingham.

C'est la relation dressée par les juges de Babington qui nous apprend que rien n'était plus doux que sa contenance, que rien n'était plus noble que son geste et qu'il s'exprima avec une admirable bonne grâce (3).

Ce qui émeut les assistants, c'est l'étroite amitié qui unit les accusés. Chacun déclare qu'il a considéré comme un devoir de partager les périls de Babing-

(1) That I practised the delivery of the queen.of Scots, I am guilty; that I went about to alter the religion, I am guilty; but that I intended to slay Her Majestie, I am not guilty.

(2) Therefore now it is much vanity to stand vain gloriously in denying it.

(3) With a mild countenance, a sober gesture and a wonderfull good grace.

ton comme autrefois ses plaisirs. Tous, c'est Babington qui l'affirme, se sont engagés dans l'entreprise par affection pour lui. Salisbury surtout est bien à plaindre : *Tantum infelicem nimium dilexit amicum.*

Christophe Hatton lui-même se sentit pénétré de compassion : « Ballard! Ballard! qu'as tu-fait? Tous ces jeunes gens, doués des dons les plus heureux de la nature, c'est toi qui les as conduits au degré extrême de leur honte et de leur perte! »

Puis vint le tour des autres accusés.

« Je descends, dit fièrement Tichbourne, d'une maison qui remonte à deux siècles avant la conquête; et jamais elle n'a été souillée d'aucun crime (1). » On le contraignit néanmoins (nous ne savons par quels moyens) à raconter l'étrange histoire du portrait de Babington, qui avait permis à Élisabeth de reconnaître l'un des conspirateurs.

Barnewell déclara qu'il n'avait jamais songé à faire le moindre mal à la reine d'Angleterre (2).

Comme si le projet d'assassiner la reine n'était point encore établi par des preuves suffisantes, Christophe Hatton, avant que la séance fût levée, crut devoir adresser à Barnewell cette question : « N'es-tu pas allé un jour à Richmond? N'as-tu pas vu la reine se promener seule? La reine ne savait pourquoi tu étais là, mais elle remarqua que tu la regardais at-

(1) Hosack, t. II, p. 404.
(2) I never intended harm to Her Majestie's person.

tentivement. N'est-ce pas alors que tu as dit à Babington qu'il serait aisé de la tuer? » Puis, continuant son discours, il expliqua aux juges, aux jurés et au peuple qu'on devait assassiner aussi Leicester, Burleigh, Walsingham et Powlet.

« Telle est, ajouta le juge Anderson, l'œuvre des jésuites et des prêtres de séminaires (*seminary priests*). »

L'interrogatoire des sept premiers accusés étant terminé, le jury rendit un verdict affirmatif.

Le juge Sanders s'adressa alors de nouveau à Ballard : « Ballard, qu'as-tu à dire sur l'application de la peine? »

On ne connaît point la réponse de Ballard, qui fut sans doute une dernière et plus énergique protestation. La relation officielle se borne à dire : « Ballard prononça quelques mots, mais sans qu'on en pût conclure quelque chose. *Ballard spake some thing, but not to any effect.* »

Tous les accusés ont été déclarés convaincus par leurs propres aveux d'avoir formé un complot pour assassiner la reine, pour ouvrir l'Angleterre aux Français et aux Espagnols, pour délivrer la reine d'Écosse et la proclamer reine d'Angleterre, pour piller la ville de Londres, pour mettre à mort les membres du Conseil, pour brûler la flotte de la reine, enclouer son artillerie et tuer bon nombre de chevaliers et de nobles (1).

(1) Corr. des Fugger. Bibl. de Vienne.

Quand on ramena les condamnés à la Tour, leur barque se croisa avec celle où se trouvait Anthony Tyrrell, qui se rendait chez le *Justice* Young, peut-être pour réclamer son salaire. Tyrrell remarqua que l'œil fixe de Ballard s'attachait sur lui comme pour lui reprocher sa perfidie; il se sentit pénétré de confusion et de honte (1). Tels furent, quelques heures avant un inique supplice, les adieux du délateur et de la victime (2).

Le 25 septembre, une foule inquiète et agitée se presse de nouveau dans la même salle sous l'empire d'émotions diverses. Les huissiers lui imposent silence. D'autres jeunes gens prennent place sur le banc des accusés : ce sont Edward Abington, Charles Tilney, Edmond Jones, John Travers, John Charnok, Robert Gage et Jérôme Bellamy.

Le juge Sanders prend la parole. Il annonce à la plupart des accusés qu'ils sont prévenus des mêmes crimes que l'on a jugés la veille. Quant à Jérôme Bellamy, on lui reproche d'avoir secouru les conspirateurs, les sachant coupables. Puis, se tournant vers les accusés, il les interpelle successivement : « Abington, es-tu coupable? — *No guilty*, répond Abington. — Comment veux-tu être jugé? — Selon les lois de Dieu et de mon pays. — Et toi, Tilney? reprend le juge. — Je ne suis en aucune façon coupable,

(1) How I was confounded to behold the man.
(2) Morris, *Our cath. forefathers*, p. 410.

reprend Tilney, pas plus coupable que vous ne l'êtes vous-même, et il désavoue la confession revêtue de son nom. — Comment veux-tu être jugé? — Je m'en réfère au jugement de Dieu et des honnêtes gens. »

Tous les autres accusés déclarent également qu'ils ne sont pas coupables.

On forme le jury de Middlesex. Aucun droit de récusation n'est exercé.

Abington demande à pouvoir prendre des notes afin de réfuter les divers chefs d'accusation. « Ce n'est pas la coutume, » réplique le juge.

Le sergent Pickering prend la parole : « Abington et Tilney connaissaient le complot, et Tilney a même offert d'accompagner Ballard en Écosse. — Qu'est-ce que cela prouve? interrompt Tilney. — Le complot existait déjà, observe Pickering; mais il s'étendit quand Ballard se mit en relation avec Babington. »

Le sergent Pickering accuse aussi Charnok d'avoir, à la prière de Babington, songé à assassiner la reine le jour où Ballard fut arrêté. De plus, il a changé de costume avec Savage.

On interroge Tilney : « Ma conscience, répond-il, me rend ce témoignage, à mon dernier jour, que je n'ai jamais comploté aucune trahison (1). »

Travers semblait peu se préoccuper de tous les

(1) In my conscience wherin I shall dye, I never conspired any treason.

chefs d'accusation qu'on alléguait contre lui : il savait d'avance qu'il n'échapperait point au gibet (1).

On lit, en l'absence de Ballard, la confession qu'on lui attribue.

Abington persiste à tout nier. « Au moins reconnaîtras-tu, dit l'attorney, que le dimanche 14 août tu as passé la nuit, caché sur une meule de foin? »

On lit la confession d'Abington. Il déclare qu'il a connu autrefois Ballard, mais il ne l'a pas vu depuis la Pentecôte.

On donne lecture de la lettre de Marie Stuart à Babington. Abington proteste. Jamais Babington n'adressa de semblables propositions à la reine; jamais il ne conçut cette pensée. Mais le juge l'arrête : « Babington, dit-il, a avoué toutes ses trahisons, et apprends que toi-même tu ne peux conserver quelque espoir pour toi qu'en accusant tes complices.

— Je suis persuadé, observe Christophe Hatton, que Babington a renoncé à tout espoir; et tous les juges ici présents peuvent en effet affirmer qu'il n'existe pour lui aucune chance de sauver sa vie (2). »

Le même verdict atteint la seconde série des accusés.

Quelques jours se passèrent, et la sentence n'avait pas été ratifiée, non point qu'Élisabeth hésitât à faire couler le sang, mais parce qu'un grave dissentiment s'était élevé entre elle et ses conseillers.

(1) Hosack, t. II, p. 401.
(2) Harley, 290, p. 151.

Walsingham jugeait que les aveux des accusés, tels qu'ils figuraient dans le procès, avaient suffisamment établi la complicité de la reine d'Écosse, et il eût voulu qu'en publiant la sentence de Ballard, de Babington et de ses amis, on y fît figurer tous les griefs à la charge de Marie Stuart, comme la justification des mesures que plus tard l'on prendrait contre elle; mais Élisabeth s'y opposait : « Je vous en supplie, écrivait à Walsingham un de ses agents les plus dévoués, au nom de Dieu, pour le bien de l'Angleterre, pour votre propre bien, soyez prudent. Par trop de hardiesse, vous pourriez tout perdre (1). »

Déjà les puritains murmuraient; et l'un d'eux, sous une forme poétique qui devait flatter Élisabeth, lui portait leurs plaintes :

« La trahison grandit comme une hydre. Quand le bourreau en aura-t-il raison?... Ah! si jamais une ruse perfide pouvait réussir, que de larmes ne verserait pas l'Angleterre! Bien que j'écarte ce présage, je crois voir Élisabeth atteinte d'une blessure cruelle; je crois voir le sang rougir ses membres si délicats, et sa tête s'incliner sur les neiges de son sein : tel s'affaisse le lis qu'a touché le soc de la charrue. Dis-nous, divine vierge, quelle fut ta pensée, quelle couleur revêtit ton visage serein, quand le bruit des trahisons parvint jusqu'à tes oreilles... L'heure est venue de tirer le glaive... Saisis la hache, et qu'un

(1) Dom. pap., vol. 193, n° 52.

sévère châtiment fasse expier le plus horrible des crimes (1)! »

Il n'y a point un moment à perdre : « Quand le bourreau domptera-t-il la trahison renaissante? Quand lavera-t-il la faute dans le sang du coupable (2)? »

(1) Ergone, si quid fraus poterat mala,
Extinctam Elisam lugubris Anglia
Jam fleret?...
Detestor omen; sed video tamen
Crudeli Elisam vulnere sauciam;
Pulchros per artus ire cerno
Virginis lateris cruorem,
Collapsaque cervix in niveos sinus
Laxe recumbit, sic ubi lilia
Succisa languescunt aratro.
.....
Stringendus ensis...
Effer secures, et nefandum
Pœna comes scelus insequatur.

(2) *In catilinarias proditiones et proditores domesticos,* Oxford, 1586.

CHAPITRE VIII.

L'EXÉCUTION.

Un sentiment de profonde pitié s'était éveillé jusque parmi les geôliers de la Tour pour ces beaux jeunes gens, dont l'aîné n'avait pas trente ans (1).

Il y a là, à entendre les puritains, un enseignement qu'il ne faut pas négliger. Sans doute, il fallait faire une large part à l'éducation que Babington et ses amis avaient reçue. Pourquoi les évêques se déclarent-ils les ennemis et contrarient-ils le zèle des ministres, qui, en dehors de tout salaire, se fussent empressés de catéchiser les jeunes gens? Ballard et Babington ont eux-mêmes reconnu que, s'il y a des hommes vertueux parmi les protestants, ce sont les puritains, qui vivent en vrais chrétiens et qui ne se laissent pas corrompre en accumulant deux ou trois bénéfices. Tels sont les termes dans lesquels s'exprime le lieutenant de la Tour Hopton, le farouche lieutenant de Leicester (2).

(1) Il piu vecchio de quali haveva trenta anni. Corr. des Fugger.
(2) Lansdowne, 51, n° 18 (15 octobre 1586).

« C'est ainsi, remarque un historien anglais du dix-septième siècle, que les puritains invoquaient le complot même de Babington pour poursuivre leurs desseins (1). »

Babington, interprétant favorablement le délai qui lui était accordé, n'avait pas renoncé à toute espérance. On a conservé de lui quelques lignes où il sollicite l'appui de Christophe Hatton et où il fait offrir mille livres à Raleigh, si celui-ci obtient sa grâce (2).

Cette illusion ne devait pas se prolonger longtemps : le 29 septembre, on annonça aux condamnés qu'ils seraient exécutés le lendemain.

Les faussaires qui nous ont laissé la confession de Babington devaient lui attribuer un suprême aveu au seuil de la tombe, tel qu'il l'aurait adressé à la reine d'Angleterre :

« Très gracieuse souveraine, si les larmes les plus amères, le cœur le plus contrit et un profond repentir égal à la faute commise pouvaient faire naître quelque pitié dans votre sein royal, je ferais sortir de mes yeux desséchés autant de sang qu'il en faudrait, en révélant mes horribles tragédies, pour expier lamentablement ma faute; et peut-être seriez-vous ainsi

(1) To compass their own ends. Strype, *Life of Whigift*, t. I, p. 507.

(2) Pap. of Mary, vol. 19, n° 106. On raconta que Babington, condamné à être traîné sur une claie de son cachot au lieu de son supplice, avait offert autant d'or qu'on eût pu en mettre sur la claie : ce qui eût permis d'entretenir à ses frais un combattant en Hollande. Corr. des Fugger. Bibl. de Vienne.

portée à quelque compassion; mais, puisqu'il n'y a aucune proportion entre l'énormité de mon crime et la commisération humaine, faites un miracle, ô douce reine, en faveur d'un misérable qui se jette à vos pieds dans votre prison, déplorant avec une profonde affliction ses offenses et implorant de vos mains bénies tel secours que le malheur de ma pauvre femme le réclame, que l'innocence de mon enfant en a besoin, que l'espère ma famille exempte de toute faute, et que ma haineuse perfidie le mérite le moins. Ainsi votre divine miséricorde fera briller votre gloire au-dessus de celle de tous les princes, autant que mes horribles pratiques ont paru plus détestables à vos meilleurs sujets : puissiez-vous les gouverner longtemps et heureusement, comme je supplie la bienheureuse Marie de l'obtenir de son doux fils Jésus-Christ.

« Votre sujet le plus malheureux, parce qu'il a été le plus déloyal (1). »

Et que faut-il penser de cette déclaration où, au-dessous de chiffres écrits vraisemblablement de la main de Philipps, on fait reconnaître à Babington, dans une intention aisée à expliquer, ceux dont il se servait dans sa correspondance avec Marie Stuart, déclaration sur laquelle on a inscrit la date même de son supplice (2)?

Ni l'un ni l'autre de ces documents ne sont de la

(1) Dom. pap., vol. 193, n° 53. Harley, 36, n° 49; 787, n° 46. Le document du Record Office n'est évidemment pas un texte authentique.

(2) Dom. pap., vol. 193, n° 54.

main de Babington, et dans cette écriture régulière et compassée nous ne pouvons retrouver les traits tracés à la hâte de la lettre où il implorait l'intercession de Christophe Hatton (1).

C'est ailleurs que nous chercherons les dernières impressions de ces jeunes gens crédules et naïfs, qui voyaient leur vie moissonnée à son aurore.

Rien n'est plus gracieux que ces adieux à la vie, composés par Chidiock Tichbourne :

« Le printemps de ma jeunesse a été flétri par la glace des soucis; mes fêtes joyeuses ne m'ont offert que la coupe de la douleur; ma gerbe de blé a été cueillie sur un champ de larmes. Tout ce que j'ai possédé n'a été qu'un vain espoir. Ma journée est à son déclin, et j'ai à peine vu le soleil. Je vis à peine, et c'en est déjà fait de ma vie.

« Mon printemps est passé, et il est à peine commencé. Déjà le fruit est mûr, et cependant le feuillage est à peine verdoyant. Ma jeunesse est finie, et je suis si jeune encore! J'ai aperçu le monde; mais le monde ne m'a point aperçu. La trame de mes jours est tranchée, sans qu'elle ait été déroulée. J'ai vécu un moment, et c'en est déjà fait de ma vie.

« Dans ma voie vers la mort, je l'ai rencontrée dès mon berceau. Je crus aborder la vie, mais ce n'était

(1) La vraie écriture de Babington, fort irrégulière, se retrouve aussi dans sa réponse à certaines questions de Walsingham. Pap. of Mary, vol. 19, n° 43.

qu'une ombre. Mon pied frappa le sol, mais c'était celui de ma tombe. Je suis né d'hier, et il faut mourir. Ma coupe n'a fait que passer par mes mains, et déjà elle est pleine. Je vis à peine, et c'en est déjà fait de ma vie (1). »

On nous a aussi conservé la lettre adressée par Tichbourne à celle qui, peu d'heures plus tard, allait revêtir le deuil du plus cruel veuvage :

« A la femme la plus aimée... Prie pour ton mari mort et prends bon courage ; car j'espère en Jésus-Christ de voir ce matin la face de mon Créateur sur le trône entouré de délices ineffables de son glorieux royaume.. Recommande-moi à mes six sœurs, pauvres âmes désolées. Si cela est possible, que ma petite sœur Bab, le tendre objet de mes soins, soit élevée près de toi... Que le Saint-Esprit te fortifie jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu tout-puissant que je te retrouve. Adieu, ma femme bien-aimée, adieu, tout ce qui m'a été le plus cher sur la terre. Adieu (2). »

Élisabeth, mue par des sentiments bien différents de ceux que Babington avait pu un instant lui attribuer, s'était réservé le soin de rendre les supplices plus horribles que tous ceux dont on avait conservé la mémoire. « Bien que les juges aient ordonné que l'exécution se fasse dans les formes ordinaires, la reine entend,

(1) D' Israeli, *Cur. of litterature*, t. III, p. 108.

(2) *A brief history of the life of Mary queen of Scots*, Londres, 1681, p. 49.

écrit lord Burleigh, qu'on en réfère à elle-même et à son conseil, afin que, la trahison étant plus grave qu'aucune autre, le supplice soit aussi de nature à répandre une terreur plus profonde. » En vain Burleigh a-t-il représenté à la reine qu'en étendant à leurs dernières limites, à la vue du peuple, les tortures qui existent déjà, le supplice sera aussi affreux que si l'on recourait à des tortures nouvelles : cela n'a point satisfait Élisabeth (1). Que ne pouvait-on ressusciter les inventions de Phalaris, le tyran d'Agrigente?

Le 30 septembre, les portes de la Tour s'ouvrirent pour laisser passer le prêtre Ballard, cette fois dans un costume grave et sévère, puis Babington et cinq de ses amis, qui avaient revêtu des habits de soie comme s'ils se rendaient à une fête (2). Ils montèrent successivement sur quatre tombereaux : Ballard seul sur le premier, Babington, Savage, Barnewell, Tichbourne, Tilney et Abington sur les trois autres.

On avait élevé deux potences d'une hauteur extraordinaire dans un champ situé au-dessus du village d'Holborn, près du grand chemin qui conduit à Saint-Gilles-in-the-Fields, où les conjurés s'étaient souvent réunis.

Tout à côté se trouvait un échafaud où on fit monter successivement les condamnés, afin qu'avant de mourir ils fussent les témoins de la fin de leurs amis.

(1) Therewith Her Majesty was not satisfied. Hosack, t. II, p. 396.
(2) *Censure of a loyal subject*, 1587.

Telle était la foule, écrit un contemporain, qu'elle eût formé une armée assez forte pour repousser tous les ennemis de l'Angleterre (1).

Ballard devait périr le premier : « L'heure est venue, dit-il à ceux qui le suivaient, où nous aurons à montrer notre constance dans notre foi. » Lui-même calme et ferme, il priait avec dévotion. Après avoir déclaré qu'il mourait dans la foi catholique, il donna au bourreau l'argent qui lui était resté et jeta au peuple, comme un dernier appel contre ses juges, son mouchoir qu'on ramassa aussitôt avec soin, de peur qu'il ne renfermât quelque sortilège (2).

Babington, le chapeau sur la tête, n'avait cessé de regarder fièrement le peuple, comme si le spectacle de la mort la plus affreuse était impuissant à glacer son courage. Il semblait, dit un contemporain, qu'il ne fût qu'un témoin et non pas qu'il dût être la victime de ces scènes d'horreur (3).

Ici encore, nous n'avons qu'une relation officielle dont il faut à juste titre se méfier. « Le projet, fait-on dire à Babington, me parut d'abord très horrible à accomplir. — Et comment le juges-tu mainte-

(1) *Censure of a loyal subject*, 1587.

(2) Le nonce du pape à Paris, inspiré par l'opinion de ceux qui considéraient comme légitime l'attentat contre Élisabeth, rapporte que Ballard déclara : « de non solo voler demandar questo pardono, ma che in tutti i suoi mali non sentivano altro male che de non haver potuto eseguire l'intentione loro por il servicio de Dios, por la quale moreno volentieri. » (Dépêche du 27 octobre 1586.)

(3) *Censure of a loyal subject*, 1587.

nant? interrompt le sheriff. — Tel aussi je le juge aujourd'hui, répond Babington; mais je laisse à l'Église catholique le soin de se prononcer à cet égard. » Le ministre protestant intervient : « C'est donc un intérêt spirituel que tu places même au-dessus du salut de ton âme? — Je confesse, répond Babington, que ma faute a été très grande, et telle que mon sang peut seul l'expier; je n'ai été guidé ni par l'orgueil ni par l'ambition, mais par les conseils de Ballard. Si j'ai scandalisé quelqu'un, je lui en demande pardon. Je meurs au sein de l'Église et demande aux catholiques de prier pour moi, maintenant et après ma mort. — Quand tu seras mort, observa le ministre, les prières ne t'aideront plus. Prie maintenant avec nous. » Babington répondit par un refus et se mit à réciter des prières en latin, pendant qu'on passait à son cou le nœud coulant. A ce moment on le vit serrer les genoux, tandis qu'il répétait encore à haute voix : ***Domine Jesu, misericordiam...*** La corde, un instant arrêtée, avait fait son œuvre : il ne put achever.

Après Babington, périt Barnewell.

Un cri de pitié s'éleva de la foule quand le tour fut venu pour Tichbourne, si jeune et si beau, rejeton héroïque d'une glorieuse suite d'ancêtres. « Chers concitoyens, s'écrie Tichbourne, ce sont peut-être mes douleurs qui font votre joie; mais mêlez-y quelques larmes et ayez pitié de moi. Je suis issu d'une maison

dont l'honneur est toujours resté sans tache. J'ai une femme et un enfant qui m'étaient chers (et c'est là ma plus grande douleur); j'ai six sœurs qui étaient confiées à mes soins; j'ai de pauvres serviteurs qui, privés de leur maître, seront sans abri. Tout cela me déchire le cœur; mais le moment est venu où il est d'autres joies que je puis espérer. »

Tilney, jeune et beau comme Tichbourne, rencontra chez le peuple le même sentiment de compassion (1). Un ministre protestant voulut engager une controverse avec lui au pied de l'échafaud : « Souviens-toi, lui répondit-il, que je suis venu ici non pour discuter, mais pour mourir (2). »

Abington s'écria à haute voix : « Nous aurons des vengeurs. »

Les bourreaux n'avaient point perdu de vue les cruelles recommandations de la reine d'Angleterre. On ne vit jamais supplice plus épouvantable. Nous ne saurions en reproduire le tableau tel qu'ont pris plaisir à le tracer les chroniqueurs aux gages d'Élisabeth. Ils s'étendent sur toutes les horreurs, offrant à nos yeux avec de longs détails les condamnés détachés de la potence avant qu'ils aient rendu le dernier souffle, le bourreau s'acharnant sur un reste de vie pour tenailler à coups de couteau les chairs palpitantes, pour

(1) Tichburnus magnam apud multitudinem circumfusam commovit misericordiam. Itidem Tilneius modesto animo et specioso corpore. Camden.

(2) Not to argue.

brûler les membres, pour ouvrir le ventre et arracher, avec le cœur (1), les entrailles aussitôt jetées dans les flammes; puis les corps encore vivants écartelés, et chaque morceau de chair trempé dans le sang afin qu'il s'étalât plus hideux sur les portes de Londres, tandis que la tête tranchée resterait attachée à l'infâme poteau (2).

Il y eut notamment un profond sentiment d'horreur dans la foule quand le bourreau mit tant de zèle dans son barbare office, que le sang rejaillit sur ceux qui entouraient l'échafaud (3).

Telle fut, même au sein de cette plèbe composée en grande partie de puritains, la juste et énergique révolte de l'indignation publique contre ces raffinements de cruauté, qu'on n'osa pas les reproduire le lendemain pour les autres condamnés. En effet, l'ordre fut donné ce jour-là de ne point prolonger l'agonie des victimes, d'attendre, pour écarteler les corps, que la mort eût été constatée (4).

Le 1er octobre, sept condamnés montèrent de nouveau sur l'échafaud. Tous montrèrent la même fermeté et déclarèrent unanimement, comme ceux de la

(1) Al Babington el verdugo le abrio vivo para sacarle, como acostumbran, el coraçon. Teulet, t. V, p. 415.

(2) Dans un célèbre pamphlet dédié à lord Burleigh (*the Censure of a loyal subject*, 1587), l'un des interlocuteurs, qui est un ministre nommé Walker (a godlie devine), répondant à un témoin qui a vu le bourreau arracher aux victimes encore vivantes le cœur et les entrailles pour les jeter dans les flammes, s'écrie : « A happie sight! »

(3) J'ai fait grand usage de la relation conservée dans les papiers de Robert Beale, Yelverton mss. 31, f. 209.

(4) State trials.

veille, qu'ils mouraient dans la foi catholique. L'un d'eux (c'était Jones) protesta avant le supplice contre la sentence de ses juges : « Jamais, dit-il, je n'ai été le complice de l'invasion étrangère. Il n'est rien que j'aie jamais placé plus haut que la liberté de mon pays (1). »

Le dernier qui périt fut Jérôme Bellamy. Étranger au complot, il n'avait été coupable que de pitié pour les proscrits (2).

Le poète lauréat de la cour d'Élisabeth, Thomas Churchyard, a pu s'écrier : « Ainsi périssent les traîtres par la vengeance de Dieu et la légitime volonté du prince ! »

Under God's wrath and rightfull prince's will (3).

Si nous recourons de nouveau aux relations officielles, nous y lisons qu'on alluma des feux de joie dans toutes les rues de Londres; que les cloches ne cessèrent de sonner; que les enfants chantaient des psaumes; que les bourgeois et les marchands exprimaient la plus vive allégresse de se voir délivrés d'ennemis si dangereux de l'État (4).

(1) Holinshed.

(2) Quelques jours après, trois prêtres catholiques subirent un supplice non moins horrible à Tyburn.

(3) Thomas Churchyard, *Reformation of rebellion*. — Nelson composa aussi des vers sur le supplice de Babington et les dédia à Hopton, le lieutenant de la Tour.

(4) A short declaration of the ends of trators, by Richard Crompton, avec cette épigraphe tirée de l'Ecclésiaste : « Ne pensez pas mal du roi, car l'oiseau avec ses plumes révélera vos paroles. »

Les dépouilles des condamnés éveillèrent quelques convoitises. Élisabeth se réserva une belle horloge qui avait appartenu à Babington et enrichit de ses domaines le favori de l'heure présente, Walter Raleigh. Leicester réclama les biens de Salisbury, qui étaient situés dans le comté de Denbigh.

Le souvenir de Babington fut longtemps conservé. On composa sur sa mort une ballade qui est parvenue jusqu'à nous. Elle place le lieu du supplice à Holborn, non loin de Lincoln's Inn, et reproduit les témoignages que nous avons rencontrés ailleurs : « Je comptais de nombreux amis, jeunes comme moi, qui partageaient mes plaisirs. Personne n'était plus heureux que moi; mais à quoi sert-il de se plaindre de la fortune?... Beaucoup ont pleuré en me voyant mourir. »

> What will it wayle on fortune to exclaime?
> Longe might I have lived a contented happie state :
> None like me more happie was (1)...

Au milieu des monuments armoriés des Babington, à Kingston, dans le Nottinghamshire, on montre encore aujourd'hui une tombe qui ne porte aucun nom. Selon la tradition, c'est celle du supplicié d'Holborn.

(1) Complainte de Babington, Br. Mus., Arundel, 418, n° 31.

CINQUIÈME PARTIE.

LA DERNIÈRE PRISON.

CHAPITRE PREMIER.

DÉLAISSEMENT.

Tel est l'isolement de Marie Stuart à Chartley, qu'on lui laisse ignorer les graves événements qui se sont accomplis. Elle ne sait rien de l'arrestation de ses amis; et ils gémissaient dans les cachots de la Tour de Londres alors qu'elle espérait encore chaque jour pouvoir les saluer comme des libérateurs.

La captive continuait à nourrir les mêmes illusions sur l'appui des princes étrangers, tous intéressés à venger sa querelle, tous également froids et lents s'il s'agissait de prendre les armes.

Sixte-Quint n'a point cessé d'exhorter les monarques catholiques à détrôner la reine hérétique d'Angleterre. Les nonces insistent vivement en France et

en Espagne; mais il est douteux que leurs efforts obtiennent quelque succès (1).

Le 23 avril 1586, Henri III fait célébrer à Paris, comme chevalier de la Jarretière, l'office de Saint-George. La même solennité a lieu à Londres. Châteauneuf y est invité; mais on ne le place qu'au troisième rang. Élisabeth l'aperçoit et lui dit qu'elle se laisserait couper un doigt pour voir la paix maintenue en France et que rien ne serait plus aisé : « Oui, repartit Châteauneuf, en persuadant au roi de Navarre de se conformer aux volontés du roi. — Vous avez raison, répliqua doucement Élisabeth. Si tous les princes pensaient comme moi, ils forceraient leurs sujets à se conformer à leurs volontés et apaiseraient ainsi tous les différends religieux (2). »

Henri III n'a-t-il point assez à faire en France sans porter la guerre en Angleterre (3)? L'alliance des Anglais, si riches et si puissants, ne vaut-elle pas mieux que celle des fils orgueilleux de la stérile Espagne (4)?

Une union si intime entre Henri III et Élisabeth révoltait en France les catholiques inscrits en grand nombre dans les ligues. « Nous voyons, disaient-ils, l'athéisme « planté en Angleterre, Dieu exilé, l'Esglise despouil- « lée, les temples pollus, les prestres pendus et des-

(1) Lettre de Mendoça, du 4 avril 1586. Arch. de lord Calthorpe.
(2) Bibl. nat. à Paris, 4736, p. 309.
(3) Labanoff, t. VII, p. 183.
(4) Discours politique d'un gentilhomme françois contre ceulx de la Ligue, 1588.

« chirés, les gibets estoffés des restes de nos pauvres « frères catholiques qu'on a pour la religion cruel- « lement meurtris et mutilés. »

> France, t'esbahis-tu si la fureur de Dieu
> Sans cesse te poursuit et t'ulcère et te mine?
> . . . . . .
> Le crime d'endurer Isabel ta voisine
> Plonger au sang chrestien, te destruit peu à peu (1).

Un mouvement populaire éclate à Paris; on se porte (les sergents même du roi s'associent à cette manifestation) à l'hôtel de l'ambassadeur anglais Stafford, en faisant entendre de bruyantes clameurs (2).

Cependant le duc de Guise tente une nouvelle démarche près de Henri III; il lui déclare qu'avec lui ou sans lui il est résolu à aborder la juste et sainte entreprise que l'année précédente, de concert avec lui, il espérait mener à bonne fin (3).

Dès le 16 juillet 1586, le duc de Guise écrivait à Mendoça qu'il avait arrêté le plan de l'expédition d'Angleterre et qu'il espérait l'appui de Philippe II. Il insistait près de lui afin que son maître y apportât « toute l'assistance et recommandation qu'on jugeroit « estre nécessaires à une si sainte entreprise (4) ».

Déjà un traité secret a été conclu avec les princi-

(1) Avertissement des catholiques anglois, 1586.
(2) Egerton, p. 76.
(3) Arch. nat. à Paris, K. 1564 (26 septembre 1586).
(4) Arch. nat. à Paris, K. 1564.

paux chefs de la noblesse écossaise, qui ont promis leur appui (1).

C'est bien le duc de Guise qu'Élisabeth peut regarder comme son plus redoutable ennemi (2). Elle remet une lettre à un Italien qui se rend à Paris; il lui a promis, assure-t-on, de l'assassiner (3). Si l'agent d'Élisabeth ne réussit pas, on trouvera en France des spadassins qui se chargeront de ce soin (4).

Powlet a appris de l'Ile de Jersey que l'on bat le tambour dans toutes les villes de Normandie et que Brissac sera à la tête de l'avant-garde. On a réuni des navires à Dieppe, sous les ordres du commandeur de Chattes. Les marchands anglais songent à quitter la France (5).

En Angleterre, on se livre à des préparatifs de défense. On fortifie le rivage du Sussex et notamment la plage d'Hastings, où, cinq siècles auparavant, avait abordé une autre armée française (6).

Pour retenir le duc de Guise, il faudra réveiller les

(1) Lettre de Mendoça, du 24 décembre 1585. Lettres des nobles d'Écosse, du 20 mai 1586. Arch. nat. à Paris, K. 1564.

(2) Marie Stuart écrivait à l'archevêque de Glasgow : « Priez instam-« ment de ma part mon cousin de Guise qu'au nom de Dieu il se garde « vigilamment des embuscades et secrètes pratiques de ses ennemis en « court... On ne cesse soubs main de traiter avec ceulx de deçà contre « tous ses desseings et bonnes intentions. »

(3) « Quieren decir, écrit Mendoça, que traya orden de matar al duca de Guisa. » Arch. nat. à Paris, K. 1564.

(4) Lettre du P. Persons, du 24 juillet 1586. Yelverton mss., 31.

(5) Lettre de Mendoça, du 13 août 1586.

(6) Dom pap., vol. 192, n° 62; vol. 193, n° 55.

discordes civiles. Déjà on a répandu en France le bruit que les ligueurs, soutenus par l'or de l'Espagne, ont résolu dans toutes les provinces un massacre général des huguenots. Une vive agitation règne dans le Languedoc. On compte sur l'appui des princes allemands (1). Élisabeth viendra en aide aux huguenots, comme elle n'a jamais cessé de le faire. On équipe, sous la direction du lord-amiral, des navires qui porteront les réfugiés français en Saintonge.

Cette fois encore, Catherine de Médicis déjouera les plans du duc de Guise. Elle a déclaré que la paix de la France dépend de la réconciliation avec le roi de Navarre (2); et elle ne tardera point à reprendre ses négociations avec lui (3). « A ce que je puis entendre, écrit Mendoça, il y a une amitié étroite (*estrecheza*) entre la reine mère et la reine d'Angleterre (4). »

Henri III charge son ambassadeur de protester à Londres « contre le bruit, du tout esloigné de la vé-
« rité et calompnieux, que l'armée qu'il faisoit dres-
« ser en Normandie pour asseurer les marchans, es-
« toit ordonnée pour envahir le royaume d'Angleterre,
« comme s'il y avoit apparence que, avec cinq ou six
« petits vaisseaux, l'on feust pour faire telle entre-
« prise (5) ».

(1) Lettre de Brulart, du 17 septembre 1586. Bibl. nat. à Paris, 6631.
(2) Dépêche de Giov. Dolphin, du 21 novembre 1586.
(3) Dom. pap., vol. 191, n° 23.
(4) Lettre de Mendoça, du 11 mai 1586. Arch. nat. à Paris, K. 1564.
(5) Egerton, p. 77.

Il ne restera à Henri III qu'à raffermir son alliance avec Élisabeth. En apprenant l'arrestation de Babington, il charge l'ambassadeur anglais de lui faire connaître « qu'il en a reçeu beaucoup de plaisir (1) »; mais Stafford pousse le dédain jusqu'à refuser de transmettre les félicitations du roi de France (2).

C'est à Villeroy que le duc de Nevers écrit, à propos de l'impuissance de la royauté française devant les intrigues des huguenots : « J'ay pitié de ce pauvre « peuple (3). » — « On verra, remarque l'archevêque de Nazareth, la France descendre de plus en plus dans un abîme de famine, de pauvreté et de misère (4).» — « Tous ces cœurs, ajoute Mendoça, sont plus durs que la pierre (5). »

Élisabeth espérait aussi calmer les Espagnols par de feintes négociations. « Elle désireroit, rapporte-« t-on, entrer en traicté avec le roy catholique (6). »

Un membre du Conseil ouvrit une négociation secrète avec M. de la Motte, gouverneur de Gravelines; il lui écrivait : « Je suis et ay tousjours esté de cette « opinion que si Sa Majesté pouvoit estre asseurée « que le roy se comporteroit en bon amy et voisin

(1) Lettre de Henri III, du 17 septembre 1586. Egerton, p. 76.
(2) Egerton, p. 76.
(3) Pap. Godefroy, vol. 264, p. 106 Bibl. de l'Institut à Paris.
(4) Lettre de Mendoça, du 13 août 1586.
(5) Lettre de Mendoça, du 4 avril 1586.
(6) Lettre de Malpierre, du 24 juin 1586, cinq cents Colbert, 337, Bibl. nat. à Paris.

« envers elle, il ne tiendroit à Sa Majesté (à mon advis)
« que la paix se feroit ayséement. Telle est la bonne
« disposition de Sa Majesté, en quoy il me semble que
« vous ferez bien de vous y employer, qui seroit
« œuvre honorable et digne (1). »

Il ne s'agit de rien moins que « de rebastir une « bonne et solide paix entre ces deux couronnes (2) ».

Élisabeth avait annoncé elle-même au prince de Parme qu'elle était prête à lui faire recouvrer la Hollande et la Zélande (3); mais Farnèse plaçait bien plus haut la délivrance des catholiques d'Angleterre que la soumission des calvinistes bataves.

Les instances les plus vives en faveur de Marie Stuart ont été réitérées à Madrid par « le bon chevalier (4) » Francis Englefield et d'autres réfugiés anglais. Philippe II prend enfin une tardive résolution. Le docteur Allen en a été instruit, mais il est à désirer que le secret en soit sévèrement gardé (5).

Cette entreprise est digne de la grandeur et de la renommée du roi catholique (6); et quelle gloire se-

(1) Lettre de lord Cobham, du 2 mars 1586. Arch. de Simancas. — Plus tard, les Anglais profiteront de ces relations avec La Motte pour essayer de surprendre Gravelines.

(2) Lettre de Richardot, du 24 mars 1586. Arch. de Simancas.

(3) Lettres du prince de Parme, du 19 et du 29 avril 1586. Arch. de Simancas.

(4) The good knighte. *Douay diaries*, p. 395.

(5) The prince of Parma has the management of the great affair to be executed by the way of Flanders. Lettre du Dr Allen, du 26 janvier 1586. Papers of Mary, vol. 17, n° 13.

(6) Lettre du prince de Parme, du 28 février 1586. Arch. de Simancas.

rait-ce aux yeux du prince de Parme que d'être désigné comme le chef de cette expédition (1)!

Farnèse ne voulait pas débarquer en Irlande, mais porter immédiatement toutes ses forces au cœur de l'Angleterre. Mieux valait consacrer à un effort suprême de quelques jours ce qu'on dépensait inutilement en de longues années. Frapper la tête, c'est-à-dire l'Angleterre, c'était en même temps atteindre et la gorge et les bras qui sont aujourd'hui la Hollande et la Zélande, qui demain peut-être s'étendront jusqu'aux Indes (2).

Déjà le bruit se répand que le roi d'Espagne a réuni trois cents voiles et qu'il destine à l'expédition contre Élisabeth les vieux soldats qu'il a retirés des garnisons d'Italie. Les Espagnols espèrent que la moitié de l'Angleterre se déclarera en leur faveur : le signe de reconnaissance sera une croix que les catholiques anglais tiendront à la main (3).

Le duc de Guise est prêt à se placer sous le drapeau du prince de Parme, témoin ces lignes mémorables

(1) Holgaria el principe ser ejecutor deste negocio. Lettre de Tassis. du 2 avril 1586. Arch. de Simancas.

(2) La cabeza qu'es Inglaterra y la garganta y brazos que son las yslas y Olanda. Lettre d'Aguila, du 1er novembre 1856. Arch. de Simancas.

(3) Wright, *Elisabeth and her times*, t. II, p. 302. Cf. Papers of Scotland, vol. 41, n° 51. — Un document espagnol de 1587 porte que l'Espagne dispose de 150 gros navires, de 320 navires d'un ordre inférieur, de 86 galéasses, de 40 frégates et de 200 barques, en tout 796 navires, qui porteront 58,000 Espagnols et 20,932 soldats d'autres nations. On évaluait la dépense (y compris un approvisionnement de huit mois) à 3,801,288 ducats de Castille. Record Office, Pap. of Spain, n° 21, p. 7.

qu'il lui adresse : « Plust à Dieu estre si heureux de « me trouver comme vostre soldat avec une pique en « main en une si belle et si sainte entreprise pour y ser- « vir et apprendre de Votre Altesse comme du plus « digne capitaine du monde le plus accompagné « d'heureuse fortune (1). »

Une vague terreur règne en Angleterre. Des fortifications s'élèvent à la hâte dans les ports; les milices sont convoquées (2). « Le bruict est grand des « aproches de l'armée du roy d'Espagne (3). » Les vaisseaux espagnols ont déjà paru, dit-on, sur les côtes de Normandie (4). Élisabeth elle-même est vivement émue par les bruits menaçants qui se répandent de toutes parts. Un jour qu'elle se rend au prêche, elle reçoit un message et retourne brusquement au palais : tous ceux qui l'entourent, remarquent sur son visage le signe de quelque crainte profonde (5).

Philippe II avait transmis à Mendoça une lettre qu'il devait faire parvenir au prince de Parme : c'était l'ordre d'envahir l'Angleterre.

Cependant, au moment même où cet ordre allait être expédié, un personnage dont l'action malfaisante est attachée à toutes les péripéties de la longue agonie de Marie Stuart, Gilbert Gifford, qui vient de quitter

(1) Arch. de Simancas.
(2) Avis d'Angleterre. Arch. nat. à Paris, K. 1564.
(3) Bibl. nat. à Paris, 4736, p. 357.
(4) Lettre de Burleigh, du 15 septembre 1586. Wright, t. II, p. 313.
(5) Lettre de Morgan, du 9 juillet 1586. Murdin, p. 529.

Londres, se présente chez Mendoça. Il lui remet une lettre de créance qu'il tient des catholiques anglais et lui annonce qu'il a à s'acquitter d'un message important.

A l'entendre, tous les catholiques anglais, après le retour de Ballard, avaient juré de prendre les armes dès que paraîtrait la flotte espagnole. Et quelle ne serait pas l'irrésistible puissance de ce mouvement! Le comte d'Arundel s'emparerait de la Tour de Londres, où il est en ce moment prisonnier. Tous les Howard, tous les Percy s'uniraient pour venger de communes injures. Lord Windsor donnerait la main à ceux qui délivreraient Marie Stuart. Les Morley, les Turton soulèveraient le Lancashire ; les Courtney, le Devonshire; les Darcy, les Constable, les provinces du nord; les Montagu, le Sussex. A ces noms il faut ajouter ceux des Vaux, des Tresham, des Catesby. Près de Chartley, le vieux Gifford rallierait les Woolsley, les Beadle, les Ashley, les Fowlet, les Draycot, les Carswick, les Maxfield. Babington grouperait autour de lui, dans le Derbyshire, les Langford, les Shirley, les Fitz-Herbert. Abington serait soutenu dans le comté de Worcester par les Throckmorton et d'autres gentilshommes. William Stanley se déclarerait en faveur du mouvement avec les soldats placés sous ses ordres; il en serait de même de plusieurs capitaines qu'Élisabeth a envoyés en Irlande; et Claude Hamilton s'empresserait d'accourir avec les chefs les plus intrépides de la noblesse écossaise.

En ce moment, Leicester a conduit en Hollande les meilleurs capitaines de l'armée anglaise. Élisabeth manque à la fois de soldats et de marins; et l'accroissement des impôts, joint à la ruine du commerce, a répandu un mécontentement général parmi les populations.

Gifford ne manqua point d'insister (comme Ballard l'avait déjà fait) sur la résolution prise par Babington, ce jeune gentilhomme d'une si bonne maison et d'un si grand courage (1), de faire usage de moyens secrets pour frapper Élisabeth; et il ajouta que jamais les catholiques anglais ne solliciteraient aucun autre appui que celui de Philippe II.

Mendoça, pour emprunter les termes mêmes de sa lettre, fit à Gifford l'accueil que méritait une proposition si chrétienne et si juste (2); il le chargea d'engager ses amis à persister dans une entreprise si digne d'esprits catholiques et de l'ancienne valeur anglaise (3); il leur promit sur sa foi et sur sa parole que, s'ils tuaient Élisabeth, ils pouvaient être certains d'être secourus. Rien n'était plus sincère que son désir de les voir affranchis d'une cruelle tyrannie, et il leur donna en même temps certains avis, notamment celui de frapper Burleigh et Walsingham en même temps

(1) Moço muy catholico, de grande espiritu y de buena casa.

(2) Mendoça n'oublia rien de belles promesses audict Gifford. *Mém. de Châteauneuf*. Labanoff, t. VI, p. 287.

(3) Empresa digna de animos tan catholicos y del antiguo valor ingles.

qu'Élisabeth, et cet autre avis, non moins important à ses yeux, de s'assurer de la personne de don Antonio, qui, avec l'appui secret d'Élisabeth, disputait à Philippe II la possession du Portugal (1).

Gifford est enivré de son succès près de Mendoça; il assure Philipps qu'on peut continuer à compter sur son zèle et sur tout son dévouement, et il offre de se diriger vers l'Espagne pour y étudier les armements maritimes de Philippe II; mais, si cela convenait mieux à Philipps, il lui serait indifférent de se rendre à Rome pour surveiller le docteur Allen. On peut compter sur sa probité (2).

Mendoça, en présence des assurances de Gilbert Gifford, juge qu'il faut avant tout attendre le résultat du complot des catholiques anglais : il retient l'ordre destiné au prince de Parme (3), et le roi d'Espagne l'approuve, dans deux lettres également datées du 5 septembre 1586 : « Assurément, répond Philippe II, une affaire comme celle que vous a communiquée Gifford, intéresse si hautement le service de Dieu qu'elle mérite d'être favorisée, et on peut espérer que Notre-Seigneur la fera réussir si nos péchés n'y mettent obstacle. Vous avez bien fait d'encourager Gif-

(1) Lettre de Mendoça, du 13 août 1586. Teulet, t. V, p. 371. Philippe II écrit en marge de la lettre de Mendoça que l'arrestation de don Antonio est ce qui importe le plus.

(2) Pap. of Mary, vol. 19, nos 71, 82 et 118.

(3) Yo he retenido los despachos para el principe de Parma, juzgando que ya no era de ninguno fruto el embiallas, descubierto el negocio. Lettre de Mendoça, du 27 septembre 1586. Teulet, t. V, p. 401.

ford, mais il convient, avant d'agir, de savoir qu'on a exécuté en Angleterre le dessein formé par Babington et ses amis; et vous conserverez jusqu'à ce moment le message à envoyer (1). » Dans la seconde lettre, Philippe II s'exprime encore plus nettement : « Que tout reste suspendu jusqu'à ce que vous ayez appris que ce que se propose Babington a été exécuté (2). Ce n'est que dans ce cas que vous aurez à faire parvenir la lettre destinée au prince de Parme (3). »

Quelques jours après, on apprenait l'arrestation de Babington, et Mendoça se félicita de plus en plus d'avoir retenu la lettre du roi d'Espagne.

Le duc de Guise regrettait au contraire que l'expédition n'eût pas été exécutée plus tôt. C'était pour lui une cruelle déception que de voir s'évanouir l'appui qu'il espérait rencontrer chez les catholiques d'Angleterre. « J'ay esté deux jours tout agité de si mal-« heureuses nouvelles, écrit-il à Mendoça... Peult-estre « que Dieu laisse tomber cest extresme orage pour da-« vantage esmouvoyr et encourager le Roy Catholique « à une si digne, grande et haulte entreprinse pour son « honneur et gloire (4). »

(1) Teulet, t. V, p. 385.

(2) Hasta que tengays aviso de haverse hecho lo que pretende Bavington.

(3) En solo este caso lo embieys al principe. Arch. nat. à Paris, K. 1448.

(4) Lettre du duc de Guise, du 18 septembre 1586. Arch. nat. à Paris, K. 1564.

Rien de plus froid que le langage de Philippe II. A ses yeux, l'entreprise d'Angleterre doit être considérée comme abandonnée. Il appartient à Dieu seul de venir en aide à celle qui le confesse avec tant de courage ; et quant aux catholiques anglais, ils n'ont qu'à se reprocher à eux-mêmes de ne pas avoir mieux gardé le secret de leurs desseins (1).

Il ne reste à Mendoça qu'à rejeter « toute la coulpe » sur Henri III. Si Philippe II n'ose rien entreprendre, c'est de peur « que le roy de France ne face partie « pour se joindre avec la royne d'Angleterre et rom- « pre les desseings de son maistre (2) ».

Paget écrivait le 10 avril 1586 à Marie Stuart : « Le « roy d'Escosse reste seul, sur lequel vous faudra ap- « puyer vos affaires (3). »

Ce fils né au milieu des anxiétés et des douleurs, Marie Stuart ne l'avait plus revu depuis le jour où, brodant d'or et d'argent les lisières de soie rose qui soutinrent ses premiers pas, elle y avait tracé cette pieuse devise : ***Angelis suis Deus mandavit ut custodiant te in viis tuis*** (4); mais il semblait qu'elle l'aimât d'autant plus qu'elle le savait privé de ses caresses et de ses conseils.

« La royne d'Escosse, selon un mémoire de Nau, a

(1) Lettre de Philippe II, du 19 octobre 1586. Teulet, t. V, p. 412.

(2) Lettre de l'archevêque de Glasgow, du 13 mars 1586. Labanoff, t. VII, p. 175.

(3) Yelverton mss., 31.

(4) Cat. de l'exposition de Glasgow (1888), n° 214.

« tousjours fort tendrement chéri le roy son fils autant « que mère peut faire enfant (1). »

« Pourquoi, disait-elle à ses gardiens, la reine d'Angleterre me sépare-t-elle de mon fils? Je ne vis que pour lui. »

Les témoignages de l'amour de Marie Stuart pour son fils se retrouvent fréquemment dans sa correspondance :

« Je recepvrai à singulier plaisir, mandait-elle « à l'ambassadeur français à Édimbourg, que vous « me parliez de l'estat et santé de mon fils, vers « lequel mon extrême affection de mère ne manquera « jamais... Il n'y a personne au monde qui puisse lui « désirer plus de bien que moy (2).»

Jacques n'avait pas vingt ans. Le pistolet de Ker de Fawdonside, s'il n'avait pu faire trembler sa mère, avait glacé dans son sein le fruit qu'elle portait. Les traits de son visage, et plus encore ceux de son caractère, rappelaient bien plus le faible et insouciant Darnley que sa mère si intrépide et si pieuse (3). Sur sa froide et pâle jeunesse pesait l'influence de ses conseillers, qui, tous vendus à l'Angleterre, n'écoutant que leur intérêt politique, au lieu d'en faire un roi, n'en avaient fait qu'un rhéteur (4).

(1) Mém. de Nau. Labanoff, t. VII, p. 198. Cf. Labanoff, t. VII, p. 417.

(2) Labanoff, t. VI, p. 270 et 417.

(3) Sua virtuossima e religiossima madre. Dépêche de Surian, du 3 novembre 1566.

(4) « J'ay toujours imputé le manque de déportements de mon fils

Jacques se plaisait, comme il le disait lui-même, à se retirer aux sommets de l'Hélicon : c'était là qu'il composait des épîtres mythologiques et des sonnets assez fades en l'honneur de la reine d'Angleterre :

« Madame et très chère sœur, lui écrivait-il, je « vous ai envoyé précédemment quelques vers. De- « puis dame Cynthie a renouvelé son croissant et a « soupé d'innombrables fois chez sa sœur Thétis... « Je ne doute point que vous n'y ayez lu que le dard « de Cupidon est de feu, parce qu'il embrase soudai- « nement et consume sans relâche. »

Suivait un second sonnet où il s'adressait à Cupidon, « ce cruel enfant », pour qu'il rendît leur amour mutuel de plus en plus vif (1).

Que signifiait cet appel à Cupidon, l'enfant « au dard de feu »? On avait rapporté à Marie Stuart que Jacques songeait à épouser sa marraine, plus âgée que lui de trente-deux ans (2) : sombre ironie qui eût jeté son unique enfant dans les bras de sa plus mortelle ennemie.

Une des joies les plus barbares des geôliers de

« aux traistres près de luy, comme à ce malheureux Maistre de Gray, « nous ayant tous deux vilainement trahis par deçà, s'estant laissé cor- « rompre par M. Walsingham... Quant à Archibald Douglas, il y a plus « de troys ans que j'ay descouvert ses menées. » Labanoff, t. VI, p. 264. — Douglas et le Maître de Gray avaient offert à Élisabeth de lui livrer le roi d'Écosse. Pap. of Scotland, vol. 38, nos 40, 60, 70, 73; vol. 41, no 13.

(1) Arch. d'Hatfield.

(2) Pap. of Mary, vol. 15, no 34. Murdin, p. 463.

Marie Stuart est de lui parler de l'ingratitude du jeune roi d'Écosse (1). En ce cas ils ne manquent point de lui apporter les mauvaises nouvelles avec une extrême diligence, « afin d'adjouter affliction sur afflic-« tion (2) ».

C'était déjà trop que ces lettres adressées par le roi d'Écosse à Élisabeth, où il l'assurait qu'elle pouvait considérer tout ce qu'il possédait comme étant à elle, où il la priait de l'aimer comme une mère : quant à lui, il serait toujours son fils dévoué (3). Et il oubliait qu'il y avait ailleurs, dans une prison, une mère qui implorait vainement son appui.

« Je sens au vif, écrivait Marie Stuart, les traverses « qui me sont données, mesmement de séparer de « moy mon enfant et de me le faire opposer, priant « Dieu qu'il me doinst plus tost la mort que j'en-« tende jamais telle chose pouvoir estre (4). »

Marie Stuart, déjà reine sans sujets, sera-t-elle aussi mère sans fils (5)?

« Heure plus amère que toutes les autres dans la vie de Marie Stuart, s'écrie un historien moderne. Pendant les longues et tristes années de sa captivité,

(1) Lettre de Walsingham, du 7 décembre 1585. Pap. of Mary, vol. 16, nº 72.

(2) Labanoff, t. VI, p. 237.

(3) As ai loving mother wold use hir naturall and devoted chylde. *Letters of Queen Eliz. and King James VI* (Camden society), p. 15.

(4) Labanoff, t. VI, p. 114 et 115.

(5) Le Laboureur, *Add. aux Mém. de Castelnau*, t. I, p. 642.

même lorsque tout se présentait à elle sous l'aspect le plus sombre, elle avait toujours été soutenue par un rayon d'espérance. Il était un appui que ses ennemis même ne pourraient lui enlever : son fils; et voici que son fils lui écrit qu'il ne peut pas même s'engager dans une alliance avec elle, puisqu'elle est prisonnière dans un pays étranger (1). »

Jacques ne s'informe même point de ce que devient sa mère (2). Il est entouré de conseillers qui ne cessent de recevoir les présents d'Élisabeth (3). « Il tiendra tout ce qu'il a promis, écrit Randolph à Walsingham. Il ne songe qu'à chasser les daims (4). »

C'est Élisabeth qui, après un vain simulacre de procès de réhabilitation (5), le réconciliera avec Archibald Douglas. C'est elle qui atteste que Douglas s'est conduit depuis plusieurs années selon les règles de la loyauté et du devoir. « Rendez-lui votre bonne grâce, écrivait-elle au roi d'Écosse; car, s'il avait été

(1) Hosack, t. II. p. 305.

(2) « D'une seule chose je me suis estonné qu'il n'a jamais enquis « aucune chose de la royne, ny de sa santé, ny de son traitement. « ny chose semblable ; et néantmoins je sçay qu'il l'ayme et honore beau- « coup en son cœur. » Lettre de Fontenay, du 15 août 1584. Arch. d'Hatfield, Cecil papers, vol. 13, n° 57.

(3) Brit. Mus., Calig. C. IX, n° 94.

(4) Brit. Mus., Calig. C. IX, n° 115.

(5) In that proces ther were great knavery and scheift used... It was bought the filthiest iniquitie that ever was hard in Scotland. David Moysie, *Mem. of the affairs of Scotland*. — Ce fut au mois de juin 1586 qu'Archibald Douglas fut rétabli dans ses biens et dans ses honneurs en vertu d'une déclaration expresse du roi Jacques : « And we desire in no wyse ye leif undone. « Arch. d'Hatfield, Cecil papers, vol. 13, f. 71.

coupable, nous en eussions fait nous-même une justice exemplaire (1). »

Archibald Douglas se rendit à Édimbourg pour remettre au roi la lettre d'Élisabeth. Il pénétra jusqu'à lui, malgré les murmures des nobles, qui étaient indignés de son audace et qui redoutaient peut-être quelque nouveau crime. « Je le saluai, raconte Douglas à Walsingham, comme le plus humble de ses sujets. » Il me répondit : « Il est vrai que j'étais votre ennemi quand vous avez quitté l'Écosse; mais, maintenant que vous y rentrez, je suis et je serai toujours votre ami (2). » Et cet homme, dont il pressait la main, avait assassiné son père (3)!

Walter Mildmay porte six mille livres sterling au roi d'Écosse, quatre mille à ses conseillers (4).

La conclusion ne se fera pas attendre. Un traité est

(1) Brit. Mus., Calig, C. IX, nº 98.

(2) At your departure I was your ennemie, and now at your returning I am and shall be your frend. Lettre d'Arch. Douglas, du 6 mai 1586. Brit. Mus., Calig., C. IX, nº 119. — Jacques déclara que l'opinion publique était contraire en Écosse à Archibald Douglas, mais que rien n'était plus favorable ni plus honorable pour lui que le témoignage d'Élisabeth. Il ajouta (je reproduis les termes de la lettre de Douglas) : « And I myself doe believe that you are innocent of my father's murther, except in knowledge and conceaving, a fault so common in theise days that no man of his dealing could misknowe and yet so perillous to be revealed in respect of all the actors of that tragedie that no man without extreame danger could utter him speake thereof because they did see it and could not amend it ; and therefore I will impuute unto you neither knowledge, neither concealing. »

(3) Whose father he had murdered. Tytler, t. VIII, p. 285.

(4) Teulet, t. V, p. 359.

conclu où le roi d'Écosse passe sous silence tout ce qui touche à l'honneur et à la vie de sa mère, mais où il s'engage vis-à-vis d'Élisabeth à ne conclure aucune autre alliance que la sienne, à la secourir contre tous ses ennemis, à lui livrer tous ses rebelles (1). Une proclamation royale défend tout acte d'hostilité contre les Anglais (2).

« Désormais l'Angleterre, écrit Randolph à Davison, pourra gouverner l'Écosse à sa volonté (3). »

Cependant une vive indignation se manifeste au sein de la noblesse écossaise (4). Le nom de Marie Stuart, associé aux plus glorieuses traditions du pays, réveille des sympathies que rien ne peut éteindre; et ce n'était pas un témoignage isolé de fidélité que celui où lord Claude Hamilton, peu de jours après le honteux traité de Berwick, assurait la captive de Chartley que tout ce qu'il avait au monde, il était prêt à le sacrifier pour elle (5).

Quant au roi Jacques, il ne songeait en ce moment qu'à féliciter Élisabeth sur les mesures prises contre le complot catholique, qui présageaient d'autres mesures à prendre contre sa mère (6).

Élisabeth eût voulu faire parvenir au roi d'Écosse

(1) Hosack, t. II, p. 315 (5 juillet 1586).
(2) Pap. of Scotland, vol. 42, n° 63.
(3) Dom. papers, vol. 194, n° 51.
(4) Pap. of Scotland, vol. 41, n°s 2 et 3. Mém. d'Esneval. Chéruel. p. 277.
(5) Pap. of Scotland, vol. 35, n° 18. Pap. of Mary, vol. 19, n° 32.
(6) Pap. of Scotland, vol. 41, n° 18.

le récit complet du jugement et du supplice qui avaient clos une conspiration dans laquelle sa mère était signalée comme complice. Elle eût chargé de cette mission ce même Archibald Douglas, que l'on accusait d'avoir été le meurtrier de son père ; mais elle le jugeait si sage et si prudent, qu'elle voulait le conserver près d'elle (1). Sans doute, les coupables avaient été guidés par l'esprit malin, et elle s'était affligée de leur mort beaucoup plus que ne le méritait leur malice (2). « Ils ont, ajoutait-elle, tout avoué, sans qu'on eût eu recours ni aux promesses ni aux menaces. Je le jure sur ma parole (3). » Elle oubliait, en écrivant ainsi, les raffinements de torture qu'elle avait ajoutés au supplice de Babington et de ses amis; elle n'était pas plus sincère, malgré son serment, en affirmant la sincérité et la loyauté de la procédure instruite contre eux.

On ne saurait dire ce qu'il y avait de plus honteux : ou d'accepter toutes les volontés d'Élisabeth comme le roi d'Écosse, ou de subir son mépris comme le roi de France.

Marie Stuart reste délaissée et abandonnée. Tout lui manquait : le roi d'Espagne comme le roi de France, et même son propre fils le roi d'Écosse.

(1) The sufficiencie of master Archibald made me retaine him.

(2) I thanke God I have taken more dolor for som that are gilty of this murder than beare them malice that the soght my death.

(3) The have all confessed without torture or menace. I swere hit on my worde. *Letters of Queen Elizabeth* (Camden society), p. 39.

« Je me doute, dit Marie Stuart en parlant de « Châteauneuf, que son maistre ne tienne avec ceste « royne un train tout contraire à nos intentions (1). »

« Monsieur l'ambassadeur, écrit-elle à Mendoça, je « n'impute le retardement de nos desseings à aucun « mal de la part du roi catholique... Je m'estime- « rois ingrate si j'en avois aultre opinion, puisque c'est « la volonté de Dieu que je souffre encore. Je suis « preste de ployer et tendre le col sous le joug ; et, « en ma conscience, je n'ay tant de regret de ce tar- « dement pour moy-mesme que pour la misère et « affliction où j'ay veu et voy journellement tant de « gens de bien de ce royaume, ressentant plus la « calamité publique que la mienne particulière (2). »

Et quant à son fils, elle ne trouve plus même dans son amour maternel une bénédiction à lui envoyer du fond de sa prison (3).

Ce qui caractérise la dernière période du délaissement, ce sont les rigueurs chaque jour plus violentes du geôlier. Si Powlet, tout joyeux de ce qui se passait à Londres (4), ne rapportait pas à Marie Stuart les malheurs de Babington, il lui en faisait sentir les conséquences en accroissant de jour en jour les mauvais traitements. Il voulait, comme il l'écrit à Wal-

(1) Labanoff, t. VI, p. 393.
(2) Labanoff, t. VI, p. 352.
(3) Labanoff, t. VI, pp. 125, 130, 137.
(4) Being wonderfully comforted with these discoveries. Morris, p. 235.

singham, colorer toutes matières avec les procédés ordinaires, car il était à craindre que s'il s'en était relâché, on n'eût découvert les pratiques (1).

« Mon gardien, écrit Marie Stuart à Châteauneuf, « se démonstre beaucoup plus rigoureux et insolent « que de coustume, » et elle déclare qu'elle considère sa vie comme « fort mal seure » entre ses mains (2). Elle ajoutait dans une lettre à l'archevêque de Glasgow : « Mon gardien s'est mis à user de toute la ri- « gueur qu'il peut, se rendant fort insolent en tous « ses déportements envers moy... Remontrez-le au « roy très chrétien... Insistez, aussi vifment que « pourrez, qu'on me face appoincter quelque autre « gardien mieux incliné vers moy (3). »

« Cette reine, mande Powlet lui-même, écrit que je ne suis pas un gardien convenable pour elle ; elle pourrait écrire aussi exactement que cette maison n'est pas un logement convenable pour elle (4). »

Cependant Marie Stuart renouvelle ses plaintes : on la réduit peu à peu à l'extrémité, sans tenir compte ni de son rang ni de son état de maladie. Il semble que ses ennemis, qui un instant avaient « un peu « relasché leur rage », veuillent de nouveau avancer sa mort « par mauvais et indigne traitement ». Elle est

(1) But thought it policy to colour matters with his ordinary proceeding, thinking remissness would have discovered the practise. Morris, p. 235.

(2) Labanoff, t. VI, p. 369.

(3) Labanoff, t. VI, p. 381.

(4) Lettre de Powlet, du 26 juillet-5 août 1586. Morris, p. 246.

« confinée en une geole et non en captivité de prince ». Ses ennemis, dans leur haine, ne se contentent plus de ses longues souffrances qui ne lui laissent aucun repos ni d'esprit ni de corps. Tout ce qui se fait est « à res- « triction et empirement de son état précédent (1) ».

Il ne restait à Marie Stuart qu'à prier Dieu « de « luy donner la patience nécessaire (2) ». Que pouvait-elle implorer de lui, si ce n'était la résignation à ses volontés, puisque les hommes l'abandonnaient (3)?

(1) Labanoff, t. VI, p. 374.

(2) Lettre de Marie Stuart, du 31 mars 1586. Labanoff, t. VI, p. 269.

(3) Como santa y cristiana, lo pasa con mucha paciencia, esperando que Dios responda por ella y por su justicia, pues los hombres con oreja sorda lo passan, dissimulan y olvidan. Lettre de Guaras, du 21 février 1574. Arch. de Simancas. — On lit dans une autre lettre de Guaras : « El pueblo esta bien satisfecho de que es una santa y con malicia perseguida y que passa sus travajos con mucha paciencia. » Lettre du 22 décembre 1573. Arch. de Simancas.

CHAPITRE II.

LE NOUVEAU PLAN DE WALSINGHAM.

Les mesures violentes allaient se succéder contre la reine d'Écosse.

Le zélé instrument de Walsingham, Thomas Philipps, se lassait d'épuiser ses soins sur quelques fragments de la correspondance de Marie Stuart. Pourquoi ne lui livrait-on pas les nombreux documents qui s'étaient accumulés dans sa prison? N'y aurait-il pas là un champ plus vaste où pourrait s'exercer son habileté?

Dès le mois de juillet Philipps nourrissait cette pensée, et un jour, vers dix heures du soir, Powlet reçut une lettre que Philipps lui adressait afin qu'il y donnât suite sans aucun retard (1); mais Powlet voulait en ce moment laisser à Marie Stuart le temps de répondre à Babington, et il s'excusa près de Philipps d'avoir différé une mesure qu'il ne considérait pas comme urgente (2). — « En vérité, écrivait-il à

(1) Morris, p. 212.
(2) I find nothing in your letters that presseth. Morris, p. 214.

Walsingham, M. Philipps a formé le projet de certaines choses que je n'ose mettre à exécution de peur de pis (1). »

Cependant, lorsque l'ordre d'arrêter Ballard, Babington et leurs complices fut donné, il n'y avait plus de motifs d'ajourner les mesures si vivement recommandées par Philipps.

Deux nouveaux personnages seront désignés pour exécuter le plan qui a été approuvé par Walsingham : William Wade et Walter Aston.

Wade, avant de remplir en France une mission que nous avons racontée, s'était vu confier au château de Sheffield le rôle plus humble d'espion. Il n'était donc point inconnu de Marie Stuart; et c'était à lui que, trois ans auparavant, elle avait adressé ces nobles et fières paroles : « Prenez garde, quoique vous soyez le serviteur de la reine, de ne pas la servir de telle sorte que vous oubliiez Dieu, car cela vous ne pouvez le faire (2). »

Walter Aston était issu d'une famille dont le nom, dans les traditions populaires, semblait aussi redoutable que la hache du bourreau.

> Save us from the axe of the Tower
> And from sir Ralph of Aston.

Aston était un ardent puritain. De plus il avait été

(1) Hosack, t. II, p. 599.
(2) For that you may not doo. Pap. of Mary, vol. 13, n° 20.

comblé des bienfaits d'Élisabeth (1). Il faut ajouter qu'il était l'oncle de Gilbert Gifford et de Barnes (2).

Dès le 5 août, Powlet écrivait à Walsingham : « M. Wade sera le bienvenu, et je ne doute pas que son message ne nous apporte en bien des choses une grande satisfaction (3). » — « Il semble, ajoutait-il dans une lettre à Philipps, que dès votre arrivée à la cour on prendra une résolution. Dieu veuille qu'elle soit bonne (4)! »

Le 13 août, Powlet s'abouche secrètement dans les champs avec Wade; et voici quelle est la conclusion de cet entretien :

« Attendu que la reine a chargé Powlet d'examiner comment les papiers de la prisonnière confiée à sa garde pourraient le mieux être saisis, soit en sa présence, soit en son absence, en la conduisant ailleurs sous le prétexte de chasser ou de prendre l'air, il est d'avis qu'il sera aisé de la mener, sous prétexte de tuer un cerf, dans le parc de sir Walter Aston, et, les mesures d'ordre étant prises vis-à-vis d'elle (*order*

(1) Morris, p. 98. Camden.

(2) Gifford avait (fort à tort assurément) cité à Mendoça Walter Aston comme l'un de ceux qui devaient concourir à la délivrance de Marie Stuart. Teulet, t. V, p. 371. En 1585, avant de conduire Marie Stuart à Chartley, on avait songé à lui assigner pour résidence non seulement le domaine des Gifford, mais aussi celui de Walter Aston; mais Powlet avait été d'avis que, dans un si mauvais pays, il n'était pas bon de se priver des services d'Aston, qui y était entouré de nombreux serviteurs. Pap. of Mary, vol. 16, n° 46.

(3) Morris, p. 246.

(4) Lettre de Powlet, du 29 juillet-8 août. Morris, p. 246.

being taken with her), on lui assignera une chambre dans sa maison, après en avoir éloigné toutes les dames qui s'y trouveraient.

« La maison de sir Walter Aston à Tixall semble la plus convenable pour ce déplacement; car, lorsque la prisonnière sera dans le parc, il sera aisé à Powlet de l'y conduire, aidé par ses hommes à cheval et par d'autres. Il suppose que sir Walter Aston réclamera aussi l'assistance de ses gardes ou de soldats; et on pourrait délivrer une commission pour requérir, s'il en était besoin, quelques gentilshommes dont on serait sûr.

« La recherche des papiers de cette reine ne pourra avoir lieu qu'en son absence, car cela prendra un peu de temps. »

Sur cette autre question : s'il convient de faire connaître à la prisonnière le motif des mesures qui sont prises contre elle, Powlet fait observer qu'elle n'a pu apprendre de personne les affaires qu'on a cru devoir tenir secrètes, mais l'on pourrait charger spécialement un gentilhomme de ce message.

Sur la troisième question : Comment peut-on le mieux saisir Curle et Nau? Powlet est d'avis qu'il convient de le faire au moment où le mandat (*the challenge*) sera exécuté contre cette reine.

Powlet veillera avec soin à s'acquitter de sa charge et de telle sorte que cela n'engendre aucun soupçon; mais il serait utile que les courriers extraordinaires

fissent plus de diligence et qu'à cet effet il pût disposer au moins de deux chevaux (1).

Six jours après, Élisabeth adressait à Powlet la lettre suivante :

« Nous avons récemment découvert quelques pratiques dangereuses, dirigées non seulement contre le repos de l'État, mais aussi contre notre propre personne; et nous avons de justes motifs de penser que la reine confiée à votre garde et ses deux secrétaires Nau et Curle y ont pris part. Notre bon plaisir est donc que vous arrêtiez les deux secrétaires et que vous nous les envoyiez sous bonne garde; et ensuite que vous conduisiez la susdite reine en tel lieu que vous jugerez convenable et que vous l'y gardiez avec soin avec tel nombre de ses serviteurs que vous le réglerez, jusqu'à ce que vous soyez informé de nos intentions ultérieures à cet égard (2). »

A cette lettre étaient jointes des instructions précises. Marie Stuart devait être conduite à la maison de sir Walter Aston, dont on éloignerait tous ceux qui l'habitaient, en augmentant le nombre de ses gardiens. Plus tard on la ramènerait à Chartley, où on ne lui laisserait que les serviteurs absolument nécessaires à son service. Quant à ses secrétaires, il fallait, avant de les arrêter, les séparer et veiller à ce qu'ils ne pussent parler à personne.

(1) Morris, p. 249.
(2) Morris, p. 255.

Ces instructions (aussi bien que la lettre d'Élisabeth) étaient de la main de Walsingham. Elles avaient été confiées à un agent nommé Thomas Gorge, qui, à raison de sa fidélité et de son dévouement, avait mérité d'être adjoint à Powlet (1).

(1) Morris, p. 253. — Thomas Gorge devint plus tard *gentleman usher of the privy chamber* de Jacques Ier et épousa la marquise de Northampton.

CHAPITRE III.

MARIE STUART TRANSFÉRÉE A TIXALL.

Le 21 août, Amyas Powlet annonça à la reine d'Écosse que, si, au lieu de se borner à une simple promenade, elle voulait chasser, un gentilhomme du pays, nommé sir Walter Aston, lui procurerait le plaisir de tuer un cerf de sa main.

Ce projet d'excursion dans les campagnes par un beau jour d'été surprit agréablement l'âme si triste de Marie Stuart : c'était presque la liberté qui souriait à la prisonnière (1), et autour d'elle tous ses serviteurs partageaient la même joie (2).

Le mardi suivant, Marie Stuart, « espérant voyr « quelque honneste compagnie », ordonna « que tout « se mist en honneste appareil ». Nau « ne s'estoit pas « oublié de se parer ». Curle, Melvil, Bourgoing la suivaient aussi à cheval. Le valet de chambre Annibal portait les arbalètes et les flèches.

(1) Con el contento que lo hazen los prissioneros. Lettre de Mendoça, du 26 septembre 1586. Teulet, t. V, p. 394.

(2) Chascun estoit si joyeulx de ceste belle chasse. *Journ. de Bourgoing*, p. 367. — C'est à M. Chantelauze, de regrettée mémoire, que nous devons la publication de cet important document.

Marie Stuart, retrouvant son énergie dans un exercice qu'elle avait toujours beaucoup aimé, s'était avancée assez rapidement; mais, lorsqu'elle aperçut Amyas Powlet assez loin en arrière, elle arrêta son cheval pour l'attendre, « et luy voulant faire courtoisie spécialement pour le singulier passe-temps « qui luy avoit esté faict, » elle s'excusa d'être allée trop vite, car elle craignait qu'à raison de ses infirmités, il n'eût pu la suivre.

Si Powlet était resté en arrière, c'était pour conférer avec des hommes cachés dans le bois; et l'un d'eux, vêtu de serge verte passementée, s'approcha de Marie Stuart qui restait tranquille et calme en le regardant. « Madame, dit Powlet, voici un des pensionnaires de la reine ma maîtresse qui a un message à vous faire de sa part. » A ces mots, Thomas Gorge descendit de cheval et s'acquitta de sa mission : « Madame, lui dit-il, la reine ma maîtresse trouve fort étrange que, malgré vos promesses, vous ayez conspiré contre elle et contre l'État, ce qu'elle n'eût jamais pu croire si elle ne l'avait vu de ses yeux; et comme quelques-uns de vos serviteurs en sont accusés, vous ne trouverez pas mauvais qu'on les éloigne de vous. Le reste, Amyas vous le dira. » Et aussitôt après Gorge remonta à cheval, sans écouter les protestations de Marie Stuart.

« Je vois bien qu'il faut retourner, » dit tristement la reine d'Écosse; mais à peine Nau, qu'elle avait ap-

pelé, avait-il fait un pas vers elle, que Gorge s'élança au-devant de lui. « Enlevez-le, enlevez-le, criait-on; empêchez-le de parler à la reine. » Curle, qui accourait, fut également retenu : « Qu'on me laisse au moins prendre congé de ma maîtresse! » s'écria-t-il; mais, sans les écouter, on les entraîna après les avoir désarmés. Ni l'un ni l'autre ne devaient revoir Marie Stuart.

Une troupe nombreuse d'hommes d'armes entourait la reine d'Écosse, et elle s'aperçut bientôt qu'on suivait une autre route que celle par laquelle elle était venue : « Nous n'allons pas au logis! dit-elle à Powlet, où donc me menez-vous? — Dans un logis plus beau que le vôtre, et ce ne sera pas loin, » se contenta de répondre son geôlier.

Cependant Marie Stuart était descendue de cheval et s'était assise à terre. Là, dans les transes violentes de son émotion, elle avait laissé retomber sa tête sur le sein de sa fidèle amie Elspeth Curle. Elle déclarait qu'elle n'irait pas plus loin et qu'elle mourrait plutôt. « N'est-ce pas une grande pitié, répétait-elle, que je sois menée de telle sorte, moi qui suis une princesse étrangère et libre? C'est agir traîtreusement vis-à-vis de moi; et vous, Amyas, vous n'êtes qu'un geôlier, car jamais un honnête homme n'eût accepté une semblable commission. Il faut bien qu'on l'entende, ajouta-t-elle en élevant la voix : je suis reine aussi bien que la reine d'Angleterre, et d'aussi bonne maison

qu'elle. Je ne dois pas être malmenée au gré de ceux qui ne demandent que ma mort. Je n'ai rien fait pour être traitée ainsi. La reine d'Angleterre se laisse égarer par de mauvais conseillers qui sont mes ennemis; mais tôt ou tard les rois et les princes étrangers pourront en prendre la vengeance sur l'Angleterre. »

Powlet répliqua durement que, si elle n'obéissait point, il la ferait porter de force dans son coche, et il ordonna à quelques-uns de ses serviteurs d'aller le chercher; mais on ne trouva pas les deux chevaux qu'il fallait y atteler. Nau montait l'un; le valet de chambre Bastien, l'autre.

En ce moment Powlet n'avait que huit ou dix serviteurs près de lui, et une crainte soudaine s'empara de son esprit (1), car la reine d'Écosse appelait autour d'elle ses serviteurs comme si elle eût voulu qu'ils prissent sa défense (2). Le moment était-il venu où par un effort inopiné elle recouvrerait la liberté?

Cependant Bourgoing et quelques autres serviteurs de Marie Stuart, jugeant toute résistance inutile, l'engageaient à prendre patience. Elle avait déjà supporté avec courage tant d'autres afflictions. Il fallait qu'une fois de plus elle se montrât « constante et robuste, « avec un cœur royal »; car contre la force il n'y avait rien à faire.

(1) Il se trouva bien estonné sans que il en feist beaucoup de semblant. *Journ. de Bourgoing.*

(2) Mesmes voulut que les siens se missent en défence. Lettre d'Esneval, du 7 octobre 1586.

Enfin Marie Stuart se leva, appuyée sur les bras de ses serviteurs; mais à peine avait-elle fait quelques pas à travers une clairière qu'elle se laissa, au pied d'un arbre, tomber à genoux : « Dieu, s'écria-t-elle, aie pitié de mon peuple et de tous ceux qui souffrent pour moi! Pardonne-moi mes offenses et souviens-toi de ton serviteur David, sur lequel descendit ta miséricorde pour le délivrer de ses ennemis. Étends, si cela te plaît, ta main sur moi, car je ne suis qu'une personne inutile qui ne sert à rien; mais protège ton peuple et affranchis-le de la main de Pharaon. Je t'offre mon cœur, ô mon Dieu. Tu connais toutes mes pensées, et tu sais que je ne désire rien en ce monde, ni les richesses, ni les honneurs, ni la puissance, mais uniquement la gloire de ton saint nom et la liberté de ton Église et du peuple chrétien. »

Comme la reine d'Écosse demandait de quel droit on agissait ainsi vis-à-vis d'elle, et déclarait qu'une semblable autorité n'appartenait point aux conseillers de la reine d'Angleterre, Powlet lui montra la lettre d'Élisabeth. « La reine a été trompée, » repartit-elle, et, invoquant Dieu, elle se résigna à remonter à cheval en continuant ses plaintes (1). Le fidèle Bourgoing la suivait toujours ; et, craignant qu'on ne la conduisît à la mort, il s'était rapproché de Powlet pour lui remontrer que ce serait pour lui et sa posté-

(1) Camino con grandes lamentaciones. Teulet, t. V, p. 395.

rité une honte éternelle d'avoir laissé s'accomplir un semblable crime; mais Powlet chercha à le calmer en lui adressant ces mots qu'il se rappela plus tard : « Si je ne suis pas riche, je suis gentilhomme et homme de bien. »

Enfin on arriva à Tixall, et, comme Powlet l'avait réglé, toutes les dames, même celles de la famille de Walter Aston, avaient été éloignées. On craignait sans doute qu'à la vue d'une si haute infortune, elles n'eussent pu s'empêcher d'exprimer leur pitié.

Marie Stuart était profondément indignée, et elle voulut immédiatement adresser une énergique protestation à la reine d'Angleterre; mais, lorsqu'elle demanda du papier et de l'encre, Amyas Powlet lui fit répondre qu'il n'en donnerait point, et, comme elle insistait pour le voir, il lui fit parvenir un second refus.

Une seule des femmes de Marie Stuart l'avait accompagnée à Tixall. C'était Jane Kennedy. Le vieux médecin Bourgoing s'était montré pour elle, comme toujours, fidèle et dévoué : dès le lendemain, quelque résistance qu'il cherchât à faire, on le sépara de sa bonne maîtresse pour l'envoyer à Chartley.

On servit à la reine d'Écosse à souper; mais son sommelier n'était pas là pour lui offrir, selon sa charge, le verre et la coupe. Puis on lui apporta « ses beso-« gnes de nuit » ; et cette fois encore, violemment séparée des siens, elle put se demander jusqu'où irait la malice de ses ennemis.

On n'aura qu'à se réjouir à Richmond de tout ce qui s'est passé. Élisabeth désire que Powlet lui en adresse le récit complet, par cette seule considération du plaisir qu'elle trouvera à le lire, *not for any other cause but that Her Majesty might take pleasure in the reading thereof* (1).

Les remerciements d'Élisabeth ne manquèrent point à Powlet : « Sa Majesté, lui écrivait Walsingham, se félicite au plus haut degré des soins que vous avez pris. Elle a exprimé à tous les lords du Conseil combien elle est contente de votre sage et prudente manière d'agir dans l'accomplissement de votre charge, et tout récemment dans l'exécution de ce dernier service, car il ne serait possible à aucun prince de louer davantage les bons offices d'un serviteur, ni de s'en montrer plus satisfaite (2). »

Mais cette fois Powlet n'a pas agi seul, et il est juste que ce témoignage de haute satisfaction soit partagé. « Je vous prie, mande Powlet à Walsingham, d'adresser au nom de la reine quelques mots de remerciements à sir Walter Aston; car assurément il l'a bien mérité (3). »

(1) Lettre de Nic. Yetsweirt, du 19-29 août 1586. Morris, p. 260.
(2) Morris, p. 271.
(3) Morris, p. 270.

CHAPITRE IV.

LE RETOUR A CHARTLEY.

Huit jours s'étaient écoulés. Il ne restait qu'à faire rentrer Marie Stuart dans sa prison. On éviterait ainsi, remarquait Powlet, de nombreuses dépenses. D'ailleurs, le château de Chartley, entouré d'eaux profondes, rendait la surveillance bien plus facile, tandis qu'à Tixall il fallait troubler tout le pays en plaçant des guets et des gardes non seulement autour de la maison de sir Walter Aston, mais aussi dans tous les villages voisins (1).

Élisabeth approuva les observations présentées par Powlet (2), et l'ordre fut donné de ramener Marie Stuart le 4 septembre à Chartley.

Aussitôt que se répand le bruit du départ de la reine d'Écosse, un grand nombre de pauvres, qui ont entendu parler de sa bienfaisance et de sa charité, se pressent devant les portes du manoir de Tixall. Elle les regarde en pleurant et leur dit : « Je n'ai

(1) Morris, p. 268.
(2) Morris, p. 271.

rien pour vous. Je suis une mendiante comme vous. On m'a enlevé tout ce que je possédais. » Et, portant ses regards autour d'elle, elle remarqua la présence de sir Walter Aston avec une escorte de cent quarante chevaux. « Bons gentilshommes, ajouta-t-elle en se tournant vers eux, sachez que je n'ai pris part à aucun attentat dirigé contre la reine; je n'en ai même jamais eu connaissance. »

A Chartley, Bourgoing et d'autres serviteurs de Marie Stuart l'attendaient pour la saluer, heureux de la revoir et aussi attendris que s'ils en avaient perdu toute espérance; mais, avant de rentrer dans ses appartements, elle voulut aller voir la femme de Curle, qui au milieu de ces angoisses était prématurément accouchée d'une fille depuis deux jours. Elle s'efforça de la consoler, en lui disant qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour sauver son mari; et, prenant l'enfant sur ses genoux, elle répandit quelques gouttes d'eau sur son front, lui donnant son propre nom de Marie en la baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est ainsi, observe le puritain Powlet, qu'elle violait toutes les lois de Dieu et des hommes.

Le confident de Powlet, Darrell, s'était avancé pour offrir à la reine d'Écosse les clefs de son appartement : elle voulut qu'il l'ouvrît lui-même, et remarquant qu'on avait pris tous ses papiers : « Il y a deux choses, s'écria-t-elle, qu'on ne m'enlèvera point

tant que je vivrai : ma foi et le sang royal d'Angleterre. »

Désormais, rien ne devait suspendre la suite des violences et des outrages.

Élisabeth avait lu dans un rapport de William Wade qu'il y avait à Chartley dans le cabinet de Marie Stuart des coffres qui renfermaient son argent. Aussi avare que cruelle, elle ressentit un vif mécontentement de ce qu'on n'avait pas saisi l'argent en même temps que les papiers. Elle ne fut pas moins irritée quand elle apprit que Marie Stuart, en rentrant à Chartley, y avait retrouvé les consolations de ses amis.

« La reine, écrit Walsingham à Powlet, persiste dans sa résolution qu'on saisisse l'argent de cette dame et qu'on éloigne d'elle ses serviteurs. Puisque tel est son plaisir, je ne vois pas pourquoi on en ajournerait plus longtemps l'exécution. S'il en résulte quelque inconvénient, la reine ne pourra blâmer personne si ce n'est elle-même (1). »

Le 19 septembre vers le soir, Amyas Powlet, qu'accompagnait Richard Bagot, fit prévenir la reine d'Écosse qu'il désirait lui dire cinq ou six mots.

En ce moment, Marie Stuart, « de plus en plus res-« serrée », selon l'expression de Châteauneuf, et d'ailleurs à peine remise d'émotions violentes, était fort

(1) Morris. p. 286.

souffrante. Un rhumatisme aigu ne lui permettait point de tourner la tête, et elle avait perdu l'usage d'un de ses bras (1). Elle s'était déjà couchée, afin de trouver quelque repos qui soulageât ses infirmités.

Cependant Powlet insiste. Peu importe que la reine d'Écosse soit souffrante et couchée. Il sait bien ce que c'est qu'être malade; mais il faut qu'il la voie seule en l'absence de tous ses serviteurs.

Comme les serviteurs de Marie Stuart ne se hâtaient point d'obéir, Darrell et d'autres gardiens pénétrèrent en grand nombre dans l'antichambre, portant tous l'épée et la dague; et au même moment Powlet et Bagot entrèrent dans la chambre de la reine d'Écosse en en faisant sortir tous ceux qui s'y trouvaient. Bourgoing seul ne voulut point quitter la porte, disant qu'il était malséant de laisser ainsi deux hommes avec la reine.

Dès les premiers mots, Powlet reprocha à Marie Stuart de suborner par des subsides secrets tous ceux qui conspiraient en Angleterre et à l'étranger. Le Conseil avait donc décidé qu'elle lui remît tout l'argent qu'elle avait entre les mains. « Il est vrai, répliqua la reine, que je n'ai jamais voulu être ingrate et que j'ai cherché à récompenser de leurs peines ceux qui m'ont offert leurs services; mais que j'aie suborné quelqu'un pour conspirer contre la reine

(1) Morris, p. 289.

d'Angleterre, je me soumets à tout ce que l'on voudra, on ne le prouvera jamais. » Cet argent n'était-il point à elle et n'avait-elle pas le droit d'en disposer?

Amyas Powlet, en vertu des ordres qu'il avait reçus, ne pouvait plus lui laisser la disposition de son argent. Il fallait qu'il l'eût, et il valait mieux qu'elle le remît de bon gré que de force. « Je ne le donnerai pas, interrompit-elle. — Eh bien, poursuivit Powlet, je le prendrai de force. — Il n'y a ici personne, reprit-elle, qui ait le droit de me donner des ordres. » Et comme elle refusait la clef de son cabinet, Powlet la menaça de faire briser la porte. « Faites-le, » répondit Marie Stuart, sans que rien pût l'intimider.

A ce moment, Powlet revint dans l'antichambre, où tous les serviteurs de Marie Stuart étaient en larmes. Il fit signe aux gardes d'entrer dans la chambre de la reine et de briser la porte du cabinet.

Ce ne fut que devant ces violences que Marie Stuart ordonna à Elspeth Curle de remettre la clef; mais, lorsque, entourée de tous les serviteurs de Powlet, elle les vit prêts à porter la main sur ses uniques et dernières ressources, elle se laissa glisser de son lit, les pieds nus; et se traînant jusque dans son cabinet : « Ne savez-vous pas, s'écria-t-elle, que tout ce qui est là est destiné à payer les dépenses de mes funérailles et à subvenir aux frais du retour de mes serviteurs

dans leurs foyers, lorsque je ne serai plus? » Powlet ne l'écoutait point; et, poussant la cruauté jusqu'au plus bas degré de l'ironie : « Voilà, Madame, dit-il, dix « écus pour jouer et vous esbattre (1). »

Tel est le récit de Bourgoing; il est intéressant d'y comparer la relation que Powlet ne manqua point d'adresser à Walsingham : « Nous trouvâmes la reine dans son lit, malade et privée de l'usage de l'une de ses mains. Je lui déclarai qu'à raison de ses anciennes pratiques, j'avais reçu le commandement exprès de prendre tout son argent entre mes mains. Elle s'épancha en discours amers contre vous (j'admets tout ce qu'elle dit de violent contre moi-même); elle déclara que la reine pouvait disposer de son corps, mais qu'elle n'aurait pas son âme; et, comme sur son refus j'appelais mes serviteurs et leur donnais l'ordre de chercher des barres de fer pour briser la porte de son cabinet, elle consentit à en remettre la clef (2). »

A ce que rapporte Powlet, on découvrit, dans les coffres indiqués par Wade, cinq sacs de toile qui contenaient cinq mille couronnes de France et deux bourses de cuir dont l'une renfermait cent quatre livres en or, et l'autre trois livres en argent : ce fut tout ce que Powlet consentit à laisser à la reine d'Écosse.

En dehors de ces coffres, on trouva dans les ar-

(1) *Journal de Bourgoing*, pp. 479-483.
(2) Morris, p. 288.

moires d'autres objets qui disparurent, *as were taken away*, mais dont on a conservé un succinct inventaire, avec cette note dans laquelle on a cru pouvoir s'abstenir de tout déguisement : *Objets volés à la reine d'Écosse. — Goods stolen from the queen of Scots.*

« Un double cadre enrichi de diamants, de rubis et d'émeraudes, qui offre les portraits des reines d'Angleterre et d'Écosse, unis comme ceux de deux sœurs;

« Un chapeau de velours noir, avec une plume verte et noire;

« Un collier noir garni de perles;

« Une paire de bas de soie;

« Quatre flacons d'essences (1). »

On visita aussi les chambres des serviteurs, notamment celles des deux secrétaires qu'on avait emmenés prisonniers. Chez Curle on trouva les deux mille couronnes que Marie Stuart lui avait données pour son mariage; chez Nau, près de quinze cents livres.

Powlet se félicitait d'avoir, par une mesure prompte et inopinée, pu mettre la main sur tout ce qu'il y avait lieu de saisir. S'il n'eût pas agi ainsi, il eût fallu fouiller tout le monde, depuis le plus élevé jusqu'au dernier des serviteurs; et, si quelque chose avait échappé aux recherches, la reine d'Angleterre en eût assurément été fort mécontente. C'était une singulière bénédiction de Dieu que tout eût si bien réussi (2).

(1) Morris, p. 265.

(2) Lettre de Powlet, du 10-20 septembre 1586. Morris, p. 288.

Thomas Gorge se rendit à la cour pour faire connaître à Élisabeth les nouveaux services que l'on devait à Amyas Powlet (1).

Dès le lendemain, Powlet sépara de Marie Stuart une grande partie de ses serviteurs. La fille du valet de chambre Bastien refusait de s'éloigner; elle avait saisi de ses deux mains le chevet du lit de la reine : il fallut l'en arracher par force.

La plupart de ces serviteurs, attachés depuis longtemps au service de la reine d'Écosse, n'offraient rien qui pût exciter contre eux la moindre méfiance : c'étaient, comme le reconnaît Powlet lui-même, « de simples et placides âmes », et leur douleur eût attendri une âme moins dure que celle du geôlier de Marie Stuart. « Que d'autres, s'écrie-t-il, s'abandonnent, comme ils le peuvent, à une folle pitié (2). Pour moi, je suis prêt à renoncer à ma part des joies du ciel, si mes actes et mes paroles ont un autre but que l'avancement du service de la reine (3). »

Ceux qu'on éloignait ainsi de la reine d'Écosse ne devaient jamais la revoir (4); mais plusieurs purent se souvenir d'une lettre qu'elle adressait, quelques années auparavant, *à ses serviteurs proscrits* : « Mes bons et fidèles serviteurs, puisque la volonté de Dieu est que je souffre l'adversité et que je sois mainte-

(1) Morris, p. 293.
(2) Others shall excipe theire follish pitye as they maye.
(3) Lettre de Powlet, du 10-20 septembre 1586. Morris, p. 288.
(4) Depuis pas ung d'eux ne vit Sa Majesté. *Journ. de Bourgoing.*

nant séparée de vous, je n'ai qu'à le prier de vous accorder autant de force et de patience qu'il m'en a donné à moi-même (1). »

Ainsi Marie Stuart se trouva désormais privée du secours de ses amis les plus dévoués, qui avaient quitté leur pays et leurs familles pour s'associer volontairement à toutes ses souffrances et à toutes ses privations sur la terre de l'exil. Combien douloureuse ne dut pas être cette séparation dans des circonstances si terribles (2)!

Il est un message auquel Powlet ne restera pas étranger, mais qui sera plus spécialement rempli, comme il le désirait, par un autre gentilhomme.

Powlet demande de nouveau à être reçu par Marie Stuart. Il espère que cette fois elle s'abstiendra à son égard de toutes mauvaises paroles. C'est son acolyte Richard Bagot qui lui annonce que l'on a arrêté six gentilshommes qui avaient entrepris non seulement de la délivrer, mais aussi de tuer la reine d'Angleterre. Le chef de ce complot était Babington, qui avait tout avoué en déclarant qu'elle était sa complice. En effet, elle ne nierait point sans doute qu'elle lui avait écrit et qu'elle avait noué de nombreuses intelligences pour faire réussir cette entreprise. Jamais on n'avait découvert une trahison si grande et si horrible (3).

(1) Labanoff, t. III, p. 378.

(2) Miss Strickland, t. VII, p. 419.

(3) *Journ. de Bourgoing*, p. 484. Cf. Papers of Scotland, vol. 41, n° 66. — D'après Camden, c'est Thomas Gorge qui, en quittant Marie

Marie Stuart protestait vivement; mais elle avait compris, par le langage qu'on lui tenait, qu'on ne tarderait point à la mettre en jugement (1).

A cette heure d'anxiété et de douleur profonde appartient la lettre suivante que la reine d'Écosse adresse au duc de Guise : « Mon bon cousin, si Dieu et vous « après luy ne trouvez moyen de secourir vostre pauvre « cousine, c'en est faict. On nous veut accuser d'avoir « voulu troubler l'Estat et fait pratique contre la vie « de ceste royne ou d'y avoir consenti; mais je leur ay « dit, comme il est vray, que je ne sçay que c'est... « Faictes prier Dieu pour moy... Ayez pitié de mes « pauvres serviteurs, car l'on m'a tout osté... Bien qu'ils « m'ayent rendu quasi impotente, pour cela le cœur « ne me manquera, en espérance que Celuy qui m'a « faict naistre ce que je suis, me fera la grâce de me « faire mourir pour sa querelle, qui est le seul hon- « neur que je désire en ce monde pour obtenir par ce « moyen la miséricorde de Dieu en l'autre (2). »

Certes, Marie Stuart pouvait s'affliger de se voir dépouillée de ce qu'elle destinait à ses aumônes et à ses suprêmes œuvres de miséricorde; mais la saisie de ses papiers devait accumuler sur sa tête bien d'autres périls.

Stuart, après sa reclusion à Tixall, lui laisse pour adieux ces paroles : « Tout a été découvert. Vos amis sont arrêtés. On instruit leur procès. »

(1) *Journ. de Bourgoing*, p. 486.

(2) Labanoff, t. VI, p. 438. La phrase : « quasi impotente, mesme ceste « main droicte » fixe la date de cette lettre.

CHAPITRE V.

LES PAPIERS SAISIS.

Il était dans les instructions données au nom d'Élisabeth à William Wade une clause qui complétait toutes les autres.

Aucun soin ne devait être négligé dans la recherche des papiers de la reine d'Écosse : on recommandait de fouiller attentivement tous les coins secrets (*all secret corners*) de son appartement. William Wade pouvait, dans cette tâche, se faire assister par sir Walter Aston; et, dès qu'elle serait terminée, il aurait à fermer tous les paquets de son sceau et à les porter lui-même à Londres.

Ici Powlet n'intervient plus : il rejette toute responsabilité de ce qui se sera passé à Chartley. « J'étais, écrira-t-il, assez occupé à Tixall. »

William Wade, sans perdre un moment, s'empara des clefs de toutes les chambres, ainsi que de tous les coffres, et mit partout son sceau afin que personne ne pût dérober la moindre chose; et, par surcroît de précaution, il fit enfermer tous les serviteurs de la reine

d'Écosse, même la femme de Gilbert Curle, qui était sur le point d'accoucher.

Pendant trois jours, les perquisitions les plus minutieuses se succèdent. Beaucoup de minutes de lettres de Marie Stuart ont été saisies (1); mais on ne les produira jamais. On se contentera (et il est facile d'en soupçonner le motif) des copies qu'exécutera Thomas Philipps.

Il est d'autres lettres retrouvées, probablement en assez grand nombre, à Chartley : ce sont celles où des seigneurs favorables à la cause de Marie Stuart l'assurent de leur secret dévouement : ils auront à les expier par de basses adulations à Élisabeth, et plusieurs d'entre eux, pour sauver leurs propres jours, s'abaisseront jusqu'à siéger parmi les juges de la reine d'Écosse (2).

Enfin on saisit le sceau de Marie Stuart, dont sans doute on saura faire un utile usage (3).

Le 28 août, vers le soir, Walter Aston expédia trois coffres de papiers à Londres, où ils n'arrivèrent que dans la soirée du dimanche 31 août (4). Ils furent

(1) Hardwick pap., t. I, p. 249.

(2) Deprehenduntur quorumdam Angliæ procerum ad illam litteræ amoris et officii plenissimæ. Verum illi, rem subodorati, ne eidem favisse viderentur, deinceps infense adversari cœperunt. Camden.

(3) Pap. of Mary, vol. 19, n° 102. D'après une lettre de Châteauneuf citée par Mendoça (Teulet, t. V, p. 395), on aurait trouvé les chiffres de Marie enterrés dans le jardin de Chartley : *que es bien desacomodado lugar para guardar papeles.*

(4) Lettre de Walsingham, du 25 août-4 septembre 1586.

immédiatement remis à Walsingham et à Philipps qui les gardèrent pendant plusieurs jours (1).

« Vous devez être surchargé de besogne, » écrit Powlet à Walsingham le 6 septembre (2); et Walsingham, de son côté, mande le lendemain à Philipps : « Je vous ai envoyé Gregory pour vous aider à copier les lettres que je vous ai adressées (3). »

Un des secrétaires d'Élisabeth avait par son ordre recommandé à Walsingham de veiller avec le plus grand soin sur les lettres saisies à Chartley ; car la reine, ajoutait-il, en faisait beaucoup plus de cas que des secrétaires mêmes de Marie Stuart, qu'elle estimait peu en comparaison de ces papiers (4).

Walsingham ne négligera rien pour démontrer à la reine d'Angleterre qu'elle ne se trompait point en attachant une si grande importance aux documents découverts à Chartley ; car là devait se retrouver la preuve manifeste que Marie Stuart avait comploté sa mort.

Déjà, à une autre époque, les lettres de la *Cassette* avaient été habilement forgées par les agents d'Élisabeth pour accuser Marie Stuart d'avoir excité Bothwell à faire périr Darnley.

Il s'agit cette fois de recourir aux mêmes moyens

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 91.
(2) Morris, p. 277.
(3) Morris, p. 278.
(4) Morris, p. 262.

pour la convaincre d'un autre crime, et l'intervention de Walsingham, de Philipps et de Gregory justifiera toutes les hypothèses.

C'est à Philipps que sera confié l'examen de tous les papiers saisis à Chartley (1).

Telle fut, dit un historien anglais, la dernière période où Philipps se livra à sa tâche de faussaire en dénaturant la correspondance de Marie Stuart (2); et le même jugement a été porté récemment par l'éditeur même du *Calendar* des papiers de la reine d'Écosse (3).

Déjà, au seizième siècle, Mendoça écrivait : « Ce n'était pas la première fois que Burleigh et Walsingham fabriquaient de fausses lettres; et puisqu'ils avaient entre leurs mains les chiffres de Marie Stuart, rien n'était plus aisé que d'interpoler ce qui leur paraissait le plus propre à la compromettre (4). »

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 107.

(2) The later period he tampered with the letters of the Scottish Queen. Hosack, t. II, p. 290.

(3) All the letters in cipher profess only to be copies, copies in cipher and copies deciphered. They are nearly all in the handwriting of Thomas Phelippes, a person of much ingenuity and ability in the use of his pen, who was employed by the english ministers to decipher letters. Occasionally he conterfeited them. The attention of many readers will be arrested by those passages wherein M. Phelippes and others artfully connect Queen Mary's name with Babington's. M. Thorpe, *Intr.*, p. XXVI.

(4) Por no ser la primera vez que el Cicel y Valsinguen han hecho cartas fingindas; y, aviendo venido las ciffras en su mano, a buen seguro que pondrian en ellas lo que les pareciesse de mas fruto para el culpalla. Teulet, t. V, p. 423.

D'autres reprocheront « à ces beaux conseillers « d'Angleterre d'avoir forgé, falsifié et composé « toutes telles escriptures qu'ils avoient voullu sur ce « faict par eulx inventé et projeté (1) ». Nous avons aussi le témoignage du grave Camden, qui avait reçu de la main même de Burleigh les documents originaux; car, en parlant du faux post-scriptum, il ajoute : *si non et alia* (2).

Il semble que l'habileté de Philipps se soit d'abord exercée sur la correspondance de Marie Stuart avec Morgan.

Il est trois lettres où l'on fait dire à Marie Stuart, à peu près dans les mêmes termes, que les catholiques, de concert avec elle et pour préparer l'exécution du *dessein* (toujours le mot de Walsingham) qu'elle a conçu, envoient au delà de la mer un homme qui n'est autre que Ballard (3); mais que faut-il penser de l'authenticité de ces documents, puisque la reine d'Écosse affirme ailleurs (ce qu'elle répétera lors de son procès) qu'elle n'a jamais eu aucune relation avec Ballard (4)?

Les lettres de Morgan ont été également falsifiées.

On conserve aux archives d'Hatfield une longue lettre de Morgan à Marie Stuart, du 4 juillet 1586 (5).

(1) Teulet, t. IV, p. 147.
(2) Camden, t. II, p. 479.
(3) Labanoff, t. VI, pp. 401, 407, 432.
(4) Labanoff, t. VI, p. 426. Cf. Murdin, p. 527.
(5) Murdin, p. 520.

Si on la compare au déchiffrement de Philipps, certifié exact par Burleigh et Walsingham, on remarque que l'on y a ajouté cette phrase significative : « Nous avons en main de nombreux moyens pour nous débarrasser du monstre qui trouble le monde. *There be many means in hand to remove the beast that troubleth all the world* (1). »

Dans une seconde lettre de Morgan, du 9 juillet, n'est-ce pas aussi une interpolation que cette phrase : « Il y a de braves gens qui attendent l'occasion de rendre à la reine d'Angleterre tel genre de service qui arrangera beaucoup de choses, si cela plaît à Dieu, ce que chaque jour j'implore par mes prières (2)? »

Il n'est pas moins intéressant de constater avec quelle habileté on se servira des papiers prétendument trouvés à Chartley pour indisposer contre Marie Stuart le roi d'Écosse et le roi de France.

On prendra soin d'annoncer au roi Jacques qu'on a découvert à Chartley un testament par lequel Marie Stuart dépouille son fils de tous ses droits héréditaires pour les transporter au roi d'Espagne; mais ce testament on ne le représentera jamais (3).

Tel est aussi le caractère de ces lettres où la reine d'Écosse déclare qu'elle entend ne rien laisser de ce

(1) Pap. of Mary, vol. 18, nos 13, 14.
(2) Murdin, p. 530.
(3) Labanoff, t. VI, p. 310. Teulet, t. IV, p. 125.

qu'elle possède à ce fils « desnaturé, ingrat et per-« fide »; où elle appelle toutes les malédictions de Dieu sur sa tête (1).

« Tout cela, écrivait Esneval à Courcelles, n'est que « pour aigrir contre elle le roy d'Escosse (2). »

On ne manquera pas non plus de placer sous les yeux de Henri III des lettres où l'on fait dire à la reine d'Écosse qu'elle ne sollicitera jamais d'autres secours que ceux de Philippe II; et, si quelque chose pouvait refroidir le zèle de Châteauneuf, ce seraient peut-être ces lignes, attribuées à Marie Stuart, où elle avertissait ses amis de ne rien lui dévoiler du complot parce qu'il ne manquerait point de tout révéler à la reine d'Angleterre (3).

Ce n'était point assez : il fallait retirer des papiers de Chartley une lettre adressée par Marie Stuart à Élisabeth (on n'expliquait pas pourquoi cette lettre ne lui avait pas été envoyée), où elle lui reprochait en termes cyniques ses plus secrètes infirmités et ses plus honteux désordres, énumérant ses amants depuis le beau Leicester, depuis l'élégant Hatton jusqu'à Symier, le *Simius* du duc d'Alençon. Mais, bien que l'écriture soit habilement imitée, quelle est la valeur de cette lettre? Elle ne porte aucune date, ce qui est contraire à l'usage de Marie Stuart; et on ne

(1) Labanoff, t. VI, p. 125.
(2) Morris, p. 264.
(3) Egerton, p. 75.

comprend point que l'on ait placé le cachet sur la dernière de ces quatre pages entièrement remplies, tandis qu'il eût dû se trouver, à côté de l'adresse, sur le feuillet servant d'enveloppe. N'y a-t-il pas d'ailleurs une sérieuse invraisemblance dans cette épître si longue et si régulièrement tracée, alors qu'elle déclare qu'elle écrit, gravement malade, de son lit (1)?

Tandis que la reine d'Écosse rentrait dans sa triste demeure, où tout retraçait d'odieux actes de violence pour pénétrer ses secrets, son implacable rivale voyait placer sous ses yeux les documents mêmes qu'on avait ainsi enlevés, tels que Philipps les avait remis, tels qu'ils étaient sortis de ses mains. C'est là qu'Élisabeth pouvait lire ces lignes où l'on plaçait sous la plume de Marie les injures les plus grossières à son honneur, et, ce qui était plus grave, à sa beauté; c'est là qu'elle se voyait appeler par Morgan le monstre ou plutôt la bête, *the beast*, qu'il fallait jeter aux gémonies.

Élisabeth s'abandonne à une colère qui se prolonge pendant plusieurs jours (2). « Tout faict paroistre

(1) Labanoff, t. VI, p. 51. La lettre est aux archives d'Hatfield, Cecil papers, vol. 133, n° 68. J'ai vu cette lettre. Elle paraît fabriquée d'après quelques lignes d'une lettre authentique de Marie Stuart à Mauvissière, du 5 janvier 1584 (Pap. of Mary, vol. 13, n° 1). J'y remarque des corrections difficiles à expliquer. On avait d'abord écrit : *comtant* pour *contant*, *conserverar* pour *conserver*, *Apela* pour *Arbela*. La reine d'Écosse eût-elle pu hésiter dans l'orthographe du nom de sa nièce Arabella Stuart?

(2) Lettre de Châteauneuf, du 11 septembre 1586. Egerton, p. 76.

« que la royne d'Angleterre a intention de maltraic-
« ter la royne d'Escosse (1). »

Ce n'est pas seulement l'expression de sa gratitude qu'Élisabeth transmettra à Powlet; c'est surtout celle de son désir de voir le fanatisme ou la complaisance du geôlier de Chartley la venger sans retard.

« Amyas, mon très diligent et fidèle serviteur, que ta charge si difficile et si bien remplie te vaille près de Dieu une récompense trois fois plus grande! Si tu savais, mon Amyas, comme mon cœur reconnaissant accepte non seulement comme il le doit, mais aussi avec tendresse, tes précieux efforts, tes fidèles actions, tes ordres si sages, tes soins si prudents dans une charge si lourde et si dangereuse, cela rendrait ton travail moins pénible et cela remettrait ton cœur où je veux que tu conserves cette juste pensée que rien n'égale, au poids de mon jugement, le prix que je t'estime; car selon moi il n'est aucun trésor qui puisse contrebalancer une semblable fidélité, et je me rendrais coupable d'une faute que je n'ai jamais commise, si je ne récompensais point de tels services. Oui, que je sois privée de ce qui m'est le plus nécessaire si je ne reconnais pas un tel mérite à un prix *non omnibus datum*. Fais connaître à ta maudite criminelle avec quel profond regret sa honteuse conduite m'a contrainte à donner ces ordres. Dis-lui, en mon nom, qu'elle de-

(1) Egerton, p. 74.

mande pardon à Dieu de la perfidie qu'elle a montrée vis-à-vis de moi, sans me tenir compte de ce que j'ai épargné sa vie pendant tant d'années au péril intolérable de la mienne; et néanmoins, ne se contentant point de ma longue clémence, elle a formé de nouveau d'horribles desseins dépassant tout ce qu'une femme, à plus forte raison tout ce qu'une princesse pouvait concevoir. Qu'au lieu de faire valoir ses excuses (il n'en est pas une seule qui puisse lui servir, tout étant avoué par ceux qui conspiraient mon inique immolation), elle songe à se repentir, de peur que le démon ne prenne possession d'elle et qu'elle ne perde ainsi la meilleure part d'elle-même : c'est ce que je demande en levant les mains vers Celui qui peut perdre ou sauver.

« Amyas, reçois mes plus tendres adieux et les vœux pour ta longue carrière que forme pour toi ta dévouée et affectueuse souveraine qui s'y sent tenue par les bons services que tu lui as rendus (1). »

Powlet ne répondra point à la lettre de la reine d'Angleterre : il a soin de n'en comprendre ni les termes mystérieux ni le but secret.

(1) Brit. Mus., Cal., B. IV, f. 288 ; Mss. Yelverton, 31. Le texte conservé dans les archives de lord Calthorpe présente quelques variantes importantes. — Cette lettre doit se rapporter aux derniers moments du séjour de Marie Stuart à Chartley, alors qu'un acte de zèle de Powlet eût pu rendre la translation à Fotheringay inutile. Au dos du texte du British Museum se trouve la liste des commissaires qu'on enverra à Fotheringay. — Ce n'est pas à cette lettre, mais à une lettre d'Élisabeth, du 9 août, que se rapportent les remerciements de Powlet, du 22 août. Morris, pp. 255 et 268.

Les puritains, fidèles à leur doctrine et à leurs haines, réclament le procès public, l'exécution publique. Il faut démontrer qu'en droit une reine peut être jugée comme le plus humble des sujets, qu'en fait Marie Stuart est coupable. La question de droit sera résolue par les légistes. Quant à la question de fait, on trouvera bien dans les aveux vrais ou feints des secrétaires la preuve du complot attribué à la reine d'Écosse.

CHAPITRE VI.

LES MÉMOIRES DES LÉGISTES.

Si Marie Stuart est coupable, est-elle protégée par quelque privilège inhérent à son rang et à sa naissance? Quelles sont les règles juridiques, quels sont les exemples qui justifieraient un procès où une reine, issue du même sang qu'Élisabeth, serait jugée et inévitablement condamnée? Il importe de le rechercher. Ce sera l'œuvre des légistes.

Le moment est venu de démontrer à Élisabeth qu'elle a le droit de punir, fût-ce du dernier supplice publiquement et solennellement infligé à une reine et à une parente; et, si c'est pour elle un droit, c'est aussi un devoir.

Cette démonstration n'a jamais manqué ni à l'apologie des tyrans ni à la justification d'un crime.

Ici s'ouvre un vaste champ pour la doctrine puritaine qui entend briser les sceptres et les couronnes en invoquant les livres saints : « La reine d'Écosse a mérité de mourir. Dieu veut qu'elle meure. Dieu a puni Saül pour ne pas avoir mis Agag à mort. Il est

écrit : Tu ne laisseras pas vivre les idolâtres (1). »

Le docteur Dale, qui a rempli d'importantes missions en France, ne trouve rien de mieux pour soutenir sa thèse que d'alléguer à propos de Marie Stuart les exemples du roi Robert de Sicile, de la reine Jeanne de Naples et de sainte Élisabeth de Hongrie (2).

Le docteur John Hammond rédige un long mémoire où il cite tour à tour Tite-Live, Denis d'Halicarnasse, Plutarque, Commines et Machiavel (3).

George Puttenham, qui a épousé une sœur d'Edward Windsor, s'efforce de se faire pardonner cette alliance par un écrit où, remontant aux anciennes trahisons de Marie Stuart, il la montre offrant sa main à don Juan pour le faire monter sur le trône d'Angleterre (4).

Richard Crompton invoque, en l'appliquant à l'indulgence d'Élisabeth pour Marie Stuart, ce texte de l'Ecclésiaste : *Est malum quod vidi sub sole, quasi per errorem egrediens a face principis... Si retusum fuerit ferrum, multo labore exacuetur* (5).

Puis viennent les mémoires anonymes.

Ici l'on ajoute aux exemples sans cesse empruntés à la Bible des textes de saint Pierre et de saint Paul (6).

(1) Pap. of Mary, vol. 20, n° 39.
(2) Brit. Mus., Cal., C. IX, n° 229.
(3) Yelverton mss., 31.
(4) Yelverton mss.,31, f. 336.
(5) A short declaration, etc., by Rich. Crompton.
(6) Harley, 4111, f. 77.

Ailleurs on s'attache à s'appuyer sur des exemples tirés de l'histoire de l'Angleterre. Qu'on n'invoque point les liens du sang qui unissent Élisabeth et Marie Stuart. Édouard III a-t-il épargné sa propre mère ? Qu'a fait Henri IV contre Richard II ? Édouard IV contre Henri VII ? et Henri VIII, « le Salomon de nos rois », a-t-il hésité à frapper Warwick, le fils de George de Clarence (1) ?

Dans un autre mémoire, l'énumération est plus complète. L'histoire de l'Espagne offre comme exemples Blanche de Bourbon mise à mort par Pierre le Cruel, et Pierre le Cruel à son tour frappé par son frère Henri de Transtamare. Deux reines de France ont été condamnées par Louis le Hutin et Charles le Bel. Henri VIII, en dehors de la peine portée contre Warwick, ne respecta pas davantage dans sa propre maison le bandeau royal (2).

On en était arrivé au point de rappeler à Élisabeth la mort ignominieuse de sa mère pour justifier celle de sa rivale.

Nous avons à mentionner un dialogue entre deux Anglais qui ont assisté au supplice de Ballard. On insiste pour que le même châtiment soit réservé à la reine d'Écosse (3).

Tel autre pamphlétaire, après avoir invoqué l'axio-

(1) Yelverton mss., 31, f. 78. Brit. Mus., Julius, F. VI. f. 265.
(2) Yelverton mss., 31.
(3) Yelverton mss., 31, p. 319.

me qu'il fallait savoir faire tomber une tête pour sauver un peuple, rappelle le proverbe italien : ***Homo morto non fa guerra*** (1).

On lit ailleurs que l'exécution de Marie Stuart importe non seulement à la sûreté d'Élisabeth, mais aussi à son honneur (2).

C'est le moment où tous les beaux esprits de la cour déposent aux pieds d'Élisabeth l'hommage de leur adulation et de leur zèle.

Cette fois encore, le poète Churchyard occupe le premier rang. Dans un traité intitulé : ***la Censure d'un loyal sujet***, il regrette la clémence de la reine, car elle est dangereuse. Élisabeth réchauffe un serpent dans son sein, et la cour est remplie de traîtres en habits de soie. Auguste frappa Cinna quand il eut conspiré trois fois, et les rois d'Israël n'épargnèrent pas les princes idolâtres (3).

Un autre poète, dont nous ignorons le nom, pressait Élisabeth de ne pas épargner ces minotaures qui, comme les renards de Samson, portaient la flamme avec eux, bravant la mort pour gagner le salaire promis par le Pape. Élisabeth ressemblait trop à l'agneau : il eût mieux valu qu'elle prît le lion pour modèle; car, pour gouverner un pays, il faut associer la justice à la clémence.

(1) Pap. of Mary, vol. 11, n° 36.
(2) Harley, 4111, ff. 36, 43 et 77.
(3) Collier, *Illustr. of early litterature.*

These Minotaurus brood from Rome, from Crete,
With sword and fire in Albion swarme like bees;
Like Sampson's foxes with fired tailes and feete
They dread no death to winne a popish fees.
. . . . . .
Though you the lambe imbrace, the lion is your beast,
For mercie must with justice joine to rule a land (1).

A ces sombres inspirations il est bon d'opposer le langage élégant de Sidney, qui peu de jours après devait trouver la mort dans les plaines de la Hollande. On imprimait en ce moment à Londres (2) son poème de l'*Arcadie*, où, loin de retracer les agitations de son temps, il s'efforçait de peindre dans une pastorale les mœurs simples et douces des bergers de l'antiquité. Il y louait la clémence comme une vertu royale, en offrant ses vers « à celle qui par son rang est placée au-dessus de tous, dont le visage enchante tous ceux qui la voient, dont l'esprit domine les plus sages par sa sagesse; son rang est grand, sa grandeur est notre bouclier. Son visage fait souvent trembler, mais il sait charmer aussi, car son esprit est sage, et c'est sa sagesse qui lui enseigne la clémence (3). »

(1) Certaine english verses presented unto the Queen, etc. London, 1586.

(2) Dom. pap., vol. 195, n° 33.

(3) Your minde is wise, your wisdomme makes you milde.
(*Arcadia*, éd. de 1629, p. 618.)

CHAPITRE VII.

L'INTERROGATOIRE DES SECRÉTAIRES.

Marie Stuart avait promis à la femme de Gilbert Curle qu'elle ne négligerait rien en faveur de son mari; mais lorsqu'elle demanda que ses deux secrétaires pussent revenir auprès d'elle, elle n'essuya qu'un dur refus.

Le jour même où Nau et Curle avaient été arrêtés, on les avait conduits séparément dans un village près de Tixall, où ils furent traités assez durement et où on les retint pendant trois jours. Le bruit s'était répandu qu'on avait saisi entre les mains de Nau des médailles injurieuses pour la reine d'Angleterre (1).

Le 29 août 1586, on fit monter les prisonniers sur deux chevaux qui appartenaient à Marie Stuart, et on les conduisit à Londres, où ils arrivèrent le 2 septembre.

Walsingham avait voulu s'assurer près de la reine d'Angleterre que cette fois encore il serait seul chargé de tenir tous les fils de la trame ténébreuse qu'il allait ourdir.

Élisabeth ne pouvait, dans des circonstances si

(1) Papers of Mary, vol. 19, n° 102.

graves, refuser son assentiment. « La reine, écrivait, le 29 août, l'un de ses secrétaires à Walsingham, m'a chargé de vous faire connaître combien elle vous est reconnaissante des soins et des peines que vous prenez avec ceux dont vous acceptez la charge, et actuellement pour ce que vous préparez, comme vous l'écrivez à Sa Majesté, pour loger et garder Nau et Curle. La reine ne doute point que vous ne veilliez à ce qu'ils soient bien gardés, sans faire plus de dépenses qu'il ne le faut pour des prisonniers. Il est inutile qu'ils aient quelqu'un pour les servir. Leur nourriture pourra leur être apportée par ceux que vous désignerez, et on pourra les laisser seuls dans leurs chambres sous clef et sous verrous, car Sa Majesté ne pense point que par désespoir ils songent à se pendre ou à se tuer (1). »

Nau et Curle furent donc enfermés dans le propre logis de Walsingham afin qu'il les eût toujours sous la main; et ce fut à son agent le plus énergique et le plus dévoué, c'est-à-dire au sergent Mylles, que fut confié le soin de les surveiller sans que personne pût pénétrer jusqu'à eux (2) : « Je ne puis plus aller vous voir, écrit Mylles à Davison; je suis lié à la garde des prisonniers (3). »

Il est assez intéressant de reproduire le jugement que

(1) Morris, *Letters of Powlet*, p. 260.
(2) Pap. of Mary, vol. 19, n° 54.
(3) Dom. pap., vol. 194, n° 18.

le sergent Mylles porte sur Nau. Il le trouve doué d'une grande abondance de paroles, mais surtout en matières philosophiques (1). Il remarque chez lui moins d'esprit quand il l'entretient d'affaires; et comme Nau se plaignait vivement que Wade lui eût enlevé ses papiers et son argent, Mylles se contenta de lui répondre que ses papiers avaient été saisis à cause du crédit dont il jouissait près de la reine d'Écosse. Quant à son argent, dans sa situation actuelle, il ne pourrait pas en faire grand'chose (2).

Un espion nommé Aleyn a reçu l'ordre de coucher dans la même chambre que Nau pour surprendre ses secrets en liant avec lui d'habiles entretiens; mais Nau ne lui parle que de sa passion pour Élisabeth Pierpont, qui a été séparée de Marie Stuart le même jour que lui. « Je croyais, observe Archibald Dou-« glas, qu'en ce moment Nau avait à songer à autre « chose qu'à ses amours (3). »

Nau, par son arrogance, avait blessé à plus d'une reprise Amyas Powlet, qui écrivait dès le mois de juin 1585 : « Je connais Nau mieux que je ne puis le faire connaître; mais je le connais si bien, que je serais joyeux du plus profond de mon cœur de le voir éloigné d'ici (4); » mais, dès qu'il fut remis au ser-

(1) Full of words, but all in matter of philosophy.

(2) Pap. of Mary, vol. 19, n° 54.

(3) Miss Agnès Strickland, t. VII, p. 415. — Élisabeth Pierpont était fort belle. On voit son portrait à Hamptoncourt.

(4) Pap. of Mary, vol. 15, n° 98.

gent Mylles, on comprit que cet orgueil ne cachait qu'une extrême faiblesse de caractère; et, bien qu'on fût convaincu que Curle avait pris une part plus active aux correspondances secrètes de Marie Stuart (1), ce fut à Nau que Walsingham intima l'ordre de mettre par écrit tout ce qui était à sa connaissance. Toute feinte serait inutile; car, à ce qu'a déclaré Walsingham, celui-ci a entre ses mains non seulement la minute de la lettre de Marie Stuart à Babington, mais aussi le texte même, tel que l'ont transcrit ses secrétaires.

Le 13 septembre, Nau annonce à Walsingham que, selon les instructions spéciales qui lui ont été transmises par le sergent Mylles, il a rédigé un mémoire qui servira sans doute à sa décharge entière et à la satisfaction tant de la reine d'Angleterre que de son honorable conseil (2). A cette lettre est joint un assez long mémoire; mais quand on le reçoit, l'attente des conseillers d'Élisabeth est déçue. Nau se vante de ses différends avec la reine d'Écosse. Marie Stuart lui a reproché de la tromper et de s'être laissé séduire. Ses parents et ses amis ont eux-mêmes conçu une mauvaise opinion de lui, et il ajoute : « Mes négociations estoient à « l'advantage de la royne vostre maistresse. » Mais il cherche en même temps à excuser Marie Stuart. Elle voulait vivre tranquille, et elle repoussait toutes les

(1) Nau is not so deeply charged as Curle is. Lettre de Philipps, du 19 juillet 1586.

(2) Pap. of Mary, vol. 19, n° 77.

menées extérieures, quand le traité conclu par son fils avec Élisabeth lui causa une vive douleur. « Ce fut, di-« sait Nau, le plus grand désespoir dont je l'ay jamais « veu saisie »; et en même temps elle se plaignait : « de ce que sa vie, en la garde et estat qu'elle estoit, « demeuroit en proye à l'abandon de ses ennemys. » Ce ne fut pas elle qui organisa le complot; mais quelques gentilshommes « oppressés pour la religion » résolurent « de s'asseurer par défense en armes », et l'avertirent « qu'il estoit pour ceste occasion néces-« saire qu'elle pourveust à la seureté de sa personne, « d'autant qu'advenant aucun trouble ou du costé de « deçà ou d'Espagne, elle ne pouvoit que demeurer « en trop grand danger ». — « Et sur cela, ajoutait-il, il « luy pleust me bailler une minute de lettre escripte « de sa main pour la polir et mettre au net, ainsi « qu'il apparoit à Vos Honneurs avoir esté faict, ayant « l'une et l'autre entre vos mains (1). »

Rien n'était plus exact quant au projet d'évasion; mais pas un mot ne concernait le dessein d'assassiner la reine d'Angleterre.

Nau est spécialement interrogé sur tout ce qui peut se rapporter au complot de Babington.

On avait trouvé à Chartley ce court résumé d'une lettre de Marie Stuart : « Secours de dehors. — Forces « dans le païs. — Armée d'Espagne au retour des Indes. « — Armée de France si la paix se faict. — Guise, s'il

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 78.

« ne passe, tiendra la France occupée. — De Flan-
« dres, de mesme. — Écosse au mesme temps; Irlande
« aussy. — Coup; sortie (1). »

D'après Philipps, cette note révèle les plus horribles projets. A l'entendre, « le mot « coup » ne peut être interprété autrement que par « l'acte de frapper et de tuer Sa Majesté (2) ».

C'est sur cette note que Philipps fera reposer l'un de ses plus graves chefs d'accusation (3); c'est ce qu'il appelera : *the heads of that bloody letter sent to Babington, touching the designment of the Queen's person* (4).

Il est évident toutefois que ces points ne se rapportent pas à la lettre de Marie Stuart à Babington, mais à diverses lettres adressées le 17 juillet 1586 à l'archevêque de Glasgow, à Mendoça et à Paget. Le mot : *designment*, qui se trouve dans le texte anglais, ne s'applique qu'au projet de la délivrer; le mot « coup », joint au mot « sortie », n'est pas moins bien expliqué par ce passage d'une lettre à Châteauneuf où elle le traduit par ces mots : « les moyens de ma sortie hors d'icy (5) ».

Telle est la déclaration de Nau : « Ce sont les points « qu'en présence de la roine ma maistresse et par son

(1) Morris, p. 230.
(2) Hardwick, State papers, t. I, p. 235.
(3) Their privitye to the conspiracye and murder of the Queen's person. Pap. of Mary, vol. 19, n° 85.
(4) Tytler, t. VIII, p. 400.
(5) Labanoff, t. VI, p. 401 et 433.

« commandement je tiray pour faire la dépesche en « France, à sçavoir à l'archevesque de Glasco, à l'am- « bassadeur d'Espaigne et à Charles Paget (1). »

Walsingham ne cache pas son mécontentement : « Nau, écrit-il, semble résolu à ne rien déclarer au delà de ce que nous pouvons établir nous-mêmes contre lui (2). »

La déclaration de Curle n'est pas plus satisfaisante que celle de Nau. Il avoue bien qu'il a écrit les lettres destinées à Englefield et à Charles Paget ; mais ce qui importe, c'est que les deux secrétaires déclarent avoir eu connaissance de la correspondance de Marie Stuart avec Babington. On les forcera bien à l'avouer (3).

Le même jour, vers le soir, le sergent Mylles annonce à Walsingham qu'il a obtenu de Curle une déclaration dont il résulte que Marie Stuart a reçu une lettre de Babington et qu'elle y a répondu.

Quelle est cette déclaration? Nous en connaissons une qui porte, avec la signature de Curle, la date du 12 septembre, et qui ne concerne que la première lettre, complètement inoffensive, de Marie Stuart à Babington : « Ceste lettre-cy fut premièrement escrite en françois à « Babington par la royne ma maistresse et baillée à « moy pour estre translatée (4). » Mais il s'agissait,

(1) Morris, p. 230.
(2) Morris, p. 284.
(3) They will be brought to confess. Lettre de Walsingham, du 3-13 septembre 1586. Morris, p. 284.
(4) Labanoff, t. VI, p. 346.

selon toute vraisemblance, d'un aveu relatif à la seconde lettre de la reine d'Écosse, conçu en ces termes : « Telle ou semblable me semble avoir esté la réponse « escripte en françois par Monsieur Nau, laquelle j'ay « traduict et mis en chiffre (1); » et c'est à propos de cet aveu, dont les termes mêmes révèlent une profonde hésitation, que Walsingham signale Nau comme ayant été, d'après Curle, le principal instrument (2).

Walsingham nous fera connaître lui-même à quels moyens il a eu recours. Dans une lettre à Philipps, il rapporte qu'il a promis à Curle tout son appui, s'il s'exprime sans réticences. Il a engagé la reine non seulement à lui octroyer sa grâce, mais à lui accorder de plus quelque faveur extraordinaire. « Je le garde près de moi, écrit-il, et j'espère obtenir ainsi de lui des déclarations dignes d'être mises sous les yeux de la reine; » et ici se place cet aveu si important : « J'ai été porté à tout ceci (cette confidence s'adresse à Philipps) parce que la minute de la lettre de la reine sa maîtresse n'existe pas (3). »

Le même jour, Burleigh écrivait à Christophe Hatton : « Il faudra bien enfin qu'ils cèdent et qu'ils con-

(1) Labanoff, t. VI, p. 395.

(2) A principal instrument. Morris, p. 284.

(3) Being moved thereto for that the minute of her answer is not extant. Lettre de Walsingham, du 4-14 septembre 1586. Tytler, t. VIII, p. 397. — « Je vous prie, écrivait Walsingham à Philipps, de chercher avec soin les minutes écrites par Nau... Que Dieu nous fasse la grâce de trouver ces minutes! » Morris, p. 284.

sentent à écrire quelque chose qui confirme le crime de leur maîtresse (1); mais il convient de leur faire entendre que leur salut à eux-mêmes est à ce prix et qu'en ce cas la hache ne frappera que leur maîtresse entre la tête et les épaules (2). »

Nau, malade et paralysé, réclame vainement les secours d'un médecin, dont il a besoin (3).

C'est Burleigh lui-même qui, assisté du chancelier, fait comparaître devant lui, le 15 et le 16 septembre, Jacques Nau et Gilbert Curle. On place sous leurs yeux les lettres de Marie Stuart et de Babington. Cependant, ceux-là mêmes qui, quelques jours auparavant, se vantaient de posséder ces lettres en original et en minute (4), ne produisent que des copies écrites par Philipps (5), mais certifiées par Babington lui-même, dont on a imité la signature sur plusieurs des copies qui sont parvenues jusqu'à nous (6).

(1) Somewhat to confirm their mistress crime.

(2) Betwixt her head and her shoulders. Hosack, t. II, p. 392.

(3) Apol. de Nau, Calig., B. V, n° 41.

(4) Tous les textes français de la lettre de Marie Stuart ne sont que des traductions, puisqu'on ne retrouva point la minute française, telle que l'avait écrite Marie Stuart. C'est ce qu'établissent diverses annotations : « La vraye copie d'une lettre de la royne d'Escosse escripte en angloys à Anthonye Babington et fidellement traduite en françoys (mss. Yelverton, 31, f. 243). Tourné d'angloys en françoys (Pap. of Mary, vol. 18, n° 51).

(5) Toutes ces pièces sont de la main de Philipps. Papers of Mary, vol. 19, n°s 84, 85, 89, etc.

(6) Le texte des lettres transmises à Babington était en anglais, et les certificats de Babington sont dans la même langue. Ils sont ainsi conçus :

La confession de Nau, telle que nous la connaissons, écrite aussi de la main de Philipps, porte ce qui suit : « Pour la lettre escripte par la royne ma maistresse à « Babington, je l'ay escripte sur une minute de la « main de Sa Majesté... J'ay escript les dictes lettres « et à elles monstrées et délivrées pour en faire comme « il luy plaist ordonner, car Sa Majesté ne veult per- « mettre qu'on écrive lettres hors de son cabinet, et « ne se ferme mesme aucune dépesche qu'elle n'y soit « présente, et elle relit tousjours toutes les lettres « avant qu'elles soient mises en chiffre et translatées : « ce que se fait par Curle, mesmement de la lettre es- « cripte à Babington. »

On lit dans celle de Curle : « Je confesse d'avoir dé- « chiffré le semblable de tout ce que dessus, venant « en mes mains escript en une feuille de papier con- « nue de Mons^r Babington, et la response à icelle, « estant escrite premièrement en françoys par Mon-

Pour la lettre de Babington : « This is the trewe copie of the letter which I wrote and sent to the queen of Scottes. »

Pour la lettre de Marie Stuart : « This is the trewe copie of the letter which I received from the queen of Scottes. »

Ce qui se trouve ainsi rendu dans les traductions contemporaines :

« C'est la vraye copie de la lettre que je escrivis à la royne d'Escosse. »

« C'est la copie des lettres de la royne d'Écosse à moy dernièrement envoyées. »

Mais, s'il n'existe qu'un texte original anglais, comment expliquer les variantes qu'offrent diverses copies? Le texte de Robert Beale porte : « The land, the hazarde of my life, deare soveraigne, deliverie, » là où le texte des *State trialls* porte : « The realm, the regarde of my life, dread soveraigne, deliverance, » etc.

« sieur Nau, l'avoir traduite en angloys et mis en « chiffre (1). »

C'est Nau qui a signé le premier; mais, dans son agitation Curle, place la date du 15 septembre après l'attestation de Nau, qui porte celle du 16.

Nau déclare : « Je pense de vray que c'est la lettre « escripte par Sa Majesté à Babington, comme il me « peult souvenir. » La dernière phrase était ambiguë; on la remplacera par les mots : « comme il me « souvient ».

Curle ajoute à la déclaration que nous avons déjà reproduite deux mots pour constater que Nau lui a donné l'exemple de cet aveu (2).

Puis, au pied même de la lettre interpolée de Marie Stuart, où se trouve exprimée son adhésion au régicide, on force les deux secrétaires à tracer la solennelle affirmation de son authenticité (3).

Le lendemain était le 17 septembre, jour anniversaire de la naissance d'Élisabeth. Nau saisit cette occasion pour lui écrire en sollicitant humblement sa

(1) Pap. of Mary, vol. 19 nos 88 et 89; Yelverton mss. 31. — La confession de Nau, je l'ai déjà dit, est écrite par Philipps, celle de Curle porte des phrases interlinées.

(2) Yelverton mss. 31.

(3) Telles sont les bases sur lesquelles de nombreux historiens ont fondé leurs accusations contre Marie Stuart, renchérissant les uns sur les autres en affirmations violentes. De Thou, en parlant de la reine d'Écosse et du complot de Babington, s'était servi des mots : « facti non ignaram. » Du Puy, revoyant ce texte, y substitue les mots : « consciam et instigatricem. » (Bibl. nat. à Paris.)

clémence afin qu'il pût être rendu à la liberté (1).

Cependant Nau, au milieu de ces périls, ne pouvait étouffer les remords de sa conscience qui lui reprochait d'être devenu l'instrument de la perte de cette infortunée reine qu'il avait juré de servir avec loyauté. Sous cette impression, il rédige un long mémoire où il s'efforcera de découvrir à la reine d'Angleterre tout ce qui peut l'intéresser et la flatter, mais où il cherchera aussi à excuser Marie Stuart. Il se plaît à s'étendre sur les affaires d'Écosse et accuse Courcelles en termes si violents qu'Élisabeth songe, dit-on, à demander qu'on l'arrête à Édimbourg (2). Il ne conteste point l'intention du roi d'Espagne de secourir les catholiques et « les pratiques faictes en Angleterre « à cest effect »; mais Marie Stuart n'en a eu connaissance que par des avis de France et par la lettre de Babington. « Il se peult, dit-il, assez évidemment « vérifier, comme je le prends sur la dampnation de « mon Âme, autant que ma cognoissance peult porter, « que la royne d'Escosse n'a oncques rien sceu plus « oultre des dernières praticques et qu'elles ont esté « menées et traictées sans son sceu, la lettre de Ba- « binghton ayant esté la première et seule induction « qui l'a faict y intervenir en conséquence de sa déli- « vrance et seureté comme le principal point, ainsi « que porte la lettre de Babington, auquel il restoit de

(1) Ellis, *Orig. letters*, t. III, p. 5 (8-18 septembre 1586).
(2) Pap. of Scotland, vol. 41, n° 34.

« pourvoir... Voilà en somme véritablement et très « sincèrement tout ce que je sçay et cognoy d'aucunes « pratiques menées et entreprises à Chartley contre la « reine d'Angleterre. »

Marie Stuart, il est vrai, a accepté la délivrance qui lui était offerte, mais « sans se mesler aucunement « du troisième point (l'assassinat d'Élisabeth), ne s'es- « timant, ès termes où elle se croyoit, estre obligée de « le révéler, n'estant chose par elle onques désirée, « inventée, proposée, ny pratiquée (1) ».

A ce mémoire se trouvait jointe une lettre à la reine d'Angleterre :

« Sacrée Majesté, je proteste sur la dampnation de « mon âme qui m'est plus chère que millions de vyes, « que je ne sçay, ny cognois, en faicts, ny personnes, « de ceste pratique et entreprise plus que ne vous en « escrivis par l'enclose, suppliant très humblement « Vostre Majesté la recepvoir pour partye de satisfac- « tion de mon offense en vostre endroict, avec l'en- « tière dévotion qui me demeurera, tant que je vivray, « d'employer la vie que j'espère de vous, à vous faire « très humble service, ainsi que plus particulièrement « je vous en déclarerois les moyens, s'il plaisoit à « Vostre Majesté me souffrir à deux genoux en sa « présence (2). »

Burleigh se borne à inscrire sur le mémoire de Nau

1) Labanoff, t. VII, p. 207 (10-20 septembre 1586).
2) Labanoff, t. VII, p. 191.

ces mots concis et dédaigneux : *Nau's long declaration of things of no importance sent privatly to Her Majesty* (1).

« Si Nau ne tient pas mieux ses promesses, il sera bon, écrit Burleigh à Walsingham, que le sergent Mylles l'avertisse qu'il sera envoyé à la Tour (2). » Curle est plus ouvert, *more open :* il y a davantage à attendre de ce côté.

Curle, sentant aussi sa conscience profondément troublée, n'avait pas mieux tenu ce qu'on espérait de lui. Walsingham lui écrivit pour le lui reprocher. Avait-il oublié ce qu'on lui avait promis? N'avait-il point pesé l'énormité de son offense? Non seulement il n'avait avoué que ce qu'il n'avait pu nier, mais il n'avait même consenti à parler que lorsque Nau l'avait déjà fait. La faveur qu'on lui avait annoncée devait venir de la reine. Walsingham interviendrait pour la faire obtenir; mais il fallait que d'abord il en eût quelque motif, de telle sorte que la reine le vît plein de repentir et disposé à mériter sa faveur en révélant tout ce qui pouvait nuire au royaume (3).

« Nau et Curle, écrit Châteauneuf, se trouvent en « grand péril de leurs vies (4). »

Un nouvel interrogatoire aura lieu : il est fixé au lendemain du supplice de Babington. C'est au moment

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 97.
(2) Ellis, *Orig. letters*, t. III, p. 5.
(3) Brit. Mus., Calig. C. IX, n° 204; Julius, F. VI, n° 25.
(4) Pap. of Scotland, vol. 41, n° 23. Bibl. nat. de Paris, 4736, f. 359. Teulet, t. IV, p. 106.

même où s'élève l'échafaud de Saint-Gilles-in-the-Fields qu'on interrogera Nau et Curle sur leur correspondance avec Marie Stuart et sur tout ce qui touche l'exécution du *dessein* qui y est mentionné (1).

Cette fois, en présence de ce qui se passe à Londres, les aveux seront complets (2).

Nau rapporte qu'il a lu à la reine d'Écosse la lettre de Babington, qui avait été déchiffrée par Curle, et qu'elle résolut d'y répondre. Il ajoute qu'il a recueilli fidèlement, de point en point, sa réponse à Babington telle qu'il l'a écrite et traduite en français, puis il la lui soumit, et elle la corrigea dans les termes où elle fut adressée à Babington. Il déclare que la reine d'Écosse lui a indiqué de sa propre bouche les réponses à faire à diverses questions soulevées par Babington, notamment en ce qui touche les moyens que devaient employer les six gentilshommes; et il en est de même de cette autre phrase relative à l'avis à donner en toute diligence après le succès de leur tentative.

Curle, interrogé à son tour, dit également qu'il déchiffra la lettre de Babington, que Nau la lut à la reine d'Écosse, que celle-ci chargea Nau de rédiger la ré-

(1) Pap. of Mary, vol. 19, n° 107.

(2) Selon quelques historiens modernes, Nau et Curle furent conduits à la Tour et assistèrent aux tortures de Ballard et de ses amis, afin qu'on leur fît mieux comprendre le sort qui leur était réservé s'ils ne cédaient point. Je n'ai pas retrouvé la source de cette assertion; mais il est certain qu'on les en menaça, et cela suffit pour expliquer leurs aveux.

ponse qu'elle approuva et fit traduire en anglais par Curle. Il déclare que cette réponse comprenait divers points, notamment ceux qui se rapportent aux moyens que devaient employer les six gentilshommes et aux avis à transmettre immédiatement dès que le *dessein* aurait été exécuté.

Puis Nau et Curle affirmèrent par serment, en signant leurs confessions, qu'il les avait faites en dehors de toute contrainte. Thomas Powell, clerc de la couronne, certifia comme témoin, par son propre serment, que ces déclarations étaient libres et spontanées. Plusieurs des lords du Conseil, qui étaient présents, l'affirmèrent dans les mêmes termes (1). Mais que devient la valeur de ces solennelles affirmations si nous remarquons que cette fois encore le procès-verbal de l'interrogatoire a été dressé par Philipps (2)?

Cependant cela ne suffit point. Curle a été plus spécialement chargé de la correspondance secrète de Marie Stuart; il convient qu'il en certifie les principaux passages qui établissent le projet d'assassiner Élisabeth.

Une note de Burleigh nous a été conservée : « Il faudra faire signer Curle. Lui lire la lettre de Marie Stuart, en lui disant que nous possédons l'original. Insister sur la confession de Babington (3). »

Comment Curle hésiterait-il à affirmer l'authenticité

(1) Yelverton mss., 31, f. 269; Hardwick papers, t. I, p. 236, 237.
(2) Tytler, t. VIII, p. 305.
(3) Brit. Mus., Cal., C. IX, n° 230.

des lettres de Marie Stuart et de Babington, puisque Babington l'a reconnue lui-même?

Curle déclare que la lettre de Babington renfermait les trois passages suivants :

Le premier est celui où Babington, après avoir rappelé les armements de tous les princes chrétiens, proteste de son désir et de celui de tous ses amis d'exposer leurs vies pour le service de la reine d'Écosse. C'est là que Ballard est cité comme un homme vertueux et savant, animé d'un zèle singulier pour la cause catholique.

Le second indique comme les seuls moyens d'assurer à la fois la délivrance de la reine, le bien du pays, le retour à l'ancienne foi, ces trois voies : l'invasion de l'étranger, la délivrance de Marie Stuart, et enfin l'immolation de l'usurpatrice, *the dispatche of the usurping competitor* : c'est ce que devant Dieu ils ont tous juré d'exécuter.

Le troisième aborde les détails de l'exécution : « Pour l'immolation de l'usurpatrice, puisque par son excommunication nous sommes affranchis de toute obéissance vis-à-vis d'elle, six nobles gentilshommes, tous mes intimes amis, mus par le zèle qu'ils portent à la cause catholique et au service de Votre Majesté, entreprendront cette tragique exécution. Il est à désirer que, selon l'étendue de leurs mérites et la bonté de Votre Majesté, leur tentative héroïque puisse être honorablement récompensée en eux, s'ils échappent

vivants, ou bien dans leur postérité, et que je puisse, au nom de Votre Majesté, le leur assurer. »

C'est ainsi que la lettre de Babington qui, d'après la première déclaration de Curle, ne remplissait qu'une feuille de papier, est devenue l'une des deux longues lettres dont parle Walsingham.

Les passages certifiés par Curle dans la lettre de Marie Stuart sont au nombre de cinq :

Le premier se rapporte au secours que les catholiques peuvent espérer des Pays-Bas, de France et d'Espagne. C'est celui où Philipps a introduit la phrase : « Il faut que vous considériez comment les six gen-« tilshommes sont délibérés de procéder. »

Le second concerne l'approvisionnement d'armes nécessaire pour que les catholiques marchent au premier signal.

Le troisième, qui dans sa rédaction primitive ne s'occupait évidemment que de la délivrance de Marie Stuart, a reçu ces additions : « Il fauldra alors mettre « les six gentilshommes en besogne et donner ordre « que, leur desseing estant effectué, je puisse estre « tirée hors d'icy... Or, d'aultant qu'on ne peult cons-« tituer ung jour préfix pour l'accomplissement de ce « que les dicts gentilshommes ont entreprins, je « vouldrois qu'ils eussent tousjours auprès d'eulx « quatre vaillans hommes bien montés pour donner « avis du succès dudict desseing à ceulx qui auront « charge de me tirer hors d'icy, afin de s'y pouvoir

« transporter avant que mon gardien soyt adverty de « la dicte exécution. »

Le quatrième touche aux affaires d'Écosse et d'Irlande. En Écosse, il faut que l'on remette son fils entre les mains des catholiques; en Irlande, il serait utile d'exciter quelque insurrection, « afin que l'alarme fust « donnée en ung endroict tout contraire à celuy où « l'on prétend faire le coup ».

Le cinquième énumère les moyens les plus aisés de la délivrer, soit qu'on l'enlève durant une de ses promenades, soit qu'on mette le feu aux granges et aux étables voisines pour attirer de ce côté les serviteurs de son gardien, soit que l'on renverse quelque charrette à l'entrée du château pour empêcher d'en fermer les portes.

Il est intéressant de remarquer avec quelle exactitude les interpolations de la lettre de Marie Stuart à Babington formeront la réponse à celles de la lettre de Babington à Marie Stuart.

On lisait dans la lettre de Babington : « Mon premier désir est de savoir par quels moyens, au hasard de ma vie et de celle de mes amis, je pourrais me rendre utile à Votre Majesté. »

Et d'autre part on lira dans la réponse de Marie Stuart : « Il faut que vous considériez quel nombre de « gens pourrez lever; de quels vivres, ports et havres « vous vous tenez asseurés pour y recevoir secours « des Pays-Bas, de France et d'Espaigne; quel nom-

« bre de forces étrangères vous voudrez demander ;
« la quantité d'armes et d'argent dont il vous faudra
« pourveoir; comment les six gentilshommes sont
« délibérés de procéder, et le moyen qu'il faudra
« aussi prendre pour me délivrer de ceste prison. »

Nous connaissons ces lignes de la lettre de Babington : « Les points ci-après indiqués doivent être considérés dans cette grande et honorable entreprise : le secours à donner aux envahisseurs, la délivrance de Votre Majesté, l'immolation (*the dispatche*) de l'usurpatrice votre rivale... J'entreprendrais moi-même avec dix gentilshommes et une centaine de serviteurs la délivrance de votre personne royale; et en ce qui touche l'immolation de l'usurpatrice (ce qui est licite à raison de l'excommunication prononcée contre elle), il y a six nobles gentilshommes, mes intimes amis, qui, par zèle pour la cause catholique et le service de Votre Majesté, se chargeront de cette tragique exécution (*that tragical execution*). »

Voici ce que renferme la réponse attribuée à Marie Stuart :

« Si vostre messager vous rapporte certaine assu-
« rance du secours, vous pourrez alors donner ordre
« que tous ceulx de vostre party fassent provision
« d'armes, bons chevaux et argent comptant... Ces
« choses estant ainsy préparées, il fauldra alors
« mettre les six gentilshommes en besogne. »

La lettre de Babington exprimera le désir de voir la

reine d'Écosse désigner, en vertu de son autorité supérieure, ceux qui dirigeront l'affaire, ***such as may advaunce the affaire***. On introduira dans la réponse de Marie Stuart les noms du comte de Westmoreland et du jeune comte de Northumberland (1).

La corrélation des interpolations est évidente.

Remarquables et légitimes revendications de la vérité historique! Walsingham, par le soin qu'il avait pris de faire spécialement certifier, grâce aux menaces de la torture et presque en présence de l'échafaud, les passages qui allaient devenir entre ses mains les instruments les plus redoutables de sa haine, avait signalé lui-même les inventions de sa fourberie.

Le post-scriptum de la lettre de Marie Stuart à Babington avait seul disparu, quoique Philipps eût affirmé son authenticité à une autre époque. Il était devenu inutile depuis que les interpolations avaient été introduites dans le texte (2).

Cette déclaration de Curle est certifiée exacte par les principaux conseillers d'Élisabeth. Burleigh,

(1) Ce qui frappe dans ces interpolations, c'est qu'elles ont pour base les vanteries de Ballard, et il y a une connexité étroite entre ce qu'écrivent les conseillers d'Élisabeth et ce que Gilbert Gifford raconte à Mendoça.

(2) Chose digne d'attention : pour la lettre de Marie Stuart à Babington, sur laquelle se fondera toute l'accusation, on ne produira ni le texte original, ni même la formule en chiffre, quoiqu'il existe un chiffre qu'on a, dit-on, fait reconnaître par Babington ; et, chose plus étrange encore, si le texte en chiffre du post-scriptum a été certifié comme authentique par Philipps, c'est précisément ce post-scriptum qu'on fera disparaître. (Hosack. t. II, p. 368.)

Shrewsbury, Derby, Howard, Hunsden, Cobham, Croft y inscrivent leurs noms. Walsingham signe le dernier (1).

Quelques jours après, le 5 octobre, Curle remet aussi le déchiffrement, tel que nous le connaissons interprété par Philipps, des lettres si importantes de la correspondance de la reine d'Écosse avec Morgan et Charles Paget (2).

La captivité de Nau et de Curle devait se prolonger pendant près d'une année, et, avant que Nau quittât l'Angleterre, on lui fit signer la déclaration suivante :

« Nous Jacques Nau, secrétaire de la chambre du « roy très chrestien et naguères d'Estat et de finances « de la feue royne d'Escosse douairière de France, et « Gilbert Curle, l'un de ses secrétaires ordinaires, cer- « tifions à tous ceux qu'il appartiendra que sans tor- « tures, violence ou force usées ès nostre personne, et « sans offres, promesses ou persuasions quelconques « tendans à nous corrompre contre nos debvoirs vers « la dicte feue royne nostre maistresse, ains seulement « convaincus par les dispositions et confessions de

(1) Yelverton mss., 31 ; Pap. of Mary, vol. 19, n° 107.

(2) Je n'ai pas cru devoir faire figurer dans mon récit un autre secrétaire de la reine d'Écosse, nommé Pasquier, qui fut interrogé le 12 septembre (Pap. of Mary, vol. 19, n°s 74 et 95). Il résista et fut conduit à la Tour. Là, sous la menace de la torture, il déclara tout ce qu'on voulut, sur *l'entreprise ;* mais il ignorait quand, comment et par qui elle avait été primitivement proposée (ibid., vol. 20, n° 11). Le 12 décembre, il réclamait sa liberté en offrant ses services à Walsingham (ibid., vol. 20, n° 35).

« Anthoine Babington et aultres ses adhérens ayants « entièrement révélé et confessé et advoué tout le « fond des affayres à l'occasion desquels a esté pro- « cédé contre Sa Majesté et ce qui estoit passé entre « elle et ceulx pour ce regard, et davantage par di- « verses lettres escriptes de nos mains surprises au « cabinet de Sa Majesté, lesqueles nous ne peumes « oncques obtenir qu'elle feist brusler, nous avons « recognu les lettres qui nous ont esté représentées « de nos mains avoir esté escriptes par la direction « et commandement de Sa Majesté, et que suivant « icelles avons respondu aux interrogatoires qui nous « ont esté sur ce faicts, comme il appert plus parti- « culièrement par nos dépositions (1). »

On fit de plus signer à Curle une déclaration spéciale dans laquelle il reconnaissait avoir écrit par l'ordre de Marie Stuart les lettres adressées à Paget, à Englefield et à Mendoça, où elle leur communiquait ses intentions relativement au complot (2) : ce qui confirmait manifestement de tout point la matière contenue dans sa lettre à Babington (3).

Quelle confiance faut-il ajouter aux aveux de Nau et de Curle?

Les uns se demandaient (le grave Camden était de

(1) Yelverton mss., 31, f. 519.

(2) Her intention touching the same enterprise.

(3) Shewing manifestly almost in all point be that same matter whereof she answered to Babington.

ce nombre) si ce n'était point à prix d'argent qu'ils avaient été amenés à dénoncer leur maîtresse (1).

D'autres, allant plus loin, les accusèrent d'avoir fabriqué eux-mêmes ces lettres dont ils avaient affirmé l'authenticité (2).

Aujourd'hui, dans le recueillement qui s'impose au jugement de la postérité, nous ne pouvons oublier ces lignes que Marie Stuart adressait à Élisabeth : « Je « vouldrois que tous mes papiers vous fussent présentés « sans déguisement, affin que apparust que ce n'est « le seul soing de vostre sûreté qui fit mouvoir tous « ceulx qui sont si prompts à me poursuivre (3). »

Si nous consultons les documents que nous avons sous les yeux, nous sommes également tenus de ne pas perdre de vue que ces aveux n'ont été obtenus

(1) An hi pretio hanc ad rem adducti fuerint, non dixero. Camden, t. II, p. 413. — Melvil croyait à la culpabilité de Nau : « Her Majestie had a french secretaire, callit M. Naw, who was easily corrupted to discover all Hir Majesties intelligences and doingis, who was richely rewardit be My lord Bourli's moyen » (éd. du Bannatyne Club). — Il faut reproduire les observations de Le Laboureur : « J'ay honte pour nostre nation des raisons qu'on eut de soupçonner Nau, secrétaire de Marie, d'avoir esté gagné par ses ennemis pour servir de témoin contr'elle; mais il est d'autant plus malaisé de l'en excuser, qu'il ne seroit pas moins coupable, quand la crainte de la mort auroit esté plus forte sur luy que toutes les espérances dont on put flatter son avarice... Et la mort estoit-elle à craindre pour un homme qui ne pouvoit plus vivre qu'avec infamie? » (*Add. aux Mém. de Castelnau*, t. I, p. 668.)

(2) But that I soughte her life or loss of bloode,
I did renounce as thinge I never mente;
My secretaries handes againste me stoode
Who to that end it semes had letters sente.
(*The legend of Mary, queen of Scots.*)

(3) Labanoff, t. VI, p. 179.

que devant les menaces de la torture. Nous avons aussi le droit de nous demander, en retrouvant à chaque page l'intervention de Philipps, si, les lettres de Marie Stuart ayant été manifestement falsifiées, la confession de ses secrétaires n'a pas subi le même travail en passant par les mains des faussaires.

Nau, dans son *Apologie*, protesta contre tous les aveux qu'on lui attribue.

C'est Curle qui, avant de mourir, nous laissera cette déclaration solennelle : « Je suis prêt à répondre de ce que j'ai fait, devant le tribunal du Juge tout-puissant. Je n'ai jamais manqué à la fidélité que je devais à la reine ma maîtresse; et, pendant sa vie comme après sa mort, j'ai maintenu son innocence contre toutes les calomnies de ses ennemis (1). »

Les confessions de Nau et de Curle, telles que Philipps les a recueillies, sont placées sous les yeux d'Élisabeth (2). Le crime de la reine d'Écosse étant reconnu par ses propres secrétaires, pourrait-elle hésiter plus longtemps à la faire juger?

(1) Lingard; Miss Agnès Strickland, t. VII, p. 443; Meline, p. 287.
(2) Dom. pap., vol. 193, n° 58.

CHAPITRE VIII.

VAINES DÉMARCHES DE CHATEAUNEUF.

Le moment était venu pour l'envoyé de Henri III de protester contre l'arrestation des secrétaires de la reine d'Écosse et de réclamer pour elle, si elle devait être jugée, la stricte observation des formes protectrices de la justice.

Châteauneuf avait été appelé à remplir à Londres les fonctions si difficiles d'ambassadeur, à l'époque où Villeroy, dont il était le beau-frère, avait conçu le dessein de venir résolument en aide à Marie Stuart. Il était de la même maison que l'évêque de Limoges, Sébastien de l'Aubespine, célèbre ambassadeur de Charles IX en Espagne, et par sa mère il avait pour grand-oncle l'évêque d'Orléans, Jean de Morvillier. Choisi pour cette mission importante au moment même où Henri III adhérait au traité de Nemours dirigé contre les protestants, il ne pouvait, il le dit lui-même, être le bienvenu en Angleterre (1). On

(1) *Mém. de Châteauneuf.* Teulet. t. IV, p. 69.

avait d'ailleurs imprimé une mauvaise opinion de lui chez les ministres d'Élisabeth, qui le savaient dévoué à Marie Stuart (1).

Marie de la Châtre, femme du marquis de Châteauneuf, avait pour aïeul Gabriel de la Châtre, qui avait été le gouverneur du roi Henri II; elle entretenait une correspondance avec Marie Stuart, et si elle parlait avec respect d'Élisabeth, c'était sans doute parce qu'elle savait que ses lettres passaient sous les yeux de Powlet (2).

L'ambassadeur de Henri III était doué d'une rare perspicacité, et de plus, d'un sens droit et d'un esprit généreux. Il n'avait cessé de montrer une grande fermeté dans son langage; et, lorsque Élisabeth le chargeait d'engager Henri III à traiter avec les huguenots afin de former avec elle une ligue contre les Espagnols (3), il lui remontrait que l'exemple qu'elle avait donné d'intervenir dans les guerres civiles de la France, avait été suivi par Philippe II qui en retirerait seul peut-être le profit. La France ne formait-elle pas la plus puissante barrière contre l'ambition de l'Espagne (4)?

Un autre jour, Châteauneuf ose lui reprocher l'appui qu'en France elle accorde aux rebelles; mais elle

(1) Dom. pap., add., vol. 29, nº 39.

(2) Morris, p. 201.

(3) Lettre de Châteauneuf, du 21 mai 1586. Bibl. nat. à Paris, 1736, p. 314.

(4) Egerton, p. 69.

se contente de répondre « qu'elle ne tient pas le roy « de Navarre et ceulx de la religion en ce rang- « là (1) ».

Châteauneuf, s'étant plaint des propos injurieux que les huguenots réfugiés à Londres tenaient, même en pleine bourse, contre Henri III, Élisabeth répliqua : « N'y a-t-il pas en France cent mille personnes qui parlent mal de moi? » Et, quand l'ambassadeur de Henri III insistait sur les armements qui se faisaient en Angleterre pour favoriser une expédition des réfugiés français à la Rochelle, la reine l'interrompit en lui disant : « Tous ces armements n'ont qu'un but : celui de me défendre de mes ennemis. On veut me tuer ou me chasser de ce royaume pour y placer la reine d'Écosse; mais je saurai y mettre bon ordre (2) ».

L'ambassadeur français luttait courageusement contre les difficultés de la situation. « Je me gou- « verneray avec ces gens-cy, écrivait-il, le plus « doulcement que je pourray... Que le roy soutienne « de paroles ses serviteurs (3) ! »

Malheureusement, Henri III ne soutenait guère ses serviteurs, même de paroles; et lorsqu'il priait Élisabeth de se relâcher quelque peu de ses rigueurs à Chartley, il prenait soin d'ajouter qu'il désirait que

(1) Lettre de Brulart, du 5 août 1586. Bibl. nat. à Paris, 6631.
(2) Pap. of France, vol. 87.
(3) Lettre de Châteauneuf à Villeroy. Bibl. de l'Institut, papiers Godefroy, vol. 261, p. 31.

tout se passât de si bonne façon qu'elle reconnût la sincérité avec laquelle il avait coutume de procéder en toutes choses vis-à-vis d'elle (1).

Au moment où les clameurs populaires retentissent dans les rues de Londres contre les complices de Ballard et de Babington, et, remontant plus haut encore, réclament le supplice de Marie Stuart, Châteauneuf n'hésite pas à se rendre à Windsor pour calmer Élisabeth. « Je sais, lui dit-elle, que la reine d'Écosse a tramé tout ceci. Elle me rend le mal pour le bien, car je lui ai plusieurs fois sauvé la vie; mais dans peu de jours le roi votre maître en entendra des nouvelles qui ne lui plairont guère. » Et comme Châteauneuf, en l'engageant à ne pas ajouter foi aux calomnies qui se forgeaient, la priait d'expliquer des menaces que le roi de France trouverait sans doute fort étranges, elle se borna à répondre : « Le roy de « France ne trouvera-t-il pas aussi fort étrange qu'on « ait jamais voulu me jouer un si mauvais tour (2)? »

Châteauneuf ne manque point de rappeler à Élisabeth « l'assurance qu'elle luy a tousjours donnée « de traicter la royne d'Écosse bien et favorable- « ment comme une princesse souveraine qui avoit

(1) J'ay bien voulu vous charger que vous faciez tout ce qu'il vous sera honnestement possible pour impétrer de la royne d'Engleterre ce que désire la royne d'Escosse, mais que ce soit de si bonne façon qu'elle le prenne avec la sincérité de laquelle j'ai accoustumé de procedder en toutes choses en son endroict. Chéruel, p. 374.

(2) Egerton, p. 74.

« eu cest honneur d'estre royne de France et sa pa-
« rente si proche (1). »

Que Châteauneuf ait plaidé avec zèle la cause de la reine d'Écosse, qu'il se soit vivement ému des menaces d'Élisabeth, nous ne saurions en douter; car nous avons à ce sujet un témoignage qu'il est intéressant de rapprocher de sa relation. « Cet après-midi, écrit l'un des secrétaires d'Élisabeth à Walsingham, l'ambassadeur français a été reçu en audience, et la reine m'a dit qu'elle n'avait jamais vu un homme plus agité; car, à chacune de ses paroles, tous les membres de son corps frémissaient, et il changeait de visage, surtout lorsque la reine exposait les complots dirigés contre elle. Il parut cependant prendre un peu plus de courage et dit à la reine : « Je vois que Votre Majesté est troublée par l'arresta-
« tion de ces *jeunes follastres*. — Oui, repartit la
« reine, de *jeunes follastres* qui ont à dépenser dix
« ou vingt mille francs de rente, et peut-être plus. »

« La reine, ajoutait-on dans cette lettre, semble craindre que cet ambassadeur n'emploie quelque moyen coupable (1) pour empêcher qu'on ne mène à bien ce qui se prépare (que signifiait ce langage mystérieux?); elle m'a recommandé de vous charger de veiller à ce sujet avec un soin particulier (2). »

(1) Papers of France, vol. 87.

(2) Morris, p. 261. Cf. la lettre de Gio. Dolphin, du 26 septembre 1586 (arch. de Venise).

Dès que Châteauneuf fut instruit de l'arrestation des secrétaires de Marie Stuart, il comprit l'intention des conseillers d'Élisabeth : « Puisque Nau a esté icy « amené avec tous ses papiers, écrit-il, ce ne peult « estre à aultre intention que de ruyner la royne « d'Escosse d'une sorte ou d'aultre (1). »

Châteauneuf écrit aussitôt à lord Burleigh pour lui représenter que Nau est le serviteur « d'une prin- « cesse prisonnière, appartenant de près au roy de « France, qui l'a en singulière commendation ». Il désire être « informé de l'occasion pour laquelle il a été « emmené prisonnier, affin de pouvoir en rendre « compte au roy son maistre (2) ».

Burleigh se trouvait avec Walsingham quand cette lettre lui fut remise par l'un des secrétaires de Châteauneuf. Il garda le silence; mais Walsingham répondit que Nau avait tramé avec sa maîtresse la mort de la reine d'Angleterre; qu'il avait déjà « confessé plus « qu'on ne vouloyt » (ce qui était faux), et que d'ailleurs la preuve en avait été trouvée dans les papiers saisis chez lui (3).

« La reine d'Écosse, ajouta Walsingham en élevant la voix, est une méchante femme, et ses serviteurs sont de méchants hommes. La reine ma souveraine en fera justice (4). »

(1) Egerton, p. 71.
(2) Papers of France, vol. 87 (3 septembre 1586).
(3) Lettre de Châteauneuf, du 7 septembre 1586. Egerton, p. 75.
(4) Lettre d'Esvenal, du 7 octobre 1586. Morris, p. 264. — « Walsin-

De son côté, l'envoyé français à Édimbourg supplie le roi Jacques d'intercéder en faveur des deux secrétaires : « Comment le pourrais-je, répond le roi, sans intercéder aussi pour ma mère (1)? »

Jacques Nau, malgré son titre de secrétaire du roi de France, ne pouvait guère compter sur la protection de Henri III ; et les mesures prises contre lui ne révélaient que trop le péril de plus en plus imminent qui menaçait la reine d'Écosse.

Le 7 septembre, Châteauneuf écrivait à Henri III pour obtenir au moins des lettres dont Élisabeth eût à tenir compte, car tout était à craindre de Walsingham ; à Catherine de Médicis pour lui exposer la gravité de la situation ; à la reine Louise pour lui adresser un pressant appel en faveur d'une princesse issue comme elle de la maison de Lorraine. « Il est besoing, « ajoutait-il, que l'auctorité du roy intervienne plus « forte que par les paroles d'un ambassadeur (2). »

Henri III laisse passer quelques jours sans répondre à Châteauneuf ; puis il lui mande qu'il a envoyé Brulart déclarer à Stafford qu'il louait Dieu de tout son cœur qu'Élisabeth eût échappé au complot formé contre elle, qu'il aimait à croire que la reine d'Écosse y était restée étrangère, mais que si elle pouvait être

gham, écrit Châteauneuf, ne doubte point que Nau et sa maistresse ne doibvent mourir publicquement. » Lettre de Châteauneuf, du 7 septembre 1586. Egerton, p. 76.

(1) Egerton, p. 82.

(2) Egerton, p. 74 et 75.

exposée à quelque péril, soit sur de simples soupçons, soit sur l'accusation intéressée de quelques prisonniers, il espérait qu'Élisabeth n'attenterait point à sa personne, ce qui paraîtrait chose étrange, extraordinaire et sans exemple à tous les princes chrétiens et surtout à celui qui, comme beau-frère de la reine d'Écosse, était tenu de désirer sa conservation comme la sienne propre. Sans doute le naturel d'Élisabeth répugnait à tout acte de ce genre : ce serait méconnaître ce qui était dû à une reine, sa parente et voisine; ce serait enfin chose indigne de l'humanité et de la clémence qu'elle avait toujours montrées.

En même temps, le roi de France charge Châteauneuf de dire à la reine d'Angleterre tout ce qui lui paraît utile « pour faire ung bon office à sa belle-« sœur et empescher qu'elle ne receive aucun mau-« vais traictement (1) ». Moyens bien faibles et peu efficaces en présence d'un si grand péril.

Cependant Châteauneuf attend patiemment que la colère d'Élisabeth soit calmée; mais en vain insiste-t-il pour obtenir une audience. Elle reste en ce moment irritée contre Henri III qu'elle accuse de méditer, d'accord avec Philippe II, quelque projet d'invasion; mais que ceux qui songent à délivrer Marie Stuart n'y comptent pas trop, car ils n'en auront pas le loisir.

(1) Egerton, pp. 75 et 76. La réponse de Henri III arriva à Londres le 23 septembre. « No entiendo, écrit Mendoça, que aya hecho otros officios este rey mas de escrivir a su embaxador. » Teulet, t. V, p. 415.

« Si la reine ne donne point audience, déclare Burleigh, c'est qu'elle ne veut, en aucune manière, qu'on lui parle de la reine d'Écosse, dont elle entend faire justice : il n'y a pas un seul de ses serviteurs qui oserait lui en tenir propos. » Et quand enfin elle consent à recevoir Châteauneuf, elle ne manque pas de répéter : « Qu'il ne me parle point de la reine d'Écosse (1)! »

Châteauneuf place sous les yeux d'Élisabeth la lettre de Henri III. Devant ces adulations, elle montre plus de calme et de patience; elle est heureuse de voir le roi de France se réjouir avec elle de ce qu'elle a échappé à de si graves dangers; elle l'avait toujours considéré comme son meilleur ami et serait heureuse de lui rendre service. Quant à la reine d'Écosse, elle s'affligeait elle-même de la voir tomber en une si grande faute, en une faute si évidente qu'on ne pouvait ni la nier ni l'excuser. Ce serait assurément pour elle un déshonneur de voir une reine, sa parente si proche, entre les mains de la justice, et il y avait vingt ans qu'elle ne cessait de faire tout ce qui dépendait d'elle pour lui conserver l'honneur et la vie. Pourquoi, malgré ses avis, s'était-elle laissée entraîner à de semblables conjurations? Elle l'avait prévenue qu'elle ne pourrait plus, le voulût-elle, lui sauver la vie; car au-dessus de la volonté de la

(1) Egerton, pp. 76-79.

reine il y a la loi du pays, dont, le Parlement une fois saisi, personne ne peut s'affranchir. « Je ferai, dit-elle en terminant, pour le roi de France tout ce que je pourrai; mais je dois veiller à la conservation de ma vie; tous mes sujets s'unissent pour me le demander, ou plutôt pour m'y contraindre (1). »

Cependant Châteauneuf apprenait, quelques jours après, qu'Élisabeth n'était point éloignée de remettre le soin de juger Marie Stuart à des commissaires qui dégageraient sa responsabilité par un vain simulacre de justice. « Ce sont formes, écrivait-il à Henri III, « que la royne faict guarder, estant ainsy que jà « elle a résolu ce que elle en doibt faire, qui est de « la priver de tout le droict que elle a en ce royaume « et la condamner à mort... Si elle croit la plupart « de son conseil et la voix commune de tout le peuple, « elle la fera mourir (2). »

Le moment est venu de faire entendre une éloquente et énergique protestation, afin d'arrêter, s'il est possible, le jugement.

Le 17 octobre, Châteauneuf adresse à la reine d'Angleterre la lettre suivante :

(1) Élisabeth se vantait d'avoir exhorté Marie Stuart « à se garder « de tomber plus en semblables conjurations, ou que aultrement elle ne « pourroit plus lui sauver la vie, d'aultant que les lois d'Angleterre y ré- « pugnent, de la rigueur desquelles il luy seroit mal aisé de s'exempter, « si une fois cela estoit rapporté jusques au Parlement. » Egerton, p. 80.

(2) Lettre de Châteauneuf, du 9 octobre 1586. Egerton, p. 83.

« Madame, sachant combien Votre Majesté désire « que ses actions, bien que justes et équitables en soy, « soient trouvées telles par toute la chrestienté, mes- « mement en faict de si grande importance que celuy « qui se traite maintenant en ce royaume, qui est le « jugement de la royne d'Escosse, j'ay pensé, sur l'as- « seurance que j'ay en l'extrême bonté, clémence et « justice singulière dont Vostre Majesté a tousjours « esté louée par dessus tous les roys ses prédécesseurs, « que je faillirois grandement à mon debvoir et au « commandement très exprès que j'ay du roy très « chrestien mon maistre, votre bon frère et amy, « si je ne luy remontrois, avec toute humilité « et respect, comme estant la dicte dame royne « née souveraine et oultre ayant eu cest honneur « si grand et excellent que d'avoir espousé le « premier roy de la chrestienté, puis travaillée « de la mauvaise fortune qui, en son extrême « jeunesse, luy osta son père et depuis son mary, « ceste même fortune l'a conduicte en telle nécessité « que, avant l'aage de vingt-cinq ans, elle fut con- « traincte se jetter entre vos mains. »

La jeunesse, l'inexpérience de Marie Stuart doivent l'excuser. Si la liberté est chère à chacun, elle l'est bien plus encore à ceux qui sont nés pour commander aux autres, et ce désir a pu s'accroître chez la reine d'Écosse en se voyant depuis deux ans plus rudement traitée.

Sans doute, si la reine d'Angleterre confie aux plus grands et aux plus sages de son royaume le soin de juger Marie Stuart, c'est qu'elle voudra placer au-dessus de son ressentiment et de sa vengeance le devoir de la justice, que Dieu a remis entre ses mains; mais peut-on oublier qu'étant née souveraine, elle est, à ce titre, exempte du jugement des hommes? S'il plaît toutefois à la reine d'Angleterre qu'elle soit interrogée, n'est-ce pas une règle conforme à toutes les lois impériales et civiles pratiquées dans le monde entier que cette princesse, « peu versée aux affaires de la justice « pour estre née royne et avoir esté dix-huict ans quasi « séparée de la conversation des hommes », puisse se faire assister d'un conseil? Ceci a-t-il jamais été refusé à ceux qui sont accusés d'un crime capital ? En vain invoquerait-on les lois anglaises, d'après lesquelles le criminel est tenu de répondre sans assistance quelconque. La reine d'Écosse n'est point née Anglaise, et elle n'est point sujette aux lois du royaume d'Angleterre. Elle ne peut, en une affaire si grave, être abandonnée de conseil, d'amis et de serviteurs, surtout alors que ses secrétaires, qui jusqu'à ce moment l'ont toujours assistée, se trouvent poursuivis pour les mêmes faits et sont devenus, pour ainsi dire, les principaux accusateurs contre elle. Au-dessus des lois particulières d'un pays, il y a des principes d'équité acceptés dans toutes les autres régions de la chrétienté, et il appartient à la reine d'Angleterre de faire éclater sa bonté, sa

clémence, sa justice et son humanité aux yeux de tous les princes du monde (1).

A cette lettre est joint un long mémoire. Châteauneuf y démontre que « très vertueuse princesse Marie, « reine d'Écosse, n'est, ny ne peult estre par le droict « des gens, ny par aulcun droict général ou particul- « lier d'aulcun pays, justiciable de la royne d'Engle- « terre, ny constraincte de se soubsmettre à sa juridic- « tion et respondre devant ses officiers, pour quelque « crime dont elle pourroit estre accusée, voire mes- « mes de celluy de lèse-majesté au premier chef. »

On ne peut perdre de vue, chez Marie Stuart, « la « qualité de royne et princesse souveraine ointe et sa- « crée en l'Église de Dieu et qui reluit encore par « les rayons du feu roy de France son premier mary « et par l'heureux fruit qu'elle a eu du second ma- « riage. »

Quiconque vit sous le régime d'une monarchie, sait combien sont grands ces privilèges. Le nom de roi est saint et sacré ; la puissance souveraine est respectée de tout le monde, et tous les princes sont intéressés à ce qu'elle soit maintenue et conservée ; et néanmoins la reine d'Angleterre n'en a pas tenu compte puisqu'elle a injustement retenu la reine d'Écosse prisonnière pendant dix-huit ans, « après l'avoir atti- « rée en son pays par belles promesses faites tant par

(1) Teulet, t. IV, p. 109. La lettre originale est au British Museum, Galba, E. VI, f. 312.

« ses ambassadeurs que par lettres escriptes de sa « main », où elle s'engageait à la secourir. Et sa conduite n'a-t-elle pas été la même vis-à-vis du roi d'É- « cosse? Certains pensionnaires qu'elle a pratiqués, « tiennent sa personne et sa puissance entre leurs « mains et empeschent qu'il ne recherche les moyens « d'affranchir la captivité de sa mère. »

Le misérable état auquel Marie Stuart est réduite « ne peult effacer ceste marque royalle qui est em- « preinte en sa personne. C'est un caractère saint et « sacré qui ne se peult perdre qu'avec la vie; c'est « une saulve-garde inviolable contre la vengeance « qu'on pourroit exercer sur elle, soubs couleur de jus- « tice qui ne manque jamais à ceulx qui sont réso- « lus, à quelque prix que ce soit, d'exécuter les pas- « sions de leurs mallices. »

Rien n'est plus contraire aux principes du droit que de chercher, d'égale à égale, à invoquer une autorité supérieure. On ne peut admettre « qu'une royne « fasse faire le procès à une autre royne aussi grande « qu'elle, tant en maison qu'en qualité, entre lesquel- « les il n'y a aucune différence sinon que l'une est plus « riche et libre, et l'autre prisonnière, mais roynes aussi « bien l'une que l'aultre, toutes deux souveraynes ».

Marie Stuart n'est point tombée au pouvoir d'Élisabeth par le fait des armes; mais c'est sous un vain prétexte d'amitié qu'on l'a attirée en Angleterre « pour luy faire ce mauvais party, ce qui la ren-

« droit excusable, quand elle auroit recherché « tous les moyens de parvenir à sa délivrance, voire « mesme attenter et conspirer contre les iniques dé- « tenteurs de sa personne, lesquels elle a souvent ap- « perceus machiner sa mort ». Est-il rien de plus naturel que de repousser la violence par la violence?

On oppose à Marie Stuart un édit, rédigé il y a deux ans, contre quiconque prétendrait à la couronne d'Angleterre; mais cet édit ne peut obliger que ceux qui relèvent du royaume d'Angleterre. Marie Stuart n'est point soumise à ses lois, et le Parlement ne peut prononcer sa déchéance du droit légitime qu'elle possède comme héritière de la couronne. N'a-t-on point vu monter sur le trône, malgré les ordonnances du Parlement, Édouard IV, Henri VII et Élisabeth elle-même?

Lors même que Marie Stuart serait justiciable d'Élisabeth, elle pourrait la récuser « en ce cas au quel « elle est juge et partie, veu les inimitiés précédentes « et les rigueurs extrêmes dont elle a usé et use en- « cores envers la royne d'Escosse ». Que peut attendre Marie Stuart des ministres d'Élisabeth, « qui, faits à sa « poste et résolus à l'exécution de ses vengeances, la « trouveront tousjours attainte du crime de lèse-ma- « jesté, quand il n'y auroit que le seul point de la « religion, sur lequel ils ont condamné tant de pau- « vres innocents, et, pour le faire, ils ne manque- « ront de preuves, de tesmoings et aultres manteaux

« de justice pour couvrir leurs abominables des-
« seings (1) » ?

Jamais ambassadeur français n'avait osé tenir en Angleterre un langage plus noble et plus fier.

Ce mémoire et cette lettre furent remis le même jour à Élisabeth. Elle assembla deux ou trois membres de son conseil; et, après avoir délibéré avec eux, elle fit répondre à Châteauneuf « qu'elle avoit bien
« et meurement advisé, avec son conseil, ce qu'elle
« avoit à faire sans qu'il fust besoing que aultre la
« voulust conseiller; que la royne d'Écosse, bien
« qu'elle fust née souveraine, se trouvant toutesfois en
« son royaulme et y aiant conspiré contre sa per-
« sonne, se trouvoyt, par leurs lois, subjette à celles
« d'Angleterre. Quant à ce qu'il demandoit qu'elle
« fust assistée de conseil pour respondre, qu'il deb-
« voit sçavoir que ceulx qui font et attentent cas
« semblables, sont, par toutes lois civiles, jugés indi-
« gnes d'avoir conseil : partant qu'elle pensoit, en
« cela, ne rien faire contre la forme ordinaire du
« droict, en luy desnyant toute assystance (2). »

« M. de Châteauneuf, demanda Christophe Hatton
« en remettant cette réponse à son secrétaire, a-t-il
« quelque charge particulière du roi de France de
« requérir cela pour la reine d'Écosse (3)? » Ce qui af-

(1) Bibl. nat. de Paris, f. fr., 3975, f. 6. Arch. d'Hatfield.
(2) Lettre de Châteauneuf, du 20 octobre 1586. Egerton, p. 85.
(3) Egerton, p. 85.

faiblissait la démarche de Châteauneuf, c'était qu'il agissait de son propre mouvement sans avoir aucune charge du roi de France.

« La reine, écrit Walsingham à Stafford, a répondu à l'ambassadeur français qu'elle ne jugeait pas convenable d'arrêter le procès et qu'elle espérait bien que le roi son maître n'insisterait pas sur ce point ; car, s'il le faisait, elle ne pourrait s'empêcher de le prendre de mauvaise part (1). »

Davison fait remarquer à Burleigh quel est l'orgueil de cet ambassadeur qui a osé se mêler du procès de la reine d'Écosse. La réponse de la reine a été très énergique ; elle s'est montrée fort irritée de l'audace avec laquelle il la traite comme un maître d'école qui voudrait lui apprendre ce qu'elle a à faire (2), et il est fort douteux qu'il ait reçu de semblables instructions de son maître (3).

Cependant les refus et les menaces d'Élisabeth ne refroidirent point le zèle de Châteauneuf. « Cela ne « retiendra pas le dict sieur ambassadeur, écrit Es- « neval, qu'il n'a obmis, ny obmettra aucune chose « qui puisse apporter ayde et secours aux affaires « de la royne d'Escosse (4). »

(1) She should not but take it unkindly at his hands. Br. Mus., Galba, E. VI, n° 109 (27 octobre 1586).

(2) In attempting to school her in her actions.

(3) Lettre de Davison, du 8-18 octobre 1586. Nicolas, *Life of Davison*, p. 46.

(4) Morris, p. 265.

Châteauneuf s'adresse à Catherine de Médicis : « L'estat de la royne d'Escosse va tous les jours en empirant (1). » Il insiste près de Brulart : « La pauvre « royne d'Escosse est en grand danger si elle « n'est soutenue de l'autorité du roi et à bon es- « cient (2). » Il écrit à Esneval : « Je vous prie de « tenir la main à ce que nous puissions remettre le « service du roy et l'honneur de nostre pays en « quelque dignité (3). »

Rien n'est plus triste que l'aveu que nous rencontrons sous la plume de l'ambassadeur de Henri III : « Je crains bien que le peu de soin que l'on a de « delà des affayres d'Angleterre ayde bien à perdre « ceste pauvre princesse (4)... Il semble que l'on « se soucie par delà fort peu du faict de la royne « d'Écosse (5). »

(1) Bibl. nat. à Paris, 4736, p. 357.
(2) Bibl. nat. à Paris, 3902, p. 318, et 4736, p. 357.
(3) Teulet, t. IV, p. 108.
(4) Lettre de Châteauneuf, du 4 octobre 1586. Teulet, t. IV, p. 108.
(5) Lettre de Châteauneuf, du 20 octobre 1586. Chéruel, p. 391.

CHAPITRE IX.

FOTHERINGAY.

Nous touchons au moment où s'accomplira la parole prophétique de Marie Stuart : « Avant la fin de cette saison, je quitterai Chartley; et je crains profondément que ce ne soit le moment où tout viendra à me manquer (1). »

A certaines heures, Powlet, malgré sa rudesse, déplorait la sinistre mission qu'il avait acceptée. Sa femme, Catherine Harvey, était issue d'une famille catholique. Peut-être avait-elle présentes à l'esprit ces paroles que l'Évangile place dans la bouche d'une autre femme : ***Nihil tibi et justo illi.*** Quelle qu'ait été son influence, nous voyons en ce moment même Powlet déclarer que, bien qu'il n'ait qu'un désir, celui d'exécuter tous les ordres de la reine avec la soumission la plus empressée, il se féliciterait qu'en choisissant une autre résidence pour Marie Stuart, on lui donnât aussi un autre gardien : un gentilhomme du pays

(1) Labanoff, t. VI, p. 326.

exercerait une surveillance plus aisée et qui coûterait moins cher (1).

La vive et compatissante sympathie que Marie Stuart réveillait autour d'elle ne peut être mise en doute.

Hier on s'inquiétait à Tixall au point de remplir de soldats tous les villages voisins.

Aujourd'hui on n'est pas plus rassuré, même à Chartley, car Powlet écrit à Walsingham : « Je vous supplie du fond du cœur de hâter autant que possible notre départ de ce château, comme une matière qui importe grandement au service de Sa Majesté (2). »

Powlet redoute le soulèvement de la population (3). Les arrestations se multiplient jusque dans les comtés du nord, où trois cents gentilshommes, des plus nobles familles, sont chargés de fers pour être conduits à Londres (4). L'ordre a été donné de désarmer tous les papistes autour de Chartley; et c'est le comte de Shrewsbury qui, comme lord lieutenant du Staffordshire est tenu d'en assurer l'exécution (5).

Si Marie Stuart quitte Chartley, quel séjour lui assignera-t-on comme la dernière étape vers son Calvaire? On ne peut l'oublier : c'est là qu'elle devra être jugée.

(1) Morris, p. 280.

(2) « He dreaded, dit M. Froude en parlant de Powlet, a rising in the country. »

(3) Morris, p. 278.

(4) Froude, t. XII, p. 258.

(5) Dom. pap., vol. 194, n° 52 (19 octobre 1586).

Les puritains réclament à grands cris la translation de la reine d'Écosse à la Tour de Londres. Qu'elle partage le sort de tous ceux qui ont commis des crimes d'État; qu'on la remette au lieutenant de la Tour, Hopton, l'ami dévoué de Leicester (1); qu'on la livre à cette population factieuse et agitée qui l'accuse d'avoir voulu livrer ses foyers au pillage et à l'incendie.

Tel était l'avis de Walsingham (2); mais Élisabeth ne le voulut point : elle se souvenait de sa mère, et il ne fallait point qu'on pût dire que, là où Henri VIII avait décapité Anne Boleyn, elle avait elle-même versé le sang de Marie Stuart.

« La reine, écrit Burleigh, nous a refusé hier d'une manière absolue la Tour de Londres (3). » — « Nous sommes toujours, ajoute-t-il, livrés à de longues discussions (*long arguments*), mais nous n'arrivons point à des conclusions, car la reine est aussi variable que le temps. Nous ne trouvons rien qui puisse la satisfaire; et cependant elle insiste beaucoup sur une solution (4). La reine approuve, puis elle change d'avis. Il faut un château bien fortifié pour garder la prisonnière et, de plus, spacieux pour la juger (5). »

(1) Sur Hopton, voyez les *Flores calvinistici decerpti ex vita comitis Leicestrix*, Neapoli, 1585. On reprochait à Leicester d'avoir fait d'un homme publiquement athée le lieutenant de la Tour de Londres.

(2) Morris, p. 286.

(3) Ellis, *Orig. letters*, t. III, p. 5.

(4) And yett Her Majestie calleth fast for execution.

(5) Strong for her keeping and spacious for judgment. Galba, C. X. n° 3. Dom. pap., vol. 193, n° 28.

Diverses résidences ont été proposées : Woodstock, Coventry, Huntingdon, Northampton. Coventry aurait pu invoquer la légende de la reine Godiva, Woodstock celle de la belle Rosamonde; mais on objectait ou bien que la défense de ces châteaux n'était point assez assurée, ou bien qu'il ne s'y trouvait pas de salle assez vaste pour procéder au jugement.

Enfin il en est deux qui semblent préférables aux autres : Hertford et Fotheringay.

Le château d'Hertford avait été la résidence de Jean de Gand, l'aïeul des Lancastre.

Edmond de Langley, fils d'Édouard III, avait bâti à trente milles de Londres, aux bords de la Nen, dans le comté de Northampton, le château de Fotheringay, auquel il avait voulu, en souvenir de la devise qu'il avait adoptée, donner la forme d'un fer à cheval; mais ce château ne devait rappeler que du sang et des malheurs. Edmond de Langley périt à la journée d'Azincourt; son neveu Richard d'York fut tué à la bataille de Wakefield. Là vécut la duchesse d'York, Cécile Nevil, qui ne connut que des jours de deuil, car le sang des siens ne cessa de couler, même sous la main de Richard III (1).

A Hertford, les souvenirs de la rose rouge de Lancastre; à Fotheringay, ceux de la rose blanche d'York.

« Lorsque la Tour fut rejetée, écrit lord Burleigh,

1 Brit. Mus., Harley, 6991, nº 18.

nous étions tous d'avis qu'il fallait choisir le château d'Hertford; mais Sa Majesté, après y avoir consenti, changea d'opinion, alléguant que c'était trop près de Londres. » Mais Fotheringay n'en était-il pas trop loin (1) ?

Il y avait en faveur de Fotheringay un souvenir qui se présenta peut-être à l'esprit d'Élisabeth. C'était là que, pendant la passagère faveur de sa mère, Henri VIII voulut faire enfermer Catherine d'Aragon.

Marie Stuart devait retrouver, vivante ou morte, à Fotheringay comme à Peterborough, la trace lugubre de cette autre reine persécutée aussi comme fidèle à la foi catholique.

Darrell avait été chargé de visiter le donjon de Fotheringay, qui avait été engagé à un gentilhomme nommé William Fitz-William.

On entrait à Fotheringay par un pont sur la Nen, qu'on avait reconstruit depuis peu d'années et où l'on remarquait les initiales couronnées du nom de la reine d'Angleterre (2). Le château n'était à peu près qu'une ruine. Aux murs bas et croulants on avait adossé quelques mauvaises constructions en bois. Tout était également consumé de vétusté et de pourriture, *very olde and wrotten* (3).

(1) To have her consell so far from her. Dom. pap., vol. 193, n° 28.

(2) *Hist. and antiq. of Fotheringay*, 1789; Bede, *Fotheringay and Mary*, 1886.

(3) Brit. Mus., Lansdowne, vol. 18, n° 31.

Au centre de cette triste enceinte, la chapelle offrait une autre ruine plus désolée que toutes les autres. Quelques années à peine s'étaient écoulées depuis que des bandes de puritains, passant là comme ailleurs à la recherche des souvenirs du passé que leurs mains étaient avides de profaner, avaient détruit les tombeaux d'Edmond de Langley et de Richard d'York, en jetant leurs cendres au vent.

A l'extrémité du fossé extérieur se trouvait le bief de deux moulins que Philipps, afin d'écarter toute chance d'évasion de ce côté, s'empressa d'acheter : ce qui lui valut le droit de bourgeoisie à Fotheringay.

Mais il se trouvait dans ce château de vastes salles où pouvaient aisément prendre place le premier jour les juges, le lendemain les commissaires et le bourreau; et ce fut sans doute ce que prit soin de constater Darrell, à qui Walsingham avait adjoint son propre neveu Walter Mildmay.

Burleigh et Walsingham écrivent officiellement à Powlet :

« La reine, ayant appris par M. Wade l'insalubrité du pays, a jugé convenable que la reine confiée à votre charge soit transférée dans un lieu plus sain ; et sa pensée, à cette intention, s'est portée sur le château de Fotheringay, dans le Northamptonshire, où vous préparerez un logement convenable pour ladite reine. Dorénavant elle ne devra plus avoir la liberté dont elle a joui précédemment, mais être traitée

comme prisonnière, en tenant toutefois quelque compte de son rang et de sa qualité (1). »

Powlet répond à Walsingham : « L'avis de cet heureux départ m'a fait le plus grand bien, je ne vous dirai pas à cause de moi, car mon intérêt privé n'est rien en comparaison de ce qui touche le salut de la reine et le repos du royaume. Que Dieu accorde une heureuse et prompte issue à vos sages et pieux desseins (2) ! »

Il avait été décidé dans le conseil de la reine que Marie Stuart ne serait avertie de son changement de résidence que deux ou trois jours d'avance, et que les gentilshommes sur lesquels on pouvait compter l'escorteraient avec leurs serviteurs, tous armés : on craignait quelque tentative pour la délivrer (3).

Il importe que Powlet prenne sans retard toutes les mesures nécessaires. « La reine d'Écosse est si malade, porte une note de lord Burleigh, qu'il y a lieu de croire qu'elle mourra bientôt d'épuisement et de faiblesse (4); » et quelle n'eût pas été la désolation des puritains de la voir ainsi dérobée au spectacle, si impatiemment attendu, d'une reine jugée, condamnée et suppliciée sans qu'on tînt compte ni de son sexe ni de sa dignité (5)?

(1) Morris, p. 272.
(2) Morris, p. 292.
(3) Ellis, *Or. letters*, t. III, p. 4.
(4) Arch. d'Hatfield, Cecil papers, vol. 165, n° 19.
(5) Chantelauze, p. 95.

Cette fois, Powlet peut se présenter, le front riant, chez la reine d'Écosse, car il vient lui porter de bonnes nouvelles. Élisabeth, tenant compte de ses réclamations, lui a assigné une autre résidence qu'il ne peut indiquer, mais il l'assure qu'elle y sera très bien et qu'on lui rendra son argent.

Marie Stuart, naïve et trop aisée à tromper, se montre toute joyeuse. Elle annonce qu'elle sera prête à partir dans le court délai de deux ou trois jours; elle autorise Powlet à prélever sur l'argent qu'on lui restituera plus tard, la somme de deux cents écus, afin que ses serviteurs aient au moins de quoi se défrayer en route.

« Il semble raisonnable, écrit cyniquement Powlet à Walsingham, que la reine écossaise paie les frais du voyage, puisqu'il n'a lieu que pour la contenter, *because it was done for her service and contentment* (1). »

Le 29 septembre, on vit arriver à Chartley ce même Thomas Gorge qui avait récemment conduit la reine d'Écosse à Tixall. Cette fois encore il avait reçu la charge de diriger l'escorte; il portait, ainsi que tous ses compagnons, le pistolet à la ceinture : ce qui paraissait d'un sinistre augure.

Cependant les serviteurs de Marie Stuart qui avaient été séparés d'elle, espéraient, à sa sortie de Chartley, pouvoir la saluer de loin; mais Powlet avait mis des

(1) Morris, p. 299.

gardes aux fenêtres, afin que des chambres où ils étaient enfermés ils ne pussent point lui adresser leurs adieux.

Ces menaçants préparatifs ne pouvaient plus laisser à Marie Stuart l'illusion de trouver quelque adoucissement aux rigueurs de la captivité. Toujours infirme au point de ne pouvoir marcher, elle se fit porter le 1er octobre dans son coche où elle se plaça sur le banc de devant, soit qu'elle désirât recevoir du cocher quelque avis donné à demi-mot sur les trahisons inopinées qu'elle redoutait, soit qu'ayant l'œil tourné vers ceux qui suivaient le coche, elle pût ainsi mieux voir venir le coup (1).

L'escorte était nombreuse; elle comprenait deux cents chevaux, et on y remarquait toute espèce d'armes : les arquebuses avec la mèche allumée, les lances, les hallebardes, même les arcs. Deux fois Gorge, le pétrinal à l'arçon et le pistolet à la ceinture, voulut s'approcher de Marie Stuart, lui disant qu'il avait un message à remplir près d'elle de la part d'Élisabeth ; mais la prisonnière, souffrante et fatiguée, se montra peu disposée à l'entendre.

Le soir, on coucha à Burton (2). Le brasseur était-il là pour saluer celle que naguère il appelait sa dame?

(1) Pensoit qu'elle eust veu venir le coup. *Journ.* de Bourgoing, p. 489.

(2) *Journ.* de Bourgoing; *Mary queen of Scots*, by Allan Crosby and John Bruce (Camden society).

Le lendemain, avant de quitter Burton, Marie Stuart, inquiète de ce que Gorge pouvait avoir à lui dire, le fit appeler. Gorge lui déclara qu'Élisabeth ne l'avait jamais jugée capable d'entreprendre « telles choses qui « avoient esté descouvertes contre elle »; elle n'aurait point dû oublier qu'il ne lui était pas permis de mettre la main sur sa parente et sur une reine « l'ointe « du Seigneur ». — « Jamais, répondit Marie Stuart, je n'ai songé à entreprendre quelque chose contre la vie de la reine d'Angleterre. Ayant reçu moi-même l'onction sacrée, je sais ce qui est dû à ceux qui l'ont reçue. Que de fois ne lui ai-je pas proposé de nous entendre, afin de tout apaiser! Mais, loin d'avoir été écoutée, j'ai été traitée non pas même comme une prisonnière livrée par le sort des armes, mais comme si j'étais le dernier de ses sujets, sur lequel elle possède la puissance de mort et de vie, c'est-à-dire le droit de me tourmenter et de m'affliger, m'enlevant toutes les commodités de la vie humaine, ne me permettant pas même de communiquer avec mes parents et mes amis, étroitement gardée sous les ordres d'un homme sans la volonté duquel je ne pouvais rien faire et qui s'est montré vis-à-vis de moi aussi rigoureux qu'il pouvait l'être. Si les princes chrétiens, émus de pitié et ayant compassion de ma fortune, ont voulu me secourir dans ma misère et dans ma captivité, que pouvais-je faire, me voyant dénuée de tout appui, que de me jeter dans leurs bras? mais j'ignore quels

étaient leurs desseins. » — « Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! » se borna à répondre Gorge ; mais il semblait, en montrant plus de déférence pour Marie Stuart, s'être laissé toucher par ses paroles (1).

Marie Stuart coucha le 2 octobre à Ashby, domaine des lords la Zouch, cités par Froissart. A cette maison appartenait l'un des vainqueurs de Nevill-Cross, dont l'héritier était lord Edward la Zouch, que nous retrouverons au premier rang parmi ceux qui refusèrent de s'associer à sa condamnation.

Le 3, la reine d'Écosse logea dans un faubourg de la ville de Leicester, dont le nom était porté par son implacable ennemi Robert Dudley. Non loin de là s'élevaient Okeham, la résidence de Thomas Cromwell, le favori de Henri VIII, et Burleigh, dont le titre avait passé à William Cecil, le favori d'Élisabeth. Un peu plus loin encore était Exton, la patrie obscure de ce vulgaire meurtrier qui se chargea de frapper dans l'ombre un roi qui avait aussi senti couler sur son front l'huile sainte.

Le lendemain, le temps était mauvais, et la pluie força le cortège à demander un gîte à un gentilhomme nommé Roger Smith. C'était vraisemblablement un catholique ; car en 1584 des perquisitions eurent lieu dans la maison qu'il habitait à Holborn (2). La pauvre captive trouva-t-elle là, avant de toucher le seuil

(1) *Journ.* de Bourgoing.
(2) Dom. pap., vol. 172, n° 119.

de sa dernière prison, un visage ami et un dernier témoignage de dévouement?

Le 5 octobre, Marie Stuart traversa la rivière le Welland, près du château de Colliweston, bâti par la mère du roi Henri VII, aïeule commune de la reine d'Angleterre et de la reine d'Écosse; et à peine avait-elle fait quelques pas de plus, que du haut d'une colline elle aperçut à l'extrémité de la plaine une sombre masure : c'était le château de Fotheringay!

Dans toute l'Angleterre, de génération en génération, le nom de Fotheringay n'était prononcé qu'avec effroi : « Château funeste qui mérite le nom de domicile du bourreau et non d'habitation royale (1). »

Selon la rumeur populaire, quiconque entre à Fotheringay, y trouve la mort. Il semble que le seuil n'en ait jamais été franchi sans qu'on ait laissé en dehors l'espérance.

Catherine d'Aragon, apprenant qu'on voulait l'enfermer dans ce château, s'était écriée : « Je n'irai jamais à Fotheringay, à moins que l'on ne m'y porte enchaînée. »

On racontait qu'à une époque déjà éloignée, la reine d'Écosse, menacée de recevoir Fotheringay pour prison, avait emprunté les paroles de Catherine d'Aragon et avait aussi déclaré qu'on ne la conduirait jamais à Fotheringay, « hors que elle fust liée avec des « cordes et traînée de force (2). »

(1) *Le Martyre de la royne d'Escosse.*
(2) Chantelauze, p. 143.

Cette fois, aucun espoir n'était plus permis à Marie Stuart, et, selon la tradition des bords de la Nen, en apercevant les tristes murailles qui attendaient une victime de plus, elle s'écria : « *Perii!* Je suis perdue (1)! » Quelques instants après, se refermaient ces portes aux lourds verroux, qu'elle ne devait plus voir s'ouvrir pour elle.

Qu'est devenu ce donjon qui reçut Marie Stuart à la dernière période de ses souffrances? Quels sont les souvenirs qui retracent ces longues heures d'angoisse? Un feuillet où elle a tracé quelques vers, dont voici le premier :

Que suis-je, hélas, et de quoy sert ma vie (2)?

et une vitre où on lisait :

Mishap hath laid me in the dust (3).

Ce ne fut pas le roi d'Écosse, devenu roi d'Angleterre, qui fit disparaître ces murailles qui lui rappelaient la mort de sa mère. On ne sait quand elles furent renversées. Il semble qu'un souffle du ciel, plus puissant que la main des hommes, les ait démolies pierre par pierre, de telle sorte qu'il n'en reste pas le moindre vestige; mais quelques pasteurs, en condui-

1) De là serait venu, selon une légende fort contestable, le nom de la colline où s'élèvent les Perry-Mills. Nichols, *Progress of Q. Elizabeth*, t. II, p. 503.

2) Sharman. *Poésies de Marie Stuart.*

3) *The legend of Mary queen of Scots.*

sant le voyageur sur un monticule qui domine la Nen, se plaisent à lui montrer le chardon qui fleurit là, comme partout où a passé Marie Stuart, pour rappeler aux pèlerins de la gloire et du malheur que cette vallée, sur laquelle s'appesantit depuis trois siècles un manteau de deuil, a vu tomber la tête d'une reine d'Écosse.

FIN DU TOME PREMIER.